

ABRÉGÉ

DES

VOYAGES MODERNES,

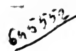
DEPUIS 1780 JUSQU'À NOS JOURS.

X.

IMPRIMERIE DE MARCHAND DU BREUIL,
rue de la Harpe, n°. 80.

T. 10. P. 459.

Village nègre près de la Gambie.



ABRÉGÉ

DES

VOYAGES MODERNES,

DEPUIS 1780 JUSQU'A NOS JOURS,

CONTENANT

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile et de mieux avéré dans les pays où les voyageurs ont pénétré; les mœurs des habitans, la religion, les usages, arts et sciences, commerce et manufactures.

PAR M. EYRIÈS,

l'un des principaux rédacteurs des Annales des Voyages, etc.

TOME DIXIÈME.



A PARIS,

CHEZ ÉTIENNE LEDOUX, LIBRAIRE,

RUE GUÉNÉGAUD, N°. 9.

1824.

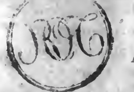
ABRÉGÉ

DES

VOYAGES MODERNES.

LIVRE III.

VOYAGES EN AMÉRIQUE.



ANTILLES.

L'archipel des Antilles qui s'étend des côtes de l'Amérique septentrionale à celles de l'Amérique méridionale, mérite de fixer l'attention des Européens par les communications fréquentes que le commerce y entretient.

David Mackinnen le visita en 1802 : « Le premier indice que j'eus de l'approche de la terre, dit-il, fut une odeur aromatique et très-agréable que nous sentîmes toutes les fois que le vent soufflait du continent de l'Amérique ou des îles voisines. Des troupes nombreuses de poissons volans sautaient hors de l'eau. On rencontre dans tous les parages des latitudes chaudes la plus

grande espèce de ces poissons ; la petite est plus fréquente à l'est de la Barbade ; les nègres, à l'exemple des Caraïbes, les prennent dans l'obscurité. Ils placent une lumière sur l'eau, étendent leurs filets par devant, puis troublent la surface de la mer à une petite distance. Le poisson s'élance en l'air et se trouve arrêté par les filets.

« Nous aperçûmes, de grand matin, la côte de la Barbade enveloppée de brume ; quelques heures après, nous vîmes distinctement la partie du sud. Cette petite île, dont la surface est de plus de 100,000 acres, est la plus orientale des îles du vent. Sa partie intérieure va graduellement en s'élevant vers le nord-est et le nord. Le sol a pour base un roc calcaire qui est élevé de trente à cinquante pieds et même plus au dessus du rivage, et qui forme une espèce de promontoire autour de la partie nord-est. La côte est bordée de bancs de corail blanc ; la plage est couverte d'un beau sable très-fin, composé selon les apparences de corail pulvérisé et de débris de corps marins. Vue d'une certaine distance, la Barbade paraît aride ; lorsqu'on s'en approche, l'œil est récréé par la verdure des riches productions des tropiques, toujours curieuses pour un Européen. Ce sont surtout le palmiste sur les coteaux, et les cocotiers sur le rivage qui, par leur cime élancée et surmontée d'une touffe de feuil-

lages, donnent au paysage un agrément inexprimable.

« Nous avons mouillé dans la baie de Carlisle, vis-à-vis de Bridgetown, capitale de l'île. Cette baie offre toujours un spectacle très-animé, parce que la position de la Barbade au vent de toutes les Antilles anglaises, l'a fait choisir pour le point où touchent les paquebots qui arrivant d'Europe vont ensuite parcourir l'Archipel. Beaucoup d'autres navires y attérissent aussi par la même raison, pour y prendre sur les affaires générales les renseignemens qui les intéressent.

Bridgetown, située à l'extrémité sud-ouest de l'île, tire son nom qui signifie *ville du pont*, d'un petit pont construit sur un ruisseau voisin. C'est le chef-lieu de la colonie et le siége de toutes les autorités.

En débarquant et en allant vers un petit bras de mer au nord duquel la plus grande partie de la ville est située, on passe près des ruines d'un vieux mole détruit par la violence des vagues dans le terrible ouragan de 1780 qui ébranla en quelque sorte l'île jusque dans ses fondemens, et y fit périr près de 5000 habitans. Le vent soufflait avec tant d'impétuosité, qu'il renversa de dessus son affût un canon énorme placé sur une colline.

Bridgetown a déchu depuis l'époque où le père

Labat la visita au commencement du dix-huitième siècle. Des incendies et le terrible ouragan de 1780 lui ont fait perdre l'éclat qu'elle avait alors. La plupart des rues ne sont point pavées, les maisons en bois ont l'air délabré : un grand nombre penchent; les maisons en briques ont des façades sales qui ne sont pas terminées, des portiques chancelans. Cet aspect choqua Mackinnen, il suppose d'abord que ses compatriotes en arrivant dans la zône Torride, perdaient ce goût pour la propreté qui les distingue dans leur pays. Un peu de réflexion lui fit bientôt concevoir d'autres idées. « Je pensai, dit-il, que tout ce qui me déplaisait si fort, pouvait être attribué à l'influence de causes puissantes qui ne sont nullement en opposition avec le goût naturel des colons pour la propreté et pour tout ce qui tient à leurs aises. Une chaleur continue, interrompue seulement par des torrens de pluie, auxquels succède immédiatement l'ardeur d'un soleil brûlant, doit nécessairement pénétrer et détériorer tous les objets constamment exposés à l'air. Voilà ce qui donne un air de délabrement et de désordre à toutes les maisons, et notamment à leurs toits et à leurs rez-de-chaussée bien plus sujets que le reste aux effets de la chaleur et de l'humidité. Il s'exhale aussi des rues, un mélange d'odeurs, à l'instant où la pluie a cessé, qui affecte désagréa-

blement l'odorat d'un Européen nouvellement débarqué. Malgré l'impression fâcheuse que cette ville produisit sur moi, je dois dire que ses environs, habités principalement par des gens de couleur, sont charmans. Les sentiers et les ruelles où les maisons sont entremêlées avec les bananiers, les orangers, et les jasmins, et ombragées par des papayers, des cocotiers, et des tamariniers offrent un ensemble dont la nouveauté ravit et qui semble réaliser les rêves de l'imagination la plus brillante; l'œil est récréé par la scène champêtre qu'il contemple, et l'odorat est ranimé par les émanations suaves des fleurs qui embaument l'atmosphère.

« Durant mon court séjour à la Barbade, j'éprouvais même à l'instant de la chaleur du jour un vif désir d'errer dans les délicieuses promenades qui coupent la campagne dans toutes les directions. Mais combien le climat des Antilles contrarie les desseins de ceux qui aiment à considérer le spectacle des champs! A peine on a fait quelques pas, on est accablé de lassitude par l'excès de la transpiration. D'ailleurs, l'Européen est découragé dans ses projets d'excursions lorsqu'on lui représente que s'exposer au soleil, faire de l'exercice, ou se donner un mouvement extraordinaire, est pour un nouveau débarqué une cause infaillible de maladie. La rosée

et l'air de la nuit ne sont pas moins redoutables que la chaleur du jour, pour les étrangers, de sorte que ce n'est qu'aux instans du lever et du coucher du soleil, que la prudence permet de sortir. La nature du pays ne fovorisait pas non plus mon projet de faire des excursions; car après les pluies, les routes à peu de distance de la ville sont à peine praticables pour les voitures; il n'y a ni auberges, ni maisons de ce genre, où le voyageur puisse se reposer; trop souvent enfin si l'on est chez un habitant du pays, il faut pour répondre à son hospitalité généreuse passer à table les momens les plus convenables pour examiner le pays.

« Le long du rivage au nord de Bridgetown, la route est extrêmement pittoresque; c'est une longue avenue ombragée par les longues et flexibles palmes du cocotier, et défendue de chaque côté par les épines des cactus ou les feuilles pointues des agavés. Lorsqu'il se présente une ouverture dans la haie ou entre les troncs des arbres, on aperçoit la maison du maître, et les cases des nègres; de riches vallées couvertes de plants de maïs et de cotonniers, et à peu de distance les coteaux parsemés de moulins à vent ou de moulins à sucre, et de palmistes ou de cocotiers. Quelquefois la route s'approche de la mer et cotoie le rivage où croissent des cedrels et des

mancenilliers. Ce dernier arbre y est très-fréquent : son fruit qui a la forme d'une petite pomme fournissait aux Indiens un des ingrédiens avec lesquels ils empoisonnaient leurs flèches. Si l'on ne m'eût pas prévenu d'avance, j'eusse certainement goûté ce fruit. Peut-être serait-il à propos d'extirper cet arbre dangereux du voisinage des villes fréquentées par les étrangers.

Ensuite le chemin serpente au milieu des champs couverts de cotonniers et d'autres plantes des climats équinoxiaux, et dont l'aspect est diversifié par des groupes de cocotiers et de bananiers dont les longues feuilles produisent un singulier effet dans le paysage. La route se prolonge plus loin entre la plage et le sol rocailleux qui va en s'élevant vers Speights-Town à une petite distance. Un peu au-delà de ce bourg, la chaîne des rochers se rapproche de la mer et finit par former un promontoire au nord de l'île. Sa partie la plus haute est dans l'intérieur, au-delà de Speights-Town et dans le territoire fertile désigné par le nom de Scotland, qui est, je crois, celui de toutes les Antilles où les blancs sont le plus nombreux.

La Barbade est si basse qu'on peut passer à peu de distance sans la voir quand on entre dans l'archipel; de plus les vents contraires et les

courans, en rendent l'approche extrêmement difficile et souvent même impossible aux navigateurs inexpérimentés ou maladroits. Ce furent sans doute ces causes qui en partie empêchèrent les Caraïbes de s'y fixer. Lorsque les Anglais s'y établirent vers le milieu du dix-septième siècle, ils n'y rencontrèrent que des débris de poterie et une race de cochons marrons excellens. Ces animaux y avaient probablement été laissés par les Portugais ou par les Espagnols qui avaient fait des séjours momentanés dans cette île. Elle était couverte de bois épais. La plus forte émigration eut lieu pendant les guerres civiles de la fin du règne de Charles Ier. La Barbade ne tarda pas à devenir florissante; elle fournit des colons à plusieurs autres îles. On y cultiva d'abord le tabac, l'indigo, le coton et le maïs; ensuite on y ajouta la canne à sucre.

« Le peu d'élévation de cette île et le manque de grands bois, y occasionent quelquefois des sécheresses très-funestes à la canne à sucre. Durant mon séjour, il tomba en automne des torrens de pluie, souvent pendant plusieurs jours de suite. Comparée aux autres Antilles, la Barbade est un pays très-sain. Cependant j'ai été frappé du teint jaune, de la maigreur, de la lenteur et de la nonchalance des créoles. Au reste toutes les opérations sont ralenties et ren-

dues très-dispendieuses par la lassitude et la faiblesse que cause la chaleur lorsque l'on travaille. On voit fréquemment un train d'une vingtaine de bœufs chétifs porter avec peine un fardeau qui n'est pas très-lourd; ou bien quatre nègres vigoureux occupés à un ouvrage qu'un homme avec un cheval exécuterait facilement en Angleterre; cette débilité est générale. On rencontre sur les routes et sur les avenues qui conduisent à la ville, des cavaliers habillés de larges vêtemens de toile, et la tête couverte d'un chapeau à bords très-amples; leurs chevaux vont l'amble ou le pas; ils sont suivis d'un nègre à pied qui court en tenant à la main la queue du cheval. Une course de douze à quatorze milles par jour passe pour une très-forte journée.

« Le terrain uni qui s'étend derrière Bridgetown, offre un tableau animé dont le genre est particulier aux Antilles. Il est peuplé d'un grand nombre de petits propriétaires et remarquable par la richesse de sa culture ainsi que par l'abondance et la variété de ses productions. Les chemins sont principalement bordés de haies de bois de campêche; les petits coins de terre tapissés de plants de millet, de coton, d'ignames, de patates que l'on distingue par la différence de leur feuillage et de la teinte de leur verdure, environnent les maisons des cultivateurs, autour

desquelles s'élèvent des allées de palmistes ou de cocotiers.

Les positions les plus agréables à la campagne sont celles qui se trouvent au vent de l'île, expression généralement usitée dans les Antilles pour désigner l'est où le point duquel le vent souffle le plus ordinairement. On a coutume de choisir pour bâtir les maisons, les sites les plus élevés et les plus exposés au courant d'air. Quelques-unes de celles de la campagne sont très-bien distribuées surtout pour procurer de la fraîcheur. Je crois cependant que le genre de bâtisse généralement adopté pourrait s'améliorer; il ne faudrait pour cela que suivre l'exemple des Caraïbes ou des autres habitans indigènes des parties chaudes du nouveau continent. On me montra le modèle d'une de ces cases avec tout son ameublement que l'on avait apporté de l'Amérique méridionale. Les murs consistaient en claies faites de tiges de bambous, le toit était en feuille de palmiste : l'air pénètre de tous les côtés, et l'on est à couvert de la pluie. Les lits sont en filets très-élastiques; ils ressemblent aux hamacs des Caraïbes qui les font en coton d'une manière propre et durable. Par malheur ces maisons ne mettent pas à l'abri des torrens de la pluie ni des rayons du soleil quand ils viennent dans une direction oblique; on pourrait remédier

à cet inconvénient par des jalousies. Un autre défaut de ces maisons est de ne pas assez préserver de l'humidité, qui dans les Antilles attaque toujours la partie inférieure des habitations, ce qui oblige à construire cette partie avec des matériaux plus solides que le reste. Il est indubitable que les indigènes, en faisant des progrès dans la civilisation, ainsi que le prouvent évidemment ces essais, s'étaient étudiés à chercher les moyens les plus convenables et les plus commodes de tempérer l'ardeur du soleil, et qu'ils les auraient graduellement découverts bien mieux que les Européens, sans doute plus savans, mais dont les idées et les habitudes ne peuvent se plier à ce qu'exige un climat entièrement nouveau pour eux.

Waller autre voyageur anglais qui a visité la Barbade cinq ans plus tard que Mackinnen, la décrit de la même manière : « L'aspect de la baie de Carlisle au fond de laquelle se trouve le port de Bridgetown, est très-agréable, dit-il, lorsqu'on en est assez près pour distinguer les plateaux qui s'élèvent graduellement les uns au-dessus des autres depuis le bord de la mer jusqu'au centre de l'île. Ils sont en général bien cultivés; la perspective est diversifiée de temps en temps par des monticules escarpés qui couronnent de profonds ravins couverts d'un feuil-

lage sombre. Plus loin on aperçoit dans des sites pittoresques de vastes maisons de planteurs ombragées par des palmistes et entourées de cases à nègre et des ateliers d'exploitations.

La chaleur qui est insupportable pendant le jour, est plus tolérable le soir; c'est au lever du soleil que l'atmosphère est la plus agréable pour un Européen. L'air est alors frais et rafraîchissant, et l'aspect du pays magnifique. Dès neuf ou dix heures tout change. La température devient étouffante, et le fléau des moustiques vient encore ajouter à son incommodité.

De toutes parts on voit des lézards de couleurs et de grandeurs diverses, courir avec une agilité extrême. Ils sont utiles en détruisant des myriades d'insectes qui autrement rendaient le pays inhabitable. Quelques-uns changent de couleur comme le caméléon; et quand ils sont effrayés, ils deviennent noirs, de verts qu'ils sont ordinairement. Les crabes de terre ou tourlouroux sont très-communs. On les mange avec plaisir, quoique l'on sache qu'ils se nourrissent de préférence des cadavres des hommes moissonnés par les maladies endémiques, fléau de ce pays. Les sauterelles abondent et sont surtout incommodes par le bruit perçant et continu qu'elles font toute la nuit. Une espèce de termès est un autre insecte non moins désagréable; il fait un bruit sem-

blable à celui d'un marteau que l'on frapperait doucement sur une table, trop faible pour réveiller un homme endormi, mais plus que suffisant pour tenir éveillé celui qui ne dort pas. Dans toutes les maisons, on rencontre des mille-pieds et des scolopendres; leur morsure cause une enflure douloureuse. On ne détruit pas les araiguées parce qu'elles font la guerre aux mille-pieds. Les scorpions sont très-multipliés et très-dangereux.

Enfin les fourmis et les termès sont les insectes les plus incommodes et les plus voraces. Rien ne résiste à leurs ravages; en vain on place les sucriers dans des vases pleins d'eau, les fourmis y jettent de la paille, et d'autres corps légers, jusqu'à ce qu'elles aient fait une sorte de pont pour atteindre leur proie. Le termès ou pou de bois n'a guère que deux lignes de long, mais ses ailes le font paraître plus grand; sa couleur est d'un blanc roussâtre; il vit en troupes dans des espèces de ruches, desquelles il communique partout où il veut par des chemins couverts qui sont faits de la même matière que les ruches. Cette matière est une sorte de pâte composée avec une liqueur qui est naturelle à ces termès et qui leur tient lieu d'un dissolvant universel. En quelque lieu et sur quelque chose qu'ils placent leurs ruches, et les chemins qui y aboutissent, soit sur la charpente

des maisons, soit sur l'écorce des arbres vivans, sur le papier, sur les hardes, sur les pierres, tout est entamé et dissous par cette liqueur. Mêlée avec ces matériaux, elle forme un carton qu'ils étendent de l'épaisseur à peu près d'une carte à jouer, pour en faire leurs chemins couverts, et leurs ruches qui ne sont elles-mêmes que leurs galeries assemblées l'une sur l'autre en tout sens. Presque toutes les maisons dans les Antilles étant construites en bois, ces insectes ont bientôt détruit les pièces les plus nécessaires à la solidité du bâtiment, si on n'arrête pas leur travail et leur multiplication. Ils s'avancent sous terre, descendent sous les fondemens des maisons et des magasins ; pénètrent dans les poteaux qui soutiennent les bâtimens, les percent d'un bout à l'autre, et les vident entièrement. On ne voit le mal que lorsqu'il est sans remède, parce qu'ils ne percent jamais la surface en aucun endroit, de sorte que le morceau de bois qui paraît le plus entier, tombe en poudre si on appuie la main dessus. Ils entrent dans un coffre, y font leur nid, et détruisent tout ce qu'il contient ; rien de pénétrable n'est en sûreté avec eux, ils savent tout découvrir et anéantir.

La Barbade a des sources de bitume. Cette substance se trouve entre le roc et la terre qui le recouvre. On observe aussi dans cette île, une

fontaine où le gaz hydrogène sort de l'eau en bouillant, de sorte qu'en approchant une chandelle, la vapeur s'enflamme.

Quoique la Barbade n'offre pas des montagnes aussi hautes que celles de quelques autres îles, ses ravins sombres et profonds, avec leurs flancs perpendiculaires et couverts de bois, ses pics isolés, ses précipices, lui donnent un aspect pittoresque. La hauteur de la cime la plus considérable est de mille pieds au-dessus du niveau de la mer; dans la partie méridionale il n'y a pas de colline qui ait plus de deux cents à trois cents pieds de haut. Le terrain s'élève brusquement en terrasses, qui en quelques endroits sont inaccessibles.

Au sud de la Barbade est l'île de Tabago. Ce nom lui fut donné par Cristophe Colomb, lorsqu'il la découvrit, parce que les Indiens s'en servaient pour désigner la pipe avec laquelle ils aspiraient la fumée d'une plante sèche qu'ils avaient allumée. Ils nommaient la plante *kohiba*, les Européens lui appliquèrent la dénomination de la pipe.

La surface de Tabago est plus élevée dans la partie de l'est que dans celle de l'ouest; celle-ci contient de très-belles savanes ou prairies naturelles. La partie intérieure consiste en monticules arrondis et en vallées délicieuses. Presque par-

tout, le sol est fertile, et la terre végétale assez profonde. On y voit ces cimes aiguës qui dans plusieurs des Antilles montrent des flancs âpres et raboteux. Les tableaux qui se présentent à l'œil de l'observateur sont d'un genre calme et paisible.

Scarborough, capitale de l'île, est située sur la côte du sud-est. Le port en est bon, il se trouve sur le bord d'une baie dont le fond est excellent. La côte de Tabago est découpée par plusieurs autres baies, toutes très-avantageuses à la navigation. Cette île produit beaucoup de sucre. Elle est ainsi que la Trinité exempte du fléau des ouragans qui tous les ans ravagent les Antilles.

« Aucun pays, dit le voyageur anglais Maccullum, n'offre au voyageur fatigué d'une longue traversée sur mer, un spectacle aussi pittoresque et aussi imposant que l'abord de la Trinité, placée à l'embouchure de l'Orénoque. Cette île a la forme d'un carré allongé, ce qui l'a fait comparer par les géographes espagnols à un cuir de bœuf.

Les navires qui arrivent de l'est, reconnaissent d'abord, pour n'être pas entraînés sous le vent, la côte septentrionale de l'île, puis filent à l'ouest pour pouvoir pénétrer par une des bouches ou issues septentrionales dans le golfe de Paria, ce

qui n'est pas toujours facile, lorsque les couraus de l'Orénoque descendent dans la même direction que la marée ; dans ces circonstances ils sont si impétueux, que les navires les meilleurs voiliers, ont bien de la peine à les refouler, même avec un vent très-favorable.

L'entrée du golfe de Paria présente les scènes les plus variées et les plus magnifiques. A l'est on voit l'Orénoque dont les flots se croisent et s'entrechoquent avec les vagues de la mer auxquelles ils disputent sans cesse l'empire de ces parages : à l'est les montagnes côtières de Cumana semblent s'élancer du sein de l'Océan. En approchant graduellement de la côte occidentale de la Trinité, on découvre des vallées et des plaines tapissées d'une verdure éternelle. En serrant le rivage, l'œil du spectateur est charmé par un paysage couvert de plantations, et par les sinuosités des ruisseaux et des rivières qui les arrosent. Un mélange singulier et quelquefois grotesque d'hommes blancs, rouges et noirs, anime ce paysage. Tandis que les nombreuses pirogues des Caraïbes et des Gouaraouns sillonnent le golfe en tout sens, des groupes de singes sautent d'arbre en arbre et se balancent suspendus à leurs queues : ailleurs des troupes innombrables d'oiseaux superbes égaient la scène par la variété et la beauté de leurs couleurs. Le rivage retentit du

chant des volatiles et des hurlemens des singes. Au fond de la plaine riante de l'île, s'élève l'amphithéâtre des montagnes du nord, dont les cimes sont couronnées des plus beaux arbres.

La côte occidentale de la Trinité a plusieurs beaux ports; les côtes septentrionale et orientale n'en ont pas autant. La première est hérissée d'écueils sur plusieurs points; il ne s'y trouve pas de bancs de corail ni de madrepores; elle est coupée à pic presque partout, excepté à l'ouverture des nombreuses vallées qui débouchent sur cette plage, et qui sont traversées par de belles rivières. En général l'île est très-bien arrosée; plusieurs de ses petits fleuves sont navigables pour des canots et des pirogues, ce qui offre aux colons de grandes facilités pour l'exploitation de leurs terres et le transport de leurs denrées.

Sur la côte du sud-est on voit le hâvre de Guaiguairé, le plus sûr de cette partie. C'est de ce côté qu'est située la forêt des cocotiers, une des beautés naturelles de l'île. Son aspect est réellement enchanteur; elle donne à l'Européen qui arrive, une idée du charme et de la majesté de la végétation des régions équinoxiales. En longeant la côte, elle présente la forme d'un croissant d'environ quatre lieues de rayon sur environ soixante pas de profondeur parallèlement à la plage.

Les embouchures des rivières de la partie orientale produisent beaucoup d'huîtres excellentes qui se multiplient sur les troncs et les branches des mangliers; coup-d'œil surprenant pour un Européen ou un habitant de l'Amérique septentrionale qui voit ce phénomène pour la première fois.

La Trinité a dans le voisinage des rivières, des marais ou lagunes qui dans la saison sèche se changent en savanes où l'on envoie paître le bétail, et où l'on prend beaucoup de gibier et de tortues.

Parmi ces lagunes, le plus remarquable est le lac d'Asphalte ou lac de la Braye, situé au bas de la côte occidentale près de la baie Naparima. Il a une lieue et demie de long sur une largeur à peu près égale, et se trouve sur une éminence élevée de quatre-vingts pieds environ au-dessus du niveau de la mer. Il est environné de toutes parts de bois très-élevés, excepté dans les endroits où les arbres ont été abattus pour faire place à la canne à sucre; le sol est très-fertile sur ces points, c'est la partie la plus élevée dans cette région de l'île. Le lac est entrecoupé de tous les côtés par des ruisseaux d'eau pure et limpide remplis de petits poissons. Çà et là et vers le milieu même du lac, sur l'asphalte solide, on voit des espèces de petites îles dans lesquelles crois-

sent des plantes et des arbrisseaux de diverses espèces. Les bords de ces petits ruisseaux sont disposés en forme de petits bourrelets demi-cylindriques, et leur fond est occupé par une crevasse. La profondeur de l'eau varie de deux à dix pieds; ses canaux changent continuellement; celui qui a aujourd'hui huit à dix pieds de profondeur, sera peut-être comblé demain, et d'autres s'ouvriront là où l'on n'apercevait qu'une masse solide d'asphalte. Il paraît, d'après ces variations, que la poix elle-même repose sur une masse d'eau.

La côte présente dans le voisinage du lac un mélange confus de terres marneuses et argileuses, quelquefois imprégnées d'asphalte. Le fond de quelques-unes des crevasses du lac où coulent les ruisseaux, est si liquide, que lorsque l'on y enfonce des perches, elles disparaissent. Les habitans du voisinage assurent qu'ils ont fait des entailles à des morceaux de bois avant de les plonger dans les entonnoirs, et que quelques jours après ils les ont reconnus sur le rivage. On a trouvé dans le lac des morceaux de bois complètement changés en bitume, notamment le tronc d'un gros arbre que l'on a supposé être un courbaril, et qui conservait parfaitement sa forme. On le fit scier, il était entièrement imprégné de pétrole.

Rien de plus varié et de plus mobile que la

surface du lac d'Asphalte ; ici des groupes d'arbustes, là des touffes d'agavé et d'ananas sauvage, au milieu desquelles voltigent des essaims de magnifiques papillons, d'oiseaux mouches, de colibris et d'autres oiseaux au plumage resplendissant des couleurs les plus éclatantes. Sans cette nature animée qui égaye la surface de ce lac, on croirait voir une des bouches du Ténare.

On a raconté à tort qu'il existait des sources d'eau thermales aux environs du lac de la Braye. Des observations exactes et souvent répétées ont prouvé que la température de l'eau de cette lagune n'était que celle de toutes les sources et des rivières de l'île. Une souce d'eau thermale se trouve à une assez grande distance au nord du lac, dans le quartier de Naparima ; elle répand une odeur sulfureuse, et tient du fer en dissolution.

A une lieue aux environs de la lagune, parmi les belles plantations et les magnifiques forêts qui l'environnent, on trouve souvent du pétrole mélangé avec la terre ; il lui donne un haut degré de fertilité. Les fruits les plus beaux et les meilleurs de la colonie viennent de ce quartier ; l'ananas en particulier y est plus gros, plus aromatisé, et a une couleur dorée d'une teinte plus foncée que partout ailleurs.

A peu près à trois cents toises au sud du cap

de la Braye, est un gouffre ou soupirail au fond de la mer; quelquefois il la fait bouillonner, et chaque fois elle vomit une quantité considérable de pétrole.

Dans la baie de Mayaro sur la côte occidentale de l'île, est un autre soupirail qui, tous les ans aux mois de mars et de juin, produit quelques détonations, dont le bruit ressemble à celui du canon ou du tonnerre; il est suivi d'une explosion de flamme et de fumée qui sort du fond des abîmes de la mer; quelques minutes après, les vagues jettent sur la plage des monceaux de bitume noir brillant comme du jayet. En mêlant cette asphalte avec des proportions convenables de suif et d'huile de lin, on en fait un goudron excellent pour calfater les navires, et qui a l'inappréciable propriété de les préserver la piqûre des vers.

Des chasseurs s'étant égarés dans les forêts voisines de la pointe Icacos ou Icaque, racontèrent à leur retour qu'ils avaient découvert un volcan au milieu de la lagune située dans le voisinage. On alla quelques jours après reconnaître ce terrain. « Nous y arrivâmes, dit un voyageur, après trois heures de marche très-pénible à travers les marais couverts de mangliers. Je remarquai en passant qu'à l'ombre de ces arbres des marécages, le thermomètre de Réaumur marquait 31 à

32 degrés. Nous arrivâmes enfin au sommet d'un monticule de terre argileuse. Au-dessus et autour de ce monticule s'élèvent beaucoup de petits cônes à un pied et à deux pieds; leurs sommets sont tronqués et ouverts, et il s'en exhale une forte odeur d'hydrogène sulfuré. La partie la plus haute du monticule est surmontée d'un cône qui a près de sept pieds d'élévation, et percé comme les autres; il vomit continuellement une matière blanchâtre qui a un goût d'alun.

Quoiqu'on entende un bruit qui annonce que le fluide contenu dans les entrailles du monticule est dans un état d'agitation, quoiqu'il évapore continuellement des globules d'un fluide élastique, l'écume amassée à l'origine du cône est froide. Je ne pus atteindre le fond de ce gouffre avec quatre perches fortement attachées les unes au bout des autres, et qui mesuraient en tout quatorze toises; les ayant lâchées, elles disparurent aussitôt. Quoiqu'il n'y ait ni pierre ni sable, à une lieue à la ronde, j'en découvris beaucoup autour du monticule, ainsi que de jolis cailloux roulés, et de petites pierres calcaires auxquelles adhéraient des particules de soufre de forme prismatique.

Après avoir visité cette espèce de Solfatare, je traversai un autre marais de mangliers contigu au précédent, et large d'environ sept toises. Au-

près de ce second marais, il y a un autre mamelon dont le diamètre est à peu près de quatorze toises, et la hauteur de trois. Celui-ci n'a pas un aussi grand nombre de soupiraux que le tertre voisin; cependant sa cime présente une cavité circulaire très-peu profonde et remplie d'un liquide bouillant qui a le goût de l'alun. On y entend un bruit sourd et souterrain; la terre tremblait sous nos pieds. Des perches que j'enfonçai avec force disparurent à l'instant. Près des soupiraux je trouvai de beaux cristaux de sulfate de cuivre incrustés dans de l'alun; et en revenant au rivage, du gypse laminaire dans le sable.

« Les colons qui habitent aux environs de ce prétendu cratère volcanique, m'ont dit unanimement que tous les ans au mois de mars ils entendent plusieurs détonations, dont le bruit égale celui du canon tiré dans le lointain. Ce cratère est environné de marais de mangliers qui communiquent à la mer. »

La Trinité n'a pas de ces vallées profondes et sinueuses, qui sont un des traits remarquables des petites Antilles, et dans lesquelles l'habitant isolé du reste du monde jouit d'un air frais et pur, tandis que du sommet de ses mornes, il promène tranquillement ses regards sur les plaines voisines et sur l'Océan. Mais les Antilles n'ont pas ces savanes ou prairies naturelles qui s'étendent à la

Trinité au milieu des forêts, et sur les flancs de quelques montagnes. Celles-ci forment, le long de la côte du nord, une chaîne qui a neuf lieues de longueur. Ses plus hautes cimes sont près de la mer. Leur masse est schisteuse. Les vagues y ont creusé des espèces de cavernes, dans lesquelles, lorsque la mer est calme, on peut pénétrer en canot : un groupe de monticules s'élève au sud et un autre au centre de l'île ; le point le plus haut de celui-ci est la montagne de Tamana, regardée par plusieurs personnes comme la cime la plus considérable. Il est difficile de pénétrer à travers les groupes du centre et du sud à cause des mauritia ou palmiers à aiguillons, et des arbustes et autres végétaux épineux. Au sommet du Tamana se trouve un petit lac. Ces monticules sont composés de dépôts de sable quartzeux, ayant de l'argile pour ciment. Leurs flancs escarpés les rendent peu propres à la culture, parce que les pluies ne tardent pas à enlever la couche légère de terre végétale dont ils sont couverts ; elles la portent dans les plaines où sa profondeur, dans le voisinage des rivières, est généralement de douze à quinze pieds ; à cent toises de leurs bords, elle n'est plus que de six pouces ou d'un pied.

La Trinité, comme les pays situés entre les tropiques, n'a que deux saisons, celle de la sé-

chéresse et celle des pluies; elles y sont bien plus distinctes que dans les autres Antilles; car n'importe le vent qui règne dans la saison sèche ou de novembre en mai, on n'y voit pas tomber alors une goutte d'eau. Dès la fin d'avril les chaleurs augmentent insensiblement; les vents d'est, de nord-est et de nord, deviennent moins frais; à la fin de juin, la chaleur est à son plus haut degré, les orages commencent et deviennent chaque jour plus fréquens. Pendant les mois d'août, de septembre et d'octobre, ils sont journaliers, et accompagnés de torrens de pluie. Rien de plus curieux pour un Européen que la manière dont un orage se forme dans ce climat. L'air est d'un calme parfait, l'atmosphère extrêmement pure : le thermomètre à l'ombre marque 23, 24 ou 25 degrés ; et il est d'autant plus élevé que le temps est plus serein et plus tranquille. Tout d'un coup on voit se former dans quelque partie de la voûte du ciel un petit point gris qui en moins de cinq minutes grossit prodigieusement, et prend une couleur noire ; de petits éclairs en sortent, bientôt ils deviennent plus considérables ; le baromètre ne tarde pas à baisser d'une ou de deux lignes : le tonnerre gronde, aussitôt un torrent de pluie à gouttes très-larges inonde la terre. Ordinairement ces ondées ne durent pas une demi-heure ; dès qu'elles ont cessé, l'atmos-

phère reprend sa sérénité. Il pleut ainsi quinze ou vingt fois par jour durant l'hivernage, et un moment après l'orage, on s'aperçoit à peine qu'il ait plu. Il tombe rarement de la pluie pendant la nuit; cependant une pluie abondante précède ordinairement d'une demi-heure le lever du soleil durant cette saison. Du reste, la Trinité et Tabago ne sont pas sujettes, ainsi qu'on l'a observé plus haut, à ces ouragans ou coups de vents affreux qui dans la saison de l'hivernage étendent leurs ravages sur les Antilles depuis la Grenade jusqu'aux points de l'Archipel les plus reculés vers le nord et même au-delà.

Il tombe à la Trinité, année commune, environ soixante-deux pouces d'eau pendant l'hivernage et neuf pouces au printemps, en y comprenant la rosée. Les pluies diminuent avec les orages et la chaleur dès la fin d'octobre : dans le courant de ce mois, elles sont très-fines : en novembre commence la saison fraîche; chaque jour elles deviennent moins fréquentes, et diminuent d'intensité. On a remarqué que depuis les vingt dernières années du dix-huitième siècle, les défrichemens considérables qui ont eu lieu dans la partie occidentale de la Trinité, y avaient causé un grand changement dans le climat et dans la nature des rivières; il y pleut moins qu'autrefois, et les rivières y ont diminué de volume, tandis

que dans les parties du nord et de l'est où l'on n'a pas détruit autant de forêts, les courans d'eau sont aussi forts qu'auparavant.

Le père Gumila, qui en 1727 écrivit en espagnol une *histoire de l'Orénoque*, prétendit que les terres de la Trinité étaient devenues stériles depuis que les habitans avaient refusé de payer la dîme. Fort heureusement ce fléau n'a jamais existé que dans l'imagination de ce bon jésuite. En effet, ceux qui après lui ont décrit cette île, ne parlent qu'avec ravissement de la fertilité de son sol, de ses forêts de palmiers, de cocotiers, de bananiers, de cacaotiers, de ses haies de citronniers et d'orangers; de ses bois remplis de gibier, de ses côtes poissonneuses. Son beau ciel et la fécondité de son terrain, lui ont fait donner le nom de paradis des Indes.

Cependant le gouvernement avait singulièrement négligé cette belle île, soit qu'il n'en connût pas le prix, soit que le soin de possessions plus considérables ne lui permît pas de bien apprécier celle-ci. Depuis les dernières années du dix-huitième siècle, un Français, Roumé de Saint-Laurent, intendant de Tabago, qui avait visité la Trinité, fixa l'attention du cabinet de Madrid sur cette colonie; son régime intérieur fut amélioré, plusieurs étrangers vinrent s'y fixer, son agriculture devint florissante, sa population augmenta

rapidement, grâces à la sagesse du gouverneur que la métropole y envoya. Don Joseph Chacon empêcha que l'inquisition ne s'y établît, et en éloigna les moines dont l'intolérance aurait dégoûté beaucoup d'étrangers de s'y fixer. Ceux-ci recevaient des terres en concession, et le gouvernement leur faisait des avances en argent pour acheter des bestiaux et instrumens d'agriculture.

Dès 1797 on comptait à la Trinité cent cinquante-neuf habitations où l'on faisait du sucre, et un grand nombre d'autres où l'on cultivait le café, le coton, le cacao, et l'indigo. Les troubles de l'Europe si désastreux pour les autres Antilles, contribuaient à l'accroissement de la prospérité de la Trinité, elle devenait le refuge d'une foule de colons. A cette époque les Anglais y débarquèrent quatre mille hommes de troupes de ligne. Le gouverneur qui n'avait que deux cents hommes sous ses ordres, fut obligé de capituler. Depuis cette époque, la Grande-Bretagne a gardé cette colonie.

A quelques lieues à l'ouest de la Trinité, près de la côte de l'Amérique méridionale, se trouve l'île de la Marguerite qui est aux Espagnols; quoique le sol en soit aride et peu fertile, elle se peupla assez rapidement à cause des perles qui se pêchaient le long de ses rivages. Elle a trois ports; le plus important est celui de Pompatar

situé dans la partie du sud-est; il est large et bien abrité. La ville de l'Assomption, la capitale de l'île, est assez bien bâtie, la culture du sol suffit à peine pour nourrir les habitans. Le maïs, la cassave et les bancs sont leurs principales ressources. Les bananes y sont excellentes, mais très-petites à cause de la sécheresse du terrain et du climat. Les habitans cultivent, pour leur consommation seulement, le café, la canne à sucre, le cacao, etc. Ils élèvent beaucoup de chèvres et de brebis, dont le lait est délicieux. Ils ont aussi une quantité de volailles dont ils font un petit commerce.

Le climat de la Marguerite est très-sain. C'est là que vont rétablir leur santé toutes les personnes attaquées d'obstructions au foie et d'autres maladies contractées dans les quartiers humides et malsains de la Trinité et du continent voisin. La Marguerite n'a que trois ruisseaux qui sont cependant assez considérables pour faire marcher des usines si l'on voulait en établir. Les eaux en sont limpides, à l'exception de celles de la petite rivière qui passe à l'Assomption. Comme elle coule en quelques endroits sur un lit de schiste, et tient en dissolution du sel sulfuré, de la magnésie et d'autres substances, les habitans préfèrent boire de l'eau de mare, quoiqu'elle soit toujours trouble.

La pêche est la principale industrie de la Marguerite. Les pêcheurs sont placés à l'Ilot-de-Coche situé entre l'île et le continent. On y emploie des Indiens que l'on met en réquisition pour cet objet, et qui reçoivent un réal ou cinquante centimes par jour, et du pain de maïs ou de cassave; de plus, ils mangent tant qu'ils veulent du poisson frais ou salé. Plus de trois cents Indiens de tout âge et de tout sexe y travaillaient en 1807. La quantité de poisson que l'on y prend est incroyable. On tire deux fois par jour une saine de deux cents pieds de long, et il est bien rare qu'à chaque fois on ne prenne pas une douzaine de quintaux de poisson. Le filet est quelquefois tellement rempli, que l'on est obligé d'en couper quelques mailles afin de laisser échapper une partie du poisson pour pouvoir haler le reste à terre.

Les salines seraient un objet de richesse pour la Marguerite, si le sel n'était pas à aussi bon marché dans ces contrées. On exporte de cette île de la volaille, des chevreaux ou cabrits, des moutons, des hamacs et des bas de côton très-beaux.

La Marguerite se divise en deux parties qui communiquent ensemble par un isthme ou une chaussée naturelle qui n'a que cent pas de largeur, et dans certains endroits seulement une

douzaine de pieds d'élévation au-dessus du niveau de la mer. La montagne de Maconao, la plus élevée de l'île, a 342 toises de hauteur; M. de Humboldt l'a mesurée. Elle est composée de schiste micacé. C'est un point important à reconnaître pour les navigateurs qui vont d'Europe ou du nord et du sud de l'Amérique à Cumana.

La Grenade s'élève du sein de la mer, à peu près à une trentaine de lieues du rivage de l'Amérique méridionale. Fort-royal ou Saint-George, comme les Anglais ont nommé cette ville depuis qu'ils sont maîtres de l'île, ne contient rien d'assez remarquable pour en faire une mention particulière. Elle est bâtie sur un sol inégal, et quelques-unes de ses rues sont si escarpées qu'il est impossible d'y aller en voiture. Derrière la ville les montagnes s'élèvent perpendiculairement à une hauteur considérable. Dans la saison des pluies, leurs sommets sont ordinairement cachés dans les nuages. La rade est grande et offre un bon mouillage, mais il est trop ouvert à l'ouest.

L'île a environ sept lieues du nord au sud, et quatre de largeur au centre; elle se rétrécit aux deux extrémités. Sa surface est montagneuse. Au nord et à l'est le sol est formé d'une terre argileuse rouge, et à l'ouest d'une terre semblable de couleur jaune, très-fertile. Au sud il est un peu rougeâtre, et en général assez maigre. Cependant

la Grenade paraît être féconde et très-propre à la culture de toutes les plantes des climats équatoriaux. Ses productions sont très-variées et d'une excellente qualité. On y récolte du sucre, du café, du coton, de l'indigo, du tabac; le gibier y est très-commun; les rivières abondent en anguilles, truites et différens autres poissons. A l'exception de Saint-George, la capitale, les autres lieux habités ne peuvent guère passer que pour des villages ou des hameaux. La population de la Grenade a beaucoup diminué depuis que les Anglais en sont les maîtres. Cette île paraît être l'ouvrage de deux volcans principaux, dont les bases sont séparées par une double vallée où coulent en sens contraire la Grande Rivière et la Goyave. Le cratère du volcan méridional forme un vaste entonnoir rempli d'eau; on l'appelle le Grand-Etang; il est environné par les mornes Sinaï, Saint-George et Beauséjour. Une péninsule étroite et très-allongée termine l'île au midi.

Les Grenadins sont un archipel de dix petites îles volcaniques, et d'un grand nombre d'îlots et de rochers, disséminés dans un espace de quinze lieues entre la Grenade et Saint-Vincent. Les principaux sont Cariouacon et Canneovan. On y voit de belles colonnes de basalte; l'air y est sain. La plupart de ces îles sont fertiles; elles produisent du coton, du café, de l'indigo et du sucre.

Elles sont malheureusement dépourvues de sources d'eau fraîche.

« Plusieurs voyageurs, dit Mackinnen, en observant l'aspect montueux des îles nombreuses qui forment pour ainsi dire une chaîne de montagnes commençant à la pointe nord-est de l'Amérique méridionale, la plus avancée en mer à la gauche de l'embouchure de l'Orénoque, et se prolongeant au nord jusqu'aux côtes de l'Amérique septentrionale, ont supposé qu'une irruption violente des eaux, aux premiers jours de notre planète, sépara ces îles et forma le golfe du Mexique, ainsi que la mer Caraïbe. Les volcans ont dû aussi jouer un grand rôle dans la production de cet archipel; partout leurs traces sont visibles, et en quelques endroits il existe encore des cratères qui donnent de la fumée. La mer a ensuite contribué à agrandir ces terres. Dans plusieurs de ces îles la partie la plus basse semble n'être qu'une concrétion de corps marins. Les parties rocailleuses paraissent avoir éprouvé l'action de l'océan à une époque postérieure à leur première formation. La côte n'est pas terminée par des hauteurs escarpées. Les montagnes les plus basses et les collines s'élèvent en pente douce, et ont presque toujours une figure régulière et arrondie qui rappelle celle du Vésuve et des autres monts volcaniques.

« En traversant le canal qui sépare Saint-Vincent

de Sainte-Lucie, je fus retenu quelque temps par le calme, le long de la dernière de ces îles. Vue de la mer, Sainte-Lucie paraît composée de plusieurs collines de forme conique baignées par la mer, et d'un amas de montagnes plus considérables, plus hautes et boisées, qui occupent le centre; la verdure gaie des champs de cannes à sucre, que j'aperçus le long des côtes du sud et de l'est, et entre les collines ou sur leurs pentes, formait un contraste charmant avec la teinte foncée des forêts qui couvrent la plus grande partie de la surface de l'île. Le sol en est excellent. L'air y est extrêmement chaud et malsain. Les cultures consistent en sucre et en coton. On y trouve de bon bois de construction. Le Carénage au nord-ouest est un bon port. Trente-deux vaisseaux de ligne y peuvent mouiller. On en sort avec tous les vents; mais un seul vaisseau peut y entrer à la fois. C'est un des séjours des Antilles les plus dangereux pour la santé des Européens. Les montagnes qui occupent la partie orientale de l'île ont subi l'action du feu. On a observé quatre foyers principaux de volcans; ce sont la montagne de la Sorcière, dont la hauteur est de plus de 350 toises; le piton du Grand-Cul-de-Sac; le piton du Saint-Esprit, qui occupe le milieu de l'île; enfin le groupe des montagnes de la Soufrière qui en composent l'extrémité méridionale. On estime

que ces pitons qui passent pour inaccessibles, ont une hauteur de 400 toises; on les distingue de plus de vingt lieues. On reconnaît encore une partie des bords de l'ancien cratère; il en sort des fumeroles très-abondantes, et il en jaillit des eaux thermales dont la chaleur élève le thermomètre à 41 degrés. »

Saint-Vincent est une des Antilles où les phénomènes volcaniques se sont manifestés le plus récemment et avec le plus de force. En 1718, dans la nuit du 6 au 7 mars, un grand tremblement de terre s'y fit sentir; il fut accompagné d'un ouragan furieux, quoiqu'à cette époque de l'année l'atmosphère soit rarement troublée par des coups de vent violens. Un gros morne situé à l'extrémité occidentale de l'île, s'enfonça tout-à-coup dans la terre et disparut. Un voyageur qui se trouvait à peu près à cent lieues à l'est de la Martinique raconte que le navire sur lequel il était embarqué, se trouva enveloppé dans un nuage fort épais de poussière très-fine, sèche, de couleur de cendre, dont les grains vus aux microscopes, étaient irréguliers, poreux; les uns calcinés, les autres vitrifiés et luisans. Quoique le navire fît deux lieues à l'heure, il en demeura douze au milieu de ce nuage, qui couvrit de cendres, d'une hauteur de trois doigts, le pont, les vergues et les manœuvres. Au moment où

cette pluie obscurcissait l'air, l'équipage vit dans l'ouest et dans la direction de Saint-Vincent, quoique cette île fût à une distance de cent trente lieues, trois grands éclairs fort rouges qui s'élevèrent bien au-dessus de l'horizon de la mer, et l'on entendit aussi trois tonnerres fort lointains.

Une nouvelle explosion eut lieu en 1812 le 30 avril. La partie méridionale de l'île montre quantité de courans de laves; à l'autre extrémité les éminences sont formées par des tufs volcaniques. C'est là que s'élève la montagne de la Soufrière qui fut le centre de l'éruption. Une végétation vigoureuse couvrait toute sa surface. Aux deux tiers de sa hauteur qui est d'environ cinq cents toises, on voyait un cratère profond de soixante-quinze. Il figurait un bassin ovale, dont la circonférence pouvait avoir quatre cent cinquante toises, et qui contenait deux grands étangs, dont l'un était alimenté par une source thermale et alumineuse. Entre ces deux étangs situés au nord et au sud du cratère, à une cinquantaine de toises l'un de l'autre, s'élevait un piton dont la hauteur était d'un tiers plus grande que sa base, la circonférence de celle-ci était de cent dix toises. Des mélastomes qui le couvraient presque jusqu'à son sommet, permettaient de l'escalader en s'accrochant à leurs branches; cependant cette opération n'était pas sans danger à

cause des crevasses de la surface du piton : de temps en temps il s'en exhalait des fumeroles.

Le 27 avril on entendit à Saint-Vincent, vers le milieu du jour, une forte explosion qui fut accompagnée d'une secousse de tremblement de terre; aussitôt une immense colonne de fumée sortit du sommet de la montagne, et s'éleva perpendiculairement à une grande hauteur avec un bruit semblable à celui du tonnerre : l'air s'obscurcit, le sable que vomissait le volcan remplit l'atmosphère, et fut porté par les vents à la Barbade, à la Martinique et même à la Guadeloupe, à une distance de soixante-quinze lieues. Ces phénomènes durèrent pendant quatre jours avec peu de variation; ce ne fut que dans la nuit du 30 avril au 1er mai que des flammes s'élevèrent du cratère, et formèrent au milieu de la colonne de fumée une grande pyramide d'où sortaient des feux électriques. Quelques heures après la lave enflammée déborda le bourlet du cratère, s'écoula vers le nord-ouest de la montagne, et se divisa en deux courans, dont la rapidité fut si grande que dans la même journée ils atteignirent le rivage de la mer. Au moment où un autre courant descendait de la Soufrière, dans une direction opposée, un tremblement de terre se fit sentir, et la pluie de sable volcanique redoubla. Elle dura sans interruption depuis trois heures

jusqu'à six heures du matin; elle était mêlée de pierres-ponces, dont la chute aurait exterminé toute la population de l'île, si leur pesanteur eût égalé leur volume. Deux heures après le lever du soleil et la cessation de cette pluie, l'air était encore obscurci par les sables; ce ne fut que dans l'après-midi du 1er mai que les détonnations du cratère devinrent moins fréquentes, et s'affaiblirent graduellement. Cette éruption, qui changea la conformation de la partie septentrionale de Saint-Vincent, fut précédée dans le cours de l'année où elle éclata, par plus de deux cents tremblemens de terre; elle arriva au mois de l'effroyable catastrophe de Caraccas.

Saint-Vincent a près de quatorze lieues de long sur quatre de large; quoique montueuse et raboteuse, elle a des vallées fertiles et bien arrosées. Le sol consistant en un terrain noir sur une forte argile, convient parfaitement au sucre et à l'indigo. On évalue sa surface à trente-quatre mille acres, on suppose que les Anglais en possèdent près de vingt-quatre mille, et les Caraïbes à peu près autant. Le reste du terrain est regardé comme n'étant pas susceptible de culture.

Ces Caraïbes sont une race mixte de descendans du peuple de ce nom ou Zambos et de nègres fugitifs de la Barbade et des autres îles : on les appelle Caraïbes noirs.

Le chef-lieu de Saint-Vincent est Kingston. Le gouvernement de l'île comprend Baguia et quelques îlots des Grenadins peuplés de cultivateurs peu aisés.

« Pendant que nous étions le long de Sainte-Lucie, dit Mackinnen, les sombres collines situées dans la partie méridionale de la Martinique, frappaient nos regards. Nous longeâmes les côtes orientale et septentrionale de cette île, ayant devant nous les rivages élevés de la Dominique.

« La Martinique présente à l'œil quelques hautes montagnes éparses qui semblent se lier entre elles par d'autres moins élevées que l'on appelle des Mornes. Sa surface est de cinquante-huit lieues carrées. Les sommets de ses plus grandes montagnes ont de huit cents à huit cent cinquante toises au-dessus du niveau de la mer. Elle contient plusieurs anciens foyers volcaniques; les limites de chacun sont très-distinctes, étant marquées par des vallées profondes et par les enfoncemens du rivage. La montagne Pelée, située dans la partie occidentale de l'île, a plus de huit cents toises de hauteur; ce volcan a étendu son action à une distance très-considérable. Le volcan du Piton des Carbets est plus élevé que le précédent. Il occupe le centre de l'île, ses coulées de lave en s'avançant jusque

dans la mer, ont formé des caps nombreux. Sa circonférence est de plus de vingt-six lieues. La hauteur des pitons qui environnent son cratère, est de plus de huit cent cinquante toises. Le volcan des roches carrées est le moins étendu et le moins élevé de tous les anciens foyers. Il est entre les volcans du nord et ceux du sud, qu'il lie ensemble. Il n'a que deux cent trente-six toises au-dessus de la mer. Le Vauclin dans la partie occidentale a quatre cent cinquante toises; il est en partie cultivé. Le volcan du Marin est à la partie sud-est; son cratère s'est ouvert dans un banc calcaire qui recouvrait des rochers volcaniques d'une origine plus ancienne. Ses laves enveloppent les couches calcaires. Au sud-ouest de l'île est le volcan du Morne la Plaine. »

Des vallées qui ont un double versant, séparent ces six foyers de volcans éteints. Leurs cratères ne donnent plus aucune inquiétude, mais les laves, les particules de soufre, les pierres-ponces que l'on rencontre partout sur le sol, principalement sur la montagne Pelée, les couches de terre dissemblables que l'on trouve lorsque l'on creuse à deux ou trois toises, indiquent assez les ravages que les volcans commirent dans cette île dans des temps très-reculés.

La plus grande partie des montagnes qui forment la partie centrale, est couverte de forêts

très-anciennes entrelacées de lianes très-fortes, qui semblent défendre l'accès de ces solitudes, demeure ordinaire des serpens, et impénétrables, même pour les nègres marrons qui n'osent se retirer que sur les lisières. Des hauteurs couvertes par ces bois découlent une infinité de ruisseaux, qui grossis par les pluies, deviennent des torrens dangereux auxquels on a donné le nom de rivières. Leurs eaux extrêmement limpides et saines, servent à l'exploitation d'un grand nombre de manufactures à sucre, avant d'arriver à la mer. Elles ne sont navigables dans aucun temps de l'année.

Les parties de l'île qui avoisinent la mer sont cultivées à une distance d'une lieue à une lieue et demie du rivage suivant la qualité du sol; la paroisse du gros Morne, presqu'au centre de la Martinique, a des terrains plantés en cannes, mais elles sont de qualité médiocre; les mauvaises herbes y croissant avec trop de facilité, étouffent les plants de cannes. D'ailleurs l'éloignement de la côte rend le charroi des denrées jusqu'aux ports très-difficile et très-coûteux.

A une certaine hauteur le sol ne semble plus susceptible d'aucune culture. Les nuages arrêtés par les montagnes et les bois, rendent ces lieux élevés humides et malsains. Les pluies journalières et continuelles, et la grande chaleur y

causent des maladies qui attaquent même les créoles. L'aspect des habitans de ces cantons prouve assez qu'ils vivent dans un climat très-insalubre. Ainsi la partie cultivée ne compose pas le tiers de la surface de l'île.

Les terres se ressentent plus ou moins du voisinage des anciens volcans. Celles qui entourent la montagne Pelée ne présentent à l'analyse que des débris de pierres-ponces pulvérisées, mêlées d'une très-petite quantité de débris de végétaux entraînés par la chute des eaux. Cette terre, quoique légère, est facile à cultiver et très-fertile.

Dans la partie de l'île située au vent ou à l'est, les côtes sont de difficile accès; les anses où l'on peut mouiller en sûreté sont rares; la côte de l'ouest offre de bonnes rades. Le port du Fort-Royal étant entouré de montagnes, présente un abri et un mouillage excellent aux vaisseaux les plus grands.

Les denrées cultivées pour l'exportation sont le sucre, le café, le coton, le cacao et le tabac. On a renoncé à l'indigo. L'exportation annuelle est de deux cent soixante mille quintaux de sucre brut, cinquante mille de sucre terré, quatre mille huit cents de cacao; quatorze mille six cents de café, deux mille huit cents de coton, trois cents quarante-deux mille litres de rum, douze cent mille de tafia, quatre millions neuf cent dix-huit

mille de sirops, quarante-un mille de liqueurs.

La capitale de l'île est le Fort-Royal situé sur un des meilleurs ports des Antilles, au fond de la baie qui porte son nom. Les rues de cette ville sont larges et bien alignées, les maisons assez bien construites, quoique plusieurs soient en bois. A l'une des extrémités de la la ville, la Savane, vaste place d'armes, formant le glacis du fort Saint-Louis, est entourée d'une double haie de tamarins qui produisent un bel effet, et offrent une promenade agréable. La quantité de bâtimens qui sont obligés de se retirer dans la rade pour se mettre à l'abri des ouragans, rend le séjour du Fort-Royal très-vivant pendant l'hivernage. La campagne aux environs est bien cultivée, et offre à plusieurs maisons de la ville des points de vue charmans. Des fontaines établies depuis quelques années sont d'un avantage inappréciable pour les habitans qui autrefois étaient obligés d'aller chercher l'eau fort loin.

La ville de Saint-Pierre située à sept lieues au nord-ouest du Fort-Royal, est bâtie sur un terrain qui s'élève au pied d'une chaîne de mornes, et en partie le long d'une baie demi-circulaire et formant une rade foraine ouverte au sud et à l'est. Cette ville par sa position et son commerce est une des plus considérable des Antilles. C'est le point central où aboutissent en grande partie

les denrées de l'île, et l'entrepôt du trafic interlope qui se fait dans l'archipel avec les marchandises françaises. Les rues sont toutes pavées, arrosées par des ruisseaux d'une eau vive et abondante qui tempère la chaleur et contribue à la salubrité de l'air. Elles sont généralement bordées de belles maisons. Les hauteurs qui couronnent la ville sont entrecoupées de ravins très-profonds où se ramassent les eaux qui coulent à la mer. Depuis 1803 on a établi près de la promenade du cours Laussat un jardin des plantes, dont le but est de naturaliser à la Martinique les plantes des Indes orientales, notamment les épiceries, afin de fournir aux jardins botaniques de la métropole celles qui pourraient y manquer, de rassembler et ranger par ordre les plantes indigènes; enfin de former un dépôt de plantes médicinales pour l'usage des pauvres.

Isert, voyageur danois, a visité la Martinique. Il dit que Saint-Pierre est une belle ville : les rues sont bâties régulièrement, la grande rue a un demi-mille de long; toutes les maisons, la plupart à trois étages, sont bâties en pierre : celle que l'on emploie est une sorte de pierre-ponce grossière ou de lave de couleur grise, que l'on tire du bord de la mer. « Mon premier voyage, ajoute-t-il, fut au Piton du Carbet, montagne située au milieu de l'île. Nous logeâmes chez un

habitant qui demeurait à une bonne lieue du Piton. Nous y étions arrivés à neuf heures du soir : ce fut un bonheur que nos chevaux connussent le chemin mieux que nous, car nous devions passer très-près de précipices où nous n'avions aucun secours à attendre si nous y étions tombés ; et il faisait si obscur que nous pouvions à peine distinguer la cime des arbres qui croissent dans le fond. Mais l'idée des dangers s'évanouit bientôt lorsqu'on a atteint son but. A peine nous avions mis pied à terre qu'il fut question de décider à quelle heure nous partirions le lendemain matin, et qui nous conduirait à la cime de la montagne, afin d'y arriver à l'heure convenable. Personne de la famille de notre hôte ne voulait rester à la maison ; chacun témoignait le plus vif désir de nous accompagner. A quatre heures, quoiqu'il ne fît pas encore jour, nous étions en chemin, et comme la veille, nous allions par monts et par vaux. Parvenus à la base de la cime, il fallut aller à pied. On commence à grimper, les plus avancés ouvrent la voie aux autres au milieu des buissons avec leurs couteaux de chasse ; car je crois qu'aucune créature humaine n'avait jamais pénétré jusque là. Ces buissons, tout incommodes qu'ils étaient, ne laissaient pas que de nous servir pour nous tenir fermes; sans cela nous n'aurions jamais pu faire

un pas dans un terrain gras, amolli par l'humidité.

« Fatigués et tout mouillés, nous atteignons enfin cette cime au bout d'une course d'environ deux heures; elle était plate et n'avait pas plus de quarante pieds de diamètre. Je regrettai beaucoup dans ce moment de n'avoir point avec moi de baromètre, cette montagne n'ayant été jusqu'à cette époque mesurée par aucun physicien. Suivant notre aperçu, le sommet peut être élevé de mille toises, et le pied de la montagne d'à peu près trois cents au-dessus du niveau de la mer. Elle a la figure d'une quille pointue; son extrémité fait avec le pied un angle de soixante-dix degrés; elle est presque continuellement environnée de nuages, et l'on ne peut rien voir de la pointe en bas. Nous tirâmes plusieurs coups de fusil; les habitans qui sont à peu de distance n'avaient ni vu le feu, ni entendu le bruit.

« Notre premier soin fut d'allumer du feu et de construire une cabane pour nous mettre à l'abri de la pluie qui tombait continuellement. Je cueillis quelques plantes parmi la mousse qui croît là dans une quantité prodigieuse, et couvre tous les arbres. La hauteur de ceux-ci diminue à mesure que l'on approche de la cime où le nombre des palmistes augmente, de sorte qu'il semble que le sommet des montagnes soit leur véritable

pays natal. Nous avions pris quelques provisions avec nous, on fit un repas champêtre, et le palmiste nous fournit notre dessert; la sommité, lorsqu'elle est cuite, a le goût de nos choux blancs, excepté qu'elle est un peu moins tendre.

Après que nous eûmes fait toutes nos observations, nous écrivîmes nos noms sur du papier, et nous le mîmes dans une calebasse que l'on enterra jusqu'au col; ensuite on songea au retour. La descente fut bien plus difficile que la montée; car on glissait à chaque pas, ou bien l'on courait le risque de faire la culbute en avant. Les buissons auxquels il fallait s'accrocher étaient généralement du polypodium épineux, ou des palmiers munis d'aiguillons qui nous perçaient les mains. Ce ne fut que le soir très-tard que nous revînmes chez notre hôte. J'avais le pied gauche extrêmement enflé, et comme j'étais bien sûr de n'avoir fait aucun effort, on craignit que je n'eusse été mordu de quelque serpent vénimeux qui sont très-nombreux dans ces forêts. L'un criait à l'eau de luce, l'autre à l'herbe au serpent. Ce n'était point là la cause de mon enflure, comme on le verra bientôt. L'enflure se dissipa cette fois au bout de trente-six heures, et nous retournâmes à Saint-Pierre sans autre inconvénient.

« Ma seconde promenade fut au Fort-Royal;

ville bâtie dans une plaine agréable. De là je fis une excursion à l'habitation du frère de mon ami M. Aquart, où je passai quinze jours; je crus être arrivé dans un paradis, tant est grande le magnificence du paysage! Malheureusement mon plaisir éprouva une interruption. Dès les premiers jours, je me promenais toute la journée aux environs d'un ruisseau, et même j'y entrais pour examiner plus à mon aise les plantes qui croissent à l'entour. Je remarquai que mon pied avait une tumeur dans l'endroit où quinze jours auparavant il était enflé. J'ouvris cette grosseur, et j'y trouvai, à ma grande surprise, un ver de Guinée. Je fis mon possible pour l'enlever en le dévidant autour d'un brin de bois; je manquai mon coup, et je ne pus parvenir à en arracher que la longueur de quelques pouces avec des douleurs insupportables. Dès que je fus de retour à la maison, l'irritation fut suivie d'une fièvre qui dura toute la nuit. Pour me guérir je m'avisai d'avoir recours à la méthode la plus simple qui ait jamais été pratiquée en pareil cas. J'entortillais chaque jour une partie du ver sur un rouleau de toile; je mettais un linge sur la plaie, et je continuais mes courses demi-boitant. Le grand mouvement que je me donnais, le contact de l'eau que je ne pouvais éviter, produisirent probablement ma prompte guérison qui eut lieu au bout

de huit jours. C'est cependant une cure qui en Guinée n'exige pas moins d'un mois. Ce ver était un des plus grands que j'eusse vus; après qu'il fut entièrement dévidé, il avait deux aunes de long; sa grosseur était celle d'un tuyau de plume. J'appris par cette expérience qu'on peut porter pendant huit mois au moins le ver de Guinée, sans en ressentir la moindre incommodité; car il s'était écoulé tout ce temps-là depuis mon départ de la côte d'Afrique.

« Ici pareillement, lorsque l'on va pieds nus, comme cela m'arrivait assez souvent, on est sujet à être piqué par les chiques.

« Je fis plusieurs autres petits voyages dans ces beaux environs, à la montagne-Pelée, à la Calebasse et en d'autres endroits.

« Le principal divertissement des Français de ces contrées est le spectacle. Il y a une magnifique salle à Saint-Pierre, elle a quatre rangs de loges; à la hauteur des premières il y a en dehors du bâtiment un balcon où l'on jase en attendant que le spectacle commence, et où l'on vient aussi prendre le frais dans les entr'actes. Le quatrième rang s'appelle le paradis pour les gens de couleur. Là sont relégués tous les spectateurs qui ne peuvent pas prouver leur descendance de parens européens.

« La police est aussi bien tenue ici qu'en Eu-

rope. Le soir, dès qu'il fait obscur, toutes les rues sont illuminées ; j'ai souvent vu les reverbères brûler encore quatre heures après le lever du soleil. Les gens de distinction font porter devant eux, dans les rues, des flambeaux qui consistent en morceaux d'un arbre appelé le gommier. Il est résineux et répand une bonne odeur en brûlant. Le bois qui ressemble à notre hêtre est employé pour faire des douves. »

Des courans rapides déterminés par les intervalles que les Antilles laissent entre elles, avertissent de l'approche de la Martinique. En côtoyant l'île, elle se montre toujours hérissée de rochers sur lesquels sont entassées des montagnes à pic qui se perdent dans les nues ; toute la partie du sud présente ses hautes sommités dégarnies de bois, ses pentes rapides couvertes de végétaux d'un vert pâle. On ne peut durant la bonne saison, c'est-à-dire pendant que les vents d'est soufflent, ce qui dure la plus grande partie de l'année, approcher de Saint-Pierre qu'en louvoyant. Le pied des mornes s'avance, pour ainsi dire jusqu'au rivage, et ne laisse le long de la côte qu'une étroite lisière. C'est là que se déploie la ville, dans une étendue de plus d'une demi-lieue. On n'a pu établir, parallèlement à la mer, que deux à trois rues, encore une seule, la plus proche du rivage est sur un terrain égal : les autres

sont impraticables aux voitures, tant elles sont montueuses. Les indolentes créoles les parcourent en chaises à porteur, les rues transversales, c'est-à-dire celles qui de la mer vont au pied des mornes, sont nécessairement fort courtes; elles finissent brusquement au pied de ces monts à pic. La ville paraît écrasée sous leurs masses effrayantes, et à mesure qu'on s'en approche il faut péniblement élever les yeux pour découvrir l'horizon. Leurs flancs sont couverts çà et là de végétaux et déchirés par de profondes ravines, où coulent et tombent en cascades à travers des rochers noirâtres, des eaux qui, cachées aux rayons du soleil, sont toujours fraîches. Les pluies passagères, mais impétueuses, les transforment par momens en torrens impétueux.

On a su profiter de ces eaux abondantes pour les distribuer dans toutes les rues de la ville, où elles coulent avec rapidité; sur ces sites inclinés elles s'épurent en vivifiant l'air. Leur fraîcheur contribue sans doute à entretenir les brises qui journellement descendent des mornes, et serpentent dans leurs gorges sinueuses pour se répandre aux environs. Sans ce concours de circonstances, la ville de Saint-Pierre, enfoncée au pied de ces hautes montagnes, ne serait pas habitable sous une latitude de quinze degrés au nord de l'équateur. La température y permet en

effet de supporter des habits de drap léger. Ce vêtement est même le plus sain, parce que rencontrant, selon la position des lieux, des courans d'air plus vif, on ne craint pas ces transpirations supprimées, toujours mortelles sous la zône torride.

Ce qui frappe particulièrement en arrivant à Saint-Pierre, de même que dans toutes les villes des Antilles, c'est cette multitude de nègres, de mulâtres, de quarterons, de métis, de générations d'un sang mélangé de blanc et de noir. Elle occupe le port, les places, les cabarets, les boutiques; elle habite exclusivement des quartiers entiers. Cette population n'est pas uniquement employée aux travaux de l'agriculture : dans les bourgs et les villes, et spécialement à Saint-Pierre, elle exerce tous les arts utiles, toutes les professions lucratives, soit comme esclave sous la dépendance d'un maître, soit comme louée pour un salaire dont elle rend compte, plus souvent encore comme libre et indépendante pour son propre compte. Les nègres et les mulâtres tiennent des ateliers et des boutiques de menuisiers, de tonneliers, de charpentiers, de forgerons, de tailleurs, de bijoutiers; ils ont des cabarets en grand nombre; ils font différentes sortes de commerce, surtout celui de détail et principalement des comestibles, qui est très-lucratif.

Ils ont sur les blancs l'avantage inappréciable de pouvoir toujours l'emporter par la concurrence. Plus simples dans leur habillement, plus accoutumés à être mal logés et à se priver des commodités auxquelles les Européens sont habitués, vivant surtout bien plus frugalement, ils peuvent en faisant de moindres gains gagner beaucoup plus qu'eux.

Cette multitude d'esclaves qui inondent la ville de Saint-Pierre, est pour l'Européen qui arrive un spectacle bien étrange. Lents dans leurs travaux, pusillanimes dans leurs efforts, ils sont ardens pour leurs plaisirs. Si au milieu de ces groupes nombreux, l'un d'eux se met à battre en mesure une calebasse ou le moindre corps sonore, toute la troupe s'émeut. C'est bien plus curieux, quand un autre commence une danse : pressés autour de lui, le regard fixe, le cou tendu, ils semblent retenir jusqu'à leur halaine, tant ils sont attentifs à observer ses moindres mouvemens.

On s'étonne de rencontrer sur ses pas des femmes de couleur noires ou basanées, presque toujours vêtues avec l'air de l'aisance et souvent avec luxe. Leur tête est coiffée d'un riche madras. Elles emploient des toiles fines, des indiennes, des mousselines de prix, pour leurs chemises bordées de broderies, pour leurs jupes

traînantes, pour leurs robes encore plus longues. Leurs doigts, leurs bras, leur cou sont ornés de bijoux d'or: la femme esclave est souvent aussi somptueusement parée que la femme libre.

En doublant la pointe du Fort-Royal, et en avançant au fond de la rade, on trouve à gauche une espèce de canal qui mène au bourg du Lamentin. Ce canal long d'environ une lieue paraît avoir été percé dans une forêt de paletuviers qui le bordant de chaque côté, forment par leurs tiges lisses, cendrées et serrées par leurs feuilles touffues, glacées et d'un vert foncé, un rideau charmant, qu'on dirait avoir été taillé au ciseau. L'ombre et la fraîcheur de ces lieux silencieux, les contours du canal à travers cette sombre forêt, inspirent une certaine mélancolie.

Le manglier, arbre dont se composent ces forêts que l'on appelle des paletuviers, a un caractère particulier. Il ne s'élève guère à plus de vingt-cinq pieds, et dans son diamètre n'a pas plus de quinze pouces. Son tronc droit et cylindrique se charge d'un grand nombre de branches longues, souples et pendantes. Celles du bas du tronc, plus nombreuses, retombent d'abord dans les eaux, s'y changent en racines qui s'étendent et se croisent avec celles des troncs voisins. Ainsi entrelacées, elles forment à la surface des eaux, une espèce de plancher sur lequel on marche

avec sécurité, mais peu commodément; les branches de la cime s'allongent aussi extrêmement, se recourbent en arc jusqu'au niveau des eaux pour y jeter des racines et former de proche en proche de nouveaux troncs. Il suffit d'un seul manglier pour créer bientôt une forêt épaisse de toute l'étendue que le comportent les eaux dormantes ou du moins peu agitées des rivages de la mer, principalement à l'embouchure des rivières. Ces forêts deviennent bientôt le repaire de légions innombrables de crustacés, de coquillages et de reptiles; les crabes y sont quelquefois en si grande quantité, qu'on pourrait les ramasser à pleins paniers. Les huîtres se multiplient aussi rapidement que les racines, et les couvrent d'un bout à l'autre. La consommation prodigieuse qu'en faisaient les Caraïbes et ensuite les colons, n'ont pu sensiblement diminuer leur production. Les amas dedébris de végétaux et d'animaux se consolidant entre eux, élèvent des terrains fermes qui bientôt résistent aux chocs des flots, arrêtent leurs empiètemens, et se couvrent à leur surface de terre propre à produire de nouvelles plantes et nourrir de nouveaux animaux.

Depuis le coucher jusqu'au lever du soleil, et même deux heures après, l'atmosphère de ces paletuviers est toujours remplie d'une vapeur hu-

mide. La condensation de cette vapeur pendant l'absence du soleil donne naissance à un brouillard infect, qui toutes les nuits enveloppe ces forêts noyées, et les terrains à demi-desséchés, que l'agriculture s'efforce de leur enlever. Ce brouillard qui se dissipe lorsque le soleil s'élève sur l'horizon, ne s'évapore point dans l'air comme les brumes ordinaires; il semble ramper sur la surface des terres d'alluvion, et demeurer attaché au sommet des paletuviers. Heureusement ses effets pernicieux qui le firent appeler par les premiers colons, le drap mortuaire des savanes, ne s'étendent pas à une grande distance. On est généralement à l'abri de ses ravages à une centaine de toises d'éloignement.

Il n'est pas surprenant que le teint plombé des habitans du Lamentin annonce l'insalubrité d'une partie de leur territoire. Ce bourg est situé sur un tertre dominant d'autres monticules qui l'environnent. Les dimanches il s'y tient une foire ou marché considérable. Un grand nombre de marchands des villes de Saint-Pierre, du Fort-Royal et de la Trinité, et des colporteurs le garnissent de toiles, d'étoffes, de quincaillerie, de bijouterie, et d'autres objets à l'usage du pays. Les habitans cultivateurs y arrivent de toutes parts pour assister à une messe basse, faire leurs emplettes et se voir: c'est le rendez-vous du

canton pour les affaires et les plaisirs. On y rencontre surtout un grand nombre de nègres des habitations voisines, qui profitent de ce jour de liberté. Ce qui est surtout remarquable est la politesse des marchands envers eux lorsqu'ils se présentent pour acheter. Le blanc n'a plus alors son ton hautain, sa voix menaçante envers l'homme noir. Complaisans, prévenans, cajoleurs même, ils déploient et bouleversent leurs boutiques selon la fantaisie du nègre malin qui goûte intérieurement un certain plaisir à se faire servir par ces hommes ordinairement si altiers, et souvent finit par promettre seulement de revenir une autre fois.

Ces nègres et leurs femmes sont très-éloignés du luxe qu'étalent ceux de Saint-Pierre; cependant ils sont tous très-proprement vêtus. Il n'est pas difficile à l'homme qui peut être nu pendant six jours de la semaine d'avoir une chemise blanche et un pantalon un peu propre pour le septième.

« Vue à peu de distance, dit Mackinnen, la partie septentrionale de la Martinique présente une base qui s'élève en pente douce, et forme une pyramide immense terminée par un sommet couvert de bois. Le plan incliné qui s'étend du pied de la montagne à la mer, renferme un des territoires les plus beaux et les mieux cultivés

de toutes les Antilles. Il est tapissé de champs de cannes à sucre, et paraît coupé par des ravins profonds qui sillonnent le flanc des monts, et traversent la plaine en se prolongeant jusqu'aux bords de l'Océan.

« Le canal qui s'ouvre entre les rivages élevés de la Martinique et de la Dominique, est sujet à des coups de vent brusques et irréguliers. Le vent dominant est généralement maîtrisé dans le voisinage de ces îles et de la plupart des autres, par des causes particulières et secondaires qui produisent quelquefois un courant d'air opposé, ce qui rend la navigation incertaine et quelquefois dangereuse. Le 17 octobre, pendant que par un temps calme et serein nous admirions les superbes champs de cannes et les montagnes majestueuses de la Martinique, le ciel se couvrit tout à coup dans le sud de nuages noirs, présages d'une tempête. Heureusement le tonnerre ne tarda pas à gronder dans le lointain, ce qui mit fin à nos appréhensions, car on a, dit-on, observé que les ouragans sont rarement accompagnés de coups de tonnerre.

« Quoique ces effroyables convulsions de la nature soient naturellement un objet de terreur, j'éprouvais, je dois l'avouer, un certain degré de curiosité mêlé à l'attente de voir cet épouvantable phénomène. Le nord et le nord-est sont les points

de l'horizon d'où ces tempêtes partent ordinairement; mais le vent saute brusquement d'un point à un autre; et comme par l'effet d'une violente réaction, c'est du point opposé que leur furie se fait sentir le plus fortement.

« Un habitant de la Dominique, homme spirituel qui avait vu plusieurs ouragans, ou au moins les tourmentes auxquelles on donne quelquefois ce nom, me dit quelques jours après, que le vent est alors très-impétueux, et que cependant si l'on réfléchit à l'exposition de l'île, et au peu de solidité des maisons et des autres bâtimens, ses effets n'y sont pas plus désastreux que ceux que produisent les coups de vent les plus forts dans des contrées plus septentrionales. Quoi qu'il en puisse être pour la Dominique, il est certain que dans d'autres îles l'ouragan cause des dégâts affreux.

« Séparée de la Martinique par un détroit large de huit lieues, la Dominique offre également des traces de grandes convulsions de la nature. On n'y distingue de loin qu'un assemblage de hautes montagnes réunies en groupes. On y a reconnu deux volcans principaux dont les centres d'éruption ont été environnés de plusieurs foyers secondaires. La montagne du Diable est le nom donné au volcan du nord; celui du sud est appelé la Soufrière, parce qu'on y trouve, comme dans tous les cratères des Antilles récemment

éteints, du soufre et de l'alun en grande abondance. Il paraît que ce cratère vomit parfois des fumerolles noires et brûlantes. On reconnaît encore leur action sur les laves qui l'entourent; car elles sont totalement blanchies, poreuses et incrustées de soufre très-pur. Il sort, par trois issues qui sont peut-être les bouches de la Solfatare, des sources thermales, dont les eaux jaillissent avec bruit; elles déposent de l'ocre sur les rochers de leur lit; la source la plus basse élève le thermomètre à 76 degrés, et celle qui est à cinquante toises plus haut le fait monter à 44. Ce cratère qui est environné de hautes cimes, se trouve à deux milles de la mer et à 150 toises au dessus de son niveau. Une double vallée sépare le volcan du nord de celui du sud; elle s'ouvre à l'est sur l'anse Pagoua, à l'ouest sur celle de l'Ajoue.

« On a dit avec raison que si, après avoir serré et froissé une feuille de papier dans sa main, on la jetait sur une table, elle représenterait assez bien les anfractuosités et les irrégularités de la surface de la Dominique. Les portions de terrain fertile que l'on cultive sont généralement situées dans des vallées ou sur les parties des montagnes les plus basses et les mieux abritées; de sorte que lorsque l'on s'approche de cette île, elle ne présente, à l'exception de la lisière au bord de la mer,

qu'un amas énorme de rochers âpres et arides, et de hautes montagnes couvertes de bois.

« A l'extremité méridionale, nous avons passé près du Scotsmans-Head, montagne peu élevée, si on la compare avec les masses prodigieuses qui l'avoisinent, mais pourtant assez haute. C'est un poste militaire qui peut être aisément défendu, étant inaccessible du côté de la mer, et ne tenant au rivage que par une langue de terre étroite.

« Nous avons suivi ensuite vers le nord la côte montagneuse de l'ouest. Du sommet des hauteurs que nous avions au sud, s'élevait constamment une forte fumée volcanique, et j'aperçus distinctement une grande quantité de soufre qui avait transsudé des flancs d'une des montagnes. Un de mes compagnons de voyage, ayant mis pied à terre, fit cuire en trois minutes un œuf dans une des sources d'eau thermale. Du reste il y a, je crois, long-temps que ce volcan n'a jeté des flammes et que l'île n'a ressenti des commotions de tremblement de terre.

« Les petites plantations de cafier qui sont situées sur le penchant et quelquefois même sur le sommet des collines, sont entourées de haies très-hautes pour préserver les arbres de l'action du vent. Vues de la mer, elles produisent un bel effet, par le contraste de leur verdure avec la

teinte sombre et sauvage du tableau que l'on a sous les yeux.

« C'est au pied des hauteurs, sur la côte occidentale de l'île, qu'est située la ville du Roseau, résidence du gouverneur. Les Français avaient très-judicieusement choisi son emplacement à la rive gauche d'un ruisseau qui coule sur un lit de rochers, avant de se jeter dans la mer. Quelques rues sont pavées; elles sont larges, et tirées au cordeau. Une rangée de magasins sépare la place du marché, qui est très-spacieuse, du bord de la mer, sur lequel la lame brise avec une violence qui rend souvent le débarquement très-incommode.

« Le Roseau est bien approvisionné de fruits, de plantes potagères, et de poisson. La viande de boucherie et la volaille n'y sont ni abondantes, ni de bonne qualité. L'aspect de cette ville du côté du nord, le long du ruisseau, est extrêmement gai. La maison du gouverneur est située dans une position élevée, derrière le fort, au-dessous du morne Bruce, sur le quel se trouve une partie des casernes. J'allai à cheval au sommet du morne, d'où l'on a une vue magnifique, à vol d'oiseau, de la ville et des navires, mouillés dans la rade. On aperçoit derrière soi, au pied d'un immense rocher perpendiculaire, une vallée sombre qui pénètre dans les parties mon-

tueuses et centrales de l'île, arrosées par le petit ruisseau ou torrent qui baigne le Roseau. Il coule sur un lit rocailleux, au milieu du paysage le plus agreste et le plus pittoresque. Dans l'abîme au-dessous de moi, et sur le bord du ruisseau, je distinguai un champ de cannes de la verdure la plus riante; et un espace cultivé, qui, se prolongeant à l'est, semblait se perdre entre les masses gigantesques de rochers inaccessibles. Cette vallée doit être un séjour bien agréable; car le soleil ne peut s'y montrer que, lorsque la matinée est déjà assez avancée; mais une vapeur impure et maligne, s'élève fréquemment de cette profondeur, et s'arrête à une certaine distance sur les hauteurs. La garnison du morne Bruce, a quelquefois ressenti de fâcheux effets de ces brouillards humides.

« On m'a dit que des Caraïbes rouges errans habitent cette île; je n'en ai pas rencontré : j'avais un désir d'autant plus vif d'en voir quelques-uns, que la race de ces hommes est, comme l'on sait, à peu près éteinte. Je voulais m'assurer si ces Caraïbes ressemblent réellement aux Indiens de l'Amérique septentrionale.

« Je passai, pendant la nuit, devant la baie du Prince Rupert, à l'extrémité septentrionale de l'île. On suppose que les Cabrittes, deux montagnes situées dans ce canton, peuvent, avec

quelques travaux, être rendues aussi fortes que le rocher de Gibraltar. Deux essais que l'on a faits, pour dessécher un grand marais, situé dans leurs environs, ont malheureusement échoué, la dernière fois ce fut par la mutinerie du régiment employé à cet ouvrage.

« Après avoir quitté la Dominique, je fis presque le tour de la Guadeloupe; en longeant de près la côte de la Basse-Terre, une exhalaison sulfureuse très-forte qui venait des montagnes près de la Pointe-à-Pitre, remplissait l'air à une distance considérable.

« La Guadeloupe, dit Lescalier qui a fait un long séjour dans les colonies, est formée de deux îles intimement réunies et qui semblent n'en faire qu'une, n'étant séparées que par un canal étroit coulant dans des terres basses, couvertes de mangliers ou paletuviers. Ce canal uniquement alimenté par les eaux de la mer, est appelé la rivière salée; il n'a pas plus de quinze à vingt toises de largeur, dans la plus grande partie de son cours qui est de deux lieues au plus.

« Ces deux îles intimement jointes, et paraissant n'en former qu'une, ou si l'on veut ces deux fractions de la même île, sont essentiellement distinctes entre elles, de caractère, de figure et d'aspect.

« La partie qui est située plus au midi, et plus

vers l'ouest, se nomme plus particulièrement la Guadeloupe; l'autre fraction se nomme dans le pays la Grande-Terre; son extrémité orientale se termine en une langue de terre qui diminue de longueur en se prolongeant vers l'est, jusqu'à une pointe de rochers façonnés en aiguilles ou en clochers que l'on nomme la Pointe des Châteaux.

« L'île Guadeloupe proprement dite est de forme ovale. Son plus grand diamètre est vers le nord; elle finit presque en pointe vers le sud. Cet ovale est échancré dans le nord-est par une assez grande baie parsemée d'îlots et de bas fonds; mais laissant entre eux des espaces spacieux propres au mouillage des plus grands vaisseaux. C'est entre cette extrémité de la Guadeloupe, et le commencement de la Grande-Terre qu'est située la ville de la Pointe-à-Pitre.

« La partie du nord de la Guadeloupe qui regarde vers Antigoa, est bordée à la distance d'une lieue plus ou moins, de plusieurs îlots boisés et inhabités. La Guadeloupe est montueuse; le milieu est occupé entièrement par une chaîne de montagnes dont les sommets ont jusqu'à 800 toises d'élévation au-dessus du niveau de la mer. Elle porte le même caractère que toutes les autres Antilles qui forment une chaîne de montagnes dirigée à peu près du nord au sud. La plus con-

sidérable est la Soufrière, dans la partie méridionale, à peu près à deux lieues de distance de la côte. C'est un cône oblique et tronqué dont la hauteur est de 719 toises au-dessus du niveau de la mer. Le rayon de sa base est de près de 6000 toises.

« Ce volcan ne jette actuellement que de la fumée par trois bouches ou ouvertures bien distinctes, lesquelles changent de place, et varient en nombre par des révolutions très-éloignées les unes des autres. Il est rare que l'air soit assez serein et dégagé de nuages, pour que l'on voie clairement le sommet de cette montagne et celui de deux autres voisines qui appartiennent à la même chaîne. Ce n'est guère que dans la saison de l'hivernage ou des pluies que l'on a, par momens, une perspective bien nette de cette soufrière et de ses environs.

« On conçoit facilement que la Guadeloupe formant une masse considérable et très-élevée, retient une grande quantité de nuages chassés dans l'ouest par les vents alisés. La situation transversale de ces montagnes, leur étendue, les bois dont elles sont presque partout couvertes vers leurs sommets, leur hauteur dans l'atmosphère, et la légèreté spécifique de l'air environnant, ne permettent pas à ces nuages de s'échapper librement. C'est leur rassemblement presque

continuel autour des sommets de ce long massif de montagnes commençant à la Soufrière, qui alimente les sources des nombreux ruisseaux qui fertilisent dans tous les sens la Guadeloupe, et dont quelques-uns sont appelés rivières. Les mousses des rochers, les feuilles et les branches des arbres s'imbibent de cette eau qui se condense par le séjour des nuages, et qui découle et distille lentement, tantôt en brouillards humides, tantôt en pluies. C'est à cette cause que la Guadeloupe doit l'avantage d'être une des mieux arrosées et les plus fertiles des Antilles.

« Ce n'est, comme je viens de l'observer, que dans les temps d'hivernage que des vents plus violens et plus irréguliers, ont une force suffisante pour interrompre quelquefois ce séjour presque continuel des nuages le long de ces sommets, et pour les dissiper pendant quelques heures à la suite des fortes pluies qui ont déchargé l'atmosphère de son humidité surabondante.

« La partie méridionale de la Guadeloupe porte des traces évidentes de l'action du volcan. Dans tous les points de la côte où l'on taille la pente des montagnes pour faire des chemins, on trouve à une profondeur peu considérable, sous des cailloux roulés, une couche plus ou moins épaisse d'une terre cendrée volcanique de la nature de la pouzzolane et très-propre, comme celle-ci, à la

composition du ciment. Les pentes des montagnes qui s'inclinent brusquement vers la mer sont singulièrement hachées et entrecoupées de ravins de peu de largeur et d'une profondeur effrayante, au fond desquels coulent des ruisseaux dont les eaux en déchirant les flancs de la terre, ont entraîné par la rapidité de leur chute, et par leur subite et excessive abondance dans les temps de pluie, des masses énormes de rochers qui faisaient la base primitive des montagnes, avec des débris de toute espèce de matières travaillées par le volcan.

« Dans la partie occidentale de l'île, on voit dans plusieurs endroits des sources d'eaux chaudes et tièdes. Celle que l'on appelle la Fontaine bouillante, est à trois lieues au plus à l'ouest du sommet du volcan, sur le bord de la mer, à un pied du niveau ordinaire de ses eaux. On aperçoit une forte fumée sur un très-petit espace, et même sur un seul point : cette fumée sort immédiatement du milieu des graviers dont la grève est formée; celle-ci ne diffère en rien dans cet endroit de la partie la plus voisine. Elle est composée jusqu'au bourg de Bouillante de cailloux roulés, et de débris de laves et de madrépores. Au voisinage du foyer de la fumée, les cailloux sont de petite dimension. Aussitôt que l'on creuse un trou dans ce gravier, à l'endroit d'où sort la

fumée, ce creux se remplit d'une eau qui bout à gros bouillons, comme dans une chaudière très-fortement échauffée. Nous y fîmes cuire un œuf dans une minute. La chaleur de cette eau n'a pu être mesurée au thermomètre; elle excédait tous les degrés marqués.

« Nous fîmes aussi l'essai de creuser des trous dans le sable gris ou gravier qui compose cette plage, à une bonne distance du foyer de la fumée: nous y trouvâmes l'eau très-chaude, mais à un moindre degré que celle du foyer principal.

« On observe partout le long de cette côte des courans de lave qui ont coulé et descendu du sommet des montagnes, en suivant leurs pentes rapides jusqu'au bord de la mer, et se dirigeant à peu près de l'est à l'ouest, ou à l'ouest-nord-ouest. Ces laves qui sont refroidies probablement depuis bien des siècles, sont recouvertes d'un sol propre à la végétation.

« L'autre partie de l'île ou la Grande-Terre, diffère en tout de la Guadeloupe: c'est en général un pays plat; on y trouve même en plusieurs endroits des terres basses et noyées, couvertes de paletuviers. On y voit aussi dans quelques parties des mornes dont je ne crois pas que la hauteur excède de beaucoup cent toises. Les pierres qui forment le sol de ces mornes, la plupart en tertres ou monticules détachés et peu

étendus, sont des masses calcaires, mêlées partout d'une grande quantité de coquilles de mer et de madrepores, qui prouve que la totalité de cette terre a été couverte par la mer.

« Pendant les deux années 1802 et 1803 que j'ai séjourné dans cette île, on n'a vu qu'une seule fois et dans la nuit, le sommet du volcan qui ne donne ordinairement que de la fumée, jeter quelques flammes, mais sans aucun effet sensible d'explosion ni d'éruption. En 1798, les 28 et 29 septembre, on vit le volcan se rallumer, et faire craindre une forte éruption qui se borna cependant à l'émission d'une poudre très-fine, grise et volcanique, imprégnée d'odeur de soufre, qui fut trouvée, le matin du 30, répandue sur toutes les campagnes environnantes, et mêlée avec de l'eau des rivières. Il y avait alors près de cent ans que ce volcan avait inspiré une semblable crainte.

« On a senti quelquefois de légers tremblemens de terre, qui ne sont presque connus et aperçus que des hommes qui en ont l'habitude : c'est un mouvement de vibration, assez vif et de courte durée, parfaitement semblable à celui que l'on éprouve dans l'étage élevé d'une maison, pendant le passage de quelque lourde ou rapide voiture, dans une rue voisine. J'ai éprouvé quelques-uns de ces mouvemens à la Dominique, et un assez sensible à la Basse-Terre, Guadeloupe; mais sans

le moindre mal ni accident, et que même beaucoup de personnes ont ignoré. Celui dont j'ai à faire mention fut très-sensible, et se manifesta par un nombre de secousses distantes et prolongées.

« Ce fut dans la nuit du 17 au 18 mars 1803 que ce tremblement de terre eut lieu. J'étais arrivé ce même soir de la Basse-Terre à la Pointe-à-Pitre, ville située au commencement de la Grande-Terre et près de la Rivière salée. Nous étions déjà tous couchés, lorsque je sentis à neuf heures et un quart environ, une forte commotion semblable à peu près à celle qu'aurait pu produire le soulèvement de la maison par l'effet d'un cric ou d'un levier agissant rapidement sur un des côtés, ou des angles du bâtiment. La maison était entièrement de bois; j'entendis craquer la charpente et les planches pendant quelques secondes. J'éprouvai une autre secousse pareille quelques heures après la première; alors pensant que ce pouvait être un tremblement de terre sérieux, je me levai, j'appelai un de mes secrétaires qui logeait dans l'étage inférieur, et nous sortîmes : je trouvai sur les places et sur les quais toute la population de la ville, qui errait inquiète, et que la crainte de quelque funeste catastrophe empêchait de rentrer dans les maisons. Je m'efforçai de rassurer toute cette foule, et voyant que cela se bornait à quelques secousses très-innocentes qui allaient en di-

minuant de force, je finis par rentrer en engageant chacun à suivre mon exemple.

« On a senti pendant cette nuit, jusqu'à treize secousses, depuis neuf heures et un quart jusqu'à minuit et un quart. Il n'y eut à la maison que j'occupais, aucun mal, rien même de dérangé, excepté une séparation entre les planches verticalement assemblées d'une cloison; l'écart était d'environ six lignes du haut en bas; le papier de tenture qui la recouvrait était resté net et coupé droit sur chaque planche en ligne droite, sans déchirures.

« J'écrivis dès le lendemain une circulaire dans tous les cantons de la colonie, pour obtenir des informations relativement à ce tremblement de terre, et pour savoir si quelque partie de la colonie l'avait ressenti plus fortement que nous, et avait éprouvé quelque accident. Je m'attendais, ainsi que plusieurs autres personnes, à apprendre les détails de quelque désastre du côté de la Basse-Terre, et des cantons de la Guadeloupe les plus voisins du volcan, que l'on regardait naturellement comme la cause et le foyer de ces commotions; les réponses que je reçus me firent connaître que le tremblement de terre ne s'était nullement fait sentir à la Basse-Terre ni dans les cantons voisins et les plus proches du volcan; on avait senti très-peu de chose à la Grande-Terre qui

n'est guère plus éloignée du volcan dans l'est. Au nord de la Guadeloupe, au quartier de Sainte-Rose, distant du volcan d'environ dix lieues en ligne droite, au petit bourg dans la partie du nord-est et à la baie Mahault, lieux assez voisins de la Pointe-à-Pitre et de la Grande-Terre, on n'avait ressenti que de très-faibles secousses, dont la plupart des habitans ne s'étaient pas aperçus, ou ne s'étaient pas effrayés.

« Mais à Sainte-Anne, dans le milieu de la Grande-Terre, quartier éloigné du volcan de plus de quatorze lieues en ligne droite, on avait senti, aux mêmes époques qu'à la Pointe-à-Pitre, des commotions, dont la première, à neuf heures un quart, plus violente que les autres, avait été précédée, pendant deux minutes, d'un bruit semblable à celui que produit la mer agitée sur une côte de rochers; la dernière secousse, que l'on a dit être la neuvième, avait été sentie à minuit et un quart, comme à la Pointe-à-Pitre; quelques personnes prétendirent que le tremblement de terre avait été continuel jusqu'à ce dernier moment. Les parties intérieures et élevées de ce même canton, avaient été affectées à peu près des mêmes commotions que le bourg qui est situé au bord de la mer. »

Vis-à-vis et dans l'est de l'extrémité orientale de la Grande-Terre, est située l'île de la Désirade

qui en est séparée par un canal d'environ deux lieues et demie; sa longueur est à peu près de trois lieues et demie, et sa largeur d'une lieue; le sol est en quelques endroits noirâtre et fertile, et dans d'autres sablonneux et stérile. On y compte à peu près 1,000 habitans qui cultivent le coton et élèvent des bestiaux.

Marie-Galante, autre dépendance de la Guadeloupe, est située entre la Pointe-des-Châteaux et la Dominique, elle est séparée de l'une et de l'autre par deux canaux dont chacun a plusieurs lieues de traversée. Au sud de la Pointe-des-Châteaux, à environ deux lieues entre la Grande-Terre et Marie-Galante, il y a un îlot bas, sablonneux et inhabité, appelé la Petite-Terre, où croissent naturellement des mancenilliers et quelques arbrisseaux; on trouve, à peu près dans son centre, un étang d'eau douce. On y voit aussi beaucoup de lapins et de guanos, sorte de gros lézard qui se mange. L'aspect de cette petite île et son terrain se rapprochent beaucoup de celui qui avoisine l'extrémité de la Grande-Terre. Marie-Galante a à peu près quatre lieues de longueur du nord au sud, sur une largeur beaucoup moindre de l'est à l'ouest. C'est un pays plat. Sa côte orientale est bordée de hauts rochers qui servent de retraite à des troupes innombrables d'oiseaux de mer. Le sol est généralement propre à la culture;

on y fait à peu près 1,000 barriques de sucre par an. La population est de 12,000 âmes.

Vis-à-vis la pointe la plus méridionale de la Guadeloupe, à deux lieues dans le sud-sud-est, on trouve les Saintes, groupe d'îles composé de deux principales nommées la Terre-de-Bas et la Terre-de-Haut, d'une troisième de moindre grandeur, et de cinq autres îlots ou rochers volcaniques. Les trois plus grandes îles laissent entre elles un excellent mouillage pour les vaisseaux de toute grandeur. Ce hâvre paraît être l'ancien cratère d'un volcan dont les bords se sont écroulés; il est environné de pitons pyramidaux qui ont une hauteur de 50 à 150 toises. Le morne central de la terre d'en bas, a près de 170 toises d'élévation au-dessus du niveau de la mer. La population de ces petites îles n'excède guère celle de la Désirade, on y récolte du coton.

A l'époque du tremblement de terre de 1803, on le sentit aux mêmes heures à Marie-Galante; peu de personnes s'en aperçurent aux Saintes vers dix heures du soir; les secousses y furent très-légères.

Waller a passé quelque temps à Marie-Galante, le principal bourg nommé Grand-Bourg est situé dans la partie méridionale de l'île. « Cette île qui ressemble beaucoup à la Barbade, dit-il, est plus boisée. Grand-Bourg, le chef-lieu, est entouré de

terrains marécageux : Marie-Galante a toutes les beautés champêtres de la Barbade, et d'autres qui lui sont particulières. Les collines, quoique d'une hauteur médiocre, sont couvertes d'arbres ornés du plus beau feuillage, elles sont d'un accès facile, et leurs sommets se terminent par une petite plaine de verdure. Les ravins s'élèvent graduellement; quelques-uns sont cependant très-pittoresques. Ils abondent en arbres à fruits qui y croissent sans culture, entr'autres l'oranger, le citronnier, le petit corossolier et le goyavier.

« Vers la partie septentrionale, la perspective devient de plus en plus variée. Les collines et les ravins ont un caractère plus agreste; les bois deviennent plus épais, ils renferment une plus grande quantité de grands arbres propres à la charpente. Il s'y trouve un grand étang ou lagon qui paraît être formé de la réunion d'un certain nombre de ravins dans une vallée qui se prolonge en se rétrécissant sur une étendue d'environ dix milles jusqu'à une quinzaine de toises de la mer, près de la baie de Saint-Louis. Cet étang abonde en poissons, et surtout en crevettes excellentes.

« Ce canton offre plusieurs cavernes remarquables; une entre autres assez grande pour contenir plusieurs milliers de personnes; on n'en a jamais parcouru entièrement l'intérieur. Marie-Galante est une île extrêmement intéressante pour

un observateur de la nature dans sa beauté primitive ; d'ailleurs elle est située de manière que de quelque côté que l'on se tourne, vers les îles environnantes, on jouit d'une perspective magnifique. A l'ouest est la Guadeloupe dont les hautes montagnes sont enveloppées de nuages. On aperçoit le volcan de la Soufrière dont il sort continuellement de la fumée, et pendant la nuit, surtout pendant la saison de l'hivernage, on voit s'en élever une vapeur lumineuse semblable à celle qui s'échappe des usines où l'on brûle du charbon de terre ; au sud on distingue les hautes montagnes de la Dominique, leurs cimes presque toujours cachées dans les nuages, ne sont visibles que lorsque le temps est serein. Quand il est très-beau on découvre la Martinique.

« Les créoles de Marie-Galante, ajoute Waller, sont très-polis, ont les manières aisées et distinguées, et exercent l'hospitalité avec plaisir. On observe ici entre les mœurs des colons et celles des habitans de la mère-patrie, bien moins de différence que dans les îles anglaises. Les fêtes qu'ils donnent et surtout les repas, ne laissent rien à désirer. Il n'est pas de gastronome, quelque recherché qu'il soit, qui ne s'accommodât très-bien de leur manière de vivre. Au contraire, la composition d'un dîner anglais dans cette partie du monde, suffit seule pour ôter l'appétit. C'est

un dindon rôti au bout de la table, un jambon au milieu et un cabrit rôti à l'autre extrémité : on joint à tout cela des poulets rôtis, des patates, des bananes et des ignames. A Marie-Galante, au lieu de ces grosses pièces, la table est couverte d'une variété de mets qui réjouissent la vue en attendant qu'ils satisfassent le goût. Les cuisiniers ont su tirer parti des végétaux de l'île pour en faire des plats délicieux, dont les Anglais n'ont seulement pas l'idée, quoiqu'ils aient les mêmes plantes en abondance sous les yeux. Un plat fort commun parmi les gens de couleur, et que les blancs ne dédaignent pas, est le calalou. Sa base est la décoction du gombo ou fruit de la ketmie esculente ; on y joint des herbes cuites comme la morelle à fruit noir, les amarantes blanches et vertes; on l'assaisonne de poivre long, de girofle et d'autres épices, et on le mange avec du poisson salé et du jambon.

« Les gens de couleur, observe Waller, peuvent être divisés en trois classes ; les esclaves employés aux travaux des champs, ceux qui sont chargés des soins domestiques, et les hommes libres. Les nègres seuls travaillent aux champs ; on ne peut pas y envoyer de mulâtres. La condition des premiers est par conséquent la plus dure, sans être cependant aussi affreuse qu'on l'a souvent répété. Pour quiconque a joui une fois

des avantages de la liberté, il n'y a certainement rien de plus horrible que l'idée de se voir mener tous les jours aux champs comme une bête de somme, et d'être puni de coups de fou et appliqués avec plus ou moins de rigueur suivant le degré d'humanité du surveillant auquel on est soumis. Toutefois un sentiment pareil n'existe pas chez les infortunés dont je parle; non que je prétende qu'ils ne soient pas capables de l'éprouver, si on les éclairait; mais on ne se donne pas cette peine: tout ce que peut faire leur esprit, est de comparer les choses qui leur sont connues. Bien peu parmi eux se sont trouvés dans une situation préférable à celle qui est leur lot dans les Antilles; et le plus grand nombre au contraire dans leur patrie, ont long-temps gémi dans un esclavage beaucoup plus dur. Les plus malheureux de tous les esclaves sont ceux qui ont des nègres pour maîtres. Je suis persuadé qu'il n'en est pas un seul dans les colonies anglaises qui se trouvant dans ce cas, n'acceptât avec empressement sa liberté, si elle lui était offerte. Je ne parle ici que des nègres employés à la culture des champs. J'ai souvent causé avec eux sur leur liberté. Quand je leur demandais s'ils ne désiraient pas d'être libres, ils me répondaient tous: « Ah maître! que deviendrait le pauvre nègre? il ne trouverait pas un bon maître qui lui donnerait à

manger, le logerait, et quand il serait malade, le soignerait. Ils ne connaissent la liberté que par celle dont jouissent les nègres libres de l'île, les seuls individus réellement pauvres que l'on y rencontre. Le plus grand malheur qu'ils éprouvent, est d'être obligés de travailler contre leur inclination, et quelquefois d'être punis pour chercher à se soustraire à la tâche qui leur est imposée.

« Quant au traitement qu'éprouvent les esclaves dans les îles anglaises, il dépend entièrement de l'humanité du maître, et du frein qu'il sait mettre à ses passions. Dans différentes habitations de la Barbade, j'ai vu les nègres traités avec une tendresse vraiment paternelle. Les maîtres en étaient bien dédommagés ; car les nègres étaient non-seulement reconnaissans et fidèles, mais aussi beaucoup plus faciles à conduire. Un malheur pour le maître comme pour l'esclave, c'est cette opinion énoncée la première fois par je ne sais qui, et suivant laquelle les Africains noirs sont inférieurs aux Européens sous le rapport des facultés intellectuelles, et par conséquent incapables de cultiver comme eux les sciences et les arts. Les mauvais traitemens que l'on fait endurer aux nègres, peuvent être attribués à cette idée, et de tous les colons, les Anglais semblent être ceux qui croient le moins

qu'elle soit inexacte. Ceux chez qui l'éducation n'a pas tempéré la férocité du caractère, se conduisent envers les nègres avec une barbarie vraiment atroce. Par exemple on a peine à concevoir qu'une femme jeune et douée de qualités aimables, puisse pour le moindre sujet ordonner de fustiger une esclave de son âge, et assiste elle-même à la punition afin de contempler les douleurs de la victime. J'ai souvent été témoin de semblables cruautés.

« Revenons aux nègres chargés des travaux de la culture. La tâche qui leur est imposée n'a rien de pénible : je suis persuadé que deux paysans anglais font plus d'ouvrage en un jour que vingt nègres, leur travail n'est pas non plus trop prolongé. Ils sont en général commodément logés. Ils sont nourris abondamment, bien vêtus et soignés avec beaucoup d'attention dans leurs maladies. Jusque là leur condition est préférable à celle des pauvres dans notre patrie, et sous ce rapport les colonies françaises et anglaises marchent à peu près de pair. Mais dans les nôtres, l'éducation des nègres est négligée, on n'y prend pas la peine de les instruire des principes de la religion chrétienne, ni même de faire baptiser leurs enfans ; et ce qui est pire, c'est qu'en général l'on s'est en quelque sorte opposé à toutes les tentatives que les méthodistes et les frères

Moraves ont faites pour les éclairer, notamment à la Barbade. Il en est tout autrement dans les îles françaises; les esclaves y sont soigneusement instruits dans les devoirs de la religion; j'ai remarqué avec plaisir leur recueillement à l'église. Ceux-ci du moins savent qu'ils sont hommes, et que leur origine ne diffère en rien de celle de leurs maîtres. A Marie-Galante ils ont une coutume que tout chrétien ne peut voir qu'avec plaisir. Tous les soirs quand ils ont fini leur tâche, ils retournent à l'habitation, chacun emportant sur sa tête une botte d'herbe ou de maïs, pour la nourriture des bestiaux. Ils vont dans un endroit couvert où ils déposent leur fardeau, et s'asseient dessus. Là le plus instruit d'entre eux se place au milieu du cercle, où il entonne un cantique, il en commence chacun des versets, et ses compagnons lui répondent en chœur. Après le cantique des sentences morales sont récitées par demande et par réponse, et on termine cet exercice édifiant par une courte prière qui se fait à genoux. La même chose se pratique le matin avant d'aller au travail.

« Les nègres gagnent beaucoup à être instruits; les vérités de la religion chrétienne contribuent à faire leur bonheur. En leur inculquant l'espérance d'un meilleur avenir, elles leur apprennent à supporter patiemment les maux auxquels ils sont

en butte ici-bas. Les colons anglais au contraire souffrent que leurs esclaves vivent pendant des générations entières comme des brutes, et semblent même craindre l'introduction de toute instruction chrétienne parmi eux. Il y a sans doute des exceptions, mais elles sont rares. Il s'ensuit que le sort des esclaves français est incomparablement meilleur que celui des esclaves anglais, puisqu'en effet on les regarde et on les traite comme des frères.

« La seconde classe d'esclaves comprend les artisans attachés au service intérieur de la maison. Elle se compose de ceux qui ont appris quelque métier, comme celui de charpentier, tonnelier, tailleur, etc. Ils sont d'une grande ressource pour leurs maîtres, non-seulement par l'ouvrage qu'ils font dans l'habitation, mais encore par les bénéfices considérables que rapporte leur travail au dehors. Un esclave de ce genre se vend ordinairement 500 livres sterling (12,500 francs.)

« Il arrive souvent que l'on vend le mobilier d'une habitation à l'encan, et de lire dans la gazette de la Barbade des avis du genre de celui-ci: Tel jour on vendra au plus offrant et dernier enchérisseur la totalité du bétail de telle plantation, consistant en quatre mulets, deux ânes, une vache, une blanchisseuse, et un excellent

tonnelier. Ce qu'il y a de plus extraordinaire dans ces annonces, c'est que les esclaves y tiennent toujours le dernier rang. Quand la vente a lieu, on les fait monter sur une table, afin de les examiner, et de s'assurer qu'ils ne sont atteints d'aucune maladie.

« Les autres esclaves domestiques sont chargés de tous les travaux de la maison. Dans les familles riches ils sont toujours très-nombreux, et ont ordinairement peu de chose à faire; ils sont d'ailleurs fort paresseux, et ont des mœurs assez relâchées. Bien qu'ils aient souvent à souffrir des caprices de leurs maîtres, ils sont en général traités avec douceur.

« Les mulâtres, les métis et autres gens de couleur étant élevés pour la plupart avec les blancs, sont ordinairement instruits; et comme ils contractent aussi tous les vices et toutes les habitudes des blancs, ils ne regardent qu'avec mépris leurs frères ignorans et grossiers; les jeunes mulâtresses et métises obtiennent souvent, pour prix de leur complaisance et de leur fidélité, leur liberté et celle de leurs enfans. Toutefois à la Barbade cette émancipation coûte au moins 300 livres sterling (7,500 francs.)

« C'est dans cette classe que le joug de l'esclavage se fait le plus pesamment sentir; car ces mulâtres sont d'autant plus éclairés qu'ils ont

des rapports plus directs avec les blancs, et qu'ils sont naturellement fort curieux. Ils sont parfaitement au courant de tout ce qui se passe à Saint-Domingue : et il est très-probable que si une révolution a lieu dans les colonies anglaises, les mulâtres y joueront le principal rôle. Je dis les colonies anglaises, parce que nulle part les nègres ne sont plus maltraités, si ce n'est peut-être chez les Hollandais. Je ne sais pas comment les esclaves français étaient avant la révolution, mais certainement leur condition est aujourd'hui infiniment préférable à celle des esclaves anglais. On ne les considère pas comme des êtres déshérités par la nature, et on ne les tient pas à une distance aussi mortifiante que dans les colonies anglaises et hollandaises.

« Quant aux gens de couleur libres, leur condition est très-diverse. A la Barbade le plus grand nombre d'entre eux sont loin de se trouver dans l'aisance. Il en est pourtant quelques-uns qui ayant appris des métiers, et ayant été élevés dans des habitudes d'économie, jouissent d'une honnête indépendance. Mais il n'est aucun degré de richesse, ni de mérite qui puisse obtenir à une personne de couleur l'honneur de frayer avec les blancs. Ceux-ci les regardent comme infiniment inférieurs à eux; ils regarderaient comme un sacrilége la hardiesse qu'aurait un homme de couleur

de s'asseoir en leur présence. Dans les colonies françaises au contraire, la position des gens de couleur libres est peu différente de celle des blancs. On voit peu de mariages contractés devant la loi parmi les gens de couleur, dans les colonies anglaises, tandis qu'ils sont très-fréquens dans les colonies françaises. Souvent un nègre anglais a deux, trois femmes, ce qui n'arrive jamais chez les Français. J'ai souvent entendu dire à de jeunes mulâtresses, que jamais elles ne consentiraient à vivre en concubinage avec un blanc, et qu'elles préféraient épouser un honnête homme de leur couleur. Ceci prouve au moins de leur part une idée véritable du bien et du mal, fruit de leur éducation religieuse; malheureusement l'envie de briller fait souvent évanouir leurs sages résolutions.

« Je terminerai mes remarques sur l'esclavage en faisant observer que de quelque manière que l'on traite ceux qui y sont soumis, c'est un système vicieux. Les événemens de Saint-Domingue sont la meilleure réfutation de l'opinion absurde que les nègres ne sont doués qu'imparfaitement des facultés intellectuelles qui distinguent la race blanche. La paresse et l'orgueil sont les compagnes constantes de l'esclavage. Le créole pauvre est souvent industrieux; il cultive lui-même son petit champ, met à profit l'assistance de ses en-

fans, économise petit à petit jusqu'à ce qu'il ait amassé une somme suffisante pour acheter un esclave. Mais parvenu là, adieu le travail; ni le père ni les enfans ne veulent plus mettre la main à l'ouvrage; tout est abandonné aux soins de l'esclave; et la prospérité du colon et de sa famille disparaît avec la vie laborieuse qui l'avait fait naître.

« Les noms des hommes qui à force de persévérance et d'efforts sont parvenus dans notre patrie à mettre un terme au honteux trafic de leurs semblables, passeront à la postérité entourés de toute la gloire qui leur est due. Mais, contradiction étrange! tandis que ces hommes estimables ont réréclamé pendant vingt ans les droits de l'humanité en faveur des nègres, qui que ce soit n'a élevé la voix, n'a écrit une ligne en faveur des esclaves chrétiens qui, nés et élevés dans des pays civilisés, languissaient dans la plus horrible captivité en Afrique. »

Waller étant à Marie-Galante, y fut témoin d'un tremblement de terre et d'un de ces terribles ouragans qui dévastent quelquefois les Antilles. « Une indisposition subite, dit-il, m'avait forcé de coucher dans une maison voisine de l'hôpital. Il était huit heures du soir, plongé dans un profond sommeil, j'en fus tiré en tombant de mon hamac sur le plancher; j'étais étonné de me trouver dans

l'obscurité; un instant après j'aperçus ma chandelle à moitié éteinte par terre, et j'entendis un bruit horrible autour de moi, il semblait que la maison allait s'écrouler; en cherchant à me relever, je tombai de nouveau, après avoir été heurté par mon hamac qui se balançait. Surpris de ce qui se passait, je n'en pus d'abord deviner la cause. Je ramassai ma chandelle, et je gagnai à tatons l'hôpital où tout était dans la plus grande confusion. Ce ne fut qu'alors que je me remis entièrement. La frayeur avait fait sortir de la maison tous les malades en état de marcher; j'eus beaucoup de peine à les faire rentrer. Étant ensuite allé à l'hôpital des convalescens, je reconnus que l'un des pignons du bâtiment était lézardé du haut en bas. La terreur avait été générale.

« Un dimanche je revenais à cheval de faire une visite à la campagne, et je suivais le rivage. On ne sentait pas le moindre souffle de vent, le soleil venait de se coucher. La mer était un peu grosse, et produisait un bruit sourd en se brisant contre la plage. Je contemplais en silence ce spectacle, lorsqu'un vieillard que je ne connaissais pas m'accosta poliment. « Voilà une soirée bien belle et bien tranquille, lui dis-je. » — « Plût à Dieu qu'elle fût passée ! s'écria-t-il. » Cette exclamation me parut d'autant plus sur-

prenante que je ne découvrais rien qui pût y donner lieu. « Il y a soixante ans, reprit-il, que j'habite ces îles, et rarement je me trompe sur ces pronostics. Remarquez que la mer devient de plus en plus houleuse, quoiqu'il ne souffle pas le moindre air de vent, et voyez la quantité de fumée qui sort de la Soufrière. » Jusqu'alors je n'avais pas fait attention à ce volcan d'où s'échappait en effet une colonne de fumée noire plus considérable que je ne l'avais aperçue jusqu'alors. Le vieillard appela ensuite mon attention sur les bestiaux et les oiseaux qui au lieu de regagner selon leur coutume leurs gîtes après le soleil couché, erraient inquiets dans la campagne, comme s'ils appréhendaient une grande catastrophe. Les étoiles qui commençaient à paraître, brillaient d'un éclat extraordinaire, et de temps en temps on entendait ce que l'on appelle ici le mugissement du vent, quoique le calme le plus parfait régnât encore dans l'atmosphère.

« Le créole me quitta pour aller prendre ses précautions contre l'ouragan qu'il venait de me prédire. De mon côté, je regagnai pensif le quartier-général où se trouvait réunie une société nombreuse qui me fit bientôt oublier le vieillard et ses funestes présages. On se sépara tard. Je n'étais pas encore couché à une heure du matin, lorsque l'ouragan commença comme un coup de

tonnerre ; la maison où je me trouvais fut ébranlée d'une manière très-sensible ; dans quelques minutes le toit fut enlevé, je n'avais plus que le ciel au-dessus de ma tête. Je m'habillai à la hâte, et je voulus courir à l'hôpital ; je ne pus parvenir à ouvrir la porte, à cause du vent qui s'était engouffré dans l'escalier ; au bout de quelques minutes elle s'ouvrit d'elle-même avec une violence extrême, et malgré mes efforts il me fut impossible de la fermer. A l'hôpital le toit et les volets avaient été emportés ; quelques malades s'étant avisés de sortir, furent enlevés comme des plumes, ils eurent beaucoup de peine à rentrer. La mer avait reflué jusque dans la rue.

« Les habitans étaient dans la consternation ; personne ne savait où fuir pour être en sûreté ; dans les maisons on avait à craindre leur chute, dehors on ne pouvait résister au vent qu'en se mettant à quatre pattes. D'un autre côté les volets, les auvents, les débris de toits, les branches d'arbres que le vent enlevait avec fracas dans les airs, et le bruit affreux du vent et de la mer qui permettait à peine de s'entendre à quelques pieds de distance, formaient un spectacle épouvantable. Malgré les éclairs nombreux qui sillonnaient l'horizon, l'obscurité était si grande qu'il n'y avait pas de possibilité de s'entresecourir.

« Quelques navires qui étaient mouillés vis-à-

vis du bourg, chassèrent sur leurs ancres ; la plupart furent jetés à la côte ; beaucoup de maisons eurent leurs toits enlevés ; il y eut des arbres déracinés, tous furent dépouillés de leurs feuilles; au point du jour l'île paraissait entièrement ravagée; la plage était couverte d'une immense quantité de goemon. Malgré ces dégâts, les habitans disaient que l'ouragan n'avait été ni de très-longue durée, ni très-désastreux.

La ville de la Pointe-à-Pitre, située dans la Grande-Terre, est une des villes les plus considérables et les plus commerçantes des Antilles. En 1763, l'emplacement où elle est bâtie, n'était qu'un marais sur les bords duquel on ne voyait que quelques cabanes de pêcheurs. A cette époque le projet d'y fonder une ville fut mis à exécution d'après le plan tracé par le gouvernement. Long-temps elle fut appelée, en raison de sa position, la ville du Morne renfermé : le nom de Pointe-à-Pitre qu'on lui donnait déjà du nom d'un pêcheur dont la cabane se trouvait sur la pointe où les premières maisons furent construites, prévalut, et c'est celui qu'elle a conservé. D'Ennery, gouverneur général des îles du vent, frappé des avantages que sa position offrait, employa à son agrandissement l'activité et la persévérance qui le caractérisaient; il concéda des terrains à plusieurs particuliers riches, et donna toutes

sortes d'encouragemens pour la construction des édifices. Les maisons et les magasins furent exempts d'impôt pendant plusieurs années, il y fit établir l'entrepôt du commerce étranger; en 1769 on y érigea des tribunaux. Dès lors la ville reçut un accroissement considérable; les marais et les paletuviers firent successivement place à des constructions nouvelles. Le 21 mars 1780, un incendie affreux en réduisit en cendres en moins de trois heures, la plus grande partie; elle a été reconstruite depuis en pierre sur un plan très-régulier et très-élégant. La commodité de son port, la sûreté de son mouillage, et sa position au centre des cultures, l'on fait augmenter avec rapidité. Ses rues sont larges, tirées au cordeau, plusieurs ont des trottoirs, son port est bordé d'un côté par de belles maisons et de vastes magasins, où règne une merveilleuse activité quand les événemens n'entravent pas le commerce; l'on voit de l'autre côté un grand nombre de navires à l'ancre, ce qui forme un coup-d'œil ravissant, et rend la Pointe-à-Pitre une des villes les plus agréables des Antilles.

Sa population varie plus que celle d'aucune autre ville de cet archipel, et se renouvelle plus souvent par l'affluence qu'occasione l'appât d'y faire promptement fortune. Mais la fatigue d'un tourbillon d'affaires commerciales, l'insalubrité

du climat et une chaleur excessive sur une terre plate et sans ombrage, donnent rarement le temps d'y amasser assez tôt de l'or pour venir en jouir à Paris.

Le chef-lieu de la Guadeloupe est la ville de Basse-Terre, située sur la côte occidentale de la partie de l'île désignée par ce nom. Elle est séparée en deux par la rivière aux Herbes qui prend sa source au pied de la Soufrière, et se compose de deux branches qui avant de se réunir renferment un espace de forme triangulaire nommé l'îlet. Cette rivière presqu'à sec pendant près de neuf mois de l'année, devient parfois dans la saison des pluies, un torrent effroyable; on la traverse sur deux ponts, l'un en bois, l'autre en pierre. Dès 1660, Basse-Terre comptait déjà plusieurs rues, ses maisons, la plupart à deux étages, étaient en bois; elle fut pillée, brûlée et saccagée plusieurs fois par les Anglais; redevenue florissante, elle fut consumée par un incendie le 15 août 1782. Elle a été rebâtie; mais le commerce a préféré la Pointe-à-Pitre dont le port est plus central et plus sûr.

Cette ville a environ seize cents toises de longueur; sa largeur est peu considérable, parce que les mornes auxquels elle est adossée, s'élèvent brusquement. Les rues sont arrosées par des ruisseaux d'une eau fraîche et limpide, qui des-

cendent de ces hauteurs; on y remarque beaucoup de fontaines publiques, et la plupart des maisons particulières ont une fontaine. Le gouverneur, comte de Nolivos, la fit paver pour la première fois en 1767, et l'embellit d'une charmante promenade appelée le cours de Nolivos; elle est plantée de tamarins hauts et touffus sous lesquels on trouve à toute heure du jour un ombrage frais et agréable; il y a des bancs de chaque côté, et Waller dit qu'on y voit toujours du beau monde assis ou se promenant, notamment l'après-midi. Il ajoute que l'on trouve à Basse-Terre plus de cafés et de tavernes que dans aucune autre ville des colonies, que les uns et les autres sont beaucoup mieux tenus qu'à la Barbade, et ne sont fréquentés que par les habitans qui s'y réunissent pour se rafraîchir, causer et apprendre des nouvelles. Une autre promenade, le champ d'Arbaud, a été plantée d'arbres en 1817, et offre un espace plus vaste et plus aéré que le cours de Nolivos.

D'un côté la mer baigne les murs de la ville, de l'autre elle est abritée par des mornes qui paraissent se grouper, et sont divisés par de profonds ravins; ils s'élèvent par amphithéâtres, sont parés de riches moissons de cannes, couronnés de bouquets de bois, et parsemés de jolies habitations. Ils donnent à Basse-Terre un aspect charmant et très-pittoresque.

Ce qui frappe le plus particulièrement les regards est la Soufrière, ce volcan dont il a déjà été question. Ses deux sommets ou pitons se détachent en pointes, et sont formés de roches pelées ou calcinées. A peu de distance de la principale de ces sommités, en suivant à l'ouest un terrain anguleux et escarpé, on entrevoit un large cratère, d'où sort continuellement la fumée noire, épaisse, sulfurée et mêlée d'étincelles visibles la nuit, dont Waller a parlé. Les pierres qu'on s'aventure à y lancer d'une certaine distance, produisent une explosion soudaine de flamme, de cendres et de fumée. Plus près et au-dessous du petit piton vers le sud, est un second cratère moins grand que le premier, d'où sort aussi de la fumée, mais moins abondamment que du grand cratère.

Vers la pente du nord-est on trouve deux issues qui conduisent à l'entrée de plusieurs cavernes dont l'aspect est affreux, et inspire une horreur difficile à exprimer. Cette entrée est encombrée d'un amas de ruines entassées qui s'élèvent de plus de quarante pieds au-dessus du sol, et toute cette masse est ébranlée par le mouvement qu'on lui donne en grimpant. Une de ces cavernes de forme ovale paraît avoir cent pieds dans son plus grand diamètre; il s'en échappe une fumée continuelle, quelquefois de la flamme

mêlée de vapeurs noires et épaisses, et l'on voit beaucoup de soufre sur les bords. Les roches qu'on fait rouler dans cet abîme sans fond, produisent un bruit sourd et long-temps prolongé. Tout à l'entour le sol volcanisé résonne sous les pieds, et est parsemé de petits soupiraux qu'on ne peut mieux comparer qu'aux trous de taupes fraîchement travaillés, d'où sort une fumée brûlante. A peu près à deux cents pas plus bas, se trouvent trois étangs dont l'eau noirâtre exhale une odeur ferrugineuse ; l'eau du second est d'un blanc sale et a le goût de l'alun, celle du troisième est bleuâtre et ressemble au vitriol ; cependant des sources limpides jaillissent de la base de la montagne.

On exporte annuellement de la Guadeloupe 50,000 quintaux de sucre terré, 380,000 de sucre brut, 20,000 de café, 2,000 de cacao, 11,000 de coton, 100,000 litres de tafia, 890,000 de sirop et quelques autres denrées.

Mackinnen, après avoir passé le long de la Guadeloupe, débarqua sur le rivage d'Antigoa. « Cette petite île, dit-il, est presque entièrement entourée d'une ceinture de montagnes qui s'élèvent à une hauteur considérable, dans les parties du sud et du sud-ouest. L'intérieur, à l'exception de quelques cantons très-pierreux et de quelques pâturages, présente une surface unie et fertile couverte de

champs de cannes. Le sol dans les parties basses, où j'eus occasion de l'observer, me sembla consister généralement en un terreau noirâtre; sur le penchant des collines il était souvent mêlé d'argile ou de marne calcaire, et dans les espaces les plus gras prenait une belle couleur de chocolat. Du sommet d'une éminence centrale tournée vers l'est, et ensuite au nord vers la ville de Saint-Jean, l'œil se repose sur un des territoires les plus féconds et les mieux cultivés des Antilles. Un voyageur qui vient de quitter les forêts et les mornes des îles les plus méridionales, éprouve un charme inexprimable à promener ses regards sur un espace aussi considérable de pays découvert. Toute la partie intérieure, quoique dégagée d'une grande portion des bois qui l'ombrageaient, n'est pas entièrement cultivée. Dans les cantons où le sol n'est pas propre à la production des cannes à sucre, qui semble avoir fixé principalement l'attention des habitans d'Antigoa, on a converti le terrain en pâturages, et l'on y élève de nombreux troupeaux de bœufs. Je remarquai sur différens points des bocages de cedrels blancs, et dans les prairies une quantité de buissons de goyaviers, qui donnent un fruit excellent dont on fait des conserves, des marmelades et des gelées exquises. D'ailleurs Antigoa est renommé pour la saveur excellente de ses sapotilles, et

passe pour rapporter les meilleurs ananas des Antilles, ce qui est dû sans doute à la sécheresse de son climat.

« Rien ne ressemble plus à un jardin qu'un champ de cannes tenu soigneusement, et tel est l'aspect général de l'intérieur de l'île dans tous les endroits où il est susceptible de culture. Les cannes verdoyantes, à l'époque où je les vis, avaient la plupart leur extrémité supérieure terminée par cette aigrette allongée qui est le signe de leur prochaine maturité. Ces champs étaient entremêlés de carrés plantés en ignames et en patates, ou retournés à la houe pour recevoir les plans de canne que l'on y devait placer l'année suivante. Un grand moulin sur chaque habitation, et la maison du propriétaire accompagnée des ateliers pour la fabrication du sucre, et des cases à nègres, entourées de superbes bosquets de bananiers, de cocotiers et d'orangers, forment des paysages charmans que l'on rencontre à chaque pas que l'on fait dans l'île. Malheureusement des sécheresses affreuses, fléau ordinaire d'Antigoa, aggravé peut-être par la destruction des forêts, s'y font quelquefois sentir. Je crois que son meilleur canton et le seul peut-être qui soit de temps en temps arrosé par des pluies, est celui du sud-ouest; il est montagneux et a conservé des bois. Depuis quelques années Antigoa n'a pas autant

souffert de ce désastre qu'auparavant; cette colonie paraît très-florissante; elle renferme plusieurs villes ou bourgs: j'ai visité Parham, Falmouth et Saint-Jean qui est le port principal et la capitale.

« Parham a aussi un port et une douane. Ce bourg est situé sur la côte de l'est, dans le voisinage d'un marais, et au fond d'une baie qui de même que tous les bras de mer de la côte du vent, plus exposés que les autres à être envahis par les sables, est peu profonde et peu commode pour le mouillage. A peu de distance au sud de Parham, on voit une montagne qui a probablement servi de lieu de sépulture aux Caraïbes.

« Falmouth sur la côte méridionale est presque entièrement entouré d'un cercle de hautes montagnes, au fond d'une baie large, peu profonde et séparée seulement par un isthme étroit des bassins et de l'arsenal de la marine royale d'English-Harbour (le port à l'anglais), un des hâvres les plus beaux et les plus remarquables des Antilles. Derrière Falmouth, vers la partie orientale de la chaîne de montagnes qui occupent le sud-ouest de l'île, sur le Monk's-Hill, est le fort Saint-George auquel on a quelquefois eu recours comme à un lieu de sûreté et de refuge dans les cas de nécessité extrême.

« Saint-Jean, chef-lieu de l'île, est situé sur la côte du nord-ouest, le long du bord oriental d'une baie. La ville s'élève sur une pente assez roide, du bord de la mer au sommet d'une colline assez haute; elle a environ trois quarts de mille de longueur, et un demi-mille de largeur; elle est bien bâtie, et les rues sont alignées. La commodité de la navigation a fait placer Saint-Jean et les principales villes des Antilles que j'ai vues sur la côte sous le vent, ce qui est mauvais pour la santé, et contraire à l'agrément de leurs habitans; en effet, il résulte de cette situation que l'on respire un air moins frais et moins pur. Cependant Saint-Jean doit à quelques circonstances qui lui sont communes avec le reste de l'île, l'avantage d'être la ville la plus saine que j'aie rencontrée dans cet archipel. Sa position n'est pas assez basse pour la priver de la brise de l'est; et d'ailleurs les torrens qui arrosent les rues dans la saison pluvieuse, quoiqu'ils les rendent raboteuses et incommodes pour les voitures, les débarrassent de toutes les substances nuisibles et de cette boue fétide qui m'avait tant choqué à Bridge-Town. Du reste ces deux villes se ressemblent.

« Un récif haut et rocailleux que l'on appelle Rat-Island, s'avance dans la baie de Saint-Jean; on y a construit un fort qui commande le port. Une

communication a été établie entre cette forteresse et la ville par le moyen d'une chaussée étroite. On suppose que depuis que cet ouvrage a été fait, le port est devenu moins profond; parce que cette digue a opposé un obstacle à l'écoulement du sable et de la vase qui étaient emportés auparavant par le mouvement de la mer à travers les rochers du récif.

« Du haut des mornes au nord de Saint-Jean, on a une vue magnifique de la ville, du port, de Rat-Island, et du rivage opposé formé de collines tapissées de bois touffus. On aperçoit à quelque distance dans l'océan, la petite île montueuse de Monserrat, et les cimes pyramidales de Névis et de Saint-Christophe. »

Antigoa ne présente pas comme la plupart des Antilles, des traces de l'action du feu volcanique. Peut-être en existe-t-il des vestiges dans la partie montueuse, si j'en juge par des pierres semblables au tuf, et qui semblaient avoir été en fusion. Le nom de cette île, dans le langage caraïbe, était *Yamaca* qui signifie une contrée abondante en sources. Il semble singulier que ces peuples aient appliqué cette dénomination à une île aujourd'hui dépourvue de sources, de ruisseaux et d'eau fraîche. Lorsque Colomb dans son second voyage, en allant de Dominica à Espagnola (Saint-Domingue) découvrit Antigoa, il l'appela Santa-

Maria de la Antigua, d'après une église de Séville. Il donna de même des noms d'églises de Notre-Dame à plusieurs îles voisines, telles que Santa-Maria de Guadeloupe, Santa-Maria de Redondo; sans doute il avait une dévotion particulière pour la Vierge; on pense que le nom de Marie-Galante a la même origine. L'usage a par la suite fait abréger ces dénominations, l'on n'en a conservé que l'épithète qui servait à distinguer les Sainte-Marie les unes des autres.

Les habitans d'Antigoa ont donné un exemple remarquable de la générosité de leur caractère, en accordant à leurs esclaves le bienfait du jugement par jury dans les causes criminelles. Ils ont encouragé les efforts pieux et charitables des frères Moraves pour convertir ces nègres au christianisme; cette conduite au-dessus de tout éloge leur a mérité la reconnaissance des amis de l'humanité.

Monserrat à huit lieues au sud-ouest d'Antigoa et à égale distance au nord-ouest de la Guadeloupe, a comme cette île une montagne centrale qui porte le nom de la Soufrière. Son sommet offre un cratère écoulé; il est de forme elliptique, sa longueur est de cent cinquante toises, sa largeur est moindre d'un tiers. Des pitons aigus et boisés s'élèvent sur ces bords qui sont très-hauts excepté au sud où leur paroi est déchirée, décomposée et dépouillée de verdure. C'est par

cette partie que s'échappe du cratère un torrent dont les rives sont escarpées comme ceux de la falaise de la montagne Pelée de la Martinique, et présentent plutôt l'aspect d'une immense fissure que le lit d'une rivière. Un grand nombre de crevasses s'ouvrent au fond du cratère; elles donnent passage à de fortes exhalaisons sulfureuses qui rendent l'examen de ces lieux très-difficile. Ces vapeurs déposent du soufre sur le bord des bouches qui leur donnent issue; elles blanchissent les laves qui sont à leur portée, et les décomposent. On en trouve de semblables au sommet de l'une des montagnes qui sont dans le prolongement du volcan principal, et qui semblent devoir leur origine à des foyers secondaires. Il faut au moins deux heures pour parcourir les trois lieues, que l'on compte de la ville de Plymouth au pied de la montagne, jusqu'à la source du torrent qui sort du cratère.

Cette île, de forme à peu près circulaire, a trois lieues de diamètre. Les deux tiers de sa surface sont stériles et rocailleux, on y cultive du sucre et du coton; une partie du terrain est en pâturages.

Au nord-ouest de Monserrat s'élève Redondo, très-petite île, ou plutôt rocher très-haut et pyramidal dont le sommet paraît aigu; mais il s'y trouve une plate-forme de près de deux arpens de

surface. Cet îlot rocailleux qui a une source abondante d'eau fraîche n'est habité que par des oiseaux de mer.

Nièves ressemble beaucoup à Monserrat ; c'est également une grande montagne volcanique qui s'élance brusquement de la surface de la mer, et entourée de collines de même nature. A son sommet est un vaste cratère où jaillissent des eaux sulfureuses. La circonférence de cette petite île est de cinq lieues, elle est bien arrosée ; Charlestown sa capitale est sur sa côte occidentale. Le sol est généralement fertile, elle produit du sucre.

Un détroit de deux lieues la sépare de Saint-Christophe, qui est bien plus grande, puisqu'elle a près de six lieues de long sur une largeur moyenne d'une et demie. La partie méridionale qui est la moins considérable, ne tient au reste de l'île que par un isthme étroit. L'intérieur est rempli de hautes montagnes ; le mont Misery qui est la plus septentrionale, est élevé de 288 toises au-dessus du niveau de la mer. Son cratère offre une surface de trente-neuf arpens dont une partie est occupée par les eaux d'un lac qui couvrent six arpens dans leur hauteur moyenne. Le reste est ombragé par un bois de palmistes ; il sort des crevasses de la montagne plusieurs sources thermales et sulfureuses. Le volcan de Saint-Patrick domine le centre de l'île et ne le cède ni en

hauteur ni en étendue au précédent. Le territoire méridional est formé par la presqu'île des Salines qui tire son nom d'un grand étang salé.

L'air de Saint-Christophe est pur, agréable et sain. Le terrain est uni le long de la côte; le sol est substantiel, léger, poreux, d'un gris foncé, formé d'un mélange de débris de pierre ponce noirâtre mêlée à une terre végétale vierge; il convient extrêmement à la canne à sucre, c'est la principale production de l'île; on y récolte aussi du coton et de l'indigo. Basseterre, la capitale, est située sur la côte du sud-ouest et défendue par le fort de Brimstone-hill.

Toutes ces îles sont aux Anglais; Saint-Eustache à trois lieues au nord-ouest de Saint-Christophe, et Saba sont au royaume des Pays-Bas. Ce sont deux îles volcaniques. La première est la plus considérable, elle se compose de deux montagnes séparées par une vallée; celle du sud-est plus élevée que l'autre offre à son sommet un cratère couvert d'arbres, et dont la profondeur est si grande, que sa surface est, dit-on, de niveau avec le sol de la ville haute qui domine la mer de soixante pieds environ. Le flanc des montagnes est cultivé. On y récolte principalement du tabac, on y élève de la volaille et du bétail qui se vend aux îles voisines. Saba consiste en une vallée qui produit du coton et de l'indigo; elle est dépourvue

de port, et a peu de communications au dehors.

La même puissance possède aussi, de moitié avec la France, Saint-Martin, petite île au nord de Saint-Eustache entre Saint-Barthelemy et l'Anguille. On lui donne six lieues de long, cinq de large, et dix-huit de circonférence; mais elle a moins de terrain que cette étendue ne paraît l'indiquer, parce que ses côtes sont coupées par des baies profondes et qu'elle renferme beaucoup d'étangs. L'intérieur est hérissé de montagnes, dont la plus haute n'a guère que 300 toises d'élévation, elles se prolongent toutes jusqu'à la mer. Le sol en est léger, pierreux et exposé à des sécheresses fréquentes; le ciel y est très-pur et le climat d'une salubrité remarquable. Ses productions principales consistent en sucre, on y recueille un peu de coton; son tabac, réputé le meilleur des Antilles, n'y croît qu'en petite quantité. Les légumes et les fruits y sont peu abondans, mais excellens. Le bétail y est commun, on y pêche beaucoup de poisson. Les dix-neuf vingtièmes des habitans sont Anglais; le reste, composé de Français et de Hollandais, est la portion la plus pauvre de la population de cette colonie; il n'est donc pas surprenant qu'ils n'entretiennent aucun commerce avec leur métropole, et que tous les produits se vendent aux îles voisines.

Saint-Barthelemy qui n'a que huit lieues de

tour est aux Suédois. Ses côtes sont dangereuses; son port serait excellent s'il était à l'abri des vents de nord et d'ouest. Le sol n'est qu'un sable aride sur lequel s'élèvent de tous côtés des montagues qui ne sont elles-mêmes que des rochers stériles. Il ne s'y trouve ni sources ni rivières; il y pleut très-rarement et l'on est ordinairement obligé de s'approvisionner d'eau dans les îles voisines. On y récolte du coton de bonne qualité. La petite ville de Gustavia, capitale de l'île, a un port franc; c'est Le Carénage, qui peut contenir plus de cent navires de grandeur médiocre.

La Barbonde à sept lieues au sud-est de Saint-Barthelemy est aux Anglais. Elle n'a qu'une rade sur la côte occidentale. Sa longueur est de six lieues, sa largeur de quatre; elle est basse et fertile, elle produit du tabac, de l'indigo et des fruits; on y élève des bestiaux et de la volaille. L'Anguille, autre petite île à la même puissance, a tiré son nom de sa forme extrêmement sinueuse. Elle a sept lieues de long; sa largeur est fort inégale. Son sol calcaire est couvert d'un peu de terre végétale où l'on cultive quelques cannes, un peu de coton, du maïs et des patates. Ses habitans peu nombreux ont la ressource d'un étang d'eau salée et de leurs bestiaux qui réussissent mieux sur ses plaines arides que dans les autres îles. Son abord est difficile, et n'est possible qu'aux petits navires.

Entre les îles que l'on vient de nommer et Porto-Rico, s'étend le groupe des Vierges, petites îles que les Anglais et les Danois se partagent. Les premiers y possèdent Tortola, Virgui-Gorda, Anegada, Sombrero et plusieurs îlots. Le sol en est ingrat et stérile; elles exportent du sucre, du rum, de la mélasse, des bois de teinture et quelques autres objets; leur principale importance est pour le commerce interlope avec Porto-Rico. La navigation est dangereuse au milieu de ce labyrinthe d'îles et d'écueils. « Le passage entre Sombrero et Anegada est dangereux et peu fréquenté, dit Waller. De l'une de ces deux îles on n'aperçoit pas l'autre, parce qu'elles sont toutes les deux très-basses, et qu'on ne les voit que lorsque l'on est sur leurs côtes. » Anegada est entourée d'un banc dangereux qui s'étend si loin que dans les temps brumeux les bâtimens se trouvent dessus avant d'avoir découvert la terre. Il s'y perd assez souvent de gros vaisseaux. Sombrero est un petit rocher aride auquel sa forme a fait donner son nom qui en espagnol signifie un chapeau.

Les îles danoises de Saint-Thomas, Sainte-Croix et Saint-Jean méritent l'attention de l'observateur, par le soin avec lequel elles sont cultivées; c'est pourquoi aucune des Antilles à l'exception de la Barbade et d'Antigoa ne produit autant, relativement à la surface. Le missionnaire

morave Oldendorp qui exerça pendant plusieurs années son ministère de bienfaisance dans ces îles, en a donné une très-bonne description. Oxholm qui les a gouvernées en a publié aussi une relation très-intéressante; c'est surtout Sainte-Croix qui offre le modèle d'une culture excellente. Nulle part l'état des nègres n'a subi une réforme plus salutaire : sans nuire aux droits du maître, la loi protège l'existence des esclaves. Les mœurs y sont en général douces; à la ville comme dans les habitations, tout respire l'aisance et le ton de la bonne société. Les colons sont affables envers les étrangers, et humains envers les nègres qui par reconnaissance sont laborieux et tranquilles; l'ordre, l'économie et l'activité regnent sur chaque habitation. L'île est percée de l'est à l'ouest, et du nord au sud par des routes de quarante-cinq pieds de largeur solidement construites.

Vue de la mer, l'aspect de Sainte-Croix est magnifique. Sa culture soignée l'a fait appeler avec raison le jardin des Antilles. Au centre d'une grande baie sur la côte septentrionale, s'élève la ville de Christianstad. La rade est défendue par une formidable chaîne de rochers qui en occupent l'entrée à l'exception d'un passage étroit, le seul par lequel les navires puissent y pénétrer. Cette passe tortueuse est défendue par deux forts. Les rues de Christianstad sont larges, longues et bien

alignées; on y remarque un grand nombre de belles maisons, toutes construites en pierres ou en briques, avec des portiques par-devant. La maison du gouverneur a l'air d'un palais, plusieurs autres édifices ont une belle apparence; on peut même dire qu'il n'y a pas une seule maison mal bâtie : en tout, Christianstad ressemble à une jolie ville d'Europe. Des carosses, des équipages à livrée parcourent les rues, et grâces aux routes bien entretenues dont il a été question plus haut, on peut aller d'un bout de l'île à l'autre en voiture, ce qui est assez rare dans ces contrées. Près du quai il y a une grande place sur laquelle défile la parade.

Sainte-Croix a six lieues de long sur deux et demie de large; sa population est de près de trente mille habitans de toute couleur. Le sucre qu'elle produit est recherché pour la finesse du grain et sa blancheur; le rum égale celui de la Jamaïque. On y cultive aussi du coton, et l'on élève des bestiaux dans les savanes de la partie septentrionale.

Saint-Thomas est moins une colonie qu'un poste favorable au commerce qu'attirent la franchise et la sûreté de la baie dans laquelle cent cinquante vaisseaux peuvent mouiller. Quoique l'entrée en soit étroite, elle est si facile que l'on n'a pas besoin de pilote pour se diriger. Cet avan-

tage la fit fréquenter à la fin du dix-septième siècle par les flibustiers qui venaient y vendre le fruit de leurs rapines : ils y ont même construit deux tours dont les ruines subsistent encore sur deux mornes à l'est et au sud de la ville. Elle est située au fond de la baie qui est entourée de hautes montagnes dont les cimes s'élèvent presque perpendiculairement et présentent de loin une espèce d'amphithéâtre ; toutes sont cultivées à peu près jusqu'à leur sommet ; toutefois la ville n'a rien de bien attrayant ; sa position y concentre la chaleur qui est étouffante ; les maisons et les magasins avec leurs murs épais en pierres ou en briques, et leurs portes garnies de plaques de fer ou de cuivre, ont une apparence trop massive et trop lourde dans un pays où l'on est naturellement porté à rechercher tout ce que l'architecture peut offrir de plus léger.

L'aiguade est au fond d'une vallée inculte dominée par des montagnes dont les flancs sont tapissés d'une diversité d'arbres et d'arbrisseaux charmans. Des ruisseaux limpides se précipitent en cascades du sommet de ces hauteurs ; il y en a qui tombent si près du rivage que l'on peut remplir les barriques avec la plus grande facilité.

Depuis qu'une saine politique a déclaré Saint-Thomas port franc, il a toujours été, en temps de guerre, l'entrepôt le plus riche des denrées

d'Amérique. Alors on y compte souvent plus de deux cents gros navires, et une quantité de plus petits. La population est composée d'Anglais, de Hollandais, d'Allemands, de Français, d'Américains et de Danois; ces derniers en forment la moindre portion. Le ton de la société est en général assez triste; rien ne se prise qu'au poids de l'or. Il y a ici plus d'égoïsme et moins d'hospitalité que dans les autres Antilles. La population est de sept mille habitans dont mille blancs. L'île produit du sucre et du coton, et fabrique du rum; on y élève des bestiaux; elle a cinq lieues de long sur deux de large.

Les frères moraves possèdent deux habitations, l'une à l'est, l'autre à l'ouest de la ville. C'est là que ces hommes vertueux partagent leur temps entre la pratique des devoirs domestiques, l'agriculture et l'instruction des nègres. Chaque dimanche ceux-ci à l'heure fixée accourent de tous les quartiers de l'île pour écouter les instructions paternelles que ces bons frères leur adressent avec cette touchante simplicité qui caractérise la morale de l'évangile. Le plus grand silence règne dans l'auditoire. Ces pauvres esclaves émus, attendris aux accens d'un ministre de paix qui vient en quelque sorte partager leurs peines, trouvent leurs chaînes moins pesantes. Ils chérissent une religion qui leur apprend que tous les hommes sont frères, qu'il existe un Dieu vengeur des op-

primés, ennemi des oppresseurs. L'espoir d'une félicité future qui doit être la récompense de la vertu, les rend plus soumis à leurs maîtres, plus actifs au travail, plus patiens dans leurs peines. Ces Africains attachent une importance extrême à l'honneur d'être admis dans ces assemblées religieuses; ils redoutent plus la honte d'en être exclus, en punition de quelque faute, que la rigueur des châtimens de l'atelier. Saint-Thomas n'a pas de citoyens plus vertueux, de prêtres plus utiles, de colons plus laborieux que ces frères moraves; l'île leur doit sa tranquillité.

Saint-Jean situé entre Saint-Thomas et Sainte-Croix et plus près de la première île, n'a qu'une lieue trois quarts de long sur à peu près une lieue de large. Le bourg est situé au sud-est sur une baie vaste et sûre. Une partie de sa surface n'est pas encore défrichée. Ses productions sont les mêmes que celles des autres îles. On y récolte aussi un peu de café qui est excellent.

Du haut des montagnes de Saint-Thomas qui sont malheureusement, de même que celles des autres îles danoises, trop dépouillées d'arbres, on aperçoit dans le lointain les montagnes de Porto-Rico. Tout le détroit qui sépare cette île des premières est parsemé d'îlots et de rochers, et offre une perspective magnifique. Le long de la côte méridionale de Porto-Rico, on voit le Caxa

del muerto (le Coffre du mort), rocher auquel les Espagnols ont donné ce nom à cause de sa forme ; il a une baie assez grande, et son nom seul est lugubre; car l'île estfort jolie, couverte d'arbres jusqu'au sommet, et abondante en chèvres sauvages.

Porto-Rico, une des plus grandes des Antilles, présente la figure d'un parallellipipède ; sa plus grande longueur est de quarante-une lieues, et sa plus grande largeur de quinze. Elle est partagée dans sa première dimension par une chaîne de hautes montagnes, dont quelques rameaux s'étendent au nord et au sud jusqu'à la mer. Ces ramifications couvertes de forêts renferment dans leurs intervalles des plaines fertiles et arrosées par plus de cinquante petites rivières. Quatre sont navigables jusqu'à deux lieues et plus au-dessus de leur embouchure. Cette cordillère est dominée à l'est par les monts de Loquillo, au sud par ceux de Layvonito. On découvre de fort loin en mer ces deux cimes qui servent de point de ralliement aux navires allant d'Europe au golfe du Mexique.

San-Juan, capitale de l'île, est située sur les bords d'une belle baie de la côte du nord à l'extrémité d'une petite île jointe à la Grande-Terre par une chaussée. Elle est assez régulièrement bâtie, les rues se coupent à angles droits. On respire dans cette ville un air pur, vif et toujours rafraîchi par les vents qui la débarrassent de cette

foule d'insectes ailés si incommodes dans l'intérieur des terres. Les maisons des riches sont en général spacieuses, très-ouvertes pour renouveler l'air le plus fréquemment possible, construites en pierre, ornées d'un long balcon, et terminées par un toit plat carrelé en briques bien cimentées. Cette espèce de terrasse procure le double avantage de réunir les eaux de pluie qui de là descendent dans une citerne pour servir aux besoins domestiques, et d'offrir une promenade aussi saine qu'agréable. Les appartemens de ces vastes maisons sont mal distribués, presque nus, et n'offrent pas l'élégante commodité qu'on trouve dans ceux des autres colonies. Les habitans qui ne jouissent que d'une fortune médiocre, les marchands et les artisans occupent de petites cases bâties en pierre, couvertes en briques, et qui n'ont qu'un rez-de-chaussée. La classe la plus pauvre du peuple habite des chaumières en roseaux ou en écorce de palmistes; ces cabanes forment l'enceinte extérieure de la ville.

Le long du rivage de la mer le terrain est sablonneux, au-delà s'étendent de vastes savanes, où croissent dispersés ou réunis des palmiers, des orangers, des bananiers, des raisiniers et d'autres arbres particuliers à ces climats; on y trouve aussi des ananas qui croissent sans culture. Le sol devient plus gras à mesure que l'on s'enfonce dans

les terres, les chemins n'y sont pas commodes. On est souvent obligé de franchir des montagnes revêtues de beaux arbres, dont l'ombrage entretient l'humidité du sol. L'étranger qui voyage dans l'intérieur s'étonne de trouver des routes si rapides et si mauvaises que les chevaux, quoique habitués à ces sentiers, chancèlent à chaque pas, et menacent d'ensevelir dans la boue ceux qui les montent. Ces inconvéniens proviennent de l'inconcevable négligence des habitans qui, lorsqu'ils ont besoin de se frayer un passage dans les forêts, se contentent d'abattre les arbres qui leur nuisent, sans se mettre en peine de la direction dans laquelle ces arbres tomberont; les troncs restent sur place jusqu'à ce que l'action des météores les réduise en poussière.

Les montagnes de l'intérieur ornées de cascades pittoresques, renferment des vallées très-salubres; dans les plaines basses de la côte au contraire, l'air, de même que dans les autres Antilles, est assez généralement malsain durant l'hivernage. Le sol communément fertile et profond, produit du sucre, du café, du coton; on exploite de beaux bois de construction. Plusieurs rivières roulent des paillettes d'or, quelques territoires annoncent par des indices certains la présence de ce métal; jadis on exploita ces mines. La Loaysa coule sur un sable ferrugineux. On trouve

dans les montagnes d'Anasco des pyrites et des marcassites qui présentent à la vue quelques particules d'or et d'argent combinées avec le cuivre, le soufre et l'arsenic.

Le sol des montagnes est en général une argile rouge ou blanche, c'est-à-dire mêlée d'ocre ou de craie, celui des plaines est plus noir et plus compact. Leur fécondité est le résultat des pluies qui inondent l'île pendant l'hivernage, des nombreuses rivières qui l'arrosent en tout sens, des rosées abondantes de la nuit et du détritus des arbres que l'influence du climat réduit en terre végétale. Les bords de la mer, quoique sablonneux, sont cependant propres, suivant les localités, à la culture des cocotiers, des patates, du maïs, du riz, des haricots et autres légumes.

Quoique la population de Porto-Rico ait fait de grands progrès depuis la fin du dix-huitième siècle, elle n'est pas encore parvenue au point où elle pourrait atteindre, si l'industrie était plus active. On y compte près de cent cinquante mille habitans, et l'île en pourrait facilement contenir près de cinq fois autant. L'agriculture est bien éloignée du degré de perfection qu'elle pourrait acquérir. Un grand nombre de colons dispersés sur leurs vastes domaines se contentent de cultiver en maïs, en manioc, en bananes, en patates ce qui est nécessaire à leur consommation :

ils y joignent le lait de leurs vaches, les toisons de leurs brebis, les produits de la chasse, de la pêche, et le prix des bestiaux vendus à l'étranger. Ils négligent de tirer parti de plusieurs végétaux précieux qui croissent spontanément sur leur sol, tels que le rocou, le cacao, le quinquina caraïbe, l'indigo, et de les cultiver en grand, comme la canne et le cafier.

On voit croître dans quelques jardins le pommier, le poirier, la vigne, l'artichaut, l'asperge, la laitue, la chicorée, plusieurs espèces de choux, la carotte, le salsifis, l'épinard et quelques autres productions de l'Europe; mais en général les plantes des zônes tempérées, transplantées dans les Antilles, y réussissent difficilement; elles y sont fréquemment la proie des insectes.

On ne compte guère que dix-huit mille esclaves noirs dans la colonie. C'est presque uniquement leur travail qui fournit aux besoins de la population. Un préjugé absurde flétrit l'occupation du labourage; l'indolence naturelle aux habitans le seconde à merveille. D'ailleurs le défaut de routes praticables, de ponts et d'écluses nuit aux progrès de la culture; et de plus sa marche est entravée par l'excessive étendue des propriétés. Lorsque les conquérans eurent exterminé la population indigène, comme ils firent partout, ils partagèrent entre eux les dépouilles

du peuple vaincu. Tel soldat, tel aventurier, tel employé du gouvernement eut pour sa part plusieurs lieues carrées de savannes ou de forêts. Cette première distribution vicieuse s'est perpétuée jusqu'à présent par la loi des majorats; lors même que l'on a vendu ces propriétés il n'a pas été loisible de les morceler. De là ces immenses domaines occupés par un petit nombre de familles qui ne peuvent, faute de bras, en cultiver la centième ni même la millième partie; des vallées, des plaines fertiles favorisées de tous les dons de la nature restent incultes. Avant 1778, un grand nombre d'émigrans espagnols ou canariens, guidés par l'espoir de la fortune, arrivaient chaque année dans la colonie avec quelques capitaux, et ne pouvaient obtenir de concession de terres. Forcés de promener leur inutilité dans les villes et les campagnes, ils en devenaient souvent le fléau. Alors le gouvernement ordonna que les terres incultes et sans propriétaires seraient distribuées à ceux des habitans qui n'en auraient aucune ou n'en posséderaient que de trop peu considérables. L'exécution de ce sage réglement augmenta la population et la quantité des productions de la colonie.

On a décrit plus haut les maisons des gens d'une fortune médiocre, l'ameublement répond à son apparence chétive : on ne voit que quelques

siéges grossièrement faits, dont le dos est concave, et le fond en bois ou en cuir; les ustensiles de cuisine sont quelques pots en terre, ou des moitiés de cocos et de calebasses. Ces maisons n'ont pas de cheminée. On allume le feu au milieu de la pièce entre quatre pierres brutes qui soutiennent les vases ou les marmites.

« La nourriture ordinaire de ces paisibles colons, ajoute M. Le Dru, est une ollia ou pot au feu composé de riz, de patates, d'ignames, de giraumons, et de viandes cuites ensemble et assaisonnées de piment; des bananes crues ou rôties, des galettes de cassave et du fromage sec, leur servent de pain; l'eau, le lait et le café sont leur boisson; ils ont pour dessert les fruits de la saison, tels que cocos, agouacats, goyaves, mamei, etc. Ceux qui jouissent d'une plus grande aisance ajoutent à ces mets un peu de vin.

« Les enfans des deux sexes restent nus jusqu'à l'âge de dix à douze ans, ou bien ne sont vêtus que d'une chemise. Les hommes portent ordinairement un pantalon de toile de coton peinte et une chemise; ils ont autour de la tête un mouchoir, qu'ils recouvrent d'un chapeau de paille ou de feutre bordé d'un galon d'or; ils usent rarement de bas ou de souliers; jamais ils ne sortent sans être armés d'un sabre; lorsqu'ils rentrent chez eux, leur premier soin est de fumer

une cigare ou de se bercer dans leurs hamacs. Le costume des femmes est aussi simple ; elles marchent nu-pieds, et n'ont qu'un jupon de toile peinte, et une chemise blanche finement plissée sur les manches, mais tellement lâche autour des épaules, que leur sein est fréquemment découvert. Leurs cheveux rejetés en arrière, sont relevés avec un peigne : elles ont tantôt la tête nue, et tantôt ceinte d'un mouchoir : lorsqu'elles vont à la messe ou en visite, elles prennent une chaussure, une robe décente, et se couvrent la tête d'un large voile qui descend jusqu'à la ceinture.

« La plupart de ces colons sont en général d'une paresse et d'une insouciance inconcevables. Couchés dans leurs hamacs ils s'y bercent une partie du jour, occupés à réciter le rosaire ou à fumer. Leurs enfans élevés loin des villes sans éducation, et vivant avec les jeunes nègres des deux sexes, dans la plus grande familiarité, contractent trop souvent des habitudes corrompues, et deviennent cruels envers leurs esclaves.

« Des rivières nombreuses, la plupart dépourvues de ponts, de mauvaises routes, des pluies fréquentes, des savanes marécageuses, rendent indispensable aux colons l'usage des chevaux ; ils s'en servent chaque fois qu'ils sortent. Est-il question d'entreprendre un voyage de deux à trois

journées? le colon part avec des bananes, de la cassave et du fromage pour toute provision. S'il arrive à la fin du jour, près de quelque cabane, il s'y arrête jusqu'au lendemain; la nuit le surprend au milieu des forêts, il met pied à terre, prend son repas frugal, et attache son cheval dans les pâturages. Il suspend ensuite son hamac à deux branches d'arbres, et y dort avec sécurité. Des feuilles de bananiers ou d'héliconia suspendues au-dessus de sa tête, le garantissent de la pluie. Ceux des habitans qui se livrent au commerce interlope, entreprennent avec la même facilité des navigations de trente à quarante lieues le long des côtes ou d'île en île, sur un simple canot auquel ils adaptent une voile et un gouvernail.

« Les Espagnols passionnés en Europe pour les combats de taureaux, le sont en Amérique pour les courses à cheval. Quand une de ces fêtes doit avoir lieu à la ville de Porto-Rico, une foule d'habitans de la campagne y accourt pour jouir de ce divertissement. Qu'on s'imagine près de quatre cents cavaliers masqués ou revêtus de costumes bizarres, courant sans ordre; tantôt seuls, tantôt réunis en troupes nombreuses. De jeunes femmes entrent dans la lice, et remportent le prix de la course; elles manient leurs coursiers avec autant de grâce que de hardiesse.

La vitesse de ces chevaux est étonnante; ce n'est ni le trot ni le galop ordinaire; c'est une sorte d'amble, un pas si précipité que l'œil le plus attentif ne peut suivre le mouvement de leurs pieds.

« Les habitans de Porto-Rico célèbrent par des courses semblables les principales fêtes, notamment Pâques, la Saint-Jean, la Saint-Jacques et la Saint-Mathieu. Dès la veille un grand nombre de cavaliers accourt de tous les points de l'île dans la capitale. Les jeux commencent à midi précis, et durent sans interruption jusqu'au soir. C'est un spectacle divertissant de voir les rues et les places remplies de gens courans au galop; les balcons, les portes, les toits même occupés par des milliers de curieux. Le lendemain la fête prend un caractère plus grave, le gouverneur suivi des membres du cabildo ou corps municipal, escorté par la garnison, sort à neuf heures de l'hôtel-de-ville; tout ce qui fait partie du cortége est à cheval; il parcourt posément les rues au son d'une musique guerrière, et se dirige ensuite vers la cathédrale où l'on célèbre une messe solennelle. La cérémonie religieuse terminée, la cavalcade revient dans le même ordre à l'hôtel-de-ville, alors les courses de la veille recommencent et durent jusqu'au soir. La nuit ne donne pas toujours le signal de la retraite. Le goût des courses dégénère souvent en folie, et

occasione des dépenses qui ruinent plus d'un père de famille. Tel colon peu favorisé de la fortune se prive pendant six mois de beaucoup de choses pour se distinguer à la fête prochaine par l'élégance de son costume et la richesse du harnois de son coursier. •

A l'ouest de Porto-Rico s'étend la grande île de Saint-Domingue, jadis partagée entre les Espagnols et les Français, et aujourd'hui possédée en totalité par des hommes de couleur indépendans. Peu de voyageurs l'ont visitée depuis la fin du dix-huitième siècle, à cause des troubles qui l'ont si long-temps agitée. Sa plus grande longueur de l'est à l'ouest est de cent soixante lieues, sur une largeur qui varie depuis soixante lieues jusqu'à sept. Elle est séparée de Porto-Rico par un détroit d'environ vingt lieues.

En venant de cette dernière île on cotoie d'abord la ci-devant partie espagnole, où l'on découvre d'immenses plaines. Ses montagnes ne se présentent que de loin en loin comme pour varier le paysage. La terre peu élevée au-dessus de la mer laisse contempler à l'aise les richesses végétales de ce pays à peu près inculte qui devrait être couvert d'une population nombreuse. En approchant on voit la large baie sur laquelle est située Santo-Domingo, capitale de cette partie de l'île ; l'entrée de cette baie est si évasée qu'elle

forme plutôt une anse. En s'avançant on découvre la ville construite sur une espèce de cap, élevée en amphithéâtre; bientôt on distingue ses maisons, ses églises et ses nombreux édifices publics, entremêlés de touffes d'arbres.

Le contour de la baie offre de toutes parts des récifs où la mer vient se briser en écumant. L'entrée du port est formée par l'Ozama, fleuve peu large, profondément encaissé, et resserré des deux côtés par des rochers nus que frappent incessamment les vagues. La ville s'élève pittoresquement sur un massif de rochers caverneux, d'où pendent de larges touffes de lianes d'une verdure fraîche. Plusieurs rangs de batteries établies çà et là ajoutent à ces contrastes du tableau. Sur l'autre rive de l'Ozama s'ouvre en face de la ville un vallon agreste, d'où s'élancent à travers des plantations de bananiers des groupes de hauts palmiers. Les environs de la ville, incultes, sa plage déserte, l'air de vétusté de ses forts et de ses murs, et une espèce de château inhabité et à moitié en ruines, répandent une teinte mélancolique sur tous ces objets.

Santo-Domingo a été fondée par Christophe-Colomb, son site, sa distribution font également honneur au génie de ce grand homme. Placée sur un plateau de hauts rochers, elle jouit de l'inestimable avantage d'être en tout temps ra-

vivée par des vents frais. Ses rues larges et alignées se coupent à angles droits. Les maisons bâties en pierres ou en briques sont régulières, peu élevées et bien distribuées pour ces climats. De grandes fenêtres sur la rue sont, à la manière espagnole, grillées de barreaux de fer saillans en dehors; toutes ont des cours, des jardins, des espèces de galeries du côté de la cour. Des places ont été ménagées avec soin devant les édifices publics; celle de la cathédrale est la plus grande. Les rues sont bordées de trottoirs en briques, le milieu n'est point pavé.

Quoique le territoire des environs de la ville passe pour être assez ingrat, on y remarque cependant des arbres très-hauts et très-touffus. Les habitations closes avec l'opuntia qui croît si facilement, et forme par ses épines une si redoutable défense, sont généralement négligées. Les fruits du pays sont délicieux et beaucoup plus beaux que dans les petites Antilles. Les savanes nourrissent des vaches aussi grosses qu'en Europe.

L'Ozama reçoit plusieurs rivières navigables qui remontent au loin, et traversent des contrées fécondes. Ainsi le fleuve bien encaissé dans son lit peut amener à peu de frais les bois de toute espèce que produisent les immenses forêts de l'intérieur.

En continuant de cotoyer la côte méridionale

de Saint-Domingue, ses côtes peu élevées et ondulées agréablement, ne montrent que de loin en loin dans le fond de la perspective de hautes montagnes coniques et isolées; on juge par là de l'étendue des plaines qui les environnent.

La surface totale de Saint-Domingue est de cinq mille deux cents lieues carrées. Il s'y élève de longues chaînes de montagnes dont la direction principale est à peu près de l'est à l'ouest, et qui placées à une distance assez égale des côtes du sud et du nord, parcourent l'île dans cette direction. On peut réduire à deux principales, ces chaînes qui envoient en divers sens des rameaux entre lesquels s'étendent des gorges plus ou moins profondes, que coupent encore dans des directions différentes des mamelons contigus ou séparés. Ceux-ci partagent les plaines, et s'avancent quelquefois jusqu'au bord de la mer en s'abaissant.

Les deux grandes chaînes de montagnes s'élèvent à mesure qu'elles s'éloignent de l'est; mais cette progression sensible pendant une quarantaine de lieues, s'arrête pour ne plus offrir qu'une hauteur assez long-temps égale dans le prolongement de ces chaînes qui semblent s'élargir, jusqu'à ce que parvenues au milieu de la bande de terre assez étroite qui s'étend le plus dans l'ouest, elles redeviennent moins larges sans

néanmoins perdre de leur hauteur. Vers cette extrémité occidentale, les montagnes sont comme amoncelées les unes sur les autres.

Ces chaînes et leurs branches forment un immense réservoir où se rassemblent les eaux que des fleuves et des rivières sans nombre vont ensuite répandre de tous les côtés ; c'est un moyen destiné par la nature à tempérer l'ardeur d'un soleil brûlant, à arrêter la fougue des vents, à varier la température, et même à multiplier les ressources et les combinaisons de l'industrie humaine. Ces montagnes renferment encore une infinité de mines de toutes espèces. Celles de Cibao sont malheureusement trop fameuses par la foule d'infortunés Indiens que la cupidité des Espagnols a ensevelis dans leurs entrailles pour y chercher de l'or. Quelques-unes de ces montagnes sont encore bien boisées ; d'autres ne présentent que le hideux aspect de la stérilité, et semblent interdire tout accès non seulement à l'avidité, mais aussi à l'espérance d'y faire naître de quoi satisfaire les besoins les plus simples.

Leur composition varie comme leurs dimensions. Les sommets des unes sont de granit, et leurs cimes nues offrent des espèces de pics ; les autres sont couverts de terre végétale ; quelquefois elles sont calcaires. Dans les monticules qui forment l'extrémité du prolongement des hauteurs,

on trouve de la marne et de l'argile. On reconnaît même dans certains endroits des traces d'éruptions volcaniques. La plupart des montagnes n'ont généralement pas plus de 400 toises d'élévation au-dessus du niveau de la mer; mais l'Anton-Sépo ou pic de la grande Serriana en a 1400, la montagne de la Selle 1155, la Hotte 1143, et le Tapion du Petit-Goave 355.

Les plaines qui bordent cette charpente montagneuse ou qui remplissent l'intervalle situé entre ses bases et le rivage, forment la plus grande portion de la surface de l'île; leur pente est dirigée vers la mer d'une manière plus ou moins sensible; quelques-unes paraissent comme un amphithéâtre très-prolongé, tandis que d'autres présentent un niveau presque parfait. Presque partout on reconnaît qu'ils ont été formés aux dépens des montagnes, par les terres composées de débris de végétaux que les pluies ont enlevés à la surface de celles-ci; on y trouve aussi des parties sablonneuses et du gravier; enfin dans le voisinage des fleuves et de la mer des portions marécageuses et des palétuviers.

Les deux saisons de la sécheresse et des pluies ou de l'été et de l'hiver pour ces régions sont plus sensibles dans les montagnes que dans les plaines; la température y est plus douce, et l'on n'y éprouve presque jamais ni les chaleurs étouffantes, ni ces

brises qui, lorsqu'elles sont devenues violentes, sont plus propres à déssecher l'air qu'à le rafraîchir et à le renouveler. Aussi le séjour des montagnes a-t-il quelque chose de plus riant que celui des plaines : il est rare que le thermomètre s'y élève à plus de 18 ou 20 degrés, tandis que dans les plaines, il marque presque constamment 23 degrés, et en marque jusqu'à 30. Les nuits sont quelquefois assez fraîches dans les hauteurs pour que l'usage d'une couverture de laine ne soit pas une vaine précaution. Il est même des montagnes où, dans certaines soirées, l'on a du plaisir à se chauffer. Ce n'est pas que le froid y soit considérable, puisque le thermomètre s'y soutient à 12 ou 14 degrés; mais le contraste de cette température avec celle que l'on a éprouvée pendant le jour, produit une sensation que les termes positifs du froid et du chaud ne mesurent pas de la même manière que dans un pays tempéré.

Par la même raison sur le sommet des plus hautes montagnes, telles que la Selle, la Hotte et le Cibao l'on éprouve dans la saison de l'hiver une sensation encore plus vive, puisque l'eau y prend une légère pellicule à sa surface. Les seuls arbres résineux peuvent y croître; ils sont même rabougris. Avant le lever du soleil, l'action des pieds sur le sol produit une espèce de bruissement qui a de l'analogie avec celui de la neige, lors-

qu'on la foule. Il est tellement vrai que c'est au contraste dont on vient de parler, qu'il faut attribuer cette sensibilité, que les personnes qui dans les grandes chaleurs ont abandonné la plaine et surtout les bords de la mer, et qui dans la journée ont gagné le haut d'une montagne élevée, ont de la peine à y supporter la fraîcheur même du soir.

Les pluies de l'hiver tombent à Saint-Domingue avec une abondance qui a le double effet de tempérer la chaleur et de distribuer dans des rivières sans nombre un énorme volume d'eau. Elles n'ont pas lieu partout à la même époque. Souvent même la saison sèche règne dans un lieu en même-temps que la saison pluvieuse dans un autre. Cependant les mois secs sont ordinairement ceux de janvier, de février, mars, juillet, août et septembre; les mois pluvieux ceux d'avril, mai, octobre et novembre.

Ces pluies qui sont l'une des grandes causes de la fertilité de l'île, nuisent en même temps aux montagnes, et à tous les terrains dont la pente est forte, parce qu'elles enlèvent de leur surface la terre végétale qui la couvre. Les colons français qui ont favorisé cette dégradation pour la culture du café, ont abattu jusqu'aux arbres qui protégeaient le sommet des montagnes et y attiraient les pluies.

Dans la plus grande partie de l'île les pluies sont

des pluies d'orage amenées par les vents de sud et de sud-ouest. La seule côte du nord est sujette à des pluies que lui apporte le vent de nord-ouest et qu'on nomme *des nords*. La saison de ce vent commence ordinairement vers la fin d'octobre, et dure jusqu'à la fin de mars. Il est presque toujours accompagné d'une pluie fine, mais constante, et qui ajoute au sentiment de froid que l'on éprouve ; les Européens nouvellement arrivés, ou même acclimatés, y sont plus sensibles que les créoles. Alors les chemins sont presque impraticables. Ces nords se font sentir jusqu'à une dixaine de lieues dans l'intérieur.

Les pluies d'orage sont au contraire communes à toute l'île. Il faut en avoir été témoin pour concevoir quel prodigieux volume d'eau elles versent. Quelquefois pendant un mois entier, et presqu'à la même heure chaque jour, un orage effroyable couvre et remplit l'air durant plusieurs heures. Des gouttes d'eau, dont chacune semble en contenir cinquante de celles de France, forment par leur union une pluie dont le bruit même annonce la force. En peu d'instans les ruisseaux ne permettent plus de traverser les rues ; bientôt celles-ci tout entières forment le ruisseau, et quelques heures suffisent pour convertir en torrens les moindres courans d'eau, et à plus forte raison les ravines et les rivières ; l'air est obscurci, les

arbres ont leurs feuilles penchées presque perpendiculairement vers la terre, tous les lieux bas deviennent des nappes d'eau; le ciel est en feu; la foudre gronde de plusieurs côtés à la fois, et ses éclats répétés avec un fracas épouvantable semblent être les précurseurs d'un bouleversement universel.

Les accidens du tonnerre, quoique assez communs, ne peuvent se comparer aux maux que causent les débordemens. Les eaux en franchissant leurs bornes vont, avec une rapidité et une impétuosité auxquelles rien ne résiste, porter au loin la destruction et la mort.

Les nuées qui contiennent les orages sont quelquefois assez élevées pour trouver un degré de froid qui les condense et qui produit de la grêle; mais ce phénomène est rare et ne dure que quelques minutes.

Le contraste d'une chaleur violente et de pluies considérables rend le climat de Saint-Domingue essentiellement humide; il faut ajouter à ces causes l'évaporation de la mer dont il est entouré. De là ce serein, dont l'influence est d'autant plus dangereuse qu'il suit un jour plus chaud; de là la facilité avec laquelle le fer et toutes les substances ferrugineuses se rouillent, et l'apparence terne que ne tarde pas à prendre la surface de tous les métaux. L'humidité de l'air est surtout sensible

sur les bords de la mer, et c'est une des raisons qui les rendent plus malsains que l'intérieur du pays.

On a déjà dit que l'île était en général très-bien arrosée par des rivières, et de nombreux ruisseaux. Toutefois il est des espaces privés de cet avantage que rien ne remplace dans les pays chauds. La conformation de l'île s'oppose à ce que les rivières aient un cours étendu, surtout si l'on calcule l'intervalle absolu qui est entre leur source et leur embouchure ; mais cette conformation fait aussi que leurs eaux ont besoin de serpenter pour chercher une issue entre les montagnes qu'elles sont obligées de contourner. Dans ces hauteurs, elles coulent presque toujours sur des lits assez profonds que la rapidité de leur cours a creusés. Ici elles ont une pente peu rapide ; là elles fuient sur un plan très-incliné, et quelquefois elles roulent en cascades ou forment même des espèces de cataractes ou de sauts. Arrivées dans la plaine, la nature de leur lit change assez fréquemment ; et elles y perdent toujours une partie de leur vitesse.

Il serait difficile d'exprimer et de peindre toute la pompe du règne végétal à Saint-Domingue. La nature en déploye les beautés avec une activité continuelle et une profusion qui peuvent servir à donner une idée de son inépuisable fécon-

dité. Des arbres gigantesques couvrent encore des parties incultes des montagnes et de quelques plaines ; la beauté de leur bois, leur dureté, leur incorruptibilité même les rend propres aux constructions et aux meubles. Les arbustes sont aussi très-multipliés, et beaucoup sont précieux par leurs productions ; ils fournissent, ainsi que plusieurs arbres, des fruits excellens. On est parvenu aussi à y faire réussir quelques arbres fruitiers d'Europe, tandis que d'autres sont restés des objets de simple curiosité. C'est principalement dans les montagnes que les fruits acquièrent une qualité supérieure. C'est encore là que l'on trouve des légumes qui par leur grosseur et leur saveur soutiendraient la comparaison avec les mêmes productions en France.

Saint-Domingue vers la fin du dix-huitième siècle était la plus florissante des colonies européennes dans les Antilles. Ses récoltes en sucre, café, coton, indigo et cacao alimentaient un commerce immense avec la métropole. Le soulèvement des nègres a fait évanouir cette splendeur. Après des guerres sanglantes et des massacres effroyables, la paix a reparu sur cette terre long-temps désolée. Ses habitans lui ont rendu le nom d'Haïti qu'elle portait lorsque les Européens la découvrirent. Elle est organisée en république dont le chef prend le titre de président. Le Port-au-

Prince, sur la côte occidentale de l'île, est le chef-lieu du gouvernement.

Saint-Domingue, depuis les changemens qui s'y sont opérés de nos jours, fut d'abord partagée en deux états; le royaume d'Haïti au nord, la république au sud. Le premier a été renversé par une révolte des soldats de la garde que le monarque noir s'était donnée. Ce chef farouche s'était aliéné tous les esprits par sa tyrannie sanguinaire; il imitait dans leurs caprices les despotes de l'Asie; il a fini comme eux, ou plutôt il a montré plus de courage qu'ils n'en manifestent ordinairement, et il s'est rendu justice en se tirant un coup de pistolet. Son royaume a été facilement réduit par l'armée républicaine qui, ensuite, s'est emparée de la partie espagnole de l'île.

La république d'Haïti compte à peu près sept cent mille habitans. Les seuls hommes de couleur peuvent jouir des droits de cité. La masse de la population peut être divisée en deux classes. La première et la moins nombreuse est composée de quelques habitans blancs, d'hommes de couleur influens, de quelques noirs libres d'ancienne date et instruits qui ont suivi le torrent de la révolution de la colonie. La seconde classe se compose de deux tiers de nègres et un tiers de mulâtres. Les onze douzièmes de cette population sont une génération nouvelle élevée dans le système exalté

de la liberté ; tous sont indistinctement militaires, cultivateurs ou bien ouvriers.

La culture en 1818 était encore arriérée sur plusieurs points, et ne marchait que lentement. Cependant on défrichait beaucoup. Des sucreries s'élevaient dans les plaines sur les débris et en partie des matériaux des anciennes. Le travail marche avec plus d'activité dans les mornes. Le système des petites propriétés y contribue beaucoup. Saint-Domingue produisait déjà une quantité considérable de café. Le commerce était plus avancé que la culture. Les navires de toutes les nations sont admis indistinctement. Ils chargent du café, du coton, du sucre, du cacao, du bois de campêche et de gayac, de la cire jaune, de l'indigo et quelques autres objets.

Tout étranger peut s'établir dans l'île ; il y trouve appui et protection. Les routes y sont sûres de jour et de nuit, les délits très-rares ; on peut aller et venir avec sécurité. La plus grande partie des habitans parlent la langue française; la religion du pays est la catholique romaine.

La plus florissante des colonies anglaises est la Jamaïque à l'ouest de Saint-Domingue : elle est en étendue la troisième des Antilles ; sa longueur est de quarante-huit lieues et sa largeur de vingt ; elle diminue vers les extrémités à peu près dans la forme d'un œuf.

Mackinnen en partant d'Antigoa revint à la Barbade en longeant la côte orientale de la grande terre de la Guadeloupe, puis traversant le détroit formé par la partie méridionale de cette partie de l'île et les côtes montueuses de la Désirade. « Ayant, dit-il, dans mon premier voyage au milieu des Antilles, été généralement favorisé par les vents alisés, parce que j'allais au nord-ouest, j'éprouvai cette fois combien la navigation est plus pénible, lorsqu'il faut sans cesse combattre les courans et les vents qui sont contraires. C'est de cette difficulté de naviguer de l'ouest à l'est dans ces parages, que résulte le peu de communication qui existe entre les petites Antilles et la Jamaïque; souvent elles ne reçoivent des nouvelles de cette grande île que par la voie de l'Angleterre. En revanche je trouvai la traversée de la Barbade à la Jamaïque très-facile et très-agréable. En arrivant en vue du récif d'Alta-Vela situé au large d'un cap qui forme la pointe la plus méridionale de Saint-Domingue, nous éprouvâmes au milieu de l'hiver un vent frais et assez vif; dans la soirée il augmenta de force, et nous fit avancer rapidement vers le cap Tiburon, de sorte que tout nous donnait l'espoir d'avoir le lendemain connaissance de la Jamaïque.

« En effet un peu après le lever du soleil, nous aperçûmes à une grande distance dans l'ouest les

montagnes bleues de cette île qui se distinguaient par le Johnny-Crow-Hill, haute cime pyramidale, et perçaient en plusieurs endroits les nuages de brume et de vapeurs flottantes dont le reste du terrain était enveloppé. Cette brume ou vapeur humide si remarquable dans les Antilles, surtout quand le vent souffle de l'est ou de l'est sud-est, rend les objets lointains ou élevés peu distincts, et donne quelquefois aux plus éloignés une teinte bleue. Durant mon séjour à la Jamaïque, le sommet des hautes montagnes fut rarement dégagé de ces vapeurs.

« En approchant de la côte, la première partie que nous en vîmes distinctement fut une lisière étroite de terre qui semblait couverte de bois, et se prolongeait vers l'est, de la base des montagnes à la mer. Ce canton est la pointe Morant ou Moronte, nom espagnol conservé de même que plusieurs autres qui viennent de cette langue; il était, si je ne me trompe sur son étymologie, destiné à indiquer les retards que les navires éprouvent lorsqu'en partant des côtes du sud de l'île pour l'Europe, ils veulent doubler ce cap qui n'est pourtant éloigné que d'une quarantaine de milles des principaux ports.

« Un vent frais du nord qui nous était favorable nous faisait voguer rapidement le long de cette côte, et nous nous flattions de l'espoir d'arriver

en peu d'heures au port, objet de nos désirs; mais comme il n'arrive que trop souvent, notre attente fut déçue; à mesure qu'en avançant, nous nous trouvions sous l'abri des terres hautes, nous éprouvions un calme parfait, tandis que nous apercevions à quelque distance à l'ouest plusieurs navires qui poussés par le vent soufflant du côté opposé, marchaient vers leur destination. Le retard que nous essuyâmes me fournit l'occasion d'examiner la côte dont j'étais si proche : à l'exception de quelques petites falaises calcaires, connues sous le nom de *White-Horses*, (les chevaux blancs) on ne voyait qu'une suite de montagnes hautes, sombres, incultes; elles n'étaient pas animées par des mornes coniques et des bois verdoyans comme celles de la Martinique et de la Dominique, où l'on découvre çà et là des plantations de cafiers sur les hauteurs, et des champs de cannes le long du rivage; ici l'œil ne distinguait qu'une surface déserte d'une teinte brune et d'un aspect imposant.

« Impatient de descendre à terre, et me trouvant à peu de distance de l'entrée de Port-Royal, reconnaissable par deux petits mornes situés de chaque côté, je quittai le navire un peu avant le coucher du soleil, et je m'embarquai dans le canot; la nuit ne tarda pas à me dérober la vue du hâvre. Après avoir marché à l'aviron pendant plu-

sieurs heures, je craignis que les matelots qui ne connaissaient pas les écueils, n'allassent donner dessus; en effet nous n'apercevions que la masse sombre des montagnes, tandis que le mugissement des lames qui brisaient sur les écueils, nous avertissait de ne pas approcher de la côte. Heureusement la nuit était belle ; nous n'éprouvâmes pas de ces vents de terre qui soufflent ordinairement pendant sa durée et qui auraient pu nous reporter en mer. A notre grande satisfaction, la lune se leva vers minuit au-dessus des montagnes, et répandit sur nous cette lumière douce et tranquille qui sous ces latitudes montre quelquefois la convexité de son orbe. Enfin une jolie brise de terre nous apporta les émanations balsamiques des forêts.

« En se dirigeant à l'est lorsqu'on s'approche de Kingston, la masse des montagnes semble s'éloigner de la côte, laissant entre elle et le rivage au sud, une vaste plaine et une baie séparée de la mer par une langue de terre sablonneuse appelée la palissade, et sur l'extrémité de laquelle sont situés le fort et la ville de Port-Royal.

« J'entrai dans la baie, en passant au milieu d'une division de l'escadre de la marine royale qui est ici en station, et je m'avançai vers Kingston, située à la partie méridionale d'une plaine aride à peu de distance du pied des monts

Ligany qui s'éloignent de ce pays plat en formant un croissant dont la convexité est tournée au nord.

« La cité de Kingston, placée sur la côte septentrionale de la baie, est bâtie régulièrement : ses rues se coupent à angles droits, et vont en pente vers la mer. Dans la partie la plus basse qui est en même temps la plus peuplée et la plus considérable, les maisons sont en briques. Dans quelques-unes des rues transversales, ou dont la direction est parallèle à celle du rivage, la partie supérieure des maisons est soutenue par des arcades; si ce mode de bâtisse était plus commun dans la ville, il contribuerait beaucoup à y répandre plus de fraîcheur et à la rendre plus agréable. Le sol est léger et sablonneux ; quand un vent violent le soulève, on est très-incommodé par la poussière affreuse qui vole dans les rues. Il semble réellement extraordinaire que la ville la plus riche et la plus importante des Antilles ne soit point pavée.

« Une plaine spacieuse occupe à peu près le centre de Kingston. Le sol en est inégal ; les maisons qui l'entourent ne sont pas uniformes. La partie de la ville la plus agréable, quoique la moins habitée, est celle du nord qui s'avance dans la campagne. J'y ai remarqué de grandes maisons bien bâties. N'ayant connu qu'en passant

et par conséquent très-imparfaitement les villes que j'ai vues dans les Antilles, j'avoue que mettant à part l'hospitalité que l'on y exerce si bien, de même que dans les campagnes, je n'y ai pas trouvé beaucoup de choses dignes de mes éloges ou de mon admiration. On m'a dit que les villes des colonies françaises étaient plus jolies que les nôtres.

« En sortant de la ville, je fus frappé de la beauté de la grande route qui va dans l'ouest ; le grand nombre de savanes que l'on voit dans cette partie de l'île, rendent l'aspect de la campagne totalement différent de celui qu'elles m'avaient offert dans les petites Antilles ; ici je parcourus vingt milles dans un des territoires les plus peuplés de la Jamaïque, sans rencontrer un seul champ de cannes. La fraîcheur et la proximité des monts Ligany m'invitaient à les parcourir, je me levai avant le jour, et je partis à cheval. Le pays près de Kingston avait cette apparence brûlée du soleil qui suit une longue sécheresse ; en avançant vers les montagnes la scène changea entièrement, elle devint plus agréable. La fertilité de cette portion des monts est puissamment favorisée par un ruisseau qui sort de leurs flancs, et qui par son élévation au-dessus de la plaine, procure les moyens de l'arroser. Le terrain est couvert de champs de cannes qui s'élèvent en

pente douce jusqu'aux rochers perpendiculaires formant la base des hauteurs, et qui par leur verdure gaie contrastent agréablement avec la teinte brune du désert supérieur.

« Au pied de la première montagne, à peu près à huit milles de Kingston, les personnes qui sont venues en voiture sont obligées de descendre, et de continuer leur excursion à cheval; toutefois la route, pendant plusieurs milles, ne me parut pas impraticable pour un carosse; je cheminai en montant à travers les bois, sans éprouver la moindre difficulté. Le pays cultivé cesse en même temps que la plaine; au commencement de la montée on voit encore de temps en temps les champs de sucre au-dessous de soi; mais bientôt ce ne sont plus que des montagnes désertes se succédant les unes aux autres, et séparées par des vallées sombres, agrestes et pittoresques. La première impression passée, la scène quoique belle n'offre plus rien qui excite la surprise par sa nouveauté et sa variété. A une certaine élévation, les arbres, comme dans tous les pays de montagnes, diminuent de taille, ensuite ils ne sont plus que de grands buissons. Par conséquent gravir sur la cime des monts ne peut avoir de l'intérêt que pour un botaniste ou pour un admirateur enthousiaste de la nature; car à une grande hauteur, et je l'ai éprouvé sur

les Alpes, les objets que l'on aperçoit au-dessous de soi sont si peu distincts que la beauté pittoresque de l'ensemble perd beaucoup, par la diminution excessive des différentes parties du tableau.

« Après avoir beaucoup monté, la température me parut fraîche et agréable ; je me trouvai enveloppé d'un brouillard épais. Au lever du soleil, cette brume se dissipa, le temps fut très-beau ; un léger vent du nord-ouest soufflait. N'ayant devant moi que des bois sauvages et des montagnes nues et inhabitées, je me tournai vers le sud. Alors j'aperçus Kingston qui se déployait au-dessous de moi de la manière la plus majestueuse avec tous ses environs. Une belle plaine enclose, et animée par la culture, s'étendait entre la montagne et la ville; au-delà brillait la surface immense de l'Océan, tandis que tout près de moi, des montagnes sombres et inaccessibles formaient le premier plan du tableau. Quoique le soleil fût levé depuis quelques heures, le thermomètre ne marquait pas plus de 72° (17° 76) ; je me promenai pendant la plus grande partie de la matinée, sans souffrir beaucoup de la chaleur.

« Depuis quelques années la culture du cafier a fait de grands progrès à la Jamaïque, ce que l'on attribue aux conseils et à l'exemple des Français émigrés de Saint-Domingue. Dans la

partie des monts Ligany que j'ai visitée, des terrains en apparence âpres et peu fertiles venaient d'être défrichés pour y planter des cafiers.

« Du haut des monts Ligany j'apercevais au delà d'une suite continue de terres hautes et ondulées la cime aiguë des montagnes bleues dégagées de nuages. On a estimé la hauteur de ce pic à 7,067 pieds. A la moitié de cette élévation, les arbres ont déjà diminué de taille, en comparaison de ceux qui croissent plus bas. Diverses espèces d'arbrisseaux qui ont de l'analogie avec le myrte, tapissent les montagnes jusqu'à leur sommet.

« L'intérieur de l'île, dit un observateur exact et judicieux, est principalement occupé par une réunion de montagnes hautes et escarpées qui diffèrent d'élévation, de figure et de direction, et qui sont entrecoupées par des vallées qui se correspondent. Les montagnes sont en général couvertes de bois touffus et impénétrables; on en a cependant abattu beaucoup pour cultiver leur emplacement. Les vallées sont toutes en culture, excepté celles où la nature du sol s'y oppose. La chaîne principale de ces montagnes court de l'est à l'ouest, et forme entre le nord et le sud de l'île une barrière qui, à l'exception de quelques cols étroits sur les sommets, n'offre de communication que par deux défilés assez resserrés qui sont

commandés par les hauteurs voisines. Les montagnes laissent entre leur base et la mer, dans quelques endroits de la partie du sud, des plaines de huit à dix milles de largeur, dans d'autres de moins larges; dans le nord, ces plaines sont bien moins considérables. Elles s'étendent principalement en longueur. C'est sur leur surface ou au pied des montagnes que sont situés les villages et les villes.

« J'ai déjà dit qu'en sortant de Kingston par l'occident on trouvait une route excellente qui conduisait à travers des savanes. A peu près à six milles de la ville on rencontre une grande lagune, et six milles plus loin on arrive à Sant-Iago de la Véga, ou Spanish-Town, qui est le siége du gouvernement. A une petite distance de cette ville on passe le Rio Cobré qui vient du nord à travers une ravine des monts Ligany et coule en serpentant, ainsi que son nom l'indique vers la baie de Port-Royal. En ce moment il était fort bas; mais on reconnaissait à ses rives qu'il est parfois plus haut et plus impétueux.

« Spanish-Town fondée vers 1520, sous le nom de Saut-Iago de la Véga par Diégo Colomb, fils de Christophe Colomb, est la ville la plus ancienne des Antilles anglaises; elle est située sur une partie élevée de la plaine au sud des montagnes, à une petite distance de la rive droite du

Rio Cobrè, et à quelques milles de son embouchure dans la baie à l'ouest de Kingston. De petites collines dans le sud interceptent la vue de la mer; au nord les montagnes sont presque incultes, mais bien moins hautes que dans le voisinage de Kingston. La place principale de Spanish-Town est vaste et ornée de l'hôtel du gouverneur dont la façade est décorée de colonnes et d'un portique en marbre blanc. Du reste la ville est bâtie peu régulièrement et fort laide.

« Je m'y trouvais au temps de Noël. Pendant plusieurs jours de suite après la fête, on fut étourdi du bruit des violons et des éclats de rire prolongés et bruyans de la foule des nègres esclaves qui entouraient des bouffons et des danseurs de leur couleur. Ces personnages, de même que les satyres et les faunes, divertissent les spectateurs par la souplesse de leurs mouvemens et leurs gestes grotesques, et affublent ordinairement leur figure noire de morceaux d'oripeau ou de quelque parure bizarre, pour représenter les rois ou les héros. Il faudrait être inaccessible à tout sentiment de gaîté pour ne pas éprouver l'effet du délire joyeux qui à cette époque se manifeste dans tout le pays. Par malheur les pauvres nègres payent quelquefois bien cher ces plaisirs passagers, mais violens, par les maladies inflammatoires qu'ils leur causent.

« L'aspect des plaines de Spanish-Town, où l'on a éclairci une portion considérable du terrain, qui n'est plus couvert que de taillis, est assez agréable. Presque partout le sol ne consiste qu'en argile excellente pour faire des briques. Les savanes sont entourées de haies de bromelia pinguin dont les feuilles longues, roides et piquantes forment une très-bonne défense, surtout quand elles sont entremêlées par intervalles de gros arbres. Les taillis sont principalement composés de mimosa cendré ; j'observai de chaque côté de la route l'odorant popopanax et les tiges épineuses du cactus du Pérou. Je ne dois pas non plus oublier le majestueux ceïba, ni le cassier. Un de ces immenses ceïbas couvre presque entièrement de ses branches le travers de la route de Spanish-Town à Kingston, qui cependant est fort large.

« Parmi les oiseaux les plus communs de cette plaine on remarque le moqueur, espèce de merle qui vit en troupe, et la buse de la Jamaïque : on regarde celle-ci comme si utile pour débarrasser l'île des substances animales qui se corrompent, qu'une loi locale ordonne de respecter sa vie ; cet oiseau assez gros n'est nullement farouche ; il est très-commun dans les champs ; au lever du soleil il se place sur les arbres près de la route, et avant de prendre son vol, sèche ses plumes humectées par la rosée de la nuit.

« La plupart des animaux domestiques apportés à la Jamaïque s'y sont naturalisés et bien acclimatés. La partie septentrionale de l'île, où l'herbe arrosée par des pluies périodiques est plus abondante, passe pour très-favorable à la multiplication du gros bétail. La chaleur produit des effets remarquables sur quelques animaux de l'ancien monde. Je vis chez un de mes amis un cheval noir qui, dans le cours de quelques mois, était devenu entièrement brun ; et plusieurs moutons amenés d'Angleterre dont la laine s'était graduellement changée en poils. Parmi les oiseaux de basse-cour, c'est aux pintades et aux dindons que le climat convient le plus.

« A quelques lieues au-delà de Spanish-Town, la plaine conserve le même aspect ; les monts Ligany et les montagnes Bleues qui paraissent s'unir dans le lointain, prennent un caractère plus majestueux. Les flancs angulaires, raboteux et brunâtres de ces dernières se mettent en harmonie avec les forêts des Ligany et semblent ne former qu'une masse non interrompue qui est coiffée par les nuages.

« L'apparence des champs de cannes que je traversai dans cette partie de l'île, ne promettait qu'une médiocre récolte, ce qui était dû à une sécheresse extraordinaire. Les habitans de la côte du sud éprouvent le supplice de Tantale : sans

cesse déçus par une perspective séduisante, elle leur fait voir ce qu'ils désirent. En effet, tandis que par le temps le plus serein l'ardeur d'un soleil brûlant dessèche leurs cannes, les montagnes à la distance de quelques centaines de pas sont pendant des journées entières voilées de nuages apportés par les vents alisés, et rafraîchies par des pluies abondantes. Mais il n'en tombe pas une goutte dans leurs plaines, durant des mois entiers. Je voyais continuellement les vapeurs condensées s'abaisser sur les monts et y verser des torrens. Rien n'arrivait sur la surface des campagnes. On dit que dans cette partie de l'île, sur cinq récoltes, il en échappe à peine trois aux désastres de la sécheresse.

« Lorsque traversant le défilé voisin de Spanish-Town on va au nord, on jouit d'un coup-d'œil plus agréable. Après avoir parcouru quatre à cinq milles dans la savane, on observe à gauche en entrant dans la montagne une ravine longue et profonde que le Rio-Cobrè s'est creusée pour arriver dans la plaine ; à gauche le pied des monts qui s'avance dans la campagne est parsemé d'arbres ; ces monts consistent en masses de rocs calcaires détachées, et ressemblent à des ruines d'anciennes murailles cannelées ; alors on découvre la route taillée dans l'épaisseur du roc, s'élevant presque perpendiculairement de chaque côté de la rivière et

n'occupant qu'un espace resserré sur une longueur de plusieurs milles à travers la barrière sombre et pittoresque qui sépare les deux grandes divisions de l'île. Les pentes et les sommets sont généralement couverts de bois; l'on aperçoit çà et là d'énormes quartiers de rochers écroulés qui barrent le cours du Rio-Cobrè, et le font presque remonter en bouillonnant jusqu'au niveau du chemin. Quelquefois on entend cette rivière murmurer à une profondeur immense.

« Le charme de ce paysage acquérait un nouveau prix à mes yeux par la beauté et la variété du feuillage des arbres, la plupart entièrement nouveaux pour moi. A la partie septentrionale de ce passage extraordinaire, la masse des rochers s'écartant considérablement du niveau du Rio-Cobrè, reste suspendue en formant un précipice à gauche. Alors se déploye aux regards, la vue magnifique de Saint-Thomas della Valle qui, par son contraste avec la solitude sombre et sauvage d'où l'on sort; rappelle les descriptions fantastiques des *Mille et une Nuits*.

« Ce canton de l'intérieur entouré de montagnes offre un paysage enchanteur par son agrément et sa richesse. Il présente une suite de champs de cannes et de collines ondulées qui s'élèvent graduellement vers les montagnes du centre. »

Durant mon séjour à la Jamaïque, je n'ai pas

été incommodé de la chaleur pendant la nuit ni dans les premiers momens de la matinée ; mais à mesure que le jour avançait, elle devenait accablante, surtout quand le vent soufflait de l'est. Les habitans ont remarqué que la fraîcheur de leur hiver dépend des vents du nord, et que la température de cette saison correspond généralement avec l'état de l'atmosphère dans l'Amérique septentrionale. Au commencement de l'année, le thermomètre près de Spanish-Town était par un vent de nord descendu à 64° (14°, 21′) ce qui ne s'était vu que très-rarement ; et plusieurs jours froids s'étant fait sentir successivement, on en a conclu que l'hiver avait été très-rigoureux sur le continent septentrional ; ce qui était vrai à quelques égards. »

D'après les derniers dénombremens on compte à la Jamaïque 34,700 habitans blancs, 16,400 hommes de couleur libres, et 327,000 nègres esclaves. Les principales exportations de cette île consistent en 121,000 boucauds de sucre, 61,000 barriques de rum, et 275,580 quintaux de café.

Les montagnes Bleues servent de retraite à une peuplade de nègres marons ou fugitifs qui vivent indépendans. On estime leur nombre à 2,000 au plus. Ils descendent en partie des esclaves des habitans espagnols qui, à l'époque de la conquête de l'île, se voyant en liberté par la fuite de leurs

anciens maîtres, et craignant que les Anglais ne les punissent cruellement des pertes qu'ils leurs avaient fait souffrir pendant la guerre, résolurent de se maintenir libres. Ils tuèrent le chef que les Espagnols avaient mis à leur tête, en choisirent un parmi eux, et après être convenus entre eux de quelques réglemens nécessaires pour conserver l'union, ils pensèrent à s'assurer leur subsistance. Ils plantèrent dans les cantons les moins à portée des blancs, du maïs, du cacao et d'autres végétaux utiles à la vie; d'ailleurs la plupart marchant en corps, vivaient de la chasse et de ce qu'ils dérobaient aux Anglais; c'est ce qui dans les commencemens leur fut préjudiciable. Le gouverneur, homme très-actif, donna ordre de les poursuivre. On joignit plusieurs de leurs partis écartés qui furent la plupart taillés en pièces. De ce nombre se trouva le chef qui s'était opposé à ce qu'ils fissent leur soumission aux Anglais. Le reste, frappé de crainte, désespéra de pouvoir se soutenir plus long-temps. Ces nègres envoyèrent donc offrir au gouverneur de se ranger sous son obéissance pourvu qu'on leur pardonnât le passé; celui-ci, après s'être fait prier un peu accepta les conditions qu'ils proposaient.

Quoique le plus grand nombre eût pris le parti de mettre bas les armes, il y en eut quelques-uns qui s'obstinèrent à se défendre. L'on vint cependant

à bout de la plupart, à l'aide de ceux qui s'étaient déjà rendus. Sans eux il eût été impossible de réussir, car les Anglais auraient fini par succomber à la fatigue de poursuivre une poignée de fugitifs qui connaissaient parfaitement les détours dans les forêts et toutes les retraites où ils pouvaient se cacher. Des expéditions de ce genre, sous un climat aussi brûlant, et dans un pays de si difficile accès, auraient bientôt épuisé les forces des Européens. Quelques-uns des nègres que l'on pourchassait trouvèrent le moyen de passer à Cuba; le peu qui persista dans le projet de se défendre ne fut bientôt plus un sujet d'inquiétude pour les Anglais. Mais c'était un noyau autour duquel se réunirent dans la suite tous les esclaves que le moindre mécontentement ou la crainte du châtiment portait à s'enfuir de chez leurs maîtres. Ils finirent même par devenir redoutables et par faire trembler l'île entière. On eut beau rendre contre eux des édits sévères, promettre des récompenses à quiconque en tuerait, envoyer contre eux des détachemens de troupes choisies, toutes ces mesures échouèrent. Les hommes qui les attaquaient revinrent toujours après avoir essuyé plus de pertes qu'ils n'en avaient causées.

Ils occasionaient de grandes dépenses à cause des forts, des redoutes et des retranchemens

qu'ils forçaient à élever pour se garantir de leurs incursions, et à cause des troupes qu'il fallait entretenir pour les poursuivre. En 1690, ils pillèrent les plantations voisines de leurs forts, et massacrèrent plusieurs blancs. Le mauvais succès des expéditions entreprises contre eux produisit un soulèvement parmi les nègres esclaves qui heureusement n'eut pas de suites sérieuses.

En 1734 les nègres marons commirent de si grands désordres que l'on marcha contre eux; on s'empara par une manœuvre hardie de Nauny, village fortifié qu'ils avaient construit dans les montagnes; il fut démoli; beaucoup de nègres furent passés au fil de l'épée; d'un autre côté on ne réussit pas aussi bien, ils causèrent même des alarmes à Spanish-Town. Toute l'île resta sous les armes pendant près de neuf mois; les cultures étaient négligées; la partie la plus fertile se couvrait de bois et de broussailles qui fournissaient de nouveaux asiles aux nègres marons.

Trelawny, nommé gouverneur en 1740, senti l'extrême inconvénient qu'il y avait de renfermer ainsi dans son sein un peuple d'ennemis qu'il était impossible de réduire à force ouverte. Il jugea, en homme sage, que les traitemens horribles qu'on leur faisait subir quand ils tom-

baient dans les mains des blancs, étaient la principale raison qui les empêchait de se soumettre. Il résolut donc d'employer des moyens plus doux, ce qui lui réussit au-delà même de son espérance. Les nègres, sur la promesse qu'on leur fit de leur liberté et de l'oubli du passé, mirent bas les armes, et se soumirent avec empressement aux conditions qu'on leur proposa. Ils vécurent libres sous la protection du roi, en s'engageant à se conduire paisiblement et à ne pas recevoir parmi eux des esclaves fugitifs. On leur donna un chef pour les gouverner, mais il ne peut agir que sous les ordres du gouverneur de l'île; plusieurs blancs demeurent parmi eux pour veiller sur leurs actions.

« Que ne peut l'amour de la liberté sur le cœur des hommes! s'écrie, l'historien de la Jamaïque. Ces fugitifs souffraient depuis près d'un siècle, plus de misère qu'aucun peuple n'en ait jamais éprouvé. Toujours aux mains avec un ennemi supérieur en nombre, ils vivaient nus, exposés à toutes les injures de l'air, ne se nourrissaient que de racines et de fruits sauvages, et tous les jours risquaient volontiers leur vie pour conserver leur liberté. Trouve-t-on dans l'histoire beaucoup d'exemples d'une constance plus grande? Ces nègres, quoique malheureux et persécutés, ont soutenu leur indépendance jusqu'à

la fin, et l'ont consolidée par un arrangement qui n'avait rien de honteux pour eux. »

En s'éloignant de la Jamaïque et naviguant au nord, on arrive bientôt à Cuba qui n'en est éloignée que de quinze lieues. Cette île est longue de 250 lieues sur une largeur qui varie de 45 à 20 ; elle est même très-resserrée à ses extrémités. En approchant du cap da Crux qui est à sa côte méridionale, on reconnaît ses coteaux et ses montagnes lointaines. On contemple avec plaisir l'aimable verdure qui couronne les bords de cette belle île ; les suaves parfums de ses fleurs s'exhalent jusqu'à l'odorat du navigateur qui la contemple ; mais de ce côté, il aperçoit bien peu de traces d'habitations humaines.

Après qu'on a doublé le cap da Crux, la terre disparaît de la vue : la mer forme à cette pointe un profond enfoncement anguleux, tout parsemé de rochers noirs à fleur d'eau, et si serrés qu'on ne peut y voguer qu'en canot. Il est difficile de deviner pourquoi cet amas d'écueils funestes a été nommé Jardins de la Reine ; ils se prolongent au nord-ouest dans une étendue d'une quarantaine de lieues ; on les côtoye en partie pour gagner d'autres jardins non moins lugubres, près desquels se montrent quelques îlots et la petite île des Pins. On ne retrouve la vue de la terre de Cuba que vers le cap Co-

riantes ; elle se montre parée de forêts touffues et aussi peu habitée que celle que l'on a contemplée auparavant. Quand on veut reconnaître particulièrement le cap Saint-Antoine, qui termine à l'ouest cette île si longue, pour de là quitter la route vers ce point et prendre celle du nord, la marche est ralentie par des remous ou contre-courans, tandis que plus au large les courans favorisent les progrès du navire.

Cuba, placée dans une direction très-oblique, à l'entrée du golfe du Mexique, semble se courber à son extrémité nord-ouest, comme pour resserrer les deux côtés du golfe qui sont à ses côtés. Ce cap Saint-Antoine, s'avançant vers le cap Catoche, le plus oriental de la presqu'île de Yucatan, forme un détroit qui n'a guère que quarante-cinq lieues d'ouverture, tandis que le nord de l'île se bombant dans sa courbure, fait, avec la pointe de la Floride, l'autre entrée du golfe, plus étroite que la première.

C'est sur cette côte septentrionale, en face de la Floride, qu'est située la Havane, capitale de l'île, à l'embouchure du Lagida. « En entrant dans le port, dit un voyageur moderne, on aperçoit à gauche le Moro, fort sous le canon duquel tous les bâtimens sont obligés de passer. Son élévation, son étendue, l'artillerie formidable dont il est armé, lui donnent un aspect imposant et

majestueux. Après avoir franchi le passage qui conduit au port, on entre dans un immense bassin de forme ovale, couvert quelquefois de mille à douze cents navires de toutes les nations. A droite d'épaisses murailles dérobent la ville aux regards, et ne laissent voir que le sommet de quelques clochers lourds et massifs qui ne donnent pas une haute idée de la magnificence des édifices, et de l'habileté des architectes qui les ont construits. A gauche on aperçoit quelques maisons du village de la Régla, et dans le fond, des arbres, seul ornement de cette immense nappe d'eau.

Il est à craindre que le port de la Havane qui est sans contredit le plus vaste du golfe du Mexique, ne se comble. On a observé que le canal qui y conduit, s'est rétréci de plus de quarante-sept toises depuis 1750. Il n'avait plus en 1819 que vingt-sept toises et demie de largeur. En 1814 sa profondeur était de vingt-quatre pieds, cinq ans plus tard il n'en avait plus que dix-sept. On a reconnu aussi que l'entrée du port était bien moins profonde qu'auparavant. Il sera facile de remédier au mal quand on voudra mettre aux travaux de la fermeté et de la persévérance.

On remarque dans le port une machine très-ingénieuse à mâter les vaisseaux. Elle fut construite vers la fin du dix-huitième siècle par

Pierre Gatel, Catalan, qui n'en ayant pas été récompensé, mourut de chagrin, laissant une veuve et des enfans dans la misère.

En débarquant on trouve une porte étroite qui conduit à la ville; de la plage à cette porte on ne compte que dix pas, et dès le premier on enfonce dans la boue; en avançant dans les rues, on ne voit pas autre chose, elles ne sont point pavées, et l'on n'a pas ménagé un écoulement aux eaux. Il s'exhale de cette fange une odeur insupportable. L'aspect de la ville n'est pas prévenant; les rues sont droites, mais étroites et sales, les maisons basses et mal construites, les croisées sans vitres; la foule, composée de noirs et de blancs, n'offre que des gens la plupart déguenillés; enfin on est assailli par des nuées de cousins et de maringouins, et en même temps étourdi par le tintamarre des cloches toujours en mouvement. En entrant dans une auberge on trouve d'abord une grande pièce qui ressemble assez à une vaste grange, et qui est presque aussi dénuée de meubles; c'est ce que l'on appelle la salle à manger. De là on passe à de petites chambres à coucher où l'on ne voit qu'un mauvais lit. L'intérieur des maisons particulières est plus singulier. La grande pièce d'entrée est remplie par les voitures et par des lits. C'est à la fois la remise, le salon et la chambre à coucher. Les

portes et les fenêtres en sont constamment ouvertes.

Les places publiques n'ont pas meilleure apparence, et ne sont pas plus propres que les rues ; il n'y a pas, dans une ville située dans un climat aussi chaud, un jardin public, ni même un arbre sous lequel on puisse se mettre à l'abri du soleil.

Les gens riches vont rarement à pied. La chaleur et la boue les obligent à ne sortir que dans des volantes ; c'est une voiture à deux chevaux, conduite par un nègre. Quant aux femmes, quelle que soit leur fortune, l'usage leur défend de marcher, et comme leurs volantes sont plus particulièrement garnies d'un rideau de drap, il est impossible de les apercevoir. Cinq à six cents de ces voitures conduisent chaque jour les gens comme il faut à la redoute qui est située à trois quarts de lieue de la ville. Les premières pièces ne sont occupées que par des tables de jeu, couvertes de tas d'or et d'argent ; des sommes considérables s'y perdent avec une indifférence inconnue en Europe. Les hommes qui tiennent les banques de jeu appartiennent aux familles les plus distinguées de la ville. Cependant les lois menacent les joueurs des punitions les plus sévères ; mais on sait les éluder.

La salle de danse est décorée avec goût et sim-

plicité, et éclairée en bougies. Les dames sont assises en demi-cercle au fond, les homme se tiennent à l'extrémité opposée, et l'on reste ainsi toute la soirée. La danse est dirigée par un maître des cérémonies, et tout s'y passe suivant les règles de la plus stricte étiquette. Le bal s'ouvre par un menuet qui se répète ensuite jusqu'à satiété, parce que dans un pays où le moindre mouvement met en nage, il est plus commode de marcher que de sauter. On peut dire que les femmes ont de beaux yeux noirs, des physionomies pleines d'expression, et de jolis pieds; toutefois il leur manque cette grâce qui séduit au premier coup-d'œil. »

Quoique la Havane présente si peu d'agrément aux étrangers, cette ville est très-importante. Elle est l'entrepôt des relations commerciales de l'Espagne avec le Mexique. Les malheurs de Saint-Domingue ont amené à la Havane et à Cuba une partie de ses infortunés colons. Ils y ont créé un grand nombre de sucreries, et ont appris aux Espagnols à tirer un meilleur parti de cette belle île.

Elle passe pour avoir le sol le plus fertile de toutes les Antilles. Une chaîne de montagnes la traverse de l'est à l'ouest, la divise en deux parties, et envoie au nord et au sud plus de cent-cinquante rivières. Au pied des hauteurs s'ouvrent de belles plaines, la plupart en savanes; les terres

près de la mer sont en général basses et par conséquent inondées dans la saison pluvieuse. Le climat est chaud et sec, plus tempéré que celui de Saint-Domingue, ce qui est dû aux vents du nord et de l'est par lesquels elle est constamment rafraîchie. Il faut en excepter quelques vallées exposées au midi et brûlées par la réverbération des rochers. Les historiens ont beaucoup vanté l'or de Cuba, ses rivières charrient encore des particules de ce métal précieux ; mais ce qui vaut beaucoup mieux, elles sont très-poissonneuses. Cette île a aussi des mines de cuivre ; suivant une tradition, les canons du fort Moro en ont été faits. On a exploité de nos jours de l'argent à Sant-Iago de Cuba, on y a trouvé de l'aimant, des malachites soyeuses, et du cristal de roche de couleur jaune. Dans la juridiction de la Havane on a découvert une mine de fer de très-bonne qualité. Il y a un grand nombre de sources thermales, et des salines très-productives.

En 1763 des émigrés de la Floride introduisirent les abeilles à Cuba ; ces insectes utiles s'y sont tellement multipliés, que les habitans ont pu exporter une quantité considérable de belle cire blanche.

Les montagnes sont couvertes de très-beaux arbres, et l'île a fourni aux chantiers de l'Espagne de magnifiques bois de construction. Son sol

fertile produit en abondance tous les végétaux naturels aux Antilles. On préfère son tabac à celui de toutes les autres parties de l'Amérique. Le monopole des feuilles de cette plante que le gouvernement s'est attribué, a beaucoup nui à sa culture. Celle du sucre s'est beaucoup accrue, ainsi qu'on vient de le dire, et les exportations de cette denrée s'élèvent annuellement à plus de 750,000 quintaux; on y récolte aussi du café, du cacao, du coton et de l'indigo ou anil.

On estime la population de la Havane à 70,000 habitans, et celle de l'île à 722,000, dont 465,000 nègres esclaves. Le gouverneur réside à la Havane. L'ancienne capitale Sant-Iago de Cuba est sur la côte méridionale, au fond d'une belle baie, avec un port sûr et commode; elle est peuplée de 20,000 âmes; elle commerce en sucre et en tabac très-renommé. Les colons de Cuba sont les plus laborieux et les plus actifs des îles espagnoles. Les femmes sont vives et aimables. Dans les campagnes le voyageur est accueilli partout avec bonté. Nulle part on n'exerce mieux l'hospitalité.

ILES LUCAYES.

Après avoir parcouru les Antilles, visitons les Lucayes vers lesquelles Mackinnen dirigea sa course en partant de la Jamaïque : « Ces îles, dit-il, que l'on peut regarder comme unies à la chaîne des petites Antilles par l'intermédiaire de Porto-Rico et de Saint-Domingue, sont situées à une distance considérable sous le vent des premières, et rangées du sud-est au nord-ouest, sur une ligne diagonale qui a près de deux cent trente-cinq lieues d'étendue. On les nomme quelquefois îles Bahama d'après une des plus considérables. Les plus grandes ou plutôt les groupes les plus grands sont au nombre de quatorze : on pense que celui des petites est au moins de sept cents, mais en y comprenant des écueils et des bancs de sable.

Situées dans un des climats les plus sereins, les plus agréables, et pendant la plus grande partie de l'année un des plus délicieux du globe, et favorisées, grâces à la culture, de presque tous les végétaux de la zône tempérée et de la zône torride; il paraîtrait étrange que ces îles n'aient pas été plus habitées, si l'on ne faisait pas réflexion que

la navigation entre leurs différens groupes est si difficile, et leur sol généralement si ingrat qu'elles ont dû peu attirer l'attention.

L'espèce d'oubli dans lequel on les avait laissées piqua ma curiosité, et me les fit examiner avec soin. Elles sont généralement très-basses, leur aspect et leur surface ne varient pas beaucoup. A la plus grande profondeur où les habitans ont creusé, ils n'ont trouvé que du roc calcaire mêlé quelquefois de coquilles. A une petite distance du rivage, un récif de rochers suit, dans beaucoup d'îles la direction de la côte, et forme la limite des sondes ; en dehors de ce rempart, l'Océan est souvent d'une profondeur incommensurable ; en dedans le fond est généralement d'un beau sable blanc, ou varié par les têtes des rochers couvertes de goemon. Ainsi ces petites portions de terre qui bornent l'Océan atlantique au nord-est de Cuba, et qui occupent une surface dont la largeur égale la longueur, s'élèvent presque perpendiculairement d'une profondeur immense, et semblent, si l'on peut en juger par l'apparence, avoir été formées par une accumulation de coquilles ou de petites particules de sable calcaire.

Indépendamment des quatorze îles, toutes désignées par des noms particuliers, on remarque dans l'Archipel des Lucayes le grand et le petit banc de Bahama, deux immenses bancs de sable

qui sont couverts par les eaux de la mer et dont les limites sont marquées par une quantité prodigieuse de cayes et d'ilots : on désigne par le nom de cayes (en anglais *keys* ou *quays*,) de petites îles sablonneuses qui ne s'élèvent pas beaucoup au-dessus de la surface de l'Océan, où il ne croît que quelques buissons et quelques plantes, et qui surtout à une certaine distance des grandes terres nourrissent beaucoup de tortues et d'autres animaux amphibies. Les premières choisissent les endroits les plus tranquilles et les moins fréquentés pour y pondre leurs œufs. C'est le seul objet qui fasse visiter les cayes, où les pirates uniquement ont coutume d'aborder.

Les Lucayes tiendront toujours une place remarquable dans l'histoire du Nouveau-Monde, et même dans celle de la navigation, pour avoir été les premières terres découvertes par Christophe-Colomb lorsqu'il entreprit l'expédition maritime la plus hardie et la plus importante qui eut jamais été tentée.

Leurs principales productions sont le coton, le sel, les tortues, des fruits, du bois d'acajou, des racines et des bois pour la teinture. Les habitans des côtes font de grands profits en donnant du secours aux navigateurs qui font naufrage sur les écueils et les rochers nombreux dont cet archipel est parsemé.

Je dirigeai ma course vers la Providence, île où siège le gouvernement et qui est le centre des affaires des Lucayes; mais le défaut de communications directes avec la Jamaïque m'ayant retenu assez long-temps sur d'autres îles, je profitai de ce retard pour les visiter et les examiner en détail.

Les Lucayes commencent, on peut le dire, très-près de la côte septentrionale de Saint-Domingue. La plupart ont trois noms qui leur ont été donnés successivement par les naturels, les Espagnols et les Anglais; ainsi l'on a de quoi choisir. Les naturels les désignaient généralement par un nom tiré de quelque particularité qu'il n'est pas toujours possible de deviner, l'idiome de cette race d'hommes ayant péri avec eux. Les noms espagnols qui se trouvent sur les anciennes cartes, semblent avoir été arbitraires et transitoires comme leur possession de cet Archipel. Quant aux noms anglais, ceux dont on peut découvrir l'origine sont fondés sur des observations faites par nos navigateurs. C'est à leur caractère inquiet et intrépide que nous sommes redevables de cette colonie dont les plages sablonneuses et bordées d'écueils, abandonnées et évitées par les autres nations maritimes de l'Europe, fournirent pendant plusieurs années à nos marins une retraite qui convenait à leur goût. Ce sont eux ou les Français qui ont nommé îles Turques (*Turk's*

Islands), le petit groupe de *las Amanas* des Espagnols, dénomination empruntée des naturels. Ces îles produisent en quantité l'espèce de cactus nain appelé en anglais tête de Turc; (*Turk's head*), parce qu'on lui trouve de la ressemblance avec un turban. C'est le *cactus coronatus* des botanistes. On prétend qu'un directeur de la poste aux lettres en Angleterre ayant eu à expédier une lettre adressée à un particulier habitant les îles Turques, la mit dans le paquet de Constantinople.

Ces petites îles ont une certaine importance par la quantité de sel qu'on y recueille dans des étangs naturels. La roche calcaire est généralement disposée en couches horizontales. L'action violente de la mer qui a évidemment et peut-être récemment couvert leur surface, la fait paraître comme usée, rongée, percée de trous et d'excavations profondes : c'est par ces fissures que les eaux de l'Océan arrivent pour former dans l'intérieur les vastes mares ou salines que l'on y voit. Elles peuvent devenir une source de gros profits par la facilité avec laquelle on obtient le sel : car dans les premiers mois de l'année, lorsque la chaleur commence à être plus forte, le temps devenant très-sec, le sel se cristallise et forme bientôt une croûte très-solide ; l'on n'a ensuite d'autre peine que de briser cette masse et de tirer le sel sur le bord de l'étang, par le moyen de râteaux ; un seul

homme en peut ramasser ainsi, en un jour, une soixantaine de boisseaux. On peut encore faciliter davantage le travail en faisant de petits compartimens que l'on remplit de l'eau de la mare à mesure que l'on enlève le sel. Les deux principaux étangs sont dans les îles du Grand-Turc et de la Caye Salée. La première a environ douze milles de long sur deux milles de large. Le sol en est sablonneux et peu susceptible de culture. On n'y récolte qu'un peu de maïs. Le principal étang salé a plus d'un mille de longueur.

On n'y compte guère qu'une vingtaine de chefs de famille blancs et une quarantaine d'esclaves; c'est la population fixe. Dans les premiers mois de l'année, lorsque le sel commence à se former, plusieurs habitans des Bermudes viennent périodiquement aux îles Turques pour y ratisser le sel. Le 10 février, le dénombrement de toutes les personnes présentes a lieu : ensuite les étangs se partagent en plusieurs lots qui sont répartis suivant le nombre de bras que chacun a déclaré vouloir employer. Il arrive quelquefois deux cents étrangers, et d'autres fois près de deux mille.

Il y a une centaine d'années que les Anglais commencèrent à fréquenter les îles Turques; les Français voulurent leur en disputer la possession et les y attaquèrent sans succès. Les deux gouvernemens discutèrent plus tard le droit de pro-

priété qui fut décidé en faveur de l'Angleterre.

On y a établi un port franc ; les Américains du nord viennent y chercher du sel moyennant un droit qu'ils payent au fisc anglais. Le produit de cette taxe se monte annuellement à plus de deux mille livres sterling.

En allant vers le nord-ouest, le premier groupe que l'on rencontre est celui des Caïques ; je crois que ce nom, d'origine indienne, dérive peut-être de celui d'une espèce de prunier indigène. Les Caïques sont rangées en forme de croissant dont l'ouverture est au sud, et sont séparées l'une de l'autre par des canaux étroits. Indépendamment des cayes ou îlots situés plus au midi, on distingue la Caïque de l'ouest, celle de l'est, la grande et la moyenne. Le sol de celles du milieu passe pour le meilleur de tout l'Archipel ; dans certains cantons, il consiste en argile. L'on a établi deux plantations de cannes aux Caïques : leur principale production est le coton. Tous les fruits des Antilles y viennent fort bien ; les oranges y sont exquises ; le gros bétail y est plus beau que dans les îles voisines : les cochons y deviennent très-gros.

Depuis la paix de 1783 la culture des Caïques a pris de l'extension, plusieurs loyalistes de l'Amérique vinrent s'y fixer. Elles comptent aujourd'hui quelques centaines d'habitans blancs, et plus

de mille nègres esclaves. Il y a un port d'expédition ; quoique le terrain soit rocailleux et très-inégal, les habitans sont parvenus, par un travail opiniâtre, à y faire des routes praticables pour les voitures.

On y a retrouvé, entre autres vestiges des anciens habitans, des vases d'argile et une hache de pierre ornée d'une tête de dauphin d'un travail assez curieux. On avait découvert dans une cave des crânes qui se réduisirent en poussière dès qu'ils eurent été exposés à l'air. Les premiers colons anglais remarquèrent une route qui traversait une de ces îles. On ne put l'attribuer qu'aux Indiens, car les Espagnols, après avoir exterminé ce malheureux peuple, abandonnèrent son pays en disant qu'il ne valait pas la peine d'être gardé.

Au sud-ouest des Caïques on rencontre les Inagues, mot dérivé de l'espagnol *ene agua* (il y a de l'eau). C'est un objet bien précieux pour les navigateurs qui visitent les îlots et les bancs de sable voisins, tous déserts ou arides.

La grande Inague n'a jusqu'à présent été connue que par les nombreux naufrages auxquels expose sa position à l'entrée orientale du passage entre Saint-Domingue et Cuba. Un récif très-dangereux est situé à une certaine distance du rivage ; des courans violens et irréguliers

poussent constamment et brusquement les navires sur ces écueils.

Je passai devant la grande Inague par une soirée orageuse du mois de février, à l'instant où l'obscurité commençait. Un courant de l'est nous ayant portés bien loin à l'ouest de la ligne directe, je ne pus voir la terre qui est basse. Quelques jours après j'appris que deux navires venaient d'être jetés sur le récif. Le capitaine d'une goëlette de sauvetage, qui me donna cette nouvelle, avait vu leurs canots chavirés. Il supposait que l'équipage avait péri en essayant de se sauver à terre. Ce capitaine ayant voulu s'approcher des bâtimens naufragés, en avait été empêché par la violence du vent et par les brisans. Quel secours d'ailleurs espérer alors de cette île qui n'était habitée que par un banni de Long-Island proscrit pour avoir assassiné de sang-froid son esclave. Des étangs salés attireront peut-être des colons aux Inagues.

A une douzaine de lieues au nord-nord-ouest de l'Inague on rencontre de petites cayes environnées de récifs qui s'étendent en forme de fer à cheval, en laissant un passage à l'est, ce qui fait une espèce de port. Ce sont les Étoiles des cartes françaises; quoiques situées dans des parages si fréquentés, on ne les avait pas encore examinées soigneusement, non plus que l'Inague.

Elles ne sont bien connues que des coureurs de sauvetage, patentés par le gouverneur des Lucayes pour croiser au milieu de cet archipel. Ils ont droit à une rétribution pour tous les objets qu'ils parviennent à sauver. On a dernièrement planté des cocotiers sur une de ces cayes pour servir d'indication aux navigateurs; mais il est douteux que les gens dont le métier est de profiter des désastres des marins imprudens, laissent croître ces arbres. Je fais peut-être tort à ces hommes par une telle supposition qu n'est due qu'aux préventions généralement répandues contre eux. Des malheureux qui ont fait naufrage, les accusent d'une rapacité extrême. Toutefois on ne peut nier l'utilité d'une troupe de gens qui, n'importe le motif qui les dirige, affrontent constamment avec une ardeur et un courage indomptables les dangers d'une mer orageuse pour sauver d'une perte totale les biens et souvent même l'existence de leurs semblables.

Les habitans des Lucayes, avant que les loyalistes des provinces du sud des États-Unis fussent venus s'établir parmi eux, et y eussent introduit la culture du coton, ne connaissaient guère d'autre métier que la mer. On les avait surnommés les *Lambis*, d'après la grande et belle coquille commune sur leurs rivages. Ce sont ces hommes qui avec leurs esclaves courent parmi les écueils

pour sauver ce qui a fait naufrage. On raconte à leur sujet une quantité d'histoires toutes plus merveilleuses les unes que les autres ; je me contenterai d'en rapporter une seule.

Un pêcheur occupé dans son canot à l'ancre à jeter ses filets près d'une île, vers la fin de la soirée fut surpris par un coup de vent qui soufflant brusquement de terre, poussa son canot très-loin au large, quoiqu'il pût faire pour résister. Il perdit la terre de vue, et eut à combattre une houle affreuse qui menaçait à chaque instant de l'engloutir. Il s'attendait au sort le plus affreux, car son canot, ballotté sans cesse, errait à l'aventure. Tout à-coup, au milieu de la nuit, il entend, à quelque distance, le fracas produit par des brisans ; ce bruit qui dans toute autre occasion l'eût glacé d'effroi, fit luire dans son cœur un rayon d'espérance. A peine ses yeux perçant l'obscurité eurent aperçu l'écume des brisans, qu'il fut entraîné dans les rochers, et son canot fut brisé contre les écueils du bord oriental du grand banc de Bahama. Le pêcheur, presque privé de sentiment, fut lancé sur l'île Ragged, petite caye peu éloignée. Le pauvre homme était sauvé de la fureur des flots, mais sur cette plage sablonneuse il n'y avait pas une goutte d'eau ; il n'y croissait que quelques buissons stériles. Accoutumé à plonger pour prendre

des lambis, il parcourut à la nage les environs de l'îlot, et en examinant le fond de la mer, découvrit heureusement une quantité de coquillages suffisante pour le nourrir. Il en vécut pendant près de six semaines ; leur eau étanchait sa soif. Cependant il avait élevé un signal sur le rivage ; plusieurs navires passèrent sans y faire attention. Ce nouveau Robinson s'était déjà si bien accoutumé à son îlot, que lorsqu'on l'en retira, il dit que s'il eût eu sa femme avec lui il y eût mené une vie heureuse.

Lorsqu'en quittant les îles Turques on va au nord-ouest, l'île la plus grande et la plus proche que l'on aperçoit, est Mayaguana ou Mogane, éloignée de vingt-cinq lieues des Caïques et de dix-huit des Étoiles. Elle est encore inhabitée. Je rencontrai trois matelots faisant partie de l'équipage d'un brigantin jeté récemment sur sa pointe orientale ; ils s'estimaient heureux d'avoir trouvé presque aussitôt une goëlette de sauvetage qui les avait tirés de cette île aride et inhospitalière.

Son nom d'origine indienne me semble une modification du mot guana qui désigne une espèce de lézard commun dans cet archipel ; il ne tarde pas à disparaître des terres cultivées ; car il est aisé à prendre, et les nègres sont friands de sa chair.

Les Cayes françaises, îlots très-dangereux sont à huit lieues au nord-ouest de Mogane. La saison de l'hiver n'est pas la plus agréable pour naviguer dans ces mers ; quoiqu'elle n'y soit pas aussi constamment orageuse que dans les latitudes plus septentrionales, et que le vent alisé, inclinant un peu au nord, continue généralement à y souffler. Toutefois le temps y est très-variable, et les courans très-irréguliers.

Durant la première partie de mon voyage, je fus assez heureux de me trouver dans un bon navire monté par d'excellens matelots; d'ailleurs, j'éprouvai une grande surprise en voyant que la navigation, difficile au milieu de ces îles, est souvent entreprise par des marins qui n'ayant jamais visité ces parages, sont fréquemment obligés de s'en rapporter aux cartes et aux instructions nautiques pour trouver leur chemin. C'est notamment le cas des Américains, et par une suite de leur témérité, ces passages dangereux sont parsemés des débris de leurs navires. Le marin le plus expérimenté qui sait combien dans cette saison la direction et la force des courans sont sujettes à des variations fréquentes, ne se fie qu'à une vigilance extrême qui seule peut le mettre à l'abri des dangers.

Après avoir passé la nuit sans dormir, à partager la sollicitude du pilote qui avait sans cesse

l'œil au guet, et à consulter les cartes, malheureusement trop peu exactes, je ressentis une vive satisfaction en apercevant Castle-Island à seize milles au sud-ouest des Cayes françaises. Au lever du soleil nous découvrîmes à quelque distance un grand rocher blanc ressemblant à un vieux château, ce qui fait donner son nom (île du Château) à celle qui se trouve à l'ouest de cet écueil. Quel soulagement j'éprouvai en approchant de la côte, de n'être plus secoué par une mer clapoteuse! Je découvris bientôt la verdure des plantes qui produisait un effet charmant au-dessus de la surface diaphane de la mer.

C'est un bonheur pour les marins quand un trait aussi caractéristique que celui de l'aspect du rocher du Château leur sert à reconnaître une terre; car ceux même qui, comme nous, n'ont jamais vu cette île, peuvent à ce signe seul la distinguer des îlots voisins, nommés par les Espagnols *Mira per vos* (prenez garde à vous); cet avis généralement utile dans cet archipel, l'est surtout dans les environs des Cayes françaises, des Étoiles et de Mogane.

Au nord et tout près de Castle Island est Crooked Island, nommée aussi Fernandez, Sumana, île de la Fortune. Je débarquai sur la partie septentrionale. A quelque distance, des palmistes balançaient leur tête dans les airs. Je marchai le

long de la plage sablonneuse, vers un grand étang où un blanc travaillait avec ses nègres à préparer des compartimens pour faire du sel. Les citronniers sauvages poussaient des rejetons en si grande quantité, qu'ils rendaient presque le passage impraticable; je vis aussi des gardenia chargés de fruits, des mangliers rouges, et d'autres arbres de cette sorte dont les branches entrelacées formaient une voûte épaisse autour de l'étang. Le sol était couvert d'écailles de tourlouroux ou crabes de terre.

Ces îles étaient restées désertes depuis leur découverte. A la fin de la guerre d'Amérique en 1783 des loyalistes s'y établirent; ayant éclairci le terrain, ils le trouvèrent propre au cotonnier, ils cultivèrent donc cette plante. On recueille le coton sur trois mille acres de terre, mis en rapport par les bras de trois mille nègres. Malheureusement plusieurs mauvaises récoltes s'étant succédées, les habitans se voyaient sur le point de leur ruine. Les vents froids, les sécheresses, l'intempérie de l'atmosphère nuisent aux végétaux étrangers que l'on veut acclimater, tandis que ceux qui sont indigènes et inutiles à l'homme, croissent avec une rapidité et une abondance qui le désespèrent. Je trouvai la plupart des plantations abandonnées, et les propriétaires doutant de la possibilité de réparer leurs pertes.

La figure de Crooked-Island, ainsi que l'indique son nom, (île crochue) est très-irrégulière. Sa partie méridionale est coupée par une grande crique; elle est traversée dans sa longueur par une chaîne de collines. Les meilleures terres sont sur leur sommet ou sur leur pente; c'est là aussi que s'élèvent la plupart des maisons des colons.

Les bâtimens qui vont de la Jamaïque en Angleterre ou en Amérique, passent tous devant Crooked-Island; ils s'y arrêtent rarement. Au sud de la partie septentrionale s'étend la Caye longue, grande lisière de terre inculte. Un blanc, aidé d'une quarantaine de nègres, y avait recueilli trente-cinq mille boisseaux de sel, dans l'espace de quelques mois; ce succès avait fait naître aux habitans de Crooked-Island l'idée d'établir des étangs salans le long d'une partie de leur île.

Je visitai une de ses curiosités; ce sont des excavations naturelles dans les rochers; la ressemblance de leurs voûtes immenses avec celles de châteaux en ruines, me rappela les châteaux mystérieux des romans de madame Radcliff. Diverses grottes ont été creusées par les vagues de la mer. On descend dans la caverne principale par une ouverture qui est au sommet; des stalactites pendent de la voûte; des incrustations en couvrent les parois; le figuier sauvage qui aime l'humidité a pénétré par des fissures dans l'inté-



rieur, ses racines barbues forment comme des colonnes entre les fentes de la voûte et des côtés. Les rayons du soleil arrivent dans quelques endroits par l'ouverture supérieure. L'on n'est pas encore parvenu à l'extrémité de cette caverne tortueuse ; les esprits enclins au merveilleux prétendent qu'elle traverse à peu près toute l'île. Le sol était couvert d'une concrétion épaisse de plusieurs pieds, et assez semblable à de la terre végétale, mais n'ayant aucune qualité propre à hâter la végétation. Une personne assez instruite en histoire naturelle a pensé que c'est un amas énorme de fiente de chauve-souris très-communes dans ces souterrains.

Toute la surface de cette île offre des traces sensibles de l'action de l'eau ; à force de laver les rochers calcaires elle a rendu leur surface et leurs inégalités plus douces. Le roc est quelquefois d'une dureté remarquable ; sa cassure est grenue ; il renferme des coquilles généralement bien conservées. Le rivage est ombragé par des lataniers. On trouve dans l'intérieur des lantana et des solanum en arbustes qui forment des buissons épais. Les arbres par un effet de la nature pierreuse du sol et de l'action des vents, sont petits, tortus et noueux. Il y croît des cactus, des myrtes pimens, des canneliers blancs (*vinterania*), des palmistes, des erithales ou bois chandelle, ainsi

nommé d'après sa qualité bitumineuse qui le rend propre à servir de flambeau, et dont les habitans font usage, l'acajou, le gayac, le tamarin, le cotonnier sifflet qui remplace le liége; enfin, ce qui est de la plus haute importance pour des hommes travaillant à la terre à l'ardeur d'un soleil brûlant, la cascarille, si utile dans les fièvres intermittentes. On y voit aussi du ricin et beaucoup d'autres végétaux de ces climats. Le latanier qui couvre les rivages et les territoires sablonneux qui en sont peu éloignés, fournit d'excellens matériaux pour couvrir les maisons et pour construire les cases des nègres. Un arbre moins commun est le bresillet; avant que cet archipel eût des établissemens permanens, il était fréquenté à cause de ce bois que l'on y venait couper. Quand on forma les premiers établissemens dans cette île, on n'y trouva pas de sources d'eau fraîche; on fut donc obligé, en attendant qu'on eût creusé des puits, d'avoir recours à celle que l'on se procura conservée à la base des feuilles de l'ananas perroquet. Les arbres frappent par la délicatesse de leur feuillage et par une odeur aromatique, souvent mêlée d'une exhalaison qui sort des rochers, et semblable à celle que répandent de larges fragmens de corail tirés de la mer. J'aperçus en divers endroits des monceaux de pierres entassés par les anciens habitans. On suppose

qu'ils avaient donné une grande extension à la culture de leur île. On me montra plusieurs de leurs haches; elles sont faites d'une pierre siliceuse qui ne se trouve pas dans cet archipel; on l'avait découverte au milieu des rochers.

Je vis à Crooked-Island un chantier de construction ; il en était sorti un petit navire, on travaillait à un second. Les membrures et les grosses pièces de charpente sont en bois de l'île, notamment en acajou : quant aux bordages il faut les tirer de l'Amérique septentrionale. Le charpentier en chef était un nègre ; des ouvriers de sa couleur travaillaient sous ses ordres. Leur ouvrage était très-bien fait. Ceux des Lucayes manifestent en général plus d'esprit et de dispositions que ceux des Antilles ; le climat moins chaud et moins fatigant , doit y contribuer en partie ; mais la principale cause de ce phénomène vient, sans doute, de la différence de position. Les nègres de Lucayes n'ont à effectuer qu'une tâche journalière qu'il leur est facile de remplir. Dès qu'elle est achevée , ils peuvent disposer de leur temps , suivant leur fantaisie. D'ailleurs le maître lui-même surveille fréquemment ce qu'ils font ; la besogne n'en va que mieux ; et l'on entend moins souvent l'air retentir des coups de fouet appliqués à ces malheureux pour les punir de leur négligence.

Un des fléaux qui s'opposent aux progrès de la

culture dans cette île est la quantité prodigieuse de fourmis; elles dévorent les feuilles des arbres, et en flétrissent l'écorce; tous les moyens que l'on a essayés pour s'en débarrasser ont été inutiles.

L'île d'Acklin est séparée de Crooked-Island par un canal étroit qui peut se passer à gué dans la partie la plus resserrée. J'y fus conduit par un ancien officier qui, après la guerre d'Amérique, s'était retiré du service. Il avait fixé son séjour à Acklin en 1795. Il est difficile de se faire une idée des obstacles qu'il eut à surmonter pour créer son établissement: lorsqu'il arriva dans l'île, elle était déserte. Quelle persévérance pour parvenir à ce qu'il a effectué. Sa maison est située près d'un petit bras de mer vis-à-vis du détroit dont je viens de parler et qui a quelquefois un mille de largeur. En songeant au pays ingrat et aride que j'avais parcouru jusqu'alors, et en calculant les travaux de mon hôte par le temps qu'il y avait mis, que l'on juge de ma surprise, lorsque nous débarquâmes à Acklin, de trouver une voiture qui nous attendait pour nous transporter chez lui: la route longue d'un mille était fort belle; il l'a fait faire. Sa maison était précédée d'un bosquet charmant rempli d'arbres utiles; des orangers étaient plantés de chaque côté du chemin; la plupart avaient malheureusement succombé à l'intempérie du climat. Dans ce moment, les cotonniers étaient en

fleur, la capsule qui contient le duvet précieux se formait. Au milieu du champ se trouvait une caverne ombragée par un figuier sauvage; Acklin en offre plusieurs semblables ; quelquefois elles sont si profondes que l'on a beaucoup de peine à en retirer les chevaux qui s'y laissent tomber en pâturant dans les bois et les savanes.

Je vis sur cette île des pigeons à tête chauve, et de petits perroquets verts ; on mange la chair de ces deux oiseaux, cependant celle du dernier est plus noire et moins tendre. Les rivages sont fréquentés par le phénicoptère ou flamant dont le plumage est d'un rouge de feu. Quand les habitans des Lucayes les prennent petits, ils parviennent à les apprivoiser ; ce qui n'est pas très-pénible, cet oiseau étant d'un caractère doux et docile. Sa chair grasse ressemble à celle du canard sauvage, et a une forte saveur de poisson. Sa langue, quoique délicate, ne m'a point paru mériter les éloges magnifiques que lui ont prodigués les gourmets de l'antiquité.

Je mangeai aussi, chez mon hôte, de la chair de cayman ; elle était blanche et coriace, et ressemblait à celle de l'esturgeon. Il a placé sur un petit îlot voisin des guanos qui s'y sont multipliés ; on en sert également à table.

Le mois de mars s'annonça par une suite de coups de vent violens de nord et de nord-est ;

nous apprîmes qu'ils avaient fait périr plusieurs navires à peu de distance de nous. Ensuite le temps se radoucit, l'influence du printemps se manifesta ; la végétation des arbres qui, durant l'hiver de ces contrées, ne perdent jamais leurs feuilles entièrement, parut plus vive. Les moqueurs firent entendre leur voix.

En février et en mars, le thermomètre varie de 70 à 80 degrés (16° 37′ à 21° 31′). Jamais il ne descend au-dessous de 50° (7° 99′), ni ne s'élève à plus de 90° (25° 75′).

Le 16 mars je profitai d'une occasion pour quitter Acklin, et le 18 je revins à Crooked-Island ; je m'y embarquai sur un petit navire qui sortait de ses chantiers ; le vent soufflait du sud-est ; avant le coucher du soleil, nous aperçûmes Long-Island. On rangea sa côte septentrionale, son nom lui vient de sa dimension en longueur qui est de près de cent milles ; sa largeur n'excède pas trois milles. Les indigènes la nommaient Yuma. Elle était très-fréquentée autrefois par des navigateurs de New-York et des Bermudes qui venaient y chercher du sel. Elle fut peuplée en 1783, et on y cultiva du coton. Depuis, sa population augmenta, on dit qu'ensuite elle a diminué ; parce que les terres se sont épuisées. Long-Island a deux grands étangs salans.

Après avoir doublé la pointe nord-est de Long-

Island, nous fîmes route un peu plus à l'ouest, afin de prendre connaissance de l'île Great-Stocking qui s'étend le long de la côte nord-est d'Exuma et forme son port principal. Nous ne vîmes ni la grande, ni la petite Yuma, ni Watling qui est dit-on la plus fertile des Lucayes.

En naviguant au nord, on trouve à une dixaine de lieues de Long-Island, une petite île bien insignifiante aujourd'hui; c'est Guanahani qui fut nommée San Salvador par Christophe Colomb le 12 octobre 1492; jour où il débarqua pour la première fois sur les terres nouvelles qu'il cherchait. Vanité des choses humaines; cette petite île, dont les noms auraient dû être à jamais respectés, a reçu des Anglais la dénomination bizarre de Cat-Island (île du Chat). Un particulier qui possédait du terrain dans cette île a montré plus de jugement en appelant Columbia une maison de campagne qu'il a fait bâtir près du port où l'on suppose que le plus grand des navigateurs mit pied à terre.

On ne peut s'empêcher de payer un tribut d'admiration à la bonne fortune et à l'habileté de cet homme intrépide, en refléchissant qu'il a heureusement et promptement effectué la traversée de Guanahani à Cuba, que personne n'ose plus faire aujourd'hui par la route qu'il a tenue au milieu des Lucayes. Il est probable que neuf navires sur

dix y périraient sans le secours des cartes, malgré les progrès de l'art nautique. Quoique les naturels du pays aient servi de pilotes à Colomb, ces Indiens habitués seulement à conduire leurs pirogues, ignoraient les précautions qu'il fallait prendre pour un bâtiment qui tirait plus d'eau que ces petites embarcations.

Guanahani est aujourd'hui habitée et cultivée comme les autres Lucayes. On dit que le sol en est fertile.

Après avoir coupé le Tropique près de la grande et de la petite Exuma, nous avons dirigé notre course vers leurs cayes, afin d'avoir connaissance de l'eau blanche du banc, comme les matelots l'appellent avec beaucoup de justesse. L'immense amas de sable appelé le grand banc de Bahama, offre une ample matière aux spéculations du géologue observateur. Je pense qu'il consiste principalement de même que la plupart des rivages des Lucayes, en débris de coquilles plus ou moins usées et arrondies par l'action de l'eau, et réduites en sable. Il occupe un espace de quelques centaines de milles en circonférence, il est borné au sud et à l'ouest par Cuba, et au nord-est par une suite non interrompue d'îlots nommés les cayes qui le séparent de la baie d'Exuma dont on ne peut trouver le fond. On suppose que dans cette partie, il est couvert de quatorze à dix-huit pieds

d'eau : il ne paraît pas que depuis plusieurs années, cette profondeur ait augmenté ou diminué ; le sable couvre probablement d'une certaine épaisseur des roches calcaires, comme on le reconnaît aux pointes et aux fragmens que l'on aperçoit au fond de l'eau, en approchant des îles. Toute la vigilance d'un pilote expérimenté est nécessaire quand on cotoye les cayes, pour empêcher que le navire quand la mer est houleuse, ne frappe contre les rochers qui s'élèvent du milieu des bas fonds, ce qui arrive souvent. Heureusement la couleur blanche du sable et la transparence de l'eau, contribuent à rendre la navigation moins dangereuse et moins difficile, quand on y apporte l'attention convenable.

Il existe entre les cayes plusieurs tranchées ou passes pour allet de la rade d'Exuma au Banc. Ayant éprouvé une forte houle dans l'endroit où l'eau était profonde, et des éclairs continuels dans le nord-est nous donnant sujet de craindre un coup de vent d'équinoxe, nous désirions vivement d'arriver sous le vent des cayes, où nous espérions trouver la mer moins agitée. Quoique nous fussions favorisés par le vent, une marée si forte venait du banc, qu'il fallut pour le moment renoncer à notre entreprise. Continuant donc notre première route, nous avons passé devant une suite innombrable de petites îles qui s'éten-

dent à peu près du nord-ouest au sud-est; il y croît de petits arbres ou des arbustes; nous aperçûmes sur quelques-unes des traces d'habitans.

Après avoir suivi à peu près pendant une centaine de milles la même direction, la chaîne d'îlots en prend une différente et forme un coude. En courant des bordées sur le banc où la mer était clapoteuse et les lames courtes, nous pouvions distinguer de temps en temps beaucoup de têtes de roes brunes sur le sable blanc; alors on les évitait par une marche sinueuse. Notre capitaine, homme intelligent et expérimenté, jugeait avec une précision admirable, à quelques pouces près, de la profondeur à laquelle son navire s'enfoncerait à chaque mouvement; mais occupé pendant quelques minutes à examiner la position de la terre dans le lointain, il se fia à la vigilance d'un nègre, et nous passâmes par inadvertance sur l'extrémité d'un rocher; si dans ce moment on n'eût point, d'après l'avis d'un passager, changé en un clin-d'œil la direction du gouvernail, notre navire eût, à la première lame, éprouvé un choc dont la charpente de bois d'acajou de l'île Crooked aurait pu seule supporter la violence. L'air d'indifférence de la plupart des gens de l'équipage dans cet instant de crise, me fit supposer qu'ils se fient, en cas d'accident, de même que les indigènes, à leur adresse à nager. Cependant, quoique très-près

du fond, nous étions éloignés de quelques milles des Cayes, et j'avoue que j'aurais été très-embarrassé pour y arriver sans l'aide d'une embarcation. Le temps étant devenu très-mauvais, après avoir passé en dedans des Cayes, nous avons mouillé dans un petit port qui nous mettait à l'abri du vent, ce qui me fournit l'occasion de visiter ce coin de terre.

Une des îles où je descendis ressemblait à celles que j'avais vues précédemment, et à celles qui l'entouraient. Le roc calcaire, usé par l'action de la mer, était percé de trous comme un rayon de miel. Le sol était couvert de lataniers, de palmistes nains, de figuiers sauvages, de sapotilliers et d'autres végétaux que j'avais déjà vus à Crooked-Island; du reste il n'y avait pas assez de terre végétale pour inviter à la culture. Des moqueurs égayaient par leur chant la solitude de ces lieux. Les guanas qui n'y sont pas inquiétés, y sont très-nombreux, et en même temps si alertes, que j'eus toutes les difficultés imaginables à leur tirer un coup de fusil. La petite baie abondait en poissons excellens.

En approchant du continent de l'Amérique septentrionale, nous avons éprouvé pour la première fois un vent du nord-ouest qui nous fit rester à l'ancre jusqu'au retour du nord-est. Alors ayant mis à la voile, nous avons bientôt

perdu de vue les petites îles, et continuant à naviguer sur le banc, nous nous sommes approchés de New-Providence. C'était pour moi un spectacle entièrement nouveau, de naviguer au milieu d'une mer sans bornes, et en même temps de distinguer le fond à la distance de quelques pieds.

Quel changement agréable, après n'avoir fréquenté si long-temps que des îles presque inhabitées, ou désertes, d'apercevoir des navires qui se dirigeaient de divers côtés, et d'entendre en même temps à une certaine distance le murmure confus qui annonce l'activité d'une ville bien peuplée.

Le port de New-Providence, auquel on peut attribuer l'origine de la colonie et son importance actuelle, est formé par une longue caye ou langue de terre presque parallèle à la côte, et par plusieurs îles qui le mettent à l'abri des lames. La ville de Nassau est sur la rive méridionale du port. Elle est bien bâtie, ses rues sont tirées au cordeau, on y marche aisément, parce que leur surface a été unie pour en tirer les pierres qui ont servi aux constructions. Le gouverneur des Lucayes y réside. La fréquence des bourasques oblige de ne pas donner beaucoup d'élévation aux bâtimens. Cette ville offre un séjour agréable aux valétudinaires des Antilles. La température y tient

le milieu entre la chaleur extrême de ces îles et l'air vif de l'Amérique septentrionale. L'air y est très-sain pendant presque toute l'année.

La plus grande partie de l'île est couverte de bois, on n'y voit pas beaucoup de plantations de cotonniers ; le commerce fait sa prospérité. Il a lieu principalement avec l'Angleterre, les Antilles et les États-Unis de l'Amérique; l'île tire de ce pays du bétail et des provisions de tout genre.

Une société d'agriculture a été fondée à Nassau; institution qui doit être très-avantageuse pour les Lucayes. Elle a déjà publié des mémoires intéressans, et s'est occupée des causes qui ont fait manquer les récoltes de coton. Les unes sont naturelles, les autres viennent de la faute des colons qui ont trop dégarni le terrain, et par là trop exposé les plantes à l'action des vents.

Il y a aux environs de Nassau des champs d'ananas, des jardins et des savanes. Située un peu au nord du tropique du Cancer, New-Providence jouit d'un climat qui lui permet de cultiver les végétaux des zônes torride et tempérée. J'y ai vu des fraises et d'autres fruits du nord à côté de ceux des Antilles. Une forêt de pins s'y est offerte à mes regards. Je n'en avais pas aperçu plus au sud.

Les vents du nord sont plus frais et plus fortifians à Nassau que dans les Lucayes plus méridionales. On y éprouve quelquefois des tempêtes

affreuses pendant la saison des ouragans des Antilles. En 1800 une centaine de bâtimens furent jetés à la côte dans le port de cette ville ; ce désastre vint de ce que le vent sauta brusquement d'un point de l'horizon à l'autre.

La longueur de New-Providence est à peu près de neuf lieues, on y compte près de deux mille habitans blancs, mille hommes de couleur libres et quatre mille nègres esclaves. Les habitans blancs sont affables et hospitaliers, les femmes ont de la beauté, et une physionomie aimable et spirituelle.

Cette île fut visitée par Colomb le 17 octobre 1492 ; il la nomma Fernandina en l'honneur du roi d'Espagne. Elle fut négligée jusqu'en 1667, qu'un Anglais y ayant été jeté en allant à la Caroline, lui donna son nom actuel en reconnaissance de ce qu'elle l'avait préservé du naufrage. D'après le récit qu'il fit à son retour en Angleterre, quelques aventuriers y formèrent un établissement. Ils nuisaient beaucoup par leurs courses au commerce des Espagnols ; ceux-ci détruisirent la nouvelle colonie ; les pirates se dispersèrent, mais réparant aisément leurs pertes par les mêmes moyens auxquels ils devaient leurs richesses, ils revinrent bientôt à leur asile favori. Plusieurs attaques du même genre ne produisirent d'autre effet que de les animer davantage contre leurs

ennemis, et de rendre leur haine implacable. Cependant la colonie faisait des progrès, et l'on y avait commencé plusieurs cultures. En 1708, les Français s'unirent aux Espagnols; les nègres furent enlevés; les habitans qui s'étaient réfugiés dans les bois, se retirèrent à la Caroline. Toutefois les pirates devenus nombreux et plus formidables, ne cessèrent pas de fréquenter Nassau; et comme l'île était inhabitée, ils s'y livraient après une course heureuse, à tous les excès de la débauche. Enfin leur audace les rendit les ennemis de tout le genre humain; ils ne respectèrent plus aucun pavillon. Les succès de Jean Teach surnommé Black Beard (barbe noire), évcillèrent l'attention publique, et George Ier, roi de la Grande-Bretagne, envoya contre eux en 1717, une escadre commandée par Woodes Rogers. Cet intrépide navigateur n'arriva qu'après la mort de Blackbeard qui avait été tué dans un combat. Les exploits sanguinaires de ce forban ont été racontés par les auteurs qui ont écrit l'histoire des pirates.

Le succès de plusieurs attaques faites par les officiers de la marine royale, et ceux que Rogers obtint, facilitèrent la soumission des pirates qui restaient encore à New-Providence, lorsqu'il entra dans ce port. Les autres habitans secondèrent ses projets; il rétablit l'ordre dans cette colonie,

qui fut bientôt accrue entre autres par l'arrivée de plusieurs familles allemandes expulsées du Palatinat par l'intolérance religieuse.

Les Américains s'emparèrent de New-Providence au commencement de la guerre, et l'abandonnèrent peu de temps après, jugeant que ce n'était pas un poste tenable. Les Espagnols, aidés des Américains, la prirent en 1781, et la gardèrent jusqu'à la paix; mais un officier anglais venu de la Caroline, avant que le traité fût connu, avait réussi par une tentative de bravoure inouïe à la leur enlever.

Après être partis de Nassau, la première terre que nous aperçûmes le lendemain à la pointe du jour, ayant fait route toute la nuit à l'ouest, fut le morne méridional d'une des îles Berry, cayes inhabitées qui s'étendent un peu au nord d'Andros, île située à peu près à dix lieues à l'ouest de New-Providence. Elle est cultivée; on vante beaucoup son bois d'acajou, on dit que les pins y sont communs. Elle avait reçu des indigènes le nom de Saomoto, Colomb lui donna celui d'Isabella.

Entre les Berrys et le canal de Bahama, on trouve le groupe des Bimirry, petites îles célèbres chez les anciens habitans de cet archipel par la vertu extraordinaire d'une fontaine fabuleuse, qui, disaient-ils, rendait la jeunesse aux person-

nes âgées. Toujours avides du merveilleux, les aventuriers espagnols ajoutèrent foi à cette tradition ridicule, et cherchèrent avec empressement cette source surnaturelle.

Sous le parallèle d'Andros, et à peu près à égale distance de New-Providence, on rencontra Eleuthera qui fut connue de bonne heure en Europe par la vertu médicale d'un arbrisseau qu'elle produit, et dont la propriété était de guérir la fièvre; c'est un croton qui tire son surnom de celui de cette île; les fruits de tout genre y abondent; elle en approvisionne le marché de Nassau. Elle est cultivée depuis long-temps. Plusieurs habitans demeurent sur l'île Harbour ou du Havre qui en est voisine. Une autre petite île à peu de distance a reçu le nom d'île d'Albâtre de la couleur blanche des rochers qui bordent sa côte orientale.

Colomb visita toutes ces îles après avoir quitté Guanahani; supposons, continue Mackinnen, que lorsqu'il fut à l'ouest des Lucayes, la force d'un courant portant à l'est, l'eût poussé sur la côte de la Floride, ce qui pouvait fort bien arriver par l'effet d'un vent de sud-est, alors on n'aurait pas pu avoir recours à une dispute de mots pour lui contester la gloire d'avoir découvert le continent de l'Amérique, et son nom illustre eût, en mémoire de sa glorieuse entreprise, désigné la moitié du globe habitable.

En jetant les yeux sur la côte de cet archipel, et en apercevant au milieu d'un nombre prodigieux de cayes, les deux grandes îles de Lucaye et de Bahama, dont les noms ont été employés pour désigner la totalité de ces terres, on s'attend naturellement à les trouver dignes d'un examen particulier; c'est tout le contraire; la Grande-Bahama est inhabitée, et la Lucaye Abaco n'est pas très-peuplée.

Cette dernière île, nommée quelquefois Yucaya, Lucayé ou Lucayoneque, est à une quinzaine de lieues au nord-ouest d'Eleuthera et de l'île Harbour. Elle est entourée de plusieurs petites îles. Little Harbour, sur la côte orientale, est regardé comme un des meilleurs ports de l'archipel.

Notre navire ne tirant pas beaucoup d'eau, nous avons pu ranger de très-près la grande Bahama. Nous longions la côte occidentale; je n'y ai pas aperçu la moindre trace de culture. Il me fut impossible de contempler les bois touffus qui couvrent sa plage sablonneuse, et qui envoyent au loin leurs émanations balsamiques, sans me rappeler le triste destin de cette race innocente d'hommes qui l'habitaient jadis, et que l'avidité insatiable des Européens en a fait disparaître.

En quittant la grande Bahama, nous nous trouvâmes dans le canal de ce nom; c'est par ce détroit que débouchent les eaux du golfe du Mexique; le

courant est si fort, que malgré le vent qui nous était contraire, et une mer très-houleuse, nous allions au nord le long de la côte de la Floride, avec une vitesse extraordinaire.

Je crois qu'il y a peu de parages où la navigation soit plus difficile et plus sujette à des erreurs que dans le voisinage de la côte méridionale de la Floride, où les courans qui viennent de l'est par les canaux des îles Lucayes, se mêlent avec le flot impétueux qui sort du golfe du Mexique. Combien de navires en font tous les ans la fatale expérience! Charlevoix, voyageur judicieux et véridique, qui fit naufrage en 1722 sur la côte occidentale de la pointe sud de la Floride, décrit avec beaucoup d'exactitude ce qui s'y passe journellement. Il dit que le canal de Bahama est le passage le plus dangereux qui soit dans les mers d'Amérique, et que l'on y compte les naufrages par milliers. Les courans et les contre-courans sont irréguliers et se croisent tellement que tandis qu'un navire fait une route, il est souvent emporté dans une direction contraire; ce n'est que lorsque l'équipage aperçoit les brisans ou les navires de sauvetage qu'il est persuadé de sa position désesperée. De plus la côte est partout très-basse, et le vent alisé y porte directement.

Ce courant, désigné en anglais par le nom de *Gulf-Stream*, se reconnaît dans toute son étendue.

par le degré de température de ses eaux. Si on y plonge le thermomètre à une certaine profondeur, il monte beaucoup plus haut que lorsqu'on l'enfonce dans la mer de chaque côté; ce qui n'est pas surprenant, puisque cette immense masse d'eau vient de régions plus méridionales que la portion de l'océan qu'elle traverse.

Nous entrâmes bientôt dans la latitude des vents variables; un vent doux du sud-ouest qui en été règne généralement le long de la côte des États-Unis, nous fit entrer dans la baie de Charleston où je débarquai heureusement.

Le courant du Golfe ou *Gulf-Stream* dont Mackinnen vient de parler fut remarqué, dès le seizième siècle, par Drake navigateur anglais qui devina sa cause. Ce fut en 1776 que les belles observations de Franklin et Blagden fixèrent l'attention des physiciens sur cette masse d'eau. Sa direction devint un objet important de recherches qui donnèrent lieu d'embrasser ce phénomène dans sa généralité.

Le vent alisé en poussant les eaux de l'océan atlantique entre le tropique et la ligne, depuis les côtes d'Afrique à l'est jusqu'à celles de l'Amérique à l'ouest, les fait arriver à travers les détroits des Antilles jusqu'aux côtes de Mosquitos et de Hon-

duras qui prolongées du sud au nord leur bouchent le passage. Alors ce courant arrêté par cette digue se porte d'abord au nord-ouest, et les eaux passant dans le golfe du Mexique par le détroit que forment le cap Catoche et le cap Saint-Antoine, suivent les sinuosités de la côte du Mexique, de la Vera-Cruz à l'embouchure du Rio-del-Norte et de là aux bouches du Mississipi, et aux bas fonds situés à l'ouest de l'extrémité méridionale de la Floride. Après ce grand détour à l'ouest, au nord, à l'est et au sud, le courant se porte de nouveau au nord, en se jetant avec impétuosité dans le canal de Bahama entre la côte orientale de la Floride et les Lucayes. Des navigateurs y ont observé, au mois de mai, sous les 26 et les 27 degrés de latitude, une vitesse de 80 milles en vingt-quatre heures, ou de cinq pieds par seconde, quoique le vent du nord soufflât avec une force extraordinaire.

Au débouquement du canal de Bahama, le Gulf-Stream ou courant de la Floride, se dirige au nord-est. Sa vitesse ressemble à celle d'un torrent; elle y est quelquefois de cinq milles par heure. La température élevée des eaux, leur forte salure, leur couleur bleu-indigo, les traînées de goemon qui couvrent sa surface, de même que la chaleur de l'atmosphère environnante, très-sensible en hiver, le font reconnaître; sa vitesse diminue

vers le nord, en même temps que sa largeur augmente, et que ses eaux se refroidissent. Elle n'est que de quinze lieues vis-à-vis du banc de Bahama, tandis que sous les 28° 30′ de latitude elle est déjà de dix-sept lieues; et sous les 36° de quarante à cinquante lieues. La rapidité du courant atteint trois à cinq milles par heure, dans les endroits où il est le plus étroit; elle n'est plus que d'un mille en avançant vers le nord.

Les eaux du Mexique, entraînées avec force au nord-est, conservent à un tel point leur haute température, que sous 40 et 41° de latitude, on les trouve encore de 18 degrés, tandis que hors du courant la chaleur de l'océan à sa surface est à peine de 14 degrés; ainsi elle est égale à celle que les mers des tropiques offrent par 18° de latitude.

Sous 41° 25′ de latitude et 67° de longitude, le courant atteint près de quatre-vingts lieues marines de largeur. Là, il se dirige tout d'un coup à l'est, de manière que son bord occidental en se recourbant, devient la limite septentrionale des eaux courantes, et qu'il rase l'extrémité septentrionale du grand banc de Terre-Neuve que Volney appelle très-ingénieusement la barre de l'embouchure de cet énorme fleuve marin. Les eaux froides de ce banc qui, selon les expériences de M. de Humboldt, ont une température de 7 ou 8

degrés, offrent un contraste frappant avec les eaux de la zône Torride, poussées au nord par le courant du golfe dont la température est de 17 à 18 degrés. Dans ces parages, ajoute ce savant observateur, la chaleur se trouve répartie dans l'océan d'une manière étrange; les eaux du banc sont de 9 degrés plus froides que la mer voisine, et cette mer est de 3 degrés plus froide que le courant. Ces zônes ne peuvent se mettre en équilibre de température, parce que chacune d'elles a une source de chaleur ou une cause de refroidissement qui lui est propre et dont l'influence est permanente.

Depuis le banc de Terre-Neuve ou depuis les 52° de longitude, le courant du golfe continue à se porter vers l'est et l'est sud-est: les eaux y conservent encore une partie de l'impulsion qu'elles ont reçue près de mille lieues plus loin dans le détroit de la Floride entre Cuba et les bas-fonds au sud-ouest de la pointe de la péninsule. Sur le méridien des îles de Corvo et de Flores, les plus occidentales des Açores, le torrent occupe une étendue de mer de cent soixante lieues de large.

Depuis les Açores le courant de la Floride se dirige vers le détroit de Gibraltar, l'île de Madère, et le groupe des Canaries. Au sud de Madère, on peut suivre sa direction au sud-est, et au sud-sud-est, vers les côtes de l'Afrique entre le

cap Cantin et le cap Bojador. Dans ces parages, un vaisseau resté en calme, se trouve engagé sur la côte quand il s'en croit encore très-éloigné, d'après l'estime non corrigée par les observations. Par 25 et 26° de latitude le courant se dirige d'abord directement au sud puis au sud-ouest. Le cap Blanc qui est après le cap Vert le promontoire le plus saillant de la côte occidentale d'Afrique paraît influer sur cette direction, et c'est sur son parallèle que les eaux dont on vient de suivre le cours depuis les côtes de Honduras, se mêlent au grand courant des tropiques pour recommencer le tour d'orient en occident.

On a observé que dans la traversée d'Europe aux îles Canaries, on entre, depuis les 39° de latitude, dans le courant qui entraîne les vaisseaux vers le sud-est. C'est ce mouvement qui jete sur les côtes inhospitalières du Sahara tant d'infortunés dont les relations nous ont fait connaître cette contrée affreuse.

LIVRE IV.

VOYAGES EN AFRIQUE.

SAHARA.

Naufrages de Saugnier, Follie, Brisson, Padock, Adams, Riley, Cochelet.

La côte occidentale d'Afrique depuis le 32me jusqu'au 18me degré de latitude septentrionale, ou depuis le cap Boyador jusqu'au-delà du cap Blanc, n'offre qu'une suite de dunes immenses de sable mobile; il est apporté de plusieurs lieues de distance dans l'intérieur par les vents qui en remplissent l'atmosphère et la mer. En effet, le fond de l'océan, n'est là qu'un vaste banc de sable qui se prolonge fort loin au large; et l'habitant farouche de ces rivages s'avance quelquefois à une demi-lieue en mer sans que l'eau lui monte au-delà des genoux.

Ce banc de sable a une lieue à deux lieues de largeur, et le rivage s'élève à peine au-dessus du

niveau de la mer de Ouadi Noun au cap Bojador. C'est sur cette plage funeste que, poussés par les courans de l'océan Atlantique, et entraînés par les vagues, tant de navires échouent tous les ans; l'atmosphère voilée par une brume épaisse rend le danger encore plus terrible en cachant son approche.

Le cap Blanc n'est qu'une pointe sablonneuse et plate qui, dénuée d'arbre, de verdure, de toute marque particulière, est, malgré son importance pour les navigateurs, très-difficile à reconnaître au milieu de cette côte partout blanche, unie et aride. Des bancs de sable se sont aussi accumulés dans ses environs, notamment au sud, où le plus grand banc, décrivant un demi-cercle vers le cap Mirik, ne laisse entre ses extrémités, et le continent que des passes périlleuses conduisant dans la baie d'Arguin, remplie aussi d'écueils sablonneux et bordée de dunes.

L'aspect uniforme de cette côte aride se retrouve dans l'intérieur du pays qu'elle borne. Le sol rocailleux qui en forme le fond est couvert de silex, de cailloux roulés, de sable mouvant que le vent entasse en dunes rangées les unes près des autres comme les vagues de la mer qu'il agite également; qu'il disperse et transporte ailleurs, qu'il élève en nuages à une si grande hauteur, que le soleil en est obscurci. Tantôt cette surface est entrecoupée de collines rocailleuses qui renferment

d'énormes couches de sel gemme blanc comme la neige; tantôt elle est sillonnée par des vallées où l'on n'aperçoit également que du sable transporté çà et là au gré des vents, et que le moindre contact d'un corps étranger met en mouvement. Quelquefois le sol est formé d'une terre argileuse et rougeâtre durcie par la chaleur.

On y rencontre à peu de distance de la rive droite du Sénégal des roches très-considérables de couleur noire, contenant du fer natif.

La température de ce désert est brûlante, aucun abri naturel n'y met l'homme à couvert des ardeurs d'un soleil vertical; aucun ruisseau n'y coule pour étancher sa soif. Quelques puits épars à de grandes distances les uns des autres contiennent généralement un peu d'eau bourbeuse, saumâtre ou fétide qu'il faut avec beaucoup de peine puiser à une grande profondeur ; si le sable vient combler cette misérable source, ce n'est qu'après un travail prodigieux qu'on peut la retrouver.

Dans les endroits où il y a un peu d'humidité on voit croître quelques plantes dures et sèches, aromatiques ou amères, et quelques arbrisseaux ; la plupart de ces végétaux sont épineux. Cependant des espaces quelquefois assez considérables, arrosés par des sources d'eau vive, revêtus d'une belle verdure et ornés de palmiers, sont épars au milieu de cette mer de sable. On les nomme des

oasis ; on en compte un plus grand nombre dans la partie orientale du Sahara que dans l'occidentale. Ces cantons fertiles et habitables ont une population fixe. On ne rencontre que peu d'animaux au milieu de ces déserts. Des troupes d'autruches les parcourent : les bords en sont fréquentés par les lions, les pantères, qui font la guerre aux gazelles, et par des serpens.

De même que sur l'océan l'on voit des trombes d'eau, de même sur cette mer sablonneuse on voit des nuées de sable qui, tantôt courent avec rapidité et tantôt s'avancent avec une majestueuse lenteur. Quelquefois elles s'éloignent avec une telle vitesse, que bientôt on les aperçoit à peine, et qu'elles ne paraissent plus que comme des rubans qui flottent dans l'air au gré du vent, mais dont l'extrémité inférieure touche toujours à la terre. Quelquefois leurs têtes s'élèvent à une si grande hauteur, qu'elles se perdent dans les nuages ; souvent ces trombes se brisent très-haut, et ce volume immense de sable se disperse dans les airs, d'autres fois elles se rompent dans leur milieu, et le bruit que cette rupture occasione est aussi fort que celui de l'explosion d'une mine. Ce sont ces nuées de sable qui, chassées au-delà même du continent jusque sur la surface de l'océan, apparaissent aux navigateurs comme d'épais brouillards.

Pendant la plus grande partie de l'année l'air desséché et échauffé conserve l'apparence d'une vapeur rougeâtre. La pluie qui tombe, depuis août jusqu'en octobre, ne s'étend pas à toutes les parties du désert, d'ailleurs, elle est bientôt absorbée par le sable, et il ne reste pas le moindre vestige d'humidité. Quelquefois un vent léger, passager et rapide s'élève et suffoque les hommes et les animaux qui ne se tournent ou ne se jettent pas assez promptement à terre pour éviter son souffle mortel. C'est ainsi que périssent des caravanes entières qui courent aussi le risque d'être ensevelies sous la chute des énormes colonnes de sable; car ce pays affreux a des habitans, et il est traversé en plusieurs sens par des troupes de marchands que l'espoir du gain excite à braver tous les périls dont les menace sa traversée.

On désigne généralement par le nom de Maures les tribus qui vivent éparses dans le désert, et qui diffèrent essentiellement des hommes du même nom qui habitent les villes situées entre l'Atlas et la mer. Tous ces Maures ont peut être une origine commune; mais les usages, les mœurs, la langue surtout prouvent que les Maures du désert, ont par leur mélange avec d'autres peuples acquis le caractère particulier qui les distingue.

On a pensé que l'on pouvait reporter l'époque de la population du désert à l'époque où les Maures chassés par les Arabes conquérans furent contraints de leur abandonner les bords de la mer. On a supposé qu'alors la force du naturel, l'habitude d'une indépendance absolue, et peut-être le besoin de conserver les mœurs de leurs ancêtres, les portèrent à émigrer dans un pays que la nature a rendu inhabitable. Ils furent ensuite obligés d'aller chercher un refuge dans une contrée plus éloignée, lorsque les Turcs vinrent à leur tour chasser les Arabes de la côte maritime, et les forcèrent à leur laisser les terrains les plus fertiles. Ces derniers se retirèrent alors avec leurs troupeaux dans des lieux d'où il n'était pas aisé de les chasser; ils habitent surtout le mont Atlas, et occupent son revers méridional jusqu'au désert; ils vivent séparés des autres peuples, et ils ont encore la prétention de parler l'arabe dans toute sa pureté; ils ont d'ailleurs conservé un goût très-remarquable pour l'astronomie et la poésie.

Mais en prenant forcément cette retraite, ils poussèrent devant eux ces Maures qui se font nommer Maures des campagnes par leur mépris pour ceux qui ont adopté les mœurs et les usages des villes; ce sont là ceux qui s'enfoncèrent au milieu de ces plaines de sable où on les trouve encore aujourd'hui.

Ils sont distribués en tribus très-nombreuses, et plus ou moins considérables, indépendantes les unes des autres, et ayant chacune leurs chefs. Chaque tribu est divisée en hordes, et chaque horde campe dans les cantons les plus propres à fournir des pâturages pour la nourriture des bestiaux, de sorte que jamais une tribu entière n'est réunie sur le même point.

Dans la partie du désert la plus rapprochée de l'Océan habitent les Ouadelim, les Monslemines, les Mongearts, les Lubdessebas ; plus loin dans l'intérieur, les Ludamar-bir et les Ghedinyoum ; enfin près du Sénégal les Bracknas, les Trarzas et les Darmancous.

Quelques-unes de ces tribus sont formidables, elles ont porté leurs brigandages jusque dans l'empire de Maroc, et se sont fait redouter du souverain. Quelques-uns de ces Maures sont grands, bien faits, forts et vigoureux ; ils ont en général les cheveux hérissés, la barbe longue, le regard furieux, de grandes oreilles pendantes et les ongles aussi longs que des griffes, ils s'en font une arme terrible. Les Ouadelim, plus fiers, plus arrogans, plus guerriers, plus portés au pillage, répandent la terreur partout où ils passent.

Ces peuples vivent sous des tentes qu'ils transportent à volonté. Elles sont de forme ronde, et leur sommet est conique ; elles sont couvertes

d'une étoffe de poil de chameau, si bien tissue et si serrée que la pluie ne la pénètre jamais. Les femmes la fabriquent après avoir filé le poil de chèvre et de chameau; elles attachent chaque fil de chaîne à un piquet à terre, et avec de petits bâtons elles croisent des fils pour passer la trame; elles travaillent assises à terre; elles préparent aussi les cuirs dont on fait les selles, les brides, les sacs et divers autres objets. Elles sont continuellement occupées, et les hommes, lorsqu'ils ne sont point à la guerre, ne font que dormir ou fumer la pipe. Quelquefois l'intérieur de ces demeures est séparé par de petites cloisons faites avec des peaux.

L'ameublement consiste en de grands sacs de cuir où l'on renferme quelques mauvais haillons, et des morceaux de féraille. On y joint parfois de petits coffres qui deviennent l'objet de la cupidité de toute la peuplade, et même des plus proches parens du propriétaire. Quelques outres de peaux de bouc pour garder le lait et l'eau, des gamelles et des écuelles, un pot de terre pour faire cuire le lait ou le grain, une cuillère à pot, un couteau de bois, des bâts pour les chameaux, deux grosses pierres pour moudre l'orge; une autre moins forte pour enfoncer les piquets des tentes; tout cela est d'un côté, ils couchent de l'autre. Leur lit n'est qu'une natte,

faite avec beaucoup d'art, de brins de jonc, et recouverte d'un cuir tanné ou de la peau de quelque animal, tannée et peinte de diverses couleurs, et dont la superficie est déchiquetée légèrement, et forme toutes sortes de dessins très jolis. Ils ont aussi des oreillers faits dans le même genre, de la grandeur et de la forme d'un porte-manteau. Les sacs où ils mettent leurs vêtemens et leurs marchandises, les selles des chevaux, les fourreaux des pistolets, et jusqu'à des espèces de guêtres pour monter à cheval, sont façonnés dans le même goût. Ils ont aussi des tapis grossiers pour se couvrir, et une petite chaudière de cuivre non étamée, tels sont les meubles qui distinguent les riches des pauvres.

Les femmes sont chargées des soins du ménage, elles préparent le mil, apprêtent les viandes, portent l'eau, soignent le bétail et les chevaux qui logent toujours sous la même tente. Dans les familles aisées, où il y a des esclaves nègres, elles s'en font servir, ce qui ne les dispense pas d'être les servantes de leurs maris. Rien de plus arrogant qu'un Maure avec sa femme. Elle lui présente l'étrier quand il monte à cheval, elle n'est point admise à ses repas, elle se retire jusqu'à ce qu'il l'appelle pour lui en donner les restes. Elle est en quelque sorte sa propriété. Un Maure ne se marie que lorsqu'il a le moyen d'a-

cheter sa femme. Les pères vendent leurs filles, et celui qui en a le plus grand nombre est le plus riche. Le prix convenu est toujours payé d'avance. Le mari peut répudier sa femme; et dans ce cas on ne lui rend pas ce qu'il a donné. Cependant ce divorce ne peut avoir lieu qu'après en avoir obtenu le consentement des anciens de la horde. Ils ne le refusent jamais, ce qui réduit la demande à une simple formalité.

Quoique très-libres dans leurs gestes et leurs propos, quoique maltraitées par leurs maris, ces femmes ne leur sont pas moins fidèles; il est très-rare qu'elles enfreignent la foi conjugale. Dans ce cas, la coupable est chassée de la tente, et sa famille venge ordinairement dans son sang l'outrage qu'elle a fait à celle dans laquelle elle était entrée.

Les Maures, comme tous les peuples peu civilisés, croient que les femmes sont d'une espèce inférieure à la leur. Ils ont d'ailleurs sur leur beauté des idées absolument opposées aux nôtres. Il faut pour qu'une femme attire leurs hommages qu'elle soit extrêmement grosse; ils ne font cas que de la corpulence. Celles qui n'ont besoin que de deux esclaves pour les soutenir dans leur marche, ne sont jugées dignes que du second rang; mais celles qui ne peuvent se mouvoir et qu'il faut transporter sur des chameaux, sont regardées comme des beautés parfaites, surtout si elles ont



les dents tellement longues qu'elles leur sortent de la bouche.

Ce goût des Maures pour les beautés massives, fait que les femmes prennent de bonne heure le plus grand soin pour acquérir un embonpoint excessif. Les jeunes filles sont obligées d'avaler tous les matins du couscous, c'est-à-dire une espèce de bouillie de mil, détrempée avec du bouillon ou du lait, et plusieurs jattes de lait de chameau; il faut bon gré malgré qu'elles prennent cette nourriture; si elles s'y refusent, on a recours aux coups pour les forcer à obéir. Heureusement cette violence n'occasione ni maladie, ni indigestion. Il n'en résulte que ce degré d'embonpoint qui, aux yeux des Maures, est le comble de la perfection.

A cela près, on s'occupe fort peu des jeunes filles; leur éducation est totalement négligée. Ces peuples comptent pour rien les qualités morales.

Les garçons sont traités avec moins d'indifférence. On leur apprend ordinairement à lire et à écrire l'arabe; dès qu'ils peuvent agir, ils ont droit aux marques de respect des femmes : leur mère même ne mange plus avec eux. On les exerce de bonne heure à se servir adroitement du poignard, à déchirer avec leurs ongles les entrailles de leurs adversaires, à colorer le mensonge des apparences de la vérité.

La pluralité des femmes étant admise parmi les Maures, on voit peu de ménages dans lesquels il y ait moins d'une douzaine d'enfans. Les femmes qui vivent quelquefois ensemble sous la même tente, n'ont aucune jalousie entre elles.

La tente destinée à recevoir deux nouveaux époux est surmontée d'un petit pavillon blanc. Le futur a le front ceint d'un bandeau de la même couleur. Ce symbole de la virginité le décore toujours, n'importe qu'il soit jeune ou vieux, qu'il se marie en première ou en sixième noces. Le jour de la cérémonie, l'époux fait tuer un chameau pour régaler les convives; la mariée, les femmes et les jeunes filles dansent toute la journée autour de l'homme qui joue du tambour; les mouvem ns de leur danse sont d'une indécence extrême. Elles dansent seules et l'une après l'autre. Celle qui entre dans le rond, tend le cou en avant, tourne la mâchoire en tout sens, et fait des grimaces effroyables auxquelles les autres répondent avec une précision étonnante. Tous les spectateurs battent la mesure en frappant une main avec l'autre; toute la troupe passe ainsi le temps à se réjouir.

Le lendemain la nouvelle mariée est séparée de son époux; ses amies la lavent de la ceinture aux pieds, la peignent, lui tressent les cheveux, lui rougissent les ongles, et la parent d'une robe

neuve. Elle fait ainsi ses visites dans le camp ; le soir elle est reconduite à la tente de son mari.

Malgré la sujétion dans laquelle les Maures tiennent leurs femmes, ils les aiment beaucoup ; ils se plaisent à les voir bien parées, ils ont également une grande affection pour leurs enfans ; et sont payés de retour. Il paraît difficile de concilier ces sentimens de tendresse avec la conduite dure et même barbare, et l'empire absolue que le chef de la famille exerce sur elles. À la moindre faute il corrige les coupables avec une rigueur révoltante ; les filles sont toujours les plus maltraitées.

Rien de comparable à la joie des parens lorsqu'il naît un garçon. La mère n'a besoin ni d'accoucheur ni de sage-femme pour l'assister ; le plus souvent elle est seule au moment où elle accouche ; étendue sur le sable ou sur sa natte, elle y dépose son enfant, prend du lait pour se fortifier, et reste couchée dans sa tente. Celle qui a eu le bonheur de mettre au monde un garçon, se barbouille le visage de noir pendant quarante jours pour manifester son allégresse : à la naissance d'une fille, elle ne se noircit que la moitié de la face, et pendant vingt jours seulement. Une Mauresse ainsi déguisée fait horreur, il est difficile d'imaginer un objet plus rebutant.

L'habillement des Maures est fort simple ; les riches portent des caleçons et des pagnes ; c'est

un morceau de toile de coton bleue d'environ une aune et demie de long, dont ils font une espèce de chemise sans manche et sans couture, un seul point fixe les côtés ; un trou au milieu sert pour passer la tête ; au moindre vent ils n'ont plus rien sur le corps. Quelquefois ils la croisent sur l'estomac avec une ceinture. Plusieurs Maures du milieu du désert ne sont vêtus que de peaux de chèvres cousues ensemble. Les Maures passent entre la ceinture et la casaque un poignard ou coutelas, quelquefois deux ; comme ils n'ont point de poches, ils mettent dans leur sein tout ce qu'ils portent avec eux. Ils attachent à leur ceinture un mouchoir dont ils se servent pour s'essuyer le visage et les mains ; ceux qui sont d'une propreté plus recherchée, en ont deux. La plupart des Maures vont la tête, les jambes et les pieds nus ; leur chevelure a quelque chose de très-pittoresque et donne à leur tête un caractère très-extraordinaire ; leurs cheveux qui sont longs et unis comme ceux des Européens, ne descendent jamais plus bas que la naissance du cou ; ils sont naturellement abondans et bouclés, de sorte que la tête d'un Maure est magnifiquement ornée d'une chevelure qui forme un grand nombre de boucles naturelles, dont l'on ne saurait imiter ni l'abondance, ni la belle irrégularité ; leur couleur est du châtain le plus foncé et presque noire. Les autres se chaus-

sent avec des pantoufles de maroquin, quelquefois même avec des brodequins, et se coiffent la tête d'un morceau de toile blanche qui leur tient lieu de turban. Ils s'enveloppent aussi d'un barnus, espèce de manteau de laine blanche d'un tissu très-fin et très-serré qui leur vient de Maroc ou de Tunis ; il est ample et terminé à un de ses coins par un capuchon pointu auquel pend un cordon assez long avec une houppe. Ils ne portent de sabre qu'à la guerre, alors ils les tiennent à la main ou les passent dans leur ceinture, car ils ne connaissent pas l'usage des baudriers; on leur en a porté en présent de richement brodés, ils ont dédaigné de s'en servir dans les combats; ils en font parade lorsqu'ils visitent les établissemens européens le long du Sénégal. Quand ils montent à cheval les chefs ont des bottines, une masse d'arme à l'arçon de la selle, une lance ou une sagaye à la main; les autres sont presque nus, toujours armés de fusils, de flèches, ou de lances. Leur parure consiste à avoir de belles armes et un chapelet de gros grains de verre imitant le cristal.

Les jeunes filles vont absolument nues jusqu'à l'âge de la nubilité, l'habillement des femmes est ordinairement composé de deux pagnes de toile le plus souvent bleues, plus amples que celles des hommes; d'autresfois elles sont rayés de différentes couleurs. L'une des pagnes couvrent le haut du

corps jusqu'aux genoux ; elles s'en entourent et en rassemblent les bouts sur la poitrine près des épaules où les arrêtent, les pauvres avec de longues épines qui leur servent d'épingles, les riches avec des agrafes d'argent, auxquelles elles pendent des amulettes qu'elles nomment téré, c'est-à-dire écriture ; les uns de métal, d'autres en cuir avec des griffes de lion et des serres de vautour. Du moment qu'elles ont mis cette robe elles ne la quittent plus jusqu'à ce qu'elle tombe en lambeaux. Leur coiffure est composée d'un bandeau de toile de coton blanche dont une partie plus large que le reste, leur sert à couvrir leur visage, soit quand elles vont au soleil, soit quand elles paraissent devant des étrangers ; elles ne laissent alors voir que leurs yeux ; celles qui habitent près des rives du Sénégal ne poussent pas si loin la retenue, et se montrent souvent à visage découvert aux yeux des Européens.

Elles mettent en plusieurs tresses leurs cheveux qu'elles ont fort longs et extrêmement noirs, et les ornent de grains de verroterie, de succin, de corail, de coquillages, enfin de tout ce qu'elles peuvent ramasser et y attacher ; les unes laissent pendre ces tresses, et en nouent seulement deux sur la poitrine, d'autres en font des rouleaux qu'elles arrêtent sur la tête, et que les vieilles enveloppent d'une petite bande de toile bleue

qu'elles font repasser sous le menton pour l'attacher de l'autre côté.

Elles sont chaussées de sandales ou de pantoufles de maroquin dont la couleur est toujours rouge ou jaune ; les oreilles, le cou, les poignets et les bras sont ornés d'anneaux d'or ; et autour des reins, immédiatement sur la peau, elles portent de larges ceintures de huit et dix rangs de filières de corail, de verroterie et quelquefois de clous de girofles.

Dans leur jeunesse, elles sont bien faites, d'une tournure élégante et gracieuse ; elles ont moins de gorge que les négresses et d'une forme plus agréable. Leurs traits réunissent les charmes de la régularité, de la finesse et de la douceur ; elles sont d'une taille ordinaire, leurs yeux sont noirs, grands et très-brillans ; leur teint bruni par l'effet d'un climat ardent, sans être animé, ne manque pas de vivacité. Elles mettent une teinte de bleu aux paupières et aux joues, et se rougissent les ongles.

Naturellement bonnes, elles se gâtent par l'effet des mœurs dépravées des hommes auxquels elles appartiennent. Dès l'âge de vingt ans leurs attraits, leur fraîcheur, leurs grâces, tout est déjà flétri. Il en est ainsi, en général, de toutes les femmes que les Maures traînent à leur suite dans leurs voyages ; celles qui ont plus de quarante ans sont

des êtres hideux, dont le caractère est aussi méchant que leur laideur est dégoûtante.

Si quelques Maures sont grands et bien faits, le plus grand nombre ne présente que des traits farouches, et le commerce habituel que ceux du Midi ont avec les nègres d'Yolofs et Foulas, produit des alliances dont les résultats sont de dénaturer le caractère primitif de leur race; ceux-là sont grands, souples et bienfaits aux jambes près qui sont grêles et cagneuses; leur front est plus saillant, leur nez plus rond, leurs lèvres plus grosses, leurs yeux plus doux, et leur couleur d'un rouge fortement chargé de noir.

Ce qui est fort remarquable, c'est qu'un des caractères dominant parmi ces Maures des contrées méridionales du désert, est celui qu'on observe dans la physionomie et dans la conformation des habitans du désert au nord de l'Arabie; beaucoup de ces sauvages ont le corps maigre, les cuisses et les jambes sèches, l'épine du dos légèrement courbée, le visage long et cavé, les yeux enfoncés, mais vifs et spirituels, le nez mince et pointu, l'allure légère et active, le langage bref, prompt et animé. Ils gesticulent beaucoup; leur contenance est noble, ferme et assurée, et quoique leur caractère soit bien connu, quoiqu'on sache qu'ils sont astucieux, perfides et cruels, qu'ils sont dangereux par la facilité avec laquelle ils devien-

nent traîtres et même féroces toutes les fois que leur intérêt les y invite, et qu'en général ils ne méritent aucune confiance ; cependant les voyageurs qui les ont le mieux dépeints conviennent qu'on trouve leur maintien naturel, et que la plupart de ceux que l'on voit répondaient si bien aux idées que l'on se fait d'hommes absolument indépendans et libres, que l'on a de la peine à se défendre de la confiance que l'on se sent pour eux.

Leur langage est un arabe très-grossier, il paraît cependant que sa rudesse tient plus à leur prononciation qu'à la corruption de la langue même, puisque plusieurs de ces Maures la parlent très-purement, et se font très-bien comprendre de leurs compatriotes.

Leur religion est l'islamisme, et ils sont musulmans fort zélés ; mais, comme on doit s'y attendre chez des hommes dépravés, ils sont ridiculement superstitieux.

Ils n'ont point de temps fixes pour la circoncision ; cette cérémonie n'a ordinairement lieu qu'après l'âge de douze ans. Dans le désert il n'y a point de mosquée, la prière se fait en plein air ; et, conformément au précepte de Mahomet, cinq fois par jour. Faute d'eau, ils font les ablutions avec du sable.

Leur prêtre ou talbé est reconnaissable à sa longue barbe et à une bande d'étoffe de laine, moi-

tié blanche et moitié rouge qu'il laisse flotter autour de son corps ; il a un chapelet d'une grosseur énorme. Il est tout à la fois prêtre et maître d'école ; il court le pays pour instruire les enfans ; ses écoliers s'assemblent d'eux-mêmes le matin, ou le soir devant sa tente, et à la clarté d'un grand feu, c'est pour eux un endroit de récréation ; il leur fait tracer les caractères arabes et leur dicte des sentences du Coran qu'ils écrivent sur des planchettes de bois parce que le papier est trop cher ; les plus grands et les plus instruits reçoivent directement leurs leçons du talbé et les communiquent ensuite à leurs camarades : ce sont ainsi les enfans qui se montrent à lire les uns aux autres ; c'est l'enseignement mutuel. En les initiant dans les principes de leur religion, le talbé n'oublie pas de leur inspirer une aversion extrême pour les étrangers, et surtout la plus grande horreur pour le nom de chrétien. Ces principes gravés dans leur cœur ne s'effacent jamais, et ils sont fermement persuadés qu'il n'y a pas plus de mal à tuer un Européen qu'un chien. Pendant que les écoliers vaquent à leurs occupations journalières, ils portent leurs planchettes derrière le dos. Quand ils savent lire et écrire, ils passent pour suffisamment instruits : ils sortent du rang des enfans : alors ils regardent avec mépris les nègres illétrés, et même leurs compatriotes qui n'ont pas

autant de sience qu'eux-mêmes en possèdent.

Ces talbés, qui forment parmi les Maures une classe importante, ont soin d'entretenir leur penchant excessif à la superstition. Ces hommes qui sont essentiellement vicieux, corrompus, inhumains, cruels et féroces, se couvrent de grisgris ou amulettes que leurs prêtres fabriquent et leur vendent fort cher. Ils en ont pour toutes les circonstances, pour toutes les occasions; ce sont certaines paroles sacrées du Coran écrites sur du papier, des crins de la queue d'un éléphant, ou d'un hippopotame, des griffes de lion ou de panthère, certaines graines, des plaques d'or ou de quelque métal, portant des inscriptions ou des signes gravés. Ces grisgris sont fort variés et enveloppés comme ceux dont il a été question pour les femmes dans de petites garnitures de maroquin fort artistement travaillées; les uns sont pour la tête, les autres pour les yeux; enfin pour toutes les parties du corps, pour toutes les maladies, pour tous les dangers, pour tous les maléfices, car les Maures croient aussi aux sorciers; ils suspendent ces talismans dans tous les coins de leurs tentes; ils en couvrent leurs bœufs, leurs chevaux et leurs chameaux, et s'en chargent eux-mêmes avec profusion.

Ces peuples sont pasteurs et commerçans; dans quelques oasis ils cultivent la terre; mais en gé-

néral ils s'occupent en temps de paix du soin de leurs troupeaux ; ils élèvent des bœufs, des vaches, des moutons, des chèvres, des chameaux et des chevaux dont ils ont le plus grand soin : ils s'attachent surtout aux jumens, d'abord pour perpétuer l'espèce, ensuite parce qu'ils les trouvent plus dociles. Ils dressent leurs bœufs à porter la charge; ils les montent comme des chevaux. Ils voyagent avec leurs troupeaux qu'ils conduisent au loin pour les vendre dans les régions intérieures de l'Afrique. Cependant ils ne possèdent aucune des vertus, aucune de ces qualités douces qui sont ordinairement l'apanage de la vie pastorale, et qui la rendent si intéressante.

Ils effectuent de très-longs voyages dans le Sahara et traversent ce grand désert dans tous les sens; ils vont piller des esclaves sur les bords du Sénégal et du Niger, et ils les vendent sur les rivages de la Méditerranée; ils portent à Galam et dans le pays de Bambouk du sel qu'ils échangent contre de l'or, et transportent sur les rives du Sénégal et sur les côtes de l'Océan atlantique, la gomme que les Européens viennent y chercher; ils fréquentent Timbouctou et Tocrour, Maroc, Alger et Tripoli, et vont jusqu'à la Mer Rouge; plusieurs d'entre eux font une fois dans leur vie le pélerinage de la Meke et de Médine. Enfin ils conduisent leurs bœufs et leurs chevaux jusqu'aux

sources du Zaïre dans l'intérieur de l'Afrique, au sud de l'équateur, à la distance de plus de mille lieues de leurs oasis. C'est surtout dans les échanges, dans le trafic, dans le métier de marchand que se plaisent ces barbares. Ils montrent dans les marchés que l'on conclut avec eux toute l'astuce et la duplicité de leur caractère; ils ont tous les défauts et tous les vices des hommes intrigans, fripons, fourbes et voleurs.

Leur vie est extrêmement frugale; ils se nourrissent de mil ou sec, ou réduit en pâte dans laquelle ils mêlent le son et la farine; ils mangent aussi de l'orge, du maïs et du froment accommodé de la même manière, des dattes, de la gomme; ils boivent de l'eau; le lait des chameaux, des brebis, est réservé pour le chef de la famille, sa femme et ses enfans; il est défendu aux gardiens des troupeaux d'y toucher sous des peines très-sévères. Le lait est mis dans une gamelle qui ne se lave jamais. Ils font souvent fondre la gomme dans le lait.

Ceux qui ont des troupeaux et de la volaille se gardent bien de tuer aucun animal pour en faire leur nourriture. Ce n'est que dans les grandes fêtes et les jours de réjouissance qu'ils se permettent d'égorger un chevreau maigre, une vieille vache extenuée ou une poule étique. Ils ne font que deux légers repas par jour; et hument un

peu de lait le matin et le soir. La religion les assujétit à des jeûnes fréquens et rigoureux ; dans leurs marches ils savent endurer la faim et la soif. Quand ils vont à la guerre ou entreprennent un voyage, ils sont quelquefois trois et quatre jours sans manger ; alors ils se serrent le ventre avec une pagne, et tous les jours un peu plus fort. Quand ensuite ils trouvent à manger, ils peuvent dévorer un mouton à deux ; il y en a même qui le mangeraient seuls. Ils le prennent, l'étouffent pour n'en pas perdre le sang, l'enterrent dans la braise, et sans attendre qu'il soit entièrement cuit, ils le retirent du feu au bout d'un quart-d'heure ; ils mangent la peau et jusqu'aux intestins qu'ils n'ont pas vidés, rongent les cornes et les sabots ; tout leur est bon. On en a vu qui buvaient jusqu'à six pintes d'eau mêlée avec de la mélasse. C'est ainsi qu'ils passent brusquement d'un excès d'abstinence, à une gloutonnerie extrême : ils n'en sont pas incommodés, et malgré un genre de vie si extraordinaire, parviennent à une grande vieillesse. Ils pourraient trouver du gibier dans les buissons des frontières du désert ; mais ils aiment mieux se passer de manger que d'user leur poudre. Plusieurs, surtout les chefs et les grands personnages, se privent de vin par principe de religion ou pour l'exemple, mais ceux qui ont des liaisons avec les Européens sont moins scrupuleux et boi-

vent outre mesure du vin, des liqueurs et de l'eau-de-vie.

Malgré leurs vices ils sont hospitaliers. Si l'étranger ne connaît personne dans la tribu, c'est toujours le plus riche qui doit le recevoir chez lui; s'il en arrive plusieurs, la dépense se fait en commun. Si l'hôte que l'on accueille sait lire, on lui décerne l'honneur de faire la prière; dans ce cas le talbé de la horde se place à côté de lui. Si l'étranger y a des amis, s'il est d'un rang distingué, si l'on sait qu'il est riche, on tue un bélier ou un mouton, quelquefois un bœuf pour le régaler. La femme prépare le festin; avant de faire cuire la viande, elle en sépare la graisse qu'elle sert crue; dès que la viande est prête, elle met de côté la part de son mari, celle de ses amis et de ses voisins, auxquels elle ne peut se dispenser d'en offrir sans leur manquer essentiellement; elle pose ensuite sur un petit paillasson la part du voyageur, et l'Arabe qui traite, faisant porter par un esclave chrétien ou nègre la portion de son convive, va la présenter lui-même. Ce repas n'est jamais servi qu'à dix heures du soir, quand même l'étranger serait arrivé de grand matin. Les Maures n'offrent rien que la nuit, à la clarté de la lune ou d'un grand feu; on en allume presque en toute saison. Le voyageur ne manque jamais d'inviter celui qui

le régale à lui faire l'honneur de manger avec lui ; celui-ci s'en défend, et son refus est fondé sur le respect qu'il porte et qu'on doit rendre aux étrangers. Le lendemain les voyageurs continuent leur route ; ils partent sans prendre congé de personne ; s'ils restent plus long-temps, ils deviennent importuns ; on le leur fait sentir en leur donnant une plus petite ration, elle diminue progressivement jusqu'à ce qu'ils décampent.

On a vu précédemment que le commerce de ces Maures s'exerce sur tout ce qui peut leur procurer du profit ; ils ont des mines de sel et des forêts de gommier; indépendamment de ces richesses qu'ils doivent à la nature, et des troupeaux qu'ils élèvent, ils ont quelques connaissances de plusieurs arts et métiers. Leurs orfèvres mettent en œuvre l'or, l'argent et le fer, et fabriquent les anneaux, les boucles d'oreille, les ornemens, les bagues, les grelots, les chaînes, les brasselets, dont se parent les chefs, leurs femmes, et les négresses des bords du Sénégal et de la Gambie ; on a même vu des Maures vendre de ces bijoux à la rivière de Sierra-Leone, et on assure qu'ils en portent jusque dans le Congo. Le genre ordinaire de ces ouvrages est celui du filigrane. Les orfèvres forment des dessins avec de petits grains d'or presque imperceptibles qu'ils appliquent et ar-

rangent près l'un de l'autre avec beaucoup d'art et de délicatesse. Ils font des sabres et des poignards dont les poignées sont damasquinées, et très-artistement incrustées ; les fourreaux sont enrichis de plaques d'or.

Les Maures apprêtent et tannent parfaitement les peaux de leurs bestiaux, et même celles des hippopotames, des léopards, des panthères et des lions. Ils ont le secret de faire du maroquin, et celui d'amincir les peaux d'agneaux jusqu'à les rendre aussi peu épaisses que du papier, d'en polir et d'en teindre la surface en différentes couleurs ; ils emploient ces peaux à des ornemens, à couvrir les selles de leurs chevaux, les gaines de leurs armes, à faire des harnois, des bottes, des mules et d'autres ouvrages. Ils fabriquent leurs étriers et leurs brides ; les étriers sont en forme de sabot où la moitié du pied est renfermée, et les brides sont d'une seule pièce. Leurs sandales et leurs mules sont intérieurement ornées de dessins et de figures ; toutes les choses dont l'usage est double sont distinguées par des caractères différens pour que le côté droit n'emploie jamais ce qui doit servir au côté gauche. La prééminence de la droite sur la gauche est en général fort observée parmi les Maures.

Chaque tribu a un ou plusieurs chefs qui descendent généralement d'une famille très-an-

cienne, et dont l'origine est connue. L'autorité de ces chefs se soutient plutôt par l'adresse que par le droit. C'est surtout parce que tous les Maures pauvres se mettent sous la protection de ces chefs, que ceux-ci acquièrent de la puissance; mais, malgré leur rang que personne ne leur conteste, malgré les richesses qu'ils peuvent posséder, ils sont forcés à de grands ménagemens, à une conduite fort politique, à des sacrifices habituels, au partage d'une partie des présens qu'ils reçoivent, s'ils veulent maintenir leur autorité sur des hommes d'un caractère indépendant et d'une humeur farouche, et qui sont toujours portés à l'insubordination et à la révolte. Un chef ne peut rien entreprendre, ni rien conclure sans le consentement des principaux personnages, et même sans celui de la majorité de la tribu. S'il stipule pour elle quelque traité, il est obligé de lui faire connaître toutes les circonstances de la négociation.

Ces hommes perfides sont extrêmement méfians; ils croient toujours qu'on les trompe. La seule chose qu'ils ne disputent jamais à leurs chefs, est le droit, quand la guerre est résolue, de marcher à l'ennemi à la tête de la tribu, et de commander un jour de combat. D'ailleurs le chef n'a aucune distinction personnelle; rien n'annonce son rang; il est aussi sale, aussi mal

vêtu, aussi mal nourri que le Maure le plus pauvre. Mais dans les occasions extraordinaires, comme lorsqu'il s'agit de traiter d'un objet d'intérêt général avec les Européens; il est suivi des membres de sa famille que l'on qualifie de princes; escorté des grands personnages, des guerriers, et accompagné de prétendus officiers, secrétaires et interprètes; il est vêtu de belles pagnes; s'il n'en a pas, il en emprunte. Il affecte un air d'autorité; il parle de son pays, de ses sujets en despote; il prend un maintien grave, marche avec dignité, jette autour de lui des regards de dédain, n'adresse la parole à ceux qui l'entourent qu'avec un ton de supériorité; se fait répéter par deux interprètes ce que souvent il a bien entendu. Mais tout cet appareil n'est mis en œuvre que pour en imposer aux blancs et pour relever à leurs yeux l'importance du chef. De retour dans sa tribu, tout cet étalage s'évanouit; chacun reprend son allure ordinaire. Ceux qu'il appelait ses esclaves, s'asseient un instant après à côté de lui, poussent la familiarité au point de mettre la main à son plat, lui ôtent la pipe de la bouche pour fumer à leur tour, lui prennent même ce qu'il a, sans qu'il ose se plaindre. Le motif pour lequel tant de gens forment son cortége quand il vient voir les blancs, c'est que son voyage n'a ordinairement pour but que de leur demander des présens ou de

finale. Chaque individu se venge comme il lui convient des offenses qu'on lui a faites ; toutefois il en vient rarement à chercher une satisfaction dans le sang de son adversaire, parce qu'il craint que ce meurtre ne rejaillisse ensuite sur sa famille et sur ses amis. On voit quelquefois une douzaine de ces Maures se disputer tous ensemble le poignard à la main avec une fureur qui semble tenir du délire ; on s'attend à chaque instant à les voir se précipiter les uns sur les autres et s'exterminer ; il n'en arrive rien : quatre minutes après ils sont paisibles et bons amis comme auparavant. Leurs plus grandes querelles sont généralement occasionées par des misères ; une charge de poudre, quelques clous de girofle, que l'un aura obtenu plus que l'autre du résultat d'un marché. Malheur à eux si les femmes s'en mêlent. Si un grand entreprend quelque chose contre un particulier, s'il attente à la plus petite chose qu'il possède, alors toute la tribu prend fait et cause pour l'offensé ; elle se soulève, et force celui qui lui a fait du tort à le réparer sur-le-champ.

Ces tribus sont très-souvent en guerre les unes contre les autres ; car même sur cette terre ingrate et nue, l'homme ne peut vivre en paix avec son semblable ; quel est le but de ces hostilités ; ce n'est pas de conquérir des provinces, de s'arracher l'empire d'un vaste pays ; il s'agit du vol de quel-

ques bestiaux ou de la vengeance des braves morts les armes à la main. Heureusement ces guerres ne sont pas très-sanglantes; autrement depuis qu'elles durent, plusieurs de ces tribus seraient exterminées. Jamais ils ne forment leurs attaques en corps, ce n'est à proprement parler qu'une suite d'escarmouches; autant d'hommes, autant d'actions partielles. Les combattans qui sont montés sur des chevaux, tirent deux à trois coups de fusil, puis partent ventre à terre et se perdent dans un tourbillon de sable pour aller se rallier à une ou deux lieues du champ de bataille. Le chameau dont la marche est lourde et le pas allongé, n'est guère moins utile que le cheval; animé par les hurlemens de son cavalier, il s'élance dans la foule; sa morsure fait autant et plus de carnage que la mousqueterie. La plus grande prouesse est de terrasser son adversaire, de lui enlever ses armes et sa monture, et de se retirer précipitamment avec le fruit de sa conquête. Rarement deux combattans se prennent corps à corps; quand cela arrive et qu'ils sont de force égale, après avoir tiré leurs fusils et leurs pistolets, ils en viennent à l'arme blanche, se portent des coups de poignards, ou bien se déchirent avec leurs ongles. Quand une douzaine d'hommes de part et d'autre ont mordu la poussière, l'affaire passe pour très-meurtrière. Les Maures ne font point de pri-

sonniers ; si un soldat tombe entre leurs mains, ils l'égorgent ; si c'est un chef, ils facilitent sa fuite ; s'il ne peut pas s'échapper ils le tuent à coups de fusil.

Ces expéditions guerrières ruinent souvent un des deux partis ; tel qui possédait des richesses considérables en bestiaux, se voit souvent réduit en un jour à la plus affreuse misère par celui qui la veille n'avait rien. Les tribus les plus faibles sont les plus exposées ; elles ont soin de vivre à l'écart et surtout loin des Ouadèlim et des Labdessèba.

Les armées sont composées d'infanterie et de cavalerie ; les soldats marchent sans ordre ni discipline, ils ne portent point de provisions avec eux : la bataille finie chacun regagne son camp et demeure en repos jusqu'à ce que l'occasion d'une nouvelle expédition de pillage leur fasse reprendre les armes. Ce ne sont point les chefs qui décident de la paix ni de la guerre. Tout est résolu publiquement et par acclamation ; là un jeune homme de douze à quatorze ans donne son avis comme les autres, et il est étonnant de les entendre à cet âge, discuter les intérêts politiques de leur tribu avec la sagacité d'un homme mûr.

Si quelques familles d'une tribu n'ont pas été de l'avis qui a prévalu, elles ne vont point à la guerre, ou passent chez l'ennemi et s'unissent à

lui, contre leurs compagnons, sans être pour cela réputées ni traîtres ni rebelles. Le combat ou le pillage fini, elles reviennent dans leurs anciens rangs.

Les Maures rendent de grands honneurs aux guerriers morts à la guerre. Ils chantent leurs louanges en accompagnant leur voix plaintive du son de leurs instrumens grossiers. Ils peignent leur douleur avec énergie ; c'est la seule circonstance où l'accent des Mauresses s'adoucit et où elles ont l'air tendre. On élève des tombeaux à ces guerriers sur le champ de bataille même. Tous les passans y mettent une motte de terre, ou bien y plantent un morceau de bois et y font leur prière. Leur souvenir vit à jamais dans leur tribu. Ce sont ordinairement les femmes que l'on charge de négocier la paix. Personne n'est obligé d'aller à la guerre; mais quiconque s'en dispense, passe pour lâche et encourt le mépris. Aussitôt que les jeunes garçons peuvent porter les armes, ils prennent part aux combats.

Les maladies le plus ordinaires des Maures sont la fièvre intermittente et la dyssenterie. La diète, les transpirations, le suc de quelques plantes qu'ils connaissent les guérissent promptement : souvent ils s'abandonnent au seul secours de la nature et s'en trouvent bien. Ils n'ont point de médecins ; les vieilles femmes sont chargées du soin des ma-

lades. On voit parmi eux un grand nombre de vieillards; quoique toute leur vie se soit passée dans un mouvement continuel, dans les fatigues et les privations inséparables de leur manière d'être. La frugalité et le contentement d'esprit les préservent des infirmités; ils s'estiment heureux dès qu'ils sont libres, et ils le sont toujours. On a remarqué que moins ils avaient de commerce avec les Européens, moins ils avaient de maladies. La petite vérole fait quelquefois de grands ravages parmi eux.

Quand un Maure rend le dernier soupir, son trépas est annoncé par des cris effroyables que poussent ses femmes; alors toutes celles d'un camp se rendent à la tente du défunt; les unes pleurent, les autres chantent ses louanges, assez souvent elles changent de rôle, de sorte qu'elles pleurent et chantent alternativement. Après que le corps a été bien lavé, on le porte à un lieu haut, où il est déposé dans une fosse, le visage tourné vers l'orient, et la tête un peu élevée. La sépulture est couverte de pierres pour garantir le cadavre des atteintes des animaux carnassiers.

Tous les voyageurs qui ont parlé des Maures s'accordent à les dépeindre comme des hommes lâches et perfides; c'est presque toujours par la surprise, par la trahison, par la supériorité du plus grand nombre sur un plus petit, qu'ils assu-

rent leurs avantages, et quand ils en ont obtenu, ils ne connaissent aucun sentiment de générosité, de compassion ni de pitié. La multitude parmi ces barbares est capable de tous les crimes, et ne possède aucune vertu; ce sont des hommes profondément dépravés, aussi lâches que cruels, qui n'ont aucun principe de sociabilité, étrangers à toute notion de droit naturel; ils ne suivent d'autres impulsions que celles de leur intérêt et de leurs passions; leurs mœurs sont mauvaises, barbares et corrompues.

En un mot, s'écrient tous les Européens qui ont eu occasion de les fréquenter, si nous jugeons de tous les Maures répandus dans le grand désert par ceux avec lesquels on est en relation soit sur les rives du Sénégal, soit sur les côtes de l'Océan atlantique, nous serons forcés de dire que la multitude chez ces sauvages forme le peuple le plus méchant, et le plus abject de tous les peuples.

Cependant on ne peut nier que la nature ait doué ces Maures d'une mesure d'intelligence, d'esprit et d'adresse qui les rend propres à toutes les choses qu'ils voudront entreprendre. Ils seraient susceptibles de civilisation; mais que de patience et de ménagemens exigerait cette tâche!

D'après le tableau que l'on vient de tracer du caractère et des mœurs des habitans du Sahara, il est facile d'imaginer combien doit être affreux

le sort des infortunés que l'Océan jette sur ces côtes maudites. Entreprenons la pénible tâche de raconter les tristes aventures de ces malheureux naufragés.

Saugnier ayant le dessein d'aller au Sénégal, avait voulu s'embarquer à Nantes; il ne put s'arranger avec l'armateur d'un bâtiment prêt à faire voile, et gagna Bordeaux, d'où le 19 décembre 1783, il partit sur le navire *les deux Amies*, capitaine Carsin.

On faisait bonne route dans la nuit du 7 au 8 janvier 1784, le temps était sûr, le capitaine harassé de fatigue laissa la conduite de son quart au lieutenant, jeune homme placé par protection, et malheureusement fort ignorant. Bientôt le navire toucha; le capitaine éveillé par la secousse, saute sur le pont, voit d'où le mal provient, et avec un sang-froid admirable y remédie. Tous les jours il prenait la peine d'instruire le lieutenant, et malgré l'inexpérience qu'il lui connaissait, soit qu'il voulût le former, soit qu'il crût que l'on n'avait plus de dangers à courir, il lui laissait toujours son quart à faire.

Dans la nuit du 14 au 15, le second qui était fils de l'armateur, en prenant le quart du lieutenant aperçut la terre, on en était au plus éloigné

de trois lieues, et l'on courait dessus vent arrière; une heure plus tard on périssait corps et biens. Les hautes montagnes qui s'offraient à la vue, furent prises par tout l'équipage pour Mogador où il n'en existe pas; c'étaient celles de Ouad-el Noun. Cette nouvelle faute du lieutenant, qui voyant la terre n'avertissait pas, n'ouvrit cependant pas les yeux du capitaine. Les matelots commençaient à murmurer; ils disaient qu'on voulait se perdre; c'est ce qui arriva en effet le 17 janvier, à quatre heures du matin, à la sortie du quart du lieutenant, sans qu'on eût découvert la terre.

Le choc horrible que reçut le navire en touchant sur le banc de sable, amena tout le monde sur le pont; on ne distinguait rien, on n'entendait que des cris horribles de tous les côtés; l'obscurité de la nuit, le bruit des vagues, l'ignorance du lieu où l'on était échoué, le danger présent, tout se réunit pour faire perdre la tête aux chefs. Sur les cinq heures et demie le navire battu par les lames fit beaucoup d'eau; on l'allégea, on coupa les mâts; on ne songeait qu'aux moyens de se rapprocher de la terre qui paraissait inculte et déserte, on en était éloigné de plus d'un quart de lieue. Le jeune Decham, pilotin, se jette à la nage pour porter une ligne à terre, il la perd au milieu des rochers qu'il est obligé de traverser. Ac-

cablé de fatigue, transi de froid, il se met à l'abri du vent dans une barrique que la mer avait déjà portée sur le rivage.

« Il y était à peine entré, dit Saugnier, que nous vîmes courir le long de la côte un animal que dans notre frayeur nous prenions pour une panthère, c'était un chien des Maures qui ne tardèrent pas à paraître. Ils accoururent en foule sur le bord de la mer, en poussant des hurlemens affreux. A leurs cris, le malheureux Decham sortit de son tonneau et se précipita dans l'eau pour regagner le navire; les Maures l'atteignirent, le traînèrent sur le rivage, lui arrachèrent sa chemise et le conduisirent tout nu sur le haut de la colline, ils creusèrent un trou dans le sable et y mirent cet infortuné. »

Deux Maures le gardèrent; les autres s'avancèrent vers le rivage; il en survint un plus grand nombre. Cependant les naufragés mirent le canot à la mer: il chavira, il restait la chaloupe, on espérait s'en servir pour gagner les Canaries; à peine on l'avait descendue que la violence des lames la poussa contre le navire; elle fit eau de toutes parts; il fallut l'abandonner; elle fut portée à terre, les Maures y mirent le feu.

Le lendemain ils nagèrent vers le navire; attiré par leurs cris, l'équipage les aidait à y monter. Ils ne s'occupèrent qu'à piller, ne répondant rien aux

questions qu'on leur adressait, seulement ils faisaient entendre de temps en temps le nom de Maroc. Ils devenaient toujours plus nombreux; à l'aide de radeaux et de ballots on gagna la terre; un officier du bataillon d'Afrique se noya. « Sur les six heures du soir, dit Saugnier, nous fûmes tous rassemblés sur la colline autour d'un grand feu. Les Maures nous y laissèrent environ une demi-heure; puis nous ayant examinés, ils nous firent lever tous et nous conduisirent à une demi-lieue dans l'intérieur des terres. Là ils nous partagèrent, la moitié retourna au rivage, et nous fûmes les tristes témoins des disputes qu'ils eurent pour savoir à qui nous appartiendrions. Ils venaient sur nous le sabre à la main; nous ne savions que penser; nous étions nus, sans armes. Nous pensions que nous touchions au dernier moment de notre vie, et nous prîmes machinalement la fuite. Ils se battaient avec acharnement pour nous avoir; c'était à qui s'emparerait de nous. Plusieurs de nos gens étaient cruellement blessés; j'eus le malheur d'être arrêté au même instant par deux Maures. Celui qui m'avait touché le premier prétendait m'avoir, c'était la loi; mais son adversaire, trop cruel pour entendre raison, voulut terminer le différent par ma mort. Je parai le coup de poignard qu'il me porta, et n'en eus que deux doigts blessés; cette action lui coûta la vie : il ne fut pas

assez prompt pour se mettre en défense contre mon véritable maître qui, ayant comme lui le poignard à la main, le jeta à ses pieds. Le Maure qui m'eut en partage, me conduisit où étaient ses frères, ses femmes et ses esclaves. Ils mirent le feu sur ma plaie pour en étancher le sang; ils m'enveloppèrent la main avec des herbes trempées dans de l'huile de tortue; je ne tardai pas à guérir. »

Les disputes des Maures au moindre objet qui frappait leur cupidité, les coups de bâton et de poignard qu'ils se donnaient, faisaient croire à Saugnier et à ses compagnons qu'on allait les dévorer; ils pensaient que les Maures ne les avaient partagés que pour les manger en famille. Les pierres apportées pour soutenir le feu, les fagots et les débris de barrique amassés près du lieu où il se trouvait, lui semblaient autant d'instrumens du supplice qu'on leur réservait. Après s'être recommandé à Dieu, il se sentit résigné à son triste sort. L'appareil mis sur sa plaie ne lui ôta point l'idée funeste qui s'était emparée de son esprit. Les danses et la joie cruelle des femmes qui l'environnaient et qui lui arrachaient les cheveux, plutôt par curiosité que par malice, et ne songeant point à le couvrir, et qui se réjouissaient de l'avoir parmi elles, tout l'affermissait dans cette opinion fatale. Elle se termina enfin lorsqu'il ob-

serva qu'elles prenaient plaisir à lui voir boire le lait qu'on lui offrit vers dix heures du soir. Cependant il passa une nuit bien triste, abandonné à mille réflexions plus effrayantes les unes que les autres, couché nu sur le sable, et exposé à l'injure de l'air.

Les Mongearts s'étaient trouvés seuls sur la côte à l'instant du naufrage de Saugnier; mais ils n'eurent point toute la dépouille du navire; ils furent contraints de la partager avec les Monsleminès, et ce fut à un Arabe de cette dernière tribu plus guerrière et mieux armée que l'autre qu'il échut en partage.

« Le lendemain, dit-il, nos maîtres nous laissèrent la liberté de nous assembler sur le bord de la mer. Ceux d'entre nous qui appartenaient aux Mongearts, furent traités très-humainement. Les uns avaient des peaux pour se couvrir, d'autres des vêtemens que leurs maîtres avaient pillés. Quant à ceux qui formaient la propriété des Monsleminès, ils étaient nus comme moi et n'avaient pas été mieux traités.

Cette diversité de mœurs dans des peuples si voisins, lui fit croire que ses compagnons n'avaient été bien traités par les Mongearts que parce que cette tribu était accoutumée à voir des Européens soit sur les rives du Sénégal, soit au bord de la mer à Portendic; il pensa que s'il pouvait lui appartenir, il serait sûrement conduit au Sénégal; en conséquence il prit le parti de s'éloigner

s'il pouvait; on ne faisait presque pas attention à lui; le lendemain vers neuf heures du matin il s'enfonça dans les terres sans savoir où il allait. Il avait à peine fait une demi-lieue, qu'il fut rencontré par des Maures; ils le firent marcher à grands pas vers leurs tentes où il vit beaucoup de chèvres et de chameaux; on lui donna du lait, on le couvrit de peaux cousues ensemble; on le fit voyager tout le jour. On s'arrêta enfin vers le soir; il put se livrer au sommeil qu'il n'avait pas goûté depuis deux nuits. Le lendemain les chevaux étaient en route avant le lever du soleil; un Maure le fit monter derrière lui; il continua ainsi sa route, ignorant où on le conduisait; tout l'équipage était resté sur le bord de la mer.

Sur les trois heures il atteignit d'autres tentes où il resta deux jours, le troisième trois Maures nus mais bien armés l'entraînèrent vers le sud. On traversa plusieurs rivières : après seize jours de marche, ils s'arrêtèrent, n'osant aller plus loin. Le premier jour, il eut les pieds tout en sang; les Maures lui arrachèrent les épines qu'il avait à la plante des pieds, la ratissèrent avec leurs poignards, et appliquèrent dessus du goudron et du sable; il marcha ensuite facilement; leur intention était de le vendre aux marchands qui viennent acheter la gomme sur les rives du Sénégal. Ils lui disaient en arabe : « bientôt tu seras au Sénégal. » La guerre

qui existait entre les tribus de ces cantons les empêcha d'exécuter leur dessein.

Ils passèrent trois jours dans une forêt de gommiers, et furent ensuite obligés de rebrousser chemin. Après trente jours de route en tout, Saugnier arriva à la tente de son maître. Depuis long-temps ce Maure était de retour du pillage du navire; il avait gagné, à cause de ses troupeaux, la partie du désert qui sépare la terre des Monslemines de celle des Mongearts. « Ma nourriture pendant ce pénible voyage, dit Saugnier, n'avait consisté qu'en lait mêlé d'urine de chameau, et un peu de farine d'orge ou de mil délayée dans de l'eau saumâtre, quand on avait le bonheur d'en rencontrer.

« Il se trouve, ajoute-t-il, dans le désert des portions de terrain qui cultivées produiraient sans doute les choses nécessaires à la vie. Il y avait beaucoup de truffes que je mangeai avec plaisir; mes compagnons de voyage m'en procuraient souvent. Accoutumés à vivre de laitage, ils se contentaient de celui de nos chameaux. Mes conducteurs se conduisaient humainement envers moi, et me donnaient autant qu'ils pouvaient ce qui paraissait me flatter le plus. Lorsque nous nous arrêtions le soir, ils allaient eux-mêmes chercher le bois pour la nuit, et me laissaient pour la garde des chameaux et du bagage; souvent même, lors-

qu'ils me voyaient trop fatigué, ils faisaient halte deux ou trois heures avant le lever du soleil. Le lendemain de mon arrivée, ils partirent; cela me fit de la peine; je ne les ai jamais revus.

« La horde à laquelle j'appartenais, était composée de cinquante-deux tentes, tantôt réunies, tantôt séparées, suivant que l'exigeait la nature du terrain pour les pâturages. Pendant deux jours, on n'exigea rien de moi; le troisième on m'envoya chercher du bois pour la tente; on me donna pour cet effet une mauvaise corde; un enfant m'accompagna pour m'indiquer celui qu'il fallait prendre. Quoique tout le canton fût couvert de broussailles, ces peuples les conservent avec le plus grand soin; jamais ils ne touchent au bois verd. Souvent je passais deux heures à chercher du bois mort. Lorsque mon fagot était suffisant pour la journée, je l'apportais à la tente. Cet ouvrage, tout facile qu'il paraît, était fort rude; le jour je n'avais rien pour me couvrir; ce fagot que j'étais contraint de porter sur mes épaules, les mettait en sang.

« Ensuite on me fit battre le beurre. On met à cet effet le lait dans une peau de chèvre; on la suspend sur trois bâtons, et on l'agite environ deux heures de suite. Telles furent mes occupations chez cette horde. »

Le maître de Saugnier le vendit pour un baril de farine et une barre de fer longue de neuf pieds.

Le lendemain au soleil levant, on se mit en route; on marcha neuf jours sans relâche. Suivant la coutume de tous les peuples de l'Afrique, on ne s'arrêtait que le soir. Dans le jour on mangeait de petits fruits semblables à des jujubes qui sont très-abondans. En arrivant, Saugnier allait chercher le bois destiné à faire du feu pendant la nuit pour se chauffer et se garantir des serpens et des bêtes féroces dont le pays est couvert. Ensuite on lui donnait un peu de farine d'orge délayée dans de l'eau saumâtre; c'était son unique nourriture quand on ne rencontrait pas de tentes; dans ce dernier cas, Saugnier était témoin de l'hospitalité que ces Maures exercent entre eux.

Ceux auxquels on l'avait vendu trafiquèrent de sa personne. Son nouveau maître ne lui laissa point de repos. Dès le lendemain il l'envoya garder ses chameaux. Entièrement seul au milieu des montagnes, il se livrait aux plus douloureuses réflexions. Les longues marches qu'il avait faites, lui avaient entièrement ôté la connaissance du pays où il se trouvait; il ne voyait pas de terme à ses maux : l'espoir de sa délivrance commençait à l'abandonner; il n'entendait jamais parler de ses compagnons d'infortune. La rareté des repas et la simplicité de sa nourriture, car on ne lui donnait du lait de chameau que le soir, mais en abondance, n'aurait pas suffi à conserver ses forces, si

le soir il n'avait cherché des truffes et des racines sauvages que la nécessité lui avait enseigné à connaître, lorsqu'il fit route avec ses premiers conducteurs.

Il fut encore vendu; son nouveau maître ne le garda pas long-temps; il était pauvre, il conduisit Saugnier à un marché voisin, où il l'échangea contre deux jeunes chameaux. Le Maure qui l'avait acquis le troqua le lendemain contre une somme d'argent : « J'en ignore le montant, dit Saugnier; mais il partit fort satisfait; car il me donna deux livres de dattes et une petite pièce de monnaie que j'ai toujours gardée. Ce fut en cet endroit que je vis pour la première fois de l'argent; dans tout le Sahara, le commerce ne se fait que par échange. Le nouveau mode de commerce que j'observai me fit penser que je ne tarderais pas à trouver le le moyen de soulager ma misère. Je concevais l'espoir d'instruire ma famille de mon malheureux sort; je supportai mes peines avec plus de courage. Cependant à chaque nouveau maître, j'étais plus maltraité; je me convainquis que l'homme sauvage est moins cruel que celui qui appartient à un peuple où la civilisation est dégénérée.

« Le Maure qui m'avait acheté se mit en route vers le soir; en nous approchant du cap de Noun, nous rencontrâmes à la nuit quatre autres Monslemines qui se trouvaient au marché quand il

avait conclu son affaire. Comme il les connaissait, il ne se défia point d'eux. J'en vis un qui allait lui porter un coup de poignard ; je poussai un cri, mon maître évita l'atteinte du perfide et le tua d'un coup de fusil ; les autres l'attaquèrent ; je volai à son secours, et d'un coup de bâton j'en étendis un à ses pieds ; il le poignarda aussitôt ; les deux autres prirent la fuite. Nous prîmes les poignards des deux morts, et nous continuâmes notre voyage. Au lieu de me vendre comme il en avait d'abord eu l'intention, il me céda à son frère, l'un des plus riches particuliers du pays. »

Ce fut la fin de la misère de Saugnier. Les esclaves nègres obéissaient à ses ordres ; les femmes maures lui donnaient ce qu'il pouvait désirer. Exempt de tout travail, s'il gardait les troupeaux c'était pour se désennuyer. Il était devenu tellement cher à la famille où il se trouvait, qu'elle fit tout ce qu'elle put pour le retenir ; promesses, présens, tout fut employé ; on lui offrit même en mariage la sœur de son maître. Les Maures de la horde le regardaient plutôt comme un compatriote que comme un esclave ; ils l'admettaient à leurs jeux et à leurs divertissemens. Il commençait à entendre l'arabe; il leur fit comprendre qu'il deviendrait méprisable à leurs yeux, s'il acceptait leurs propositions ; ils ne le pressèrent plus. Ils le conduisirent chez Aly Lazé, chef de Glimi, près

du cap de Noun, pour que ce cheikh le fit passer le plutôt possible sur les terres de la domination du roi de Maroc.

Aly Lazé paya Saugnier cent cinquante piastres. C'était un homme très-riche, sa maison pouvait passer pour un palais. Il avait beaucoup d'esclaves négres des deux sexes, des chevaux, des vaches, des chameaux. Il était autrefois allé à Paris à la suite d'un ambassadeur de Maroc. Des mécontentemens et le désir de sauver sa vie, l'avaient porté à se mettre à la tête des Maures rebelles à l'empereur.

Saugnier eut le plaisir de rencontrer à Glimi plusieurs de ses compagnons d'infortune. Aly le traitait bien; il n'exigea de lui aucune corvée et lui donna des habits. Saugnier avait de la paille dont il se fit une espèce de lit, et ne coucha plus sur la dure. Il avait de la nourriture en abondance, et pouvait partager son dîner avec un de ses camarades. Il faisait deux repas par jour, il ne tarda pas à recouvrer ses forces.

Les négocians français et anglais établis à Mogador, ne furent pas plutôt instruits du malheur des naufragés, par des courtiers qui courent la campagne, qu'ils expédièrent à Glimi le Maure Bentahar, pour traiter de la rançon des naufragés. Tous avaient souffert beaucoup plus que Saugnier, ils étaient encore couverts de plaies. Les Maures avaient assommé le capitaine.

Glimi ou Ouadnoun, est le premier endroit le long de cette côte où Saugnier ait vu des Juifs; ils y sont nombreux, et font presque tous le commerce; les Musulmans les traitent avec le dernier mépris.

Saugnier partit avec les cinq compagnons de malheur qu'il avait rencontrés à Glimi. Le capitaine en second qui s'y trouvait aussi, ne fut pas racheté. Ils mirent cinq jours à parvenir à Sainte-Croix ou Agader. Ils continuèrent leur route sans accident, malgré la difficulté des chemins pratiqués à travers les rochers, les précipices et les forêts de la chaîne de l'Altlas qui commence à Agader. Le 21 avril ils entrèrent à Mogador.

Les Maures ne connaissent cette ville que sous le nom de Souara; elle est peuplée de chrétiens de toutes les nations, de Juifs auquels l'empereur fournit des fonds, et de Maures qui s'adonnent au commerce. Elle avance en mer sur un banc de rochers; des sables l'entourent de toutes parts.

Les négocians français et anglais accueillirent affectueusement Saugnier et ses compagnons. Le gouverneur, instruit de leur arrivée, les envoya chercher. Cet homme doux et affable ne savait ni lire ni écrire; il s'était élevé par une bravoure éclatante. Ayant fait prendre les noms des naufragés par des talbés, il expédia aussitôt un courrier à l'empereur. A la nouvelle de l'arrivée des

naufragés, ce prince entra dans une colère horrible; extrêmement jaloux de son autorité, il la croyait compromise parce que les négocians chrétiens avaient effectué la délivrance des Français plus promptement que les gouverneurs des provinces voisines du désert, auxquels il avait envoyé les ordres les plus précis de s'en occuper.

Des présens remis adroitement aux sultanes favorites, firent évanouir la colère du monarque marocain. On lui fit entendre que les négocians s'étaient bornés à employer les fonds que les parens des naufragés leur avaient fait passer, et que ces derniers, ignorant ses lois et sa volonté, avaient pu sans l'offenser traiter eux-mêmes de leur rançon. Il voulut bien se rendre à ces raisons, mais il fit rembourser aux négocians français l'argent qu'ils avaient avancé, et les naufragés devinrent ses esclaves.

Cette qualité les faisait respecter de tous les Maures; ils allaient où ils voulaient. Ils furent habillés à la française. Le 15 juin ils partirent pour Maroc avec une caravane nombreuse servant d'escorte à des sommes d'argent appartenant au prince. Ils montaient chacun une mule. Un juif, écrivain principal de l'empereur, avait ordre de pourvoir à leurs besoins. Le soir en arrivant, ce misérable voulait les obliger de décharger les chameaux et d'aller chercher du bois. L'alcaïde, chef

de la caravane, s'en étant aperçu, ordonna aux Maures d'avoir soin des naufragés, donna la bastonnade aux juifs, et les tint éloignés de la troupe.

A leur entrée à Maroc, le 20 juin, les naufragés trouvèrent l'empereur parti à la tête d'une armée pour aller châtier des rebelles; on les confia aux prêtres de la mission espagnole. Le prieur, bien loin de remplir envers des chrétiens malheureux les devoirs de la charité, les traitait avec une hauteur insultante, leur vantant le bonheur qu'ils avaient d'éprouver les bontés de sa communauté; il leur refusait jusqu'aux choses de première nécessité, quoique M. Mure, vice-consul de France à Salé, eût fait passer aux religieux les fonds nécessaires aux besoins de ses compatriotes.

Heureusement l'absence de l'empereur ne fut pas longue. A son retour le 28 juin, il voulut voir les naufragés, il leur adressa la parole avec bonté, et leur promit de les faire passer bientôt en France. Instruit que le prieur du couvent ne les traitait pas bien, il les confia aux soins d'un pacha, en le rendant responsable sur sa tête de ce qui pourrait leur arriver. Le 5 juillet il les mit en liberté, en leur faisant donner à chacun trois piastres fortes de gratification.

En peu de jours ils arrivèrent à Rabate où ils

témoignèrent leur reconnaissance à M. Mure. Il les fit partir pour Tanger; ils entrèrent dans cette ville le 31 juillet, ils s'y embarquèrent sur un navire espagnol qui ne tarda pas à les transporter à Cadix, d'où chacun gagna le port de France le plus rapproché du lieu de sa naissance.

« Les Mongearts, dit Saugnier, contens dans leur indigence, ne connaissent pas de besoins et vivent dans une parfaite tranquillité. Moins faits au métier des armes que leurs voisins, ils ne s'occupent ordinairement que de l'entretien de leurs bestiaux. Les Monslemines au contraire, quoique pasteurs, sont cependant tous guerriers. Ceux-ci accoutumés au meurtre et au pillage, profitent de leur supériorité et de leur nombre pour écraser ces peuples qui ne sont déjà que trop malheureux par la stérilité du pays qu'ils habitent. Son âpreté leur sert, il est vrai, de barrière; mais dans les mois d'août, de septembre et octobre, temps des grandes pluies, obligés de quitter les plaines pour se réfugier sur les montagnes; ils deviennent presque toujours la victime de leurs voisins qui ne se font aucun scrupule de les piller, quoiqu'ils professent la même religion.

« Jamais les Mongearts ne corrigent les enfans; ce serait un crime de les battre, parce que, suivant les idées reçues, ils n'ont pas assez de

raison pour distinguer le bien du mal. Ils ont de même la plus grande complaisance pour les sourds, les muets, les fous. On les regarde comme des êtres si malheureux par leur état, qu'on satisfait tous leurs désirs.

« Les connaissances et les besoins de ce peuple étant très-bornés, il n'est pas surprenant que les enfans causent avec les hommes faits, et soutiennent des conversations suivies. L'âge et l'expérience sont inutiles pour être au fait des coutumes de la tribu. Si à l'âge de douze à treize ans, l'enfant tue une bête féroce, on lui abat une des quatre touffes de cheveux qu'on lui a laissées en le soumettant à la circoncision. Si au passage d'une rivière il sauve à la nage un chameau, on lui en abat une seconde; s'il tue un lion, un tigre ou un Maure d'une nation ennemie, dans une attaque, on le considère comme un homme, et on lui rase entièrement la tête. Rarement il parvient à vingt ans sans avoir mérité cet honneur. Comme tous sont honteux d'être traités en enfans, ils s'exposent aux plus grands dangers pour avoir la tête tondue en entier; de là cette valeur, cette hardiesse, cette témérité, qu'aucun peuple sauvage ne possède à un si haut degré.

« Les Mongearts, bien différens des Maures leurs voisins, n'inquiètent personne sur la religion; mais ils détestent les Juifs à un tel point,

que s'ils en rencontraient un sur leurs terres, ils le brûleraient vif. Ils ont le plus grand respect pour les vieillards; on les considère autant que les talbés et que les hommes qui ont fait le pélerinage de la Mecke; ces derniers sont désignés par le nom de Sidy qui signifie maître.

« Les troupeaux des Mongearts ne sont composés que de moutons, de chèvres et de chameaux, animaux qui supportent aisément la soif. Les possesseurs de nombreux troupeaux ont seuls des chevaux, parce que, faute d'eau, il faut leur donner du lait à boire. Quand ils voyagent avec leurs bestiaux, les hommes sont en avant répandus dans la campagne pour assurer la marche, quelques-uns restent en arrière pour ramener les animaux qui pourraient s'égarer, et les rendre à leur maître. Comme l'eau est très-rare, les Maures creusent soigneusement des trous de distance en distance afin de rassembler les eaux des pluies; toutes corrompues qu'elles sont, elles forment l'unique boisson sur laquelle on puisse compter.

« Les Mongearts ne sont pas assez laborieux pour embrasser la profession de façonner les métaux. Les orfèvres ou forgerons viennent du Biledulgerid, ils se répandent dans tout le Sahara. Partout où il y a des tentes, ils trouvent à travailler. Ils sont nourris gratuitement, et de plus

reçoivent, en paiement de leurs ouvrages, des peaux et du poil de chèvre et de chameau, ou bien des plumes d'autruche. Les Maures qui ont de l'argent, leur payent pour la façon des objets, le dixième du poids des matières mises en œuvre. Revenus dans leur patrie, ces ouvriers vendent ce qu'ils ont rapporté, et il leur faut au plus quatre ou cinq voyages pour les mettre en état de vivre à leur aise sans quitter davantage leur pays.

Pour se procurer les autres objets dont ils ont besoin, les Mongearts vont en caravane dans le Biledulgerid ou chez les Trarsas qui habitent sur la rive droite du Sénégal. Ils donnent des bestiaux en échange des chaussures et des vêtemens. Ceux qui n'ont que la quantité d'animaux strictement suffisante pour leur entretien, cousent ensemble des peaux de chèvre pour leur habillement, et se font de chétives sandales. S'ils peuvent se procurer de la toile de coton bleue pour leurs chemises, ils n'en manquent pas l'occasion; c'est leur plus grande parure. A son défaut ils en mettent une de laine; ils ont de plus un haïk, espèce de manteau de laine de cinq aunes de long sur cinq quarts de large, et un manteau de poil de chèvre pour se garantir en route et pendant la nuit de la pluie et du serein; mais c'est un objet réservé aux riches.

« Leurs poignards et leurs fusils sont très-beaux et très-ornés; ils en ont le plus grand soin. Leur chasse favorite est celle de l'autruche, parce qu'elle est la plus profitable pour la nourriture et le produit. Ils ne peuvent la faire qu'à cheval, et se mettent une vingtaine ensemble. Ils ne se servent le plus souvent que d'un bâton pour abattre cet énorme oiseau.

« Lorsqu'un père de famille meurt, tout ce que renferme sa tente est enlevé par celui de ses enfans qui se trouve présent. S'il y a de l'argent, de l'or, tout disparaît. Les autres enfans, éloignés en ce moment, n'ont à partager également entre eux que les bestiaux et les esclaves. Les filles n'ont aucune part à la succession, elles se retirent chez leur frère aîné. Si le défunt laisse des enfans en bas âge, leur mère va avec eux chez sa sœur si elle en a une de mariée, ou bien chez sa mère. Les biens du défunt ne se perdent pas : le chef de la horde en prend soin, et les remet par portions égales aux héritiers lorsqu'ils sont en âge de pourvoir par eux-mêmes à la conservation de ce qu'ils possèdent. Si un Maure meurt sans enfans mâles, sa femme retourne chez ses parens, et le frère du défunt hérite.

Quoique plus considérées chez les Mongearts que chez les tribus voisines, les femmes y sont pourtant dans une espèce de sujétion qui appro-

che beaucoup de l'esclavage, et chargées également de tout le service de la famille. Celles qui ont des esclaves restent oisives; la plupart sont dans ce cas, et donnent leurs ordres avec beaucoup d'arrogance.

Lorsqu'un homme bat sa femme, c'est une preuve certaine qu'il lui est sincèrement attaché, et qu'il ne veut pas se séparer d'elle; s'il se contente de lui adresser des reproches, la femme se croit méprisée et se retire chez ses parens. Voilà pourquoi dans les disputes les plus légères, les femmes sont accablées de coups; elles préfèrent ces mauvais traitemens aux plaintes que leur mari porterait à leurs parens. Quand les filles se marient, elles sont préparées à ces corrections qui leur paraissent plus supportables que les humiliations qu'elles auraient à supporter de leur famille d'après les doléances de leur mari.

Souvent les femmes se visitent les unes les autres. L'honneur à rendre à l'étrangère dans ces sortes d'occasions, consiste à lui laisser faire toute la besogne du ménage. Celle qui reçoit se contente d'entretenir son amie des affaires de la famille ou de la tribu. La bonne réception se mesure d'après l'ouvrage que la maîtresse de la tente laisse faire. L'étrangère prépare une fois plus de nourriture que de coutume, et le père de famille invite ses voisins à venir prendre part au repas.

Les esclaves sont toujours contens de ces sortes d'occurrences, parce qu'ils ont davantage à manger; comme l'amie de la maîtresse fait les honneurs, elle ne veut pas que personne soit mécontent d'elle.

Le linge n'étant pas en usage chez ces Maures, et la rareté de l'eau les empêchant de laver souvent leurs vêtemens, ils sont couverts de vermine. Pour n'en être pas incommodés, et se préserver de la morsure des maringouins, ils se frottent le corps de beurre ou de graisse; la plus rance est préférée, ce qui leur donne une odeur infecte à laquelle on ne peut se faire que par une longue habitude. Les négresses surtout qui naturellement sentent mauvais, exhalent une odeur capable d'incommoder les hommes les moins délicats; j'aimais donc mieux coucher à la belle étoile que de rester dans une tente où il y avait une négresse.

Il faut qu'un Maure soit bien pauvre pour ne pas avoir au moins un nègre esclave; il ne l'occupe qu'à garder les troupeaux. Jamais ces nègres ne vont à la guerre. Ils peuvent se marier, leurs femmes qui sont également captives, font le ménage, et sont traitées très-durement par les Mauresses et même par les Maures. Leurs enfans sont également esclaves. Dans leur enfance, les petits nègres peuvent aller aux écoles publiques;

ils participent aux amusemens des petits Maures; s'ils font des fautes, ils sont châtiés avec une rigueur excessive.

Si un Maure a un enfant d'une négresse, elle reste esclave, mais elle est mieux traitée. Son enfant est libre.

L'esclave chrétien passe avant le nègre, quoique ce dernier soit mahométan; on le nourrit à part; sa portion est prise sur ce qui doit servir à la famille; s'il ne consomme pas tout, ce qui ne peut arriver qu'aux jours de régal, aucune femme n'y touche; elles poussent le scrupule jusqu'à ne se servir d'aucune chose qui s'est trouvée en contact avec ce dont un chrétien a mangé.

Un enfant chrétien est traité avec les mêmes égards que ceux de la tribu; il fait sa volonté, on ne lui impose aucun travail, le Maure qui aurait la témérité de le battre, courrait risque de la vie. Nos mousses n'eurent nullement à souffrir. Quand la horde se mettait en marche, les femmes avaient le plus grand soin de les faire monter sur les chameaux, crainte que la route ne les fatiguât.

Les Espagnols qui ont le malheur de faire naufrage sur la côte dans ce pays, sont égorgés impitoyablement; les femmes sont envoyées à Maroc pour y être vendues. La cause de cette haine vient de ce que les habitans des Canaries font de temps

en temps des descentes sur les rivages du Sahara, et enlèvent les Maures qu'ils rencontrent. »

Saugnier observe que le pays qu'il a parcouru est inculte, et presque partout aride ; on y voit beaucoup de broussailles, et rarement des palmiers et des dattiers ; cependant on y rencontre de belles plaines qui pourraient être cultivées ; la frugalité des Maures qui se contentent de laitage ; leur vie errante, enfin la crue des eaux qui forcent les habitans de se réfugier dans les montagnes, empêchent de tirer parti de ces campagnes ; les sables mouvans s'opposent aussi à toute culture. Ils se déplacent souvent, dit Saugnier ; et se forment de distance en distance en buttes rangées comme si on les avait placées avec beaucoup de travail. Lorsque le vent commence à en remplir l'air, on décampe à l'instant, et on s'enfuit le vent au dos; sans cette précaution, il ne faudrait pas plus d'une nuit pour être enseveli sous une masse sablonneuse de cinquante pieds.

Les Monslemines habitent le pays compris entre trente lieues au nord du cap Noun et vingt lieues au sud d'Agader ; dans l'intérieur, ils s'étendent jusque dans le Biledulgerid. Ils sont très-courageux ; plus civilisés que les Mongearts, ils ne mènent pas constamment une vie errante ; ils ont des bourgades placées sur le penchant des montagnes ; leurs maisons sont en terre ou en

pierres. Ils cultivent la terre, la récolte se fait trois mois après les semailles, c'est ordinairement à la fin de mars. Alors ils partent avec leurs troupeaux. Ceux qui vivent dans les bourgades n'en ont pas, ils exercent un métier.

Ce pays très-peuplé, le serait davantage sans les guerres continuelles que les Monslemines ont avec l'empereur de Maroc; il les appelle des rebelles, mais jamais ils ne lui ont été soumis. Ils préfèrent la liberté à tout. C'est chez eux que se réfugient tous les Marocains riches qui veulent se soustraire aux caprices sanguinaires de leur despote. Les Monslemines sont républicains, il y a parmi eux beaucoup de juifs qui se livrent uniquement au commerce; il leur est défendu de porter des armes.

Les Monslemines traitent bien leurs esclaves chrétiens, uniquement par avarice, afin de ne pas perdre le prix qu'ils espèrent obtenir pour leur rançon. Cette passion pour l'argent est poussée chez eux à un degré incroyable.

Follie était embarqué sur le même navire que Saugnier. Il manqua de se noyer au moment du naufrage, une lame furieuse l'enleva de dessus le radeau où il se trouvait avec d'autres compagnons

de son infortune, il roula plusieurs fois sur les rochers : « J'avais déjà bu beaucoup d'eau, dit-il, mes forces m'abandonnaient ; renversé sur le dos, j'errais au gré des vagues sans pouvoir m'approcher du rivage. J'étais sans connaissance ; trois Maures qui s'étaient jetés à la mer pour me secourir, me saisirent et me traînèrent à terre ; ils me suspendirent par les pieds, me froissèrent le ventre, me firent vomir toute l'eau que j'avais avalée, m'approchèrent d'un grand feu, me couvrirent de sable chaud. Je revins à moi, ils me déshabillèrent, et se disputèrent mes dépouilles à coups de couteau.

« Rassemblés au nombre de vingt autour d'un grand feu, nous rendions grâces à Dieu de nous avoir arrachés à la mort. Uniquement occupés du danger que nous venions d'éviter, nous ne pensions pas à notre misère présente ni au sort qui nous attendait. La mer venait de jeter sur le rivage le corps d'un de nos compagnons qui s'était noyé. Nous nous levâmes aussitôt, animés par le désir de le rendre à la vie. Le chef des sauvages, qui le sabre à la main, observait nos démarches, se figura sans doute que nous voulions retourner dans le navire, il nous frappa sans pitié. Ce traitement nous plongea dans de cruelles inquiétudes. Nous avions beau montrer à ce barbare notre malheureux compagnon, il ne nous répondait

qu'en redoublant les coups. Nous crûmes que ces sauvages nous réservaient à de cruels supplices.

« Ils nous ordonnèrent de nous lever, nous marchâmes jusqu'à une demi-lieue de la mer; ils frappaient ceux qui restaient en arrière. Ils nous firent arrêter pour nous partager. Peu d'accord entre eux, ils furent plusieurs fois sur le point de s'égorger; enfin nous ayant divisés par la moitié, ils nous ramenèrent sur le rivage au nombre de neuf. De nouveaux débats s'élevèrent, ils se jetèrent sur notre petite troupe, c'était à qui s'emparerait d'un chrétien; aucun de nous ne fut à l'abri de leur acharnement.

« Séparé de mes compagnons d'infortune, accablé par la fatigue, par la crainte et par l'horreur de tout ce qui m'environnait, je courais comme un insensé. Quelques sauvages m'aperçurent, me poursuivirent et m'entraînèrent précipitamment sur le haut de la montagne. D'autres accourent, m'arrachent de leurs mains, et furieux de ce que je n'avais pas résisté à la violence de leurs rivaux, ils m'accablent de coups. Je tombe sans mouvement sur le sable. On m'approcha d'un brasier, sa chaleur me ranima; mais voyant de toutes parts l'apparence d'une mort prochaine et cruelle, je ne sentais mon existence que par l'excès de mes maux.

« Sur le soir une autre troupe de ces barbares

étant venue près de moi, je crus que c'en était fait de mes jours. Je ne voyais plus aucun Français, je les croyais tous immolés à leur rage : ils me regardaient avec une joie cruelle, chantaient, dansaient autour de moi ; leurs femmes assemblées dans ce lieu m'environnaient ; aucune ne pensait à me donner un morceau de toile pour me couvrir. Je leur demandai s'ils en voulaient à ma vie. Surpris de mon inquiétude, ils s'empressèrent de me rassurer. Les uns me mirent une couverture sur le dos, d'autres coururent sur le rivage et m'apportèrent du biscuit trempé dans de l'eau de mer : j'en mangeai peu, la joie que j'eus d'apprendre qu'ils ne songeaient pas à m'ôter la vie, suffisait seule pour ranimer mes forces. Le calme reparut sur mon visage ; ma nouvelle situation sembla leur faire quelque plaisir ; ils se rassemblèrent près de moi, et tâchèrent par mille questions d'augmenter ma sécurité.

« Ces peuples sont si grossiers qu'ils ne pouvaient sortir de l'étonnement où les jetait mon ignorance de leur langue. Ils ne pensaient pas même à m'expliquer leur pensée par signes : ils se figuraient que je devais les entendre, comme ils s'entendaient entre eux. Lassés enfin de ce que je ne pouvais répondre à leurs demandes, ils me laissèrent, leurs femmes me firent coucher dans le sable et eurent soin de me mettre une planche

derrière la tête pour me garantir du vent. Accablé par le poids de mes malheurs et par la fatigue des jours précédens, je me livrai enfin au sommeil. »

Follie en s'éveillant vit ses compagnons dispersés de côté et d'autre, aucun n'osant s'éloigner du lieu qu'on lui avait assigné. Cependant ils se réunirent un instant et pleurèrent ensemble sur leurs maux. Après avoir employé la journée à s'encourager réciproquement, ils furent séparés. Le lendemain on les conduisit tous sur le rivage pour les faire travailler. Follie voulut faire comprendre par signes à son maître qu'il était trop faible pour exécuter ce qu'on lui commandait, il fut battu. Des matelots témoins de ce spectacle vinrent l'aider. Ensuite il fut envoyé sur une montagne voisine pour en rapporter du bois. Ce ne fut qu'à dix heures du soir qu'il obtint un peu de lait de chameau pour réparer ses forces. Les jours suivans on lui donna un peu de la farine retirée du bâtiment; il s'en fit une petite galette. Quelques-uns de ses compagnons avaient formé des projets de désertion; il les en dissuada, et parvint ensuite à établir l'union entre eux et à leur inspirer des sentimens de patience et de résignation.

Il était tombé entre les mains d'un Monslemine, un Mongeart voulut le lui enlever, et fut renversé d'un coup de poignard. Cette querelle faillit à exciter une rixe entre les deux hordes :

cependant elles firent la paix. Le 27 les Maures mirent le feu au navire; il y restait douze barils de poudre; quoiqu'ils fussent mouillés par l'eau de la mer, l'explosion fut si forte, que cinquante barbares furent blessés et huit y perdirent la vie.

Le lendemain tous étaient partis emmenant leurs esclaves de divers côtés. Le maître de Follie décampa aussi et le conduisit aux tentes de la horde dont il était le chef. On n'y arriva qu'après dix heures de marche; le camp était placé entre deux montagnes. La tâche de Follie fut d'aller chercher du bois et de mener les chèvres au pâturage. Un jour une panthère étrangla et dévora trois de ces animaux. Redoutant le brutal emportement de son maître, il n'osait retourner à la tente : celui-ci vint au-devant de lui avec son fils; « ils me demandèrent, dit-il, pourquoi je revenais si tard; je leur en appris la cause. Nous arrivons à la tente, on ne me permet pas d'attacher les chèvres comme je faisais ordinairement; on me refuse la peau dont je me couvrais pour dormir. Mon maître prend des cordes et me frappe longtemps avec la dernière inhumanité; mon sang ruisselait de toutes parts, je tombai sans connaissance. Dans ce pitoyable état, je fus attaché au pied d'un poteau qui était planté à l'entrée de la tente, et j'y demeurai exposé pendant toute la nuit qui fut très-froide et très-humide.

« Lorsque le jour parut, on vint me détacher; mais hélas! je n'apercevais pas ceux qui me déliaient; j'avais perdu la vue : l'abondance et l'humidité de la rosée avait produit sur mes yeux cette impression funeste. Quelques paroles que j'entendis proférer à mon maître, me firent apercevoir qu'il se repentait de sa brutalité, mais sa femme, plus cruelle que lui, était insensible à la rigueur de ma situation; je l'entendis dire, à voix basse, que je serais un esclave inutile, embarrassant, et que si dans trois jours je ne recouvrais pas la vue, il faudrait m'assommer pendant mon sommeil.

« Le fils de mon maître m'avait fait rentrer dans la case, m'avait bassiné les yeux, m'avait donné du lait, le soir il s'approcha de moi, me parla avec quelque douceur; m'invita même à dormir; mais le désespoir s'était glissé dans mon cœur, le repos n'était plus fait pour moi. Je gémissais, je pleurais, je priais; le moindre bruit m'intimidait, m'effrayait; je croyais à chaque instant qu'on se préparait à suivre le barbare conseil donné par la femme de mon maître.

« Déjà mon aveuglement durait depuis trente-cinq jours; on venait de me bassiner les yeux, lorsque je distinguai la femme de mon maître, je me levai avec transport; j'allai aussitôt vers elle pour lui faire voir que ma vue commençait à s'é-

claircir; elle me parut satisfaite. Son mari à son retour en reçut la nouvelle avec plaisir, et dans l'espace de douze heures, je reconnus avec une joie inexprimable, que mes yeux se fortifiaient. Depuis cet accident, je n'allai plus chercher du bois, je ne gardai plus les troupeaux, on ne songea qu'à se débarrasser de mon individu. L'occasion qu'on attendait ne tarda pas à se présenter. Un Maure étranger passa dans la contrée; je lui fus vendu trois chèvres. »

Le 14 février Follie suivit son nouveau maître qui était bien plus riche que le premier et demeurait à une centaine de lieues plus au nord-est. Il le suivit nu pieds à travers les montagnes; partout ils trouvaient l'hospitalité. Follie ayant moins de force que de courage, restait quelquefois en arrière, un Maure lui appliquait alors des coups de corde sur les reins; le malheureux attrapa des coups de soleil, il fut saisit d'une fièvre ardente; alors son maître impitoyable, craignant de le perdre, le fit monter sur un chameau. Comme les sauts que l'animal faisait en marchant le fatiguaient si cruellement qu'il avait peine à s'y tenir, les Maures le lièrent sur le dos de la bête. Le 25 février il arriva aux tentes de son maître. On le laissa trois jours entiers bien tranquille; il était couvert de plaies; ses jambes gonflées avaient la grosseur de son corps, on y voyait

plusieurs ouvertures qui tendaient à suppuration. Sa situation inspira enfin quelque pitié à ces barbares. Ils songèrent à lui procurer les secours qu'ils lui croyaient nécessaires : on l'étendit sur le sable, et pendant que quatre Maures le tenaient avec force, son maître brûla les chairs qui environnaient ses plaies, avec des lames de couteau qu'il avait fait rougir. « Je souffris alors, dit Follie, des douleurs inouïes, je poussai des cris horribles; mais ce remède, analogue à la férocité de ces barbares, me procura une guérison assez prompte. »

Le 1[er] mars on le fit aller au champ pour garder les chameaux, et les empêcher de paître dans les pièces de terre nouvellement ensemencées. Mieux traité que dans son premier esclavage, il reprenait visiblement des forces; son maître d'abord ne l'avait regardé que comme un être près de perdre la vie, il ne s'intéressait pas à la lui conserver: « Mais voyant, observe Follie, que ma santé se rétablissait, il me regarda comme un esclave précieux dont il pourrait tirer grand profit; ce fut sans doute ce qui l'engagea à ne plus m'envoyer garder les chameaux; il prenait grand soin de moi, et quand il me voyait triste, il me faisait donner du lait, de la nourriture, du tabac, enfin tout ce qu'il croyait pouvoir faire diversion à mes maux. »

Follie apprit de son maître que ses compagnons d'infortune s'approchaient du lieu où il était, l'espoir si long-temps banni de son cœur commença à y renaître; enfin il fut mené sur un chameau à Glimi dont il n'était éloigné que de trois lieues. Le 15 mars il devint l'esclave d'un troisième maître. Celui-ci, en homme qui entendait ses intérêts, vendit la moitié de la personne de Follie à un juif; il vivait trois jours chez l'un, trois jours chez l'autre; il était traité assez humainement; on l'occupait à moudre de l'orge et à porter de l'eau. Il revit ses compagnons et ne tarda pas à partager le bonheur qu'ils eurent d'être rachetés.

Follie, d'accord avec Saugnier, dit que les Mongearts tirent leur origine des Portugais qui, mêlés avec les Maures, habitaient l'empire de Maroc; ils le quittèrent lorsque les schérifs s'en emparèrent et se réfugièrent dans le Sahara. Le nom de Mongearts est un terme de mépris chez les peuples voisins, sans doute parce que ceux qui le portent, plus pauvres et moins belliqueux que leurs voisins, sont exposés à leurs incursions. Le motif de la religion s'y joint aussi. Quoique les ancêtres des Mongearts actuels eussent abjuré le christianisme, les Maures purs se ressouviennent toujours qu'ils ont été chrétiens.

Brisson, officier de l'administration des colonies, s'embarqua au mois de juin 1785 pour le Sénégal, sur le navire la *Sainte-Catherine*, commandé par le capitaine Le Turc. Le 10 juillet on passa entre Palma et les autres îles du groupe des Canaries ; on était par conséquent bien à l'ouest ; cependant la violence des courans porta le vaisseau sur la côte d'Afrique.

Les naufragés descendus sur le rivage, grimpèrent sur les rochers pour découvrir sur quelles terres le sort les avait jetés ; parvenus au sommet, ils aperçurent une plaine immense couverte d'un sable blanc, à travers lequel serpentaient quelques plantes assez semblables à du corail blanc. Dans le lointain on découvrit des coteaux qui, étant couverts d'une espèce de fougère, ressemblaient à une vaste forêt. En marchant vers ces côteaux, il trouva sur ses pieds du fumier de chameau, et bientôt il en découvrit plusieurs qui paissaient çà et là. Comme il connaissait déjà l'Afrique par le séjour qu'il avait fait au Sénégal, il savait mieux que ses compagnons ce qu'il y avait à craindre des habitans de cette contrée, et plus encore ce qu'ils devaient appréhender du manque d'eau.

Des enfans qu'il vit dans le lointain s'empressaient de rassembler des troupeaux de chèvres, pour les chasser devant eux. Il en conclut qu'ils



avaient été découverts ; les cris des enfans portèrent l'alarme dans les camps voisins, et bientôt les habitans accoururent. « Dès qu'ils nous eurent reconnus, dit Brisson, il se mirent à sauter et à bondir sur le sable ; ils se couvrirent le visage avec les mains et poussèrent des cris épouvantables, des hurlemens affreux ; il n'en fallut pas davantage pour nous faire penser que cette peuplade connaissait peu les figures européennes. Leurs gestes et la manœuvre qu'ils firent pour nous investir, ne nous présageaient rien de bon. Je conseillai donc à mes camarades d'infortune de ne pas se diviser, et de marcher en ordre jusqu'à ce que nous fussions à portée de nous faire entendre. Dans mes précédens voyages au Sénégal, j'avais appris quelques mots d'arabes, dont j'espérais tirer bon parti dans cette occasion. Je commençai par mettre, en forme de pavillon, un mouchoir blanc au bout de ma canne, pensant que si parmi ces Maures ils s'en trouvait qui eussent été à l'île Saint-Louis, il nous reconnaîtraient pour des Français malheureux qu'un naufrage avait jetés sur cette côte.

« Quand on se fut rapproché des sauvages, quelques-uns de nos camarades se dispersèrent ; ils furent aussitôt enveloppés et saisis au collet. Aussitôt la frayeur s'empara des autres ; ils poussèrent unanimement des cris de désespoir et se

débandèrent. Les Maures armés de grands coutelas et de petites massues, fondirent sur eux avec une férocité incroyable; mes compagnons furent dépouillés de tous leurs vêtemens, et bientôt quelques-uns blessés tombèrent presque expirans étendus sur le sable. »

Brisson fut accosté par un Maure qui lui demanda qui il était, d'où il arrivait, et ce qu'il venait faire. A l'aide du peu d'arabe que l'infortuné savait et de ses gestes, il parvint à expliquer à l'Africain qu'il avait, ainsi que ses compagnons, fait naufrage sur cette côte, et qu'ils réclamaient son assistance pour les faire conduire au lieu de leur destination; ajoutant qu'il avait sur lui de quoi le récompenser de ses peines. Aussitôt le Maure qui paraissait mieux comprendre cette dernière partie du discours que tout le reste, entrelaça ses doigts dans ceux de Brisson pour lui annoncer que dès ce moment ils devenaient étroitement liés, et lui dit de lui remettre les objets dont il venait de lui parler. Brisson obéit, et remarqua que si les riches bijoux qu'il donna faisaient plaisir au Maure, l'argent monnoyé lui en causa bien plus. Il cacha mystérieusement son trésor dans sa chemise de toile bleue, et lui promit de ne pas l'abandonner.

Dès qu'il eut mis son butin en sûreté, il demanda de quel côté on avait fait naufrage; Brisson

le lui indiqua ; aussitôt le Maure appela les siens pour les en instruire. A la manière dont ils l'abordèrent, on reconnut que c'était un talbé.

Arrivés sur le bord de la mer, les Maures commencèrent à pousser des cris de joie ; ils voulurent envoyer les Français au navire ; ceux-ci s'en excusèrent sur ce qu'ils ne savaient pas nager ; les Maures y allèrent eux-mêmes ; ceux qui restèrent sur le rivage firent éclater leur crainte de ne pas avoir autant que les autres ; les femmes surtout paraissaient furieuses. Cependant la nouvelle du naufrage ne tarda pas à se répandre dans le pays. De toutes parts arrivèrent de nouveaux sauvages ; la discorde sur le partage du butin se mit entre eux ; ils en vinrent aux mains. Les femmes, enragées de ne pouvoir aller piller le navire, se jetèrent sur les naufragés, et leur arrachèrent le peu de vêtemens qui leur restaient.

Le maître de Brisson voyant que le nombre des arrivans augmentait sans cesse, appela deux de ses amis qu'il associa fort adroitement à la possession de douze naufragés qui s'étaient donnés à lui. Ayant pris ses arrangemens avec eux, il conduisit les Français dans sa cabane, éloignée de plus d'une lieue du rivage. « Nous y fûmes, dit Brisson, logés ou plutôt entassés les uns sur les autres. »

Les malheureux furent dépouillés de leur che-

mise qui était tout ce qui leur restait. Brisson garda la sienne, ayant représenté qu'il avait assez donné. Ensuite une conversation lui apprit que son maître était Sidi Mehemet el Zouzé de la tribu des Labdesseba, et qu'il s'était éloigné du bord de la mer pour éviter les Ouadelim, parce que sa tribu ne vivait pas bien avec eux. « Quel fut mon chagrin d'entendre, s'écria Brisson, que nous étions tombés entre les mains des plus féroces des habitans du Sahara! Je prévis tous les maux que nous allions endurer, et je n'osai presque plus me flatter de notre délivrance. »

Ses craintes n'étaient que trop bien fondées. Son maître ayant enfoui son petit trésor dans le sable, retourna sur la côte. Bientôt une troupe d'Ouadelim arrive, pille, saccage, renverse tout. Ils saisissent les naufragés. Deux prennent Brisson par les bras et le tirent tantôt d'un côté et tantôt d'un autre; d'autres accourent, l'entourent, l'enlèvent, lui arrachent sa chemise et sa cravate, et le poussent derrière des monceaux de sable, et l'accablent de coups. Il croit qu'il va expirer, les cordes que l'on prépare pour le lier semblent lui annoncer son heure dernière. Dans ce moment arrive un des associés de Sidi Mehemet, il annonce que les ravisseurs qui ont profané la demeure du talbé vont être condamnés par les vieillards. Les brigands effrayés décampent.

Mais Nouegem qui venait de délivrer Brisson, le conduit devant le conseil et réclame la propriété de cet esclave pour prix de ses soins, alléguant que Sidi Mehemet a déjà reçu de lui des effets très-précieux. Aussitôt une troupe de femmes et d'enfans s'assemblent autour de Brisson, le considèrent avec attention et s'écrient : *El Rey!* Le talbé furieux redemande sa propriété; Nouegem qui voit que sa proie va lui échapper, tire son poignard pour le plonger dans le sein de Brisson. A l'instant le talbé lui jette au cou un long chapelet; puis il prend un petit livre qui pendait à sa ceinture : aussitôt les femmes se précipitent vers Brisson, et l'enlèvent des mains de Nonegem pour le remettre entre celles du prêtre courroucé, tant elles redoutaient l'anathème qu'il allait lancer contre son adversaire.

A quelques pas du lieu où cette scène se passa, il retrouva ses camarades. Les malheureux n'avaient pas mangé depuis deux jours. Enfin ils obtinrent un peu de farine moins gâtée par l'eau de la mer que par le mélange d'une farine d'orge long-temps conservée dans des peaux de bouc. Ce mauvais repas fut interrompu par des cris d'alarmes. Les Ouadelim approchaient pour enlever aux Labdessebas leurs esclaves. Ceux-ci, après être convenus du lieu du rendez-vous, allèrent se cacher derrière des monticules de sable. Ils y res-

tèrent jusqu'à ce que des Maures d'une autre tribu, mais également intéressés à conserver leur pillage, fussent venus se joindre à eux. Un guide qui avait devancé la troupe, avait placé de distance en distance de petits tas de pierres pour indiquer le chemin que l'on devait tenir, et empêcher que l'on ne tombât au milieu d'une horde ennemie. A la pointe du jour, tous ceux qui avaient des esclaves chrétiens se réunirent et se mirent en marche pour gagner l'intérieur des terres où demeurait leur tribu.

Le navire avait fait naufrage un peu au nord du Cap Blanc. Il est impossible de décrire tout ce que les Français eurent à souffrir dans leur voyage à travers le désert, notamment de la soif. La crainte d'être surpris fit faire beaucoup de détours aux Labdessebas; ils mirent quinze jours à parcourir une route qui aurait pu être parcourue en cinq au plus. Après avoir gravi de hautes montagnes couvertes de cailloux grisâtres et aussi tranchans que des pierres à fusil, on descendit dans un fond sablonneux jonché de végétaux épineux. Brisson avait la plante des pieds en sang; il ne lui était plus possible d'aller plus loin. Son maître le fit donc monter derrière lui sur son chameau : cette attention de sa part, loin de donner du soulagement à l'infortuné, lui causait des douleurs inouïes à cause des secousses qu'il éprouvait; son sang ruisselait de toutes parts. Le soir un Maure voulut

le maltraiter, Brisson saisit une lance et le menaça de l'en percer; le Maure prit la fuite. « Au même instant, ajoute-t-il, j'aperçus mon maître qui s'avançait de mon côté; son dessein m'était inconnu; cependant je lui criai que si son intention était de venger son camarade, il me trouverait décidé à tout entreprendre plutôt que de me laisser frapper. Ma résolution et mes menaces le firent rire; néanmoins il me rassura, et me dit que je n'avais rien à craindre. Cette aventure servit à me faire connaître qu'avec de la fermeté, je pourrais éviter bien des mauvais traitemens, auxquels je ne pourrais qu'être exposé en témoignant de la crainte, et j'ai souvent éprouvé par la suite que cette idée était bien fondée. Les Maures ne montrent du courage que lorsqu'on ne leur résiste pas. »

Dans tous les camps que l'on traversait, les naufragés étaient accablés d'injures et de mauvais traitemens, surtout par les femmes. On s'avançait vers l'est; les plaines étaient couvertes de petits cailloux blancs comme la neige, ronds et plats comme une lentille. « En marchant, dit Brisson, nous entendions un bruit sourd sous nos pas, comme si le terrain eût été fouillé. Cette plage n'offre aucune variété. Le terrain absolument uni ne produit pas la moindre plante. L'horizon y est chargé d'une vapeur rougeâtre. On croit voir de

tous côtés des volcans enflammés ; on n'aperçoit dans l'air ni oiseaux ni insectes; il y règne un silence profond qui a quelque chose d'épouvantable. Si parfois il s'élève un petit souffle d'air, le voyageur éprouve aussitôt une lassitude extrême; ses lèvres se gersent; sa peau se dessèche, et tout son corps se couvre de petits boutons qui causent une cuisson très-vive et douloureuse. Les rayons du soleil frappaient sur les cailloux et je craignais à chaque instant que leur reflet ne me fît perdre la vue.

« Nous passâmes de cette plaine immense dans une seconde que les vents avaient sillonnée de distance en distance, d'un sable ferme de couleur roussâtre. Quelques plantes odoriférantes qui s'élevaient au-dessus de la crête des sillons, furent à l'instant dévorées par les chameaux, presque aussi affamés que nous. Nous eûmes le bonheur en quittant cette plaine sablonneuse, de trouver un fond entouré de montagnes ; le terrain en était blanc et argileux. Ce fut dans cette espèce de vallon, au pied de quelques genêts, dont les branches entrelacées avec art formaient un berceau, que nous trouvâmes de l'eau dont nous avions un si pressant besoin. Nous en bûmes tous avec un plaisir inexprimable, quoiqu'elle fût très-amère, couverte de mousse verte et d'une odeur infecte. »

Ce ne fut qu'après seize jours de marche que

les naufragés arrivèrent exténués et presque décharnés à la bourgade des Labdessebas. Aux premiers rayons du soleil, Brisson découvrit ce lieu qui semblait annoncer un séjour délicieux. Plusieurs tentes dressées entre des arbres touffus, des troupeaux sans nombre qui paissaient sur les coteaux, auraient fait prendre ce lieu pour l'asile du bonheur et de la paix; mais vu de près, il lui parut tout autre; les arbres dont il avait admiré le feuillage étaient de vieux gommiers, dont les branches chargées d'épines, rendaient inaccessible l'ombrage qu'ils répandaient autour d'eux.

Quand on fut arrivé aux tentes, les femmes s'avancèrent d'un air soumis vers leurs maris, leur posèrent la main droite sur la tête, puis la baisèrent après s'être prosternées devant eux. Ce devoir rempli, elles jetèrent un premier mouvement de curiosité sur les esclaves; puis les accablèrent d'injures, qui ne furent que le prélude de l'expression de leurs sentimens; ensuite elles leur crachèrent au visage, et firent fondre sur eux une grêle de pierres. Les enfans, suivant leur exemple, pinçaient les malheureux, leur arrachaient les cheveux, ou leur déchiraient la chair avec leurs ongles; les mères les encourageaient à commettre ces cruautés.

Les Maures ayant fait le partage de leurs escla-

ves, les emmenèrent. Brisson à qui son maître avait indiqué celle de ses femmes qu'il aimait le mieux, lui offrit deux poignées de clous de girofle que Sidi Mehemet avait gardées précieusement pour que cet infortuné pût, en les lui présentant, gagner ses bonnes grâces. Les mauresses aiment beaucoup l'odeur de cet épice. Néanmoins la mégère, après avoir reçu le don avec une hauteur insultante, chassa Brisson avec mépris. Il fut bientôt envoyé à la provision du bois; lorsqu'il revint il trouva ses deux camarades étendus sur le sable et meurtris de coups. La femme de Sidi Mehemet, la plus méchante de la tribu, les avait mis dans cet état, parce que leur épuisement ne leur avait pas permis de remplir la tâche qu'elle leur avait assignée. Alors Brisson éveilla son maître par ses cris redoublés, et lui demanda s'il les avait conduits en ce lieu pour qu'ils fussent égorgés par sa femme. Il accompagna ses représentations de menaces. Le Maure défendit à sa femme de rien exiger de Brisson, et à celui-ci d'obéir si elle lui commandait quelque chose; puis il ordonna de faire bouillir de l'orge pour les esclaves. La femme voua une haine implacable à Brisson; elle lui en donna des preuves plus d'une fois.

A la fin du mois d'août, les troupeaux ne trouvaient plus de quoi paître; le soir les brebis et les chèvres revenaient les mamelles presque vides,

et cependant c'était leur lait et celui des chameaux qui devait servir à la nourriture d'une famille nombreuse. « Que l'on juge d'après cela, continue Brisson, combien notre portion était diminuée; en notre qualité de chrétiens, les chiens mêmes nous étaient préférés, et c'était dans leurs écuelles que nous recevions nos rations. »

A la fin d'octobre il n'était pas encore tombé une goutte d'eau. Les plaines, les vallons, tout était brûlé, c'est cependant l'époque à laquelle les pluies commencent pour durer jusqu'à la fin de décembre. Depuis trois ans cette faveur du ciel avait été refusée aux habitans des déserts. La désolation était universelle, lorsqu'un Maure vint annoncer que des pluies abondantes avaient couvert plusieurs cantons. Aussitôt la joie fit place à la douleur, chacun plia sa tente, et tous se mirent en marche vers les terres nouvellement arrosées. C'était la trentième fois que la horde de Sidy Mehemet changeait de demeure; on ne reste ordinairement qu'une douzaine de jours dans le même endroit.

Le terrain où l'on campa était si humide, que la seule pression du corps sur le sable faisait jaillir une quantité considérable d'eau. Les pauvres esclaves se seraient estimés très-heureux d'avoir une natte d'osier pour se coucher, et un gros tapis de

laine pour se couvrir; mais parmi les Maures mêmes, il n'y a que les riches qui en fassent usage.

Les naufragés couchaient sur la terre nue. Leur portion de lait était mêlée d'eau, on finit par en mettre une si grande quantité, qu'ils ne buvaient plus que de l'eau blanchie; il en furent affaiblis à un point incroyable et réduits à la triste nécessité de chercher leur nourriture avec les bestiaux. « Les plantes sauvages qu'ils foulaient aux pieds, et les limaçons crus, furent dès lors presque notre unique aliment, dit Brisson, jusqu'au moment de notre délivrance. Cependant il fallait se préparer à de nouvelles fatigues; je fus chargé d'atteler les chameaux à la charrue, de labourer la terre, de l'ensemencer, et mon maître, non content de m'employer à son propre service, me louait à d'autres Maures pour une ration de lait. J'aurais infailliblement succombé, si de temps en temps je n'eusse pas dérobé quelques poignées d'orge, et c'est à ce larcin bien permis, je crois, que je dois ma conservation. »

Sidy Mehemet avait long-temps leurré Brisson de l'espoir de l'envoyer à Maroc ou au Sénégal. Il s'excusa passablement bien de ne pas le faire partir pour les bords de ce fleuve, alléguant la crainte que les Trarzas ses ennemis ne lui permissent pas d'y atteindre. Plus tard Brisson s'a-

perçut que son maître n'était qu'un fourbe qui ne valait guère mieux que sa méchante femme. Un jour il lui adressa des représentations un peu vives sur ce qu'il l'accablait de travail. « Je t'ai enrichi, ajouta-t-il, et tu ne daignes pas me donner quelques haillons pour me couvrir. » D'autres Arabes plus compâtissans que lui, et toujours jaloux de le savoir en possession des bijoux de Brisson, qu'ils estimaient d'un prix infini, lui firent un jour le même reproche. « Peu de temps après, dit Brisson, il m'appela en leur présence, et me demanda si à Souara on donnerait une bonne rançon pour chacun de nous. Je lui dis qu'il serait content. En ce cas, reprit-il, un marchand juif doit passer ici demain, demande-lui du papier, et je te permets d'écrire à ceux de qui tu attends des secours. En effet, le marchand juif passa, et j'écrivis une lettre que j'adressais à Souara au consul, ou s'il n'y en avait pas, à celui qui le représentait. Je le priais d'être touché de nos maux et d'y apporter le plus prompt remède; je lui indiquais le meilleur et le plus sûr moyen à employer pour nous procurer une prompte délivrance. »

Deux des compagnons de Brisson moururent de faim. Lui-même était si exténué qu'il pouvait à peine se soutenir; il avait les pieds écorchés jusqu'au vif par les cailloux et les épines; enfin

de gros chiens que l'on ameutait sans cesse contre lui, et dont il ne se débarrassait jamais qu'après avoir reçu des morsures cruelles, tout avait contribué à le mettre hors d'état de garder les chameaux. Pour comble de malheur, vers le mois de février et de mars, les chaleurs excessives desséchèrent l'eau que l'on avait trouvée précédemment dans le canton où l'on campait; il n'était pas tombé une seule goutte de pluie pour arroser les terres que Brisson avait ensemencées. Les bestiaux ne trouvant plus de pâturages, étaient à la veille de périr, lorsqu'enfin les Ouadelim et les Labdessebas résolurent d'aller chercher des terres occupées par des mains plus laborieuses.

Les Ouadelim poussèrent leurs ravages jusqu'à Ouednoun, à trois cents lieues du point où l'on était campé. Quelques hordes de Labdessebas moins vagabondes que leurs voisins restèrent en arrière, et comme elles étaient peu considérables, elles trouvaient dans quelques cantons moins éloignés, de quoi faire subsister leurs troupeaux. Ces Maures égorgèrent quelques brebis, et vécurent ainsi jusqu'à la fin d'avril, époque à laquelle ils se mirent en marche pour sortir des déserts où la plus affreuse misère menaçait tous les habitans.

Souvent la soif jetait Brisson dans des fureurs inconcevables. « Il faut, dit-il, en avoir connu les tourmens pour se faire une idée des



extrémités auxquelles elle peut porter un homme. Je voyais les Maures qui eux-mêmes étaient désolés. Plusieurs mouraient de faim et de soif. La saison ne promettait aucun soulagement. C'était la quatrième fois de suite que la sécheresse dévorait les moissons. Cette cruelle position aliéna tellement les esprits des habitans des tribus différentes, qu'ils se firent la guerre entre eux. C'était à qui enleverait le plus de bestiaux pour en faire sécher la chair : le lait manquait presque entièrement. L'eau était encore plus rare, puisqu'on n'en trouve dans presque aucune partie du désert, excepté en approchant de la mer ; encore est-elle salée, noirâtre et infecte. Manquant de toutes provisions, personne n'osait se mettre en campagne ; ce fut dans cette circonstance que je vis tout ce que le besoin peut inspirer à l'homme. Les chameaux que l'on égorgeait servaient à abreuver ceux des Arabes qui avaient le moins de lait. On conservait avec un soin tout particulier l'eau qui était déposée dans l'estomac de ces animaux. »

Enfin, Sidy Sellem, beau-frère de Mehemet, qui avait plusieurs fois proposé à celui-ci d'acheter son esclave, put conclure le marché pour cinq chameaux. Son nouveau maître le conduisit à peu de distance où ils trouvèrent un de ses compagnons de malheur. Ce dernier avait été quelque

temps avec Brisson. Sidy Mehemet l'ayant surpris un jour tétant la femelle d'un chameau, accourut sur lui, et après l'avoir battu, le serra si fort à la gorge que l'infortuné tomba presque mort à ses pieds. « Je fus très-étonné, raconta-t-il, quand je revins de mon évanouissement, de me trouver seul. J'avais le col tout en sang. Je me traînai de mon mieux dans le creux d'un rocher. Mon maître revint pour me chercher, j'entendis sa voix; je me gardai de répondre. Je m'étais promis ou de mourir de faim, ou de gagner le bord de la mer dans l'espérance d'y voir quelque navire. J'y arrivai en effet après dix jours de marche, n'ayant pour toute nourriture que des limaçons et pour toute boisson que mon urine. La vue d'un petit chasse-marée qui était mouillé assez près de terre, rétablit mes forces, je courus précipitamment sur le rivage pour tâcher de me faire reconnaître par des signaux et d'engager le capitaine à m'envoyer sa chaloupe. Mais j'eus à peine fait quelques pas entre les rochers, que je fus saisi par deux jeunes Maures qui m'entraînèrent à quelque distance du bord de la mer, la frayeur de me voir entre leurs mains, le chagrin d'avoir échoué dans mon entreprise, et la faim surtout, m'avaient réduit à une telle extrémité, que je serais infailliblement mort s'ils ne m'eussent pas donné les plus prompts secours. Ils prirent de moi le plus grand soin, et

depuis ce jour je les ai eus pour maîtres. J'ai été chargé de la garde de leurs chèvres, car ils n'ont point d'autres troupeaux, ni d'autre existence que celle qu'ils se procurent par la pêche. Ils m'ont paru d'un caractère bien plus doux que les Maures qui habitent dans l'intérieur des terres, ils sont plus laborieux. Il y a plus de quinze jours qu'ils m'ont annoncé qu'ils allaient me conduire au sultan. Je dois croire qu'ils étaient convenus de ce rendez-vous avec votre maître après lui avoir fait savoir qu'ils m'avaient arrêté. »

Brisson et son compagnon se trouvaient avec des Maures de la tribu des Trarzas. Ceux-ci s'étant rassemblés autour de Sidy Allem, firent une longue prière, après quoi on apporta une marmite pleine de bouillie d'orge; on y joignit une forte dose de lait; les deux Français prirent part au repas, après quoi on leur souhaita un bon voyage.

Il fut très-pénible. On ne put long-temps monter les chameaux; ces animaux ne trouvant point de pâturages, n'étaient point en état de continuer leur route. Brisson souffrit beaucoup en marchant, lorsque le sable pénétra dans les plaies qu'il avait aux pieds, et que les piqûres des épines renouvelaient sans cesse. Cependant il fallait souvent forcer le pas pour éviter les hordes dont on craignait la poursuite.

Un jour Brisson s'étant un peu écarté de la

troupe pendant qu'elle s'était arrêtée dans une vallée pour y faire paître les chameaux, il fut arrêté par des Maures étrangers et entraîné dans leur antre. Il se croyait privé à jamais de l'espoir de sortir d'esclavage, quand ses ravisseurs l'ayant conduit à quelque distance pour le dérober à la vue de leurs compagnons, il aperçut dans un vallon sa petite caravane. Il eut le bonheur d'échapper aux brigands et de trouver assez de forces pour arriver près de Sidy Allem. Les voleurs épouvantés prirent la fuite.

Enfin après avoir traversé de hautes montagnes où tout annonçait un grand bouleversement de la nature, on se trouva sur le bord de la mer. Bientôt le pays devint moins affreux, on aperçut des antilopes, on parcourut pendant trois jours des forêts dans lesquelles dominaient les gommiers; les champs d'orge près d'être ensemencés, devinrent plus fréquens, l'eau commençait à n'être plus si rare; on rencontrait souvent des bourgades où l'on était bien reçu. On courut des risques dans une de celles des Telkéens qui vivent au milieu des montagnes de sable formées par les vents. On dirait qu'ils cherchent à se dérober à la lumière du jour, tant il est difficile de pénétrer dans leurs retraites et d'en sortir. Jamais Brisson n'avait vu des Maures aussi laids. Ils causaient une grande frayeur aux chameaux.

A Ouednoun, Brisson mangea du pain pour la première fois depuis son naufrage. Il fut bien traité dans cette ville, notamment par un Maure qui s'était trouvé présent à l'instant de sa catastrophe, et par le juif Aaron, ainsi que par ses femmes.

De Ouednoun à Mogador, il ne vit plus que des bourgs ou des châteaux perchés pour la plupart sur de très-hautes montagnes. On n'était plus aussi bien nourri. Plus on approchait de cette ville, moins on trouvait d'hospitalité.

Après soixante-six jours de marche, Brisson exténué de fatigue, eut le plaisir d'apercevoir du haut d'une colline le pavillon français et celui de plusieurs autres nations de l'Europe, flotter sur l'arrière des navires mouillés dans la rade de Mogador. En entrant dans la ville, il y rencontra deux Français qui allèrent avertir MM. Duprat et Cabannes. Ces négocians qui s'étaient fait constamment un devoir de soulager les malheureux qu'un destin contraire avait jetés sur ces rivages, vinrent au devant de lui, et malgré son extérieur repoussant, le serrèrent dans leurs bras, en versant des larmes de sensibilité; leur maison devint la sienne; ils le comblèrent de bontés et d'attentions.

Huit jours après il partit pour Maroc où il fut présenté à l'empereur, ainsi que son compagnon

et Sidy Allem, qui depuis cinquante ans n'était pas venu dans cette ville. Les naufragés ayant reçu leur liberté de la bouche même du prince, retournèrent à Mogador, et s'embarquèrent pour la France où ils arrivèrent heureusement.

Brisson a donné dans sa relation un tableau si fidèle et si détaillé des Maures du désert, que plusieurs auteurs lui ont emprunté les traits sous lesquels il avait dépeint ces hordes nomades. Nous en avons offert une esquisse dans la description générale du Sahara.

Il faut encore ajouter quelque chose à ce portrait. « Il est difficile, dit Brisson, de se faire une idée de l'orgueil et de l'ignorance de ces barbares : non-seulement ils s'estiment le premier peuple du monde, ils ont encore la sotte prétention de croire que le soleil ne se lève que pour eux. Plusieurs m'ont souvent dit : contemple cet astre qui est inconnu dans ton pays. Pendant la nuit, vous n'êtes pas éclairés comme nous par cette lumière qui règle nos jours et nos jeûnes. Ses enfans qui peuplent la voûte céleste, (ce sont les étoiles) nous indiquent les heures de nos prières. Vous n'avez ni arbres ni chameaux, ni moutons ni sable, ni chèvres, ni chiens. Vos femmes sont-elles faites comme les nôtres ? Combien es-tu resté de temps dans le ventre de ta mère? me demandait un d'eux. Autant que toi dans celui de

la tienne. En effet, reprit un second, en comptant les doigts de mes pieds et de mes mains, il est fait comme nous; il ne diffère que par la couleur et le langage : il m'étonne. Semez-vous de l'orge dans vos maisons? nom qu'ils donnent à nos navires. Non, lui dis-je, nous ensemençons à peu près dans la même saison que vous préparez vos champs. Comment! s'écrièrent plusieurs d'entre eux, vous habitez donc la terre? nous avions cru que vous naissiez et viviez sur la mer. » Telles étaient les questions auxquelles j'avais à répondre quand je me trouvais honoré de leurs conversations.

« Un jour que les plaines étaient couvertes des bestiaux de toute la bourgade, un des gardiens accourut tout essoufflé pour annoncer que des escouades des Ouadelim paraissaient sur la cime des côteaux, et semblaient venir avec le dessein d'enlever les troupeaux. Aussitôt la grosse timbale se fait entendre, et ils avancent vers l'ennemi. Cet instrument est déposé chez un des habitans les plus considérés, on s'en sert soit pour appeler aux armes, soit pour annoncer qu'un Maure est égaré dans le désert ou que des chameaux sont perdus. Dans l'occasion dont je parle, je demandai à mon maître la permission de combattre contre les brigands. Aussitôt il me cède son chameau, et un pistolet, la seule arme à feu qu'il

eût en sa possession, puis il se mit en prière pour obtenir du ciel la conservation de sa monture et le succès de son parti. Je m'avance donc, le pistolet à la main, avec un des parens de mon maître. J'arrive avec mon conducteur au milieu des guerriers qui n'observaient aucun ordre. Je ne sais s'ils fuient ou s'ils courent les uns sur les autres : je ne voyais qu'un tourbillon d'hommes et de poussière; je ne concevais pas comment ils pouvaient se reconnaître entre eux. Mon chameau, qui sans doute n'était pas accoutumé à ces sortes d'expéditions, ne marchait que d'un pas lent au feu de l'ennemi. Mon conducteur s'éloigne bientôt; je le vois tomber mort d'un coup qui lui enlève la cervelle. Mon chameau effrayé se met à faire des bonds épouvantables, et me jette à dix pas de lui sur un monceau de sable. Aussitôt un fantassin m'atteint, il me tire un coup de pistolet, me manque, et soudain il tombe à mes pieds. Un autre Arabe vient à moi, le poignard à la main, il est prêt à m'en percer le sein, lorsque sa main par une espèce de miracle, en s'élevant au-dessus de sa tête, s'engage avec son arme dans son turban qui flottait sur ses épaules. Je saisis ce moment pour lui porter un coup de la crosse de mon pistolet, en même temps je le pousse rudement, il tombe sans connaissance. Ce fut le seul usage que je pus faire

de mon arme, je n'avais pas de quoi la recharger. Mon pistolet avait raté deux fois, tant les armes et la poudre étaient mauvaises. Le combat fini, et l'ennemi repoussé, plusieurs Maures vinrent à moi en me disant que j'étais bon, très-bon. Ils étaient persuadés que j'avais tué trois hommes, quoique je n'en eusse blessé qu'un. Je les laissai dans l'erreur, et j'eus soin de décharger mon pistolet pour mettre ma gloire à couvert. »

Brisson n'avait pu voir sans un vif chagrin combien ces barbares prennent peu de soin pour préparer la terre. Ils laissent les grains entre des monceaux de pierres et des buissons dont les racines altérées pompent toute la fraîcheur du sol sur lequel les eaux déposent un limon bien propre à faire pousser les plantes. Celui qui est chargé de labourer se rend sur les lieux, il jette indifféremment çà et là des semences, sur lesquelles il promène une charrue attelée d'un seul chameau qui ne fait par conséquent qu'un sillon peu profond. Si l'eau du ciel vient à seconder ce travail, chacun fuit dans l'intérieur, avec la portion qui lui revient, du grain cueilli avant sa maturité.

En passant dans quelques cantons plus fertiles, Brisson trouva sur ses pas des gerbes, dont les épis bien pleins invitaient à les ramasser. D'autres, entassées les unes sur les autres, restaient abandonnées aux injures du temps, parce que le

propriétaire se trouvait pourvu jusqu'à la saison prochaine des pluies. Il ne concevait pas que des hommes si souvent réduits aux extrémités de la faim, pussent faire si peu de cas des dons de la Providence.

J'ai connu Brisson. Il vint en 1787 au Havre où je demeurais, et s'empressa de rendre visite à mon père sous les ordres duquel il s'était trouvé au Sénégal, comme officier d'administration de la marine, lorsque mon père y commandait. Je lui ai entendu raconter les tristes événemens de son naufrage et de sa longue captivité. Ce récit fait sans prétention et avec l'accent de la vérité, nous causait fréquemment un frémissement d'horreur. Nous avions peine à retenir nos larmes en écoutant Brisson. De temps en temps sa voix s'altérait au souvenir des maux cruels qu'il avait endurés, notamment de la part des Mauresses. Son esclavage avait duré treize mois. « Il est certain, nous dit-il en finissant, que si Sidy Allem, qui d'ailleurs n'était pas un méchant homme, qui m'avait toujours témoigné de l'intérêt, et dont j'aurais dû écouter les propositions dès les premiers temps de ma captivité dans le désert, n'eût pas eu la fantaisie de rendre hommage à l'empereur de Maroc, et n'eût pas été appelé dans la capitale

des états de ce souverain par des intérêts particuliers, je n'aurais jamais revu ma patrie. J'étais trop enfoncé dans l'intérieur des terres pour jamais en sortir. » Nous le pressâmes de publier les détails de ses aventures; il promit de le faire aussitôt qu'il aurait du loisir. Il partit pour le Sénégal le 6 mai sur un navire que la compagnie du Sénégal, dans laquelle j'étais intéressé, expédiait dans cette colonie. Cette fois son voyage eut lieu sans accident; après un séjour de dix-huit mois à l'île Saint-Louis, il revint en France, et fut nommé commissaire des classes à Souillac sur la Borèze près de la Dordogne. Il écrivait quelquefois à mon père. Il publia la relation de son naufrage en 1789, elle a été mise à contribution par plusieurs auteurs qui ont écrit sur la partie occidentale de l'Afrique.

Lorsque Brisson était encore au Sénégal, il eut occasion de rendre un service signalé à Sparrmann et Wadstroem. Ces deux savans Suédois étaient allés en Afrique pour essayer de traverser la partie de ce continent, comprise entre le Sénégal et Maroc. Ils étaient venus exprès de Gorée où ils avaient débarqué pour prier Brisson de leur donner des renseignemens sur les régions du Sahara qu'il avait parcourues, afin de leur faciliter les moyens d'aller à Maroc en traversant le désert, après avoir passé Galam, Bambouk et Bondou.

Brisson leur déclara qu'ils ne réussiraient jamais à faire ce voyage, à moins qu'ils ne trouvâssent un Maure qui consentît à les conduire, ajoutant qu'il ne croyait pas la chose aisée, et que dans le cas même où ils rencontreraient un tel homme, il faudrait qu'ils parussent s'être attachés à lui après être échappés du naufrage; il leur représenta qu'ils seraient obligés d'aller nus, d'être constamment jour et nuit exposés aux injures du temps, de servir ce Maure comme ses esclaves, lorsqu'ils rencontreraient des hordes ou des individus de sa nation, et de se contenter dans tous les temps de manger les restes de leur prétendu maître. Brisson les aboucha ensuite avec un Sidy Mohammed maure, qualifié du titre de schérif qui depuis long-temps faisait sa résidence au Sénégal. Sidy Mohammed ne leur dissimula point que, malgré sa qualité qui le mettait à l'abri d'une infinité de désagrémens et de craintes, il n'oserait pas s'exposer aux dangers du voyage qu'ils projetaient. D'après ce discours ils sentirent qu'il leur serait impossible de l'entreprendre avec espérance de succès, et ils y renoncèrent.

Combien de naufrages, dont nous ignorons les détails, ont eu lieu sur cette côte inhospitalière du Sahara! combien de malheureux ont été réduits par les Maures dans un dur esclavage, dont ils n'ont jamais été affranchis. Quelquefois un

hasard heureux a contribué à la délivrance des infortunés qui se croyaient ensevelis à jamais dans les déserts de l'Afrique.

Au mois de septembre 1787, l'administration de la compagnie du Sénégal au Havre reçut de son correspondant à Cadix une lettre qui en renfermait une autre expédiée de Mogador et datée du Sahara. François Billard, capitaine de navire, l'avait écrite aux correspondans de la compagnie dans ce dernier port, en leur annonçant son naufrage sur la côte du désert et sa captivité chez les Ouadelim. MM. Duprat et Cabaunes n'attendirent pas qu'on leur eût fait passer d'autres indications pour travailler à la délivrance du capitaine et de son équipage; ils s'empressèrent de faire racheter ces infortunés qui arrivèrent au Havre peu de temps après que la lettre nous fut parvenue. Je demandai au capitaine Billard comment il s'y était pris pour écrire sa dépêche; il me répondit qu'un Juif ayant passé chez la horde des Ouadelim, lui avait fourni du papier, une plume et de l'encre. Les particularités du récit qu'il me fit ressemblaient en plusieurs points à celui que j'avais entendu de la bouche de Brisson; il ne tarissait point sur les mauvais traitemens que les Maures lui avaient fait éprouver.

En 1800, le navire *l'Osvego* de New-York, commandé par le capitaine Paddock, échoua dans la soirée du 3 avril 1800, sur les rochers du cap Saby. L'équipage parvint à gagner heureusement la terre. Paddock qui était quaker, fidèle aux principes pacifiques de sa secte, fit enfouir dans le sable les armes qu'on avait sauvées. Malgré cette précaution, les naufragés furent dépouillés et maltraités par les premiers Maures qu'ils rencontrèrent quatre jours après dans l'intérieur des terres. Ramenés sur le rivage, ils trouvèrent une troupe de trois cents de ces barbares, tant hommes que femmes, occupés à piller les débris du navire, et se battant souvent entre eux. Le 14, Paddock réussit à déterminer un chef de tribu, par l'appât d'une rançon considérable, à l'acheter avec ses compagnons, et à le conduire à Mogador; il y arriva le 17 mai, ainsi sa captivité fut bien courte.

Ce temps lui a suffi pour faire des observations qui confirment celles de Brisson. De même que ce dernier, il dépeint les Maures du désert comme étrangers à tout sentiment de compassion. S'ils voyent un Européen répandre des larmes de douleur ou d'émotion, ils se moquent de lui.

D'ailleurs ils affectent une grande dévotion. Paddock était constamment réveillé chaque matin par les prières bruyantes de ces Maures. Ils en

récitent en toutes sortes d'occasions, fâcheuses ou agréables : par exemple, lorsqu'ils ont rencontré un navire naufragé qu'ils ont pu piller; lorsqu'ils ont trouvé de l'eau fraîche sur leur route, lorsque leurs chameaux sont près de succomber sous la fatigue, lorsqu'ils veulent cimenter une réconciliation. Les femmes n'y sont pas admises, cependant elles se permettent de prier dans l'absence de leurs maris et à leur insu, en terminant leur invocation à Dieu par une supplication fervente pour qu'il veuille bien, avant la matinée, jeter à la côte un navire chrétien bien chargé de marchandises et d'argent. Voilà une ardeur de prier bien mal employée.

Un jour Achmet, le maître de Paddock, lui dit : « L'on ne saurait se fier aux chrétiens ; car toutes les fois qu'ils échouent sur notre côte, si on ne les découvre pas à l'instant même, ils enfouissent leur argent sous le sable, afin qu'il ne tombe pas entre les mains des vrais croyans. Il ne peut vous y être d'aucune utilité, et c'est notre bien. Nous demandons humblement à Dieu tout-puissant qu'il envoye des chrétiens sur cette côte, il exauce nos vœux, et nous adresse souvent de bons vaisseaux. Si vous agissiez bien, nous en aurions tout le profit. » Un autre fois Paddock ayant témoigné le désir de faire racheter ses deux nègres avec lui, Achmet l'apostropha en ces termes : « Ce sont des

hommes que vous autres chiens chrétiens avez enlevés du pays de Guinée, dont le climat leur convenait le mieux ; vous alliez pour en prendre davantage, et vous êtes pires que les Maures qui ne vous réduisent en esclavage que lorsque c'est la volonté de Dieu de vous envoyer sur notre côte. » Ces Maures répètent fréquemment que les Européens sont une race misérable, abjecte, condamnée après la mort au feu éternel, et faite pour tenir ici-bas compagnie aux chiens. Votre pays est si pauvre, si triste, si stérile, ajoutent-ils, que vous en sortez sans cesse pour trouver votre subsistance, et vous êtes assez dégradés et assez vils pour chercher en Guinée des esclaves par lesquels vous faites exploiter vos terres, étant non-seulement trop fainéans pour les cultiver vous-mêmes, mais encore trop stupides pour en apprendre la manière. Comme vous dépendez des autres pays pour tout ce qui est nécessaire à la vie, vous fabriquez pour obtenir ces choses, des fusils, de la poudre, des couteaux et mille autres objets que vous donnez en échanges, et dont on se passerait aisément. Enfin, s'écrient-il, votre race ne tarderait pas à s'éteindre, si vous étiez obligés de demeurer chez vous. Il faut convenir que si nous avons une pauvre idée de ces barbares, ils nous le rendent bien.

Les maris, ajoute Paddock, exercent souvent

pour des causes bien légères, le droit de vie et de mort qu'ils ont sur leurs femmes. Abdallah, Maure de la tribu dont Achmed était le chef, entrant un jour dans sa tente, demanda son couteau. Sa femme lui répondit qu'elle l'avait prêté à quelqu'un de la tribu qu'elle lui nomma. Ignores-tu, lui dit-il, que tu n'as aucun droit sur le moindre de mes effets? Elle en convint, ajoutant qu'elle était bien fâchée de lui avoir déplu, et s'offrant d'aller à l'instant chercher le couteau. Il se contenta de lui répliquer : je vais voir si je puis trouver une femme qui sache mieux obéir à mes ordres. A ces mots il la frappa sur la poitrine avec une massue qu'il tenait à la main ; elle tomba ; il ne cessa de la frapper que lorsqu'elle eut rendu le dernier soupir. Personne de la tribu ne s'approcha, quoique tout le monde entendît ses cris et ses gémissemens. Elle fut enterrée le soir même. Le lendemain de ce crime, Achmed convoqua les principaux membres de la tribu pour examiner cette affaire. Après que le meurtrier eut raconté les faits devant le conseil, on le fit sortir pour quelques minutes. Alors le chef parla ainsi : « Abdallah n'a pas agi conformément à nos usages. Il devait d'abord se plaindre à moi de la désobéissance de sa femme, et si elle avait récidivé, il aurait eu la faculté de la punir comme il aurait voulu. Il mérite d'être puni pour avoir violé la loi; j'opine donc qu'il

doit être condamné à une amende de quatre moutons, et que ces quatre moutons doivent être apprêtés ce soir pour notre souper. Le meurtrier rappelé, entendit prononcer sa sentence, et sans proférer un seul mot, il tua quatre moutons, l'assemblée les mangea. Paddock cite d'autres traits de la cruauté de ces Maures pour leurs femmes, tous également révoltans.

Les Mauresses sont si accoutumées à être traitées de la sorte, qu'au bout de quinze jours Abdallah n'eut pas de peine à trouver une autre femme. Paddock fut témoin de la cérémonie du mariage. « Les femmes, dit-il, venaient de parer la future pour la fête nuptiale. Le cortège ne tarda pas à paraître. Les deux fiancés s'arrêtèrent au milieu de la foule qui les entourait; le talbé lut des passages du coran tracés sur une planche, et joignit leurs mains en prononçant quelques mots qui les déclarèrent mariés. Alors Abdallah prit la femme à laquelle le talbé avait bandé les yeux avec un morceau de toile, la conduisit dans une tente surmontée d'un pavillon blanc, la plaça sur une natte en lui disant : « Tu es au logis », et la laissa. De retour à la place où la cérémonie avait été célébrée, on lui noua une toile blanche en forme de turban autour de la tête; puis il se mit à chanter, crier et tirer des coups de fusil avec le reste de la compagnie. Dans la soirée, tout

le monde vint près de sa tente, et on s'assit à terre pour manger le repas qui consistait en farine bouillie avec du lait, et en chair de mouton.

« Après minuit, toute la compagnie ayant quitté l'espace autour de la tente, le marié entre, ôte le bandeau à sa femme, se montre à elle à la clarté du feu pour qu'elle puisse s'assurer de l'identité de sa personne, ensuite il lui bande de nouveau les yeux et se retire. Elle reste pendant huit jours dans cet état de ténèbres complètes. Dès le second jour toutes les femmes peuvent aller la voir.

« Le lendemain du mariage, les cavaliers au nombre d'une quarantaine se rassemblèrent de nouveau, et j'eus sujet d'admirer leur adresse. Les chevaux, la plupart gris, quelques-uns alezans ou bais, étaient tous très-beaux. Formés en pelotons, les cavaliers partirent au galop de la tente d'Abdallah, tenant la bride de la main gauche, et leur fusil entre le pouce et les deux premiers doigts de la droite ; ils le font tourner avec tant de rapidité que l'on ne peut distinguer si c'est un bâton où toute autre chose. Au mot de halte, tous les cavaliers s'arrêtent à la fois, lancent leurs fusils en l'air, les rattrapent de manière que l'index se trouve juste sur la détente, et les font partir avec une telle dextérité et un tel ensemble que l'on n'entend qu'un coup.

« Ce jeu dura plus d'une demi-heure, pendant laquelle les cavaliers couraient et tiraient conti-

nuellement. Ils montraient une ardeur extrême. Les chevaux avaient les flancs tellement déchirés par les éperons, que le sang en ruisselait. Enfin ils furent dessellés et envoyés dans un pâturage aride où l'on n'apercevait que quelques brins d'herbes épars; toutefois ils n'étaient pas trop maigres.

« Les Arabes s'étant un peu reposés de leur course à cheval, se livrèrent à un autre de leurs divertissemens, qui fut de tirer au but. C'était une plume fixée à la distance de cent vingt pieds, sur un monceau de sable haut de deux pieds. Ils visaient si juste, que trois sur quatre frappèrent la plume avec leur balle. Cet amusement fut suivi de danses et de sauts qui terminèrent la journée. »

Les naufrages sont tellement fréquens sur cette côte inhospitalière, que Grey Jackson, consul à Maroc, auquel on doit une description détaillée de cet empire et des pays voisins, dit que le nombre des bâtimens dont on connaît la catastrophe, s'est élevé à trente depuis 1790 jusqu'en 1806; et sans doute il en est beaucoup d'autres dont on n'a jamais entendu parler parce qu'ils ont péri corps et biens.

Quelques-uns de ces déplorables accidens, ont contribué à nous procurer des renseignemens sur l'intérieur de l'Afrique. On en doit par exemple quelques-uns à Robert Adams qui, parti de Gi-

braltar pour la côte d'Afrique au sud du cap Verd, se perdit le 11 octobre 1810, sur la côte du Sahara, à une vingtaine de lieues au nord du cap Blanc. L'équipage put aborder à terre ; les naufragés furent bientôt aperçus par des Maures qui venaient à la pêche. Ceux-ci mirent le feu au navire, afin d'en retirer le fer et le cuivre, mais n'ayant pas les instrumens propres à enlever le doublage et les chevilles en cuivre, leur butin se réduisit à peu de chose.

El Gazie est le nom qu'Adams entendit donner à cette partie de la côte. Les Maures étaient extrêmement misérables. Quelques-uns qui n'avaient pas de tentes, s'en procurèrent en employant les voiles du navire. Leur manière d'apprêter le poisson était de le faire sécher au soleil, après quoi ils le coupaient en petits morceaux ; il recevait un certain degré de cuisson de l'ardeur du sable, toujours brûlant vers le milieu du jour. Ces sauvages couraient risque de mourir de faim lorsque leur pêche n'était pas heureuse ; cet accident était fréquent faute d'adresse et d'instrumens convenables. Une malle provenant du navire contenait plusieurs paquets de lignes garnies de leurs hameçons. Les naufragés offrirent aux Maures de leur apprendre à s'en servir et de les aider dans leur pêche ; les barbares refusèrent et l'instruction et l'assistance qu'on leur proposait ; leur morgue devait natu-

rellement rejeter toute tentative d'innovation dans leurs usages.

Il y avait parmi les Maures un jeune Français. On apprit de lui que l'année précédente, échappé de Sainte-Croix de Teneriffe, où il était prisonnier avec quelques-uns de ses compatriotes, ils avaient abordé la côte du désert pour y tuer des chèvres; n'ayant pu remettre leur barque à flot, à cause de la force du ressac, ils avaient été envoyés dans l'intérieur du désert. Comme cet européen logeait et mangeait avec les Maures, on supposa qu'il avait embrassé leur religion.

Une huitaine de jours après le naufrage, le capitaine, incapable de supporter l'excès des maux auxquels il était déjà en proie, irrita tellement les Maures par ses provocations, qu'ils le tuèrent. Au bout de quinze jours, ne trouvant plus rien à ramasser sur la côte, les barbares creusèrent dans le sable un grand trou pour y cacher plusieurs des effets du navire, puis ils se partagèrent leurs captifs. Adams et deux autres tombèrent au pouvoir d'une bande composée d'une vingtaine d'hommes, femmes et enfans, qui se séparèrent du reste de la tribu et se mirent en route vers le désert avec quatre chameaux, dont trois étaient chargés d'eau; l'autre portait le bagage et la provision de poisson sec. Les journées de marche furent très-inégales; on peut les fixer à quinze milles

l'une dans l'autre. Quelquefois on cheminait pendant deux ou trois jours, sans prendre de repos que la nuit; d'autres fois on faisait des haltes d'un ou de deux jours pour rafraîchir les chameaux. Tout le monde allait à pied à l'exception d'un petit enfant que la mère portait sur son dos. On se dirigea vers le sud-est à travers d'immenses plaines de sable, où de temps en temps se rencontraient des monticules sans verdure et des rochers solitaires. Après un voyage de trente jours, durant lesquels on ne vit aucun être vivant, on arriva dans un village ou plutôt un camp d'une quarantaine de tentes assises sur le bord d'un petit étang, et qu'ombrageait une touffe d'arbustes.

Dès que l'on eut pris quelques repos, Adams et ses compagnons furent employés à garder des moutons et des chèvres; bientôt on leur adjoignit un jeune Portugais de leur équipage qui fut amené par un Maure. Quelques jours après on les sépara, et Adams n'eut plus que le Portugais pour compagnon. Ensuite ils furent emmenés par les Maures dans une expédition contre Soudenny, village des nègres, situé à quinze journées de distance au sud-est, un peu au-delà des limites méridionales du désert. Embusqués dans des rochers et des broussailles, les Maures surprirent une femme et son enfant, et ensuite deux petits garçons. Ils voulurent faire d'autres captures et ne s'éloigné-

rent pas. Un après-midi les habitans du village les entourèrent et les saisirent. Le lendemain ils furent conduits devant Mahmoud, chef de Soudenny, qui après les avoir tenus quatre jours en prison, les fit partir pour Timbouctou, sous une escorte de soixante nègres armés d'arcs, de flèches et de poignards. Les prisonniers étaient au nombre de trente-deux Maures et deux Européens. Dix-huit chameaux accompagnaient la troupe. On marcha pendant dix jours à l'est; tout le monde allait à pied, à l'exception des officiers; il y en avait deux sur chaque bête de somme. Vers la fin du dixième jour, les Maures craignant d'être égorgés en arrivant à Timbouctou, firent une tentative pour s'évader; ils étaient surveillés de trop près pour réussir; ceux qui avaient pris la fuite furent bientôt atteints; le commandant de l'escorte établit sur-le-champ un conseil de guerre, et après une courte délibération, il fit décapiter quatorze coupables. La tête du chef du complot fut suspendue par les cheveux au cou d'un chameau pour inspirer plus de terreur au reste des captifs. Au bout de trois jours, elle devint si incommode par la puanteur qu'elle exhalait, que l'on fut contraint de la jeter.

L'exécution avait eu lieu dans un petit village, dont les habitans portaient aux oreilles une ou deux paires de pendeloques en or. Quelques-uns

avaient aussi la cloison du nez percée d'un large trou dans lequel ils avaient une plume ou un gros anneau de forme ovale qui leur pendait devant la bouche. Quinze jours après, ayant cheminé à l'est-nord-est, la troupe entra dans Timbouctou.

Le roi fit aussitôt amener les captifs en sa présence; il ordonna de jeter les Maures en prison, et retint chez lui les deux blancs comme des êtres curieux, ils y demeurèrent tout le temps de leur séjour dans la capitale.

Le roi s'appelait Ouollo et la reine Fatime; ils paraissaient l'un et l'autre fort âgés, et ils avaient les cheveux tout gris. La reine montra beaucoup de bonté aux deux blancs, elle leur offrit de sa main, à la première audience, du pain cuit sous la cendre. Elle et les femmes de sa suite prirent grand plaisir à les voir; pendant plusieurs jours elles passèrent des heures entières assises devant eux à les considérer. Il ne cessait d'arriver du monde au palais pour les voir. Des curieux firent un voyage exprès de plusieurs journée. Adams pensa, d'après ce que lui avaient dit les Maures et par la sensation extraordinaire qu'il excita, qu'on n'avait jamais, ou du moins de mémoire d'homme, vu un blanc à Timbouctou; cependant lui-même avait le teint très-foncé, sa mère étant mulâtresse. Il avait, ainsi que son compagnon, la permission d'aller visiter les Maures dans leur prison. Son

long séjour dans cette ville africaine et la liberté dont il y jouissait, lui ont donné le loisir d'y faire beaucoup d'observations.

Timbouctou est situé dans une vaste plaine à peu de distance au nord-ouest du Mahr-Zarah, rivière qui peut avoir trois quarts de mille de largeur, et coulant lentement au sud-ouest. Deux milles plus loin au sud, elle passe entre deux montagnes au sud-est. Son eau est saumâtre. Les habitans n'en boivent point d'autre, il n'y a pas de puits dans la ville.

Adams n'a vu sur cette rivière que des pirogues creusées dans le tronc des arbres; les plus grandes n'ont pas dix pieds de long, et ne peuvent porter plus de trois hommes. Le Mahr-Zarah est très-poissonneux.

Les principaux fruits sont des cocos, des dattes, des figues, des ananas et un autre de la grosseur d'une pomme, ayant un noyau comme une prune; li est délicieux et très-rare, de sorte qu'on le recherche pour en faire hommage à la famille royale. Les plantes potagères consistent en carottes, navets, patates, féves et choux: ceux-ci ne pomment pas, on les mange à peine sortis de terre. Il n'y a d'autres grains que du riz et du mil ou sorgho. La culture du sol exige peu de travail; on n'y emploie que la houe. On broie le grain entre deux pierres plates; on réduit la farine en

pâte épaisse, on y mêle du lait de chèvre, et on la mange avec les doigts. La chair de chevreau est la nourriture la plus ordinaire.

Les quadrupèdes sont des éléphans, des bœufs, des chèvres, des ânes, des chameaux, des dromadaires, des chiens, des lapins et des gazelles. La chasse à l'éléphant se fait avec des flèches qui n'ont pas plus d'un pied de longueur, extrêmement minces et armées d'une pointe très-aiguë en acier. Quand l'animal épuisé par ses blessures est tombé mort, on lui enlève ses défenses, on lui coupe les jambes, et quelques tranches de chair sur sa croupe. On enlève la peau de ces morceaux, on les expose au soleil pendant deux jours pour qu'ils sèchent, et on les fait bouillir. Adams essaya d'en manger, il les trouva détestables; la viande en était extrêmement filandreuse et d'un goût très-fort.

On voit aussi dans ce pays des chacals, des hyènes, des lynx, des porc-épics, de gros rats et des singes. On entend souvent pendant la nuit le rugissement des lions et des panthères.

Ces nègres n'élèvent d'autres oiseaux domestiques que des pintades. On voit des aigles, des corneilles, des hiboux, des perruches et des hérons, ainsi qu'une grande variété d'oiseaux remarquables par la beauté de leur plumage et l'agrément de leur chant. Les autruches sont très-

communes ; on mange leur chair et leurs œufs.

Timbouctou est une très-grande ville ; les maisons ne sont pas bien alignées, il y en a de deux espèces, celles des chefs et des gens riches ont des murs en argile mêlée de sable, qui sont soutenus par des chassis en bois ; elles ont des toits en solives posées horizontalement. Les parois sont recouvertes d'un enduit en terre et en sable. Les cabanes du peuple consistent en perches plantées circulairement en terre, très-rapprochées les unes des autres, liées ensemble à une certaine hauteur, et entrelacées de feuilles de palmier ; on crépit ensuite cette claie avec de l'argile. Elles ne consistent toutes qu'en un rez-de-chaussée ; les premières ont le toit plat, les autres sont arrondies au sommet ; on n'y voit d'autres meubles que des jarres en terre, des gamelles de bois et des nattes. Le palais du roi n'est pas plus magnifique ; il ne diffère des maisons des riches particuliers que parce qu'il occupe plus d'étendue, et comprend plusieurs de ces bâtimens.

L'usage des habitans est de s'enduire tous les jours le corps d'une substance grasse qui leur rend la peau douce et luisante ; elle deviendrait dure, sale et très-laide, s'ils négligeaient cette précaution. Dans le temps des grandes chaleurs que les deux blancs avaient bien de la peine à supporter, les Timbouctains dorment en plein

air, sans couvertures, ou ne se couvrant que très-légèrement, malgré l'abondance de la rosée, qui dans cette saison supplée au manque de pluies.

Tous les hommes ont une balafre qui va du haut du front au nez; et deux autres qui partant du coin des sourcils descendent vers la racine du nez; ils les rendent plus apparentes en les frottant de couleur bleue. Les femmes ont un plus grand nombre de ces balafres. Quand les enfans atteignent l'âge d'un an, on décore leur visage de ce singulier ornement.

La reine portait une robe de toile de coton bleue, ornée d'une espèce de broderie en or, autour du sein et sur les épaules, et nouée autour du corps par une ceinture aussi riche. Ses femmes étaient vêtues de même, mais avec moins de magnificence. La reine était coiffée dans les cérémonies ou dans ses promenades d'un turban de toile bleue. Sa chevelure était garnie d'un grand nombre de morceaux d'ivoire de forme carrée et de la grosseur d'un dé : de grands anneaux d'or pendaient à ses oreilles; des colliers en or ou en grains de diverses couleurs paraient son cou. Elle allait nu-jambes, et ne se servait d'aucune sorte de chaussure. Elle mettait quelquefois une tunique de dessous en mousseline blanche ou rouge.

Le roi était vêtu d'une tunique de toile de co-

ton bleue, brodée en or sur les coutures et sur les poignets, il avait de grosses épaulettes d'or; il se montrait plus souvent la tête découverte qu'enveloppée d'un turban. Lorsqu'il parcourait la ville les habitans inclinaient profondément la tête en le voyant, ou bien lui baisaient les mains, et portaient ensuite les leurs sur sa tête. Quand il donnait audience dans son palais, il se tenait assis sur une natte; en se présentant devant lui, on baissait le front.

Il y a journellement une trentaine d'officiers de service autour de sa personne. Ils sont armés de poignards, d'arcs et de flèches. Adams vit dans une salle d'armes du palais une vingtaine de fusils, dont un à deux coups qui lui ont paru être de fabrique française; il ne croit pas qu'on en fasse jamais usage.

Un enclos de trois quarts d'arpent tient au palais qui est au centre de la ville dans le Kousba, ou la citadelle. Comme c'est un endroit sûr, les marchands y déposent volontiers ce qu'ils y apportent, et quelques-uns même y logent. Il y a dans la ville des boutiques où l'on vend toutes sortes d'ojets : elle est très-fréquentée par les nègres de toutes les parties de cette région de l'Afrique, parmi lesquels on en voit beaucoup qui vont entièrement nus.

A l'exception du roi, de la reine et des gens de

leur cour qui changent de vêtement à peu près une fois par semaine, les Timbouctains peuvent passer pour très-malpropres. Ils se baignent rarement. Les plus pauvres n'ont qu'un morceau d'étoffe de coton autour des reins, ils le passent autour des cuisses, en font remonter les bouts à la hauteur de la ceinture, et les laissent pendre devant et derrière. Les gens aisés ont une tunique de toile de coton bleue ou blanche ou rayée de ces deux couleurs. Elles ressemblent aux blouses de nos charretiers, excepté qu'elles sont plus longues, plus amples et sans manches. Quelquefois elles sont ornées de soie dans plusieurs endroits ; on en voit aussi qui ont des haïks ou manteaux à la barbaresque.

Beaucoup de femmes ont, ainsi que la reine, la tête ornée d'une profusion de morceaux d'ivoire ou d'os très-blanc, ronds ou carrés ; elles en portent aussi aux poignets et au bas des jambes ; aux oreilles des pendeloques d'or, et aux doigts beaucoup de bagues assez bien façonnées qui sont gravées de caractères arabes.

La polygamie est en usage chez ces nègres, de là des querelles fréquentes dans le ménage ; elles vont si loin que le mari est obligé d'interposer son autorité pour rétablir la paix. Celui-ci se montre fort jaloux et bat ses femmes sous le plus léger prétexte.

On voit très-peu d'aveugles à Timbouctou, et ce n'est que parmi les vieillards; on rencontre beaucoup de gens d'un âge très-avancé; Adams jugea par l'apparence que quelques-uns avaient plus de cent ans; les vieillards qui ont perdu leurs enfans sont entretenus dans un hospice aux frais du roi.

Les Timbouctains, de même que tous les nègres, aiment beaucoup la danse; elle est très-lascive. Le bal commence environ deux heures avant le coucher du soleil, et ne finit souvent que le lendemain matin. On danse en plein air à la seule clarté du feu qui brûle au milieu du cercle.

Quoique Adams n'ait pu se former une idée exacte de la population de Timbouctou, il vit néanmoins un rassemblement de plusieurs milliers d'hommes à l'occasion d'une expédition qui partait pour faire la guerre au pays de Bambara. La troupe qui était de cinq cents combattans fut suivie le lendemain d'un grand nombre de chameaux et de dromadaires chargés de vivres. Peu de temps après il en revint une partie par détachemens de quarante à cinquante hommes : chaque mois à peu près des expéditions semblables, et quelquefois plus nombreuses quittent la ville pour aller faire des esclaves. Leur absence est à peu près d'un mois; Adams vit ramener chaque fois une vingtaine de captifs, c'étaient principa-

lement des femmes et des enfans. Ils demeuraient un jour ou deux dans la maison du roi qui les envoyait ensuite de différens côtés pour être échangés contre des marchandises telles que de la toile de coton bleue, des couvertures, de l'orge, du tabac, du goudron, de la poudre, des jarres, un peu de soirie.

Quoique le roi soit despote, et puisse faire prendre les armes à ses sujets quand il lui plaît, il paraît cependant qu'il n'a pas le droit de les traiter en esclaves, ni de les vendre comme tels. Les criminels seuls sont punis de cette manière; c'est le châtiment de tous les grands crimes : la peine des simples délits est la bastonnade, qui ne s'applique pas avec beaucoup de rigueur.

Les principaux objets que l'on donne avec les esclaves en échange des marchandises étrangères sont la poudre d'or, l'ivoire, la gomme, les cauris, les plumes d'autruche, les peaux de chèvre teintes en rouge et en jaune. Les Timbouctains consomment beaucoup de tabac; ils le prennent en poudre ou le fument avec des pipes faites d'un os de la jambe de l'autruche. Ils se servent du goudron pour enduire leurs chameaux et autres animaux domestiques afin de les préserver des attaques d'une mouche verte qui les tourmente singulièrement. Ils le mêlent aussi à l'eau dans laquelle ils font cuire leurs alimens, ce qui leur

donne un goût très-désagréable pour les étrangers.

Adams, durant tout le temps de son séjour à Timbouctou, n'y vit pas d'autres Maures que ses anciens compagnons et ceux de la caravane avec laquelle il partit; il apprit de ceux-ci qu'on ne les laissait pas approcher facilement de cette ville, et qu'on ne les y recevait jamais en grand nombre.

Pendant cette même période il n'a vu tomber que quelques gouttes de pluie, vers l'époque de son départ. Les Timbouctains lui racontèrent que la sécheresse dure ordinairement neuf lunes, que la saison des pluies vient ensuite et continue pendant quatre lunes; que dans cette saison seulement on peut voyager dans le désert. Ils lui dirent que quelquefois la prolongation de la sécheresse occasionait des famines.

Adams et son compagnon éprouvèrent constamment la plus grande bienveillance de la part des habitans de Timbouctou. Ils allaient partout où ils voulaient, et on s'empressait de pourvoir à leurs besoins. Ils étaient à peu près depuis cinq mois dans cette ville, lorsqu'il y arriva une cafilé ou petite caravane de dix Maures conduisant cinq chameaux chargés de tabac. Bientôt Adams apprit que ces étrangers qui avaient l'habitude de venir tous les ans, traitaient de la rançon de leurs compatriotes pris avec lui. Après bien des pourparlers le marché se conclut, et le roi donna pour appoint

un nègre esclave. Deux jours après les deux blancs partirent; la caravane était, en les comptant, composée de vingt-sept personnes; les provisions ne consistaient qu'en une petite quantité de farine de mil. On était au milieu de juin.

On marcha au nord-nord-est, en suivant les rives du Mahr-Zahrah; cependant on s'en éloignait quelquefois pendant un jour ou deux pour éviter ses détours. On n'aperçut pendant dix jours qu'une seule cabane; le pays était uni, légèrement ondulé à une certaine distance, et nu. De l'herbe très-haute couvrait les bords de la rivière. Au bout de ce temps, on fit une abondante provision d'eau, puis l'on voyagea au nord-nord-ouest pendant treize jours. On vit souvent des gazelles, des lapins, des loups, des chacals et des outardes. La terre était constamment couverte d'une pelouse rase, les buissons étaient nombreux, les arbres, rares et petits. Presque tous les jours on rencontrait des troupes d'une douzaine de nègres conduisant à Timbouctou des chameaux, des dromadaires et des ânes chargés de sel.

Le treizième jour on atteignit Taudeny, grosse bourgade peuplée de Maures et de Nègres : quatre puits y fournissent de l'eau excellente; à peu de distance se trouvent des couches de sel gemme; elles ont de cinq à six pieds de profondeur, et cinquante à quatre-vingts pieds de circonférence.

On le tire en blocs énormes; il est mêlé de terre rougeâtre.

Les environs de Taudeny sont très-bien cultivés. Le dattier et le figuier y sont communs. Ce bourg est très-fréquenté à cause des mines de sel. Les Maures y sont aussi noirs que les Nègres.

La caravane se reposa pendant quinze jours, on échangea un chameau contre un petit âne et une provision de datte et de farine de mil; on remplit les outres d'eau et on se remit en route en marchant au nord-ouest. Le lendemain on arriva sur la lisière du grand désert que l'on devait traverser. On y chemina pendant vingt-neuf jours sans rencontrer un être vivant, sans voir ni un arbre, ni un buisson, ni un brin d'herbe, l'œil ne découvrait qu'un immense espace couvert de sable. L'âne étant mort de fatigue, son corps fut coupé en morceaux que l'on chargea sur un chameau, afin de ménager les vivres. Au bout de dix-neuf jours, l'excès de la lassitude obligea de ralentir le pas; une marre où l'on s'attendait à trouver de l'eau, était absolument à sec; les outres se vidaient; on fut forcé de recourir à l'urine des chameaux. Malgré cette ressource, chaque homme ne pouvait plus avoir qu'une demi-pinte d'eau par jour; quelle triste position dans cette région brûlante. Cinq Maures du nombre de ceux qui avaient langui dans la captivité à Timbouctou,

succombèrent aux peines de ce triste voyage.

Enfin l'on arriva au camp d'Ouled Dleim. Les Maures donnèrent quinze jours aux deux blancs pour se remettre de leurs fatigues ; ensuite on leur fit garder les troupeaux. Comme ils commençaient à parler l'arabe, ils demandaient fréquemment à leurs maîtres de les conduire à Sonara. On le leur promit pourvu qu'ils se conduisissent bien, et on les leurra ainsi de belles paroles pendant près d'onze mois. Ils avaient beaucoup à souffrir de l'ardeur du soleil dont rien ne les garantissait ; ils étaient absolument nus. On les nourrissait de farine d'orge mêlée avec du lait de chèvre, quelquefois on leur donnait du lait de chameau et des dattes. Les deux infortunés tuaient de temps en temps un chevreau ou un agneau pour réparer leurs forces, et le faisaient cuire à la dérobée dans un trou creusé dans le sable.

Adams ennuyé d'un genre de vie dont il ne prévoyait pas le terme, somma Achmed-Laubed, son maître, de tenir sa parole ; cette fois le Maure répondit sans détour, que n'ayant pu réussir à trouver d'autres esclaves, il se décidait à le garder au lieu de l'envoyer à Souara, comme il en avait d'abord eu le projet. Outré de cet arrêt, Adams négligea son troupeau. Dès le lendemain plusieurs agneaux et chevreaux furent dévorés par les bêtes féroces. Son maître voulut le battre, Adams lui

enleva le gros bâton dont il s'était armé. Aussitôt une douzaine de Maures, hommes et femmes, se jettent sur lui, le terrassent et l'accablent de coups.

Malgré ce châtiment cruel, Adams refusa formellement de continuer à garder les troupeaux. Plusieurs Maures excitèrent Achmed Laubed à tuer cet obstiné. Le maître plus sensé que ces enragés, leur objecta qu'en suivant leur conseil, il perdrait le prix qu'il pourrait tirer de la vente de son esclave. Adams passa les trois jours suivans dans la tente sans rien faire. Enfin la femme de son maître lui proposa d'aller avec un chameau chercher de l'eau au puits le plus éloigné. Frappé soudain d'un éclair d'espérance, le malheureux accepta. Le lendemain il partit de grand matin avec un chameau portant deux outres vides. Arrivé au puits, il continua sa route vers le nord-ouest, parce qu'il avait entendu parler de Ouednoun, ville située de ce côté. Le soir il voulut faire encore avancer son chameau. L'animal, qui n'avait pas l'habitude de marcher la nuit, s'arrêta, ayant parcouru vingt milles d'un trait.

Le lendemain, à la pointe du jour, Adams remonta sur le chameau, et marcha le plus vite qu'il put jusqu'à neuf heures; alors il aperçut de la fumée, et du haut d'une colline découvrit bientôt une cinquantaine de tentes. Ayant regardé derrière lui, il vit deux Maures qui, montés cha-

cun sur un chameau, suivaient ses traces, ce qui l'alarma beaucoup, car il supposa que ces gens étaient envoyés à ses trousses; il pressa donc le pas. En approchant du camp, un assez grand nombre de femmes sortirent des tentes pour venir à sa rencontre; les Maures, la face tournée vers l'orient, faisaient leurs dévotions. Les Mauresses témoignèrent une grande surprise de l'apparition d'un homme blanc; il apprit que ce lieu s'appelait Hilla-Ghibla. Peu de momens après, ayant reconnu dans les Maures qui le poursuivaient, le propriétaire de son chameau et son maître Achmed-Laubed, il se fit conduire chez le cheikh, auquel il raconta ses aventures en implorant sa protection.

Il parlait encore lorsque les deux Maures d'Ouled Dleim se présentèrent devant le cheikh, suivis de tous les habitans de Hilla-Ghibla. Achmed réclama l'esclave qui lui appartenait; Adams répondit qu'il ne voulait pas retourner avec un maître qui avait manqué à la promesse qu'il lui avait faite de l'envoyer à Souara. Après un long plaidoyer, le cheikh Mohammed décida en faveur d'Adams, et offrit en dédommagement à Achmed, un chameau et un boisseau de dattes. Celui-ci voyant le cheikh inébranlable dans sa résolution, finit par accepter le marché. Adams devint ainsi l'esclave de Mohammed.

Il garda d'abord les chameaux, ensuite un troupeau de chèvres qui appartenaient à une des femmes de son maître; cette femme était âgée; le cheikh en avait une autre plus jeune; elles vivaient dans des tentes séparées. Aïscha la plus jeune proposa bientôt à Adams de se charger aussi de son troupeau moyennant un salaire; il y consentit. Au bout d'un certain temps, comme elle paraissait oublier sa promesse, il s'en plaignit; elle lui dit de venir la trouver le soir dans sa tente. Adams fut exact au rendez-vous; Aïscha le fit bien souper, et le retint près d'elle toute la nuit. Ces entretiens se renouvelèrent toutes les fois que Mohammed était chez l'autre femme, ce qui avait lieu deux nuits de suite; il ne passait que la troisième chez Aïscha, et le lendemain retournait chez l'autre.

Ce train de vie durait depuis six mois, lorsqu'un soir le fils de Mohammed surprit Adams dans la tente d'Aïscha; il courut aussitôt à l'autre avertir son père. Celui-ci arrive outré de colère contre sa femme, elle proteste de son innocence, et assure que l'esclave qui avait voulu lui parler de son troupeau s'était introduit dans la tente sans sa permission. Le cheikh se laissa persuader qu'il ne s'était rien passé de mal. La vieille femme au contraire soutint qu'Aïscha était coupable, ajoutant même qu'avant peu elle saurait mettre l'intrigue à découvert.

Adams discontinua ses visites pendant quelque temps; mais lorsqu'il crut l'affaire entièrement oubliée, il les recommença. La vieille femme qui avait l'œil au guet, vint au milieu de la nuit, souleva un coin de la tente et appela Mohammed. Le cheikh, armé d'un gros bâton, accourt en menaçant de tuer Adams qui cherche son salut dans la fuite; Aïscha de son côté se sauve chez sa mère.

Un Maure qui avait pris Adams en amitié lui donne asile. Le bruit de cet événement scandaleux mit tout Hilla-Ghibla en rumeur. Les uns traitaient la chose en plaisantant et disaient qu'il n'y avait pas matière à une poursuite au criminel: d'autres, en plus grand nombre, soutenaient que cet attentat de la part d'un chrétien, d'un mécréant qui ne priait jamais, devait être puni de la perte de la vie. Quelques jours se passèrent sans que Mohammed voulût entendre à aucun arrangement; enfin le même motif qui avait décidé Achmed à vendre son esclave, détermina le cheikh; il pensa qu'il valait mieux s'en défaire pour un prix quelconque que de le faire périr; il accepta une valeur de cinquante piastres fortes qui fut payée en couvertures et en dattes.

Boerick, le nouveau maître d'Adams, se mit dès le lendemain en route avec lui, six autres Maures et quatre chameaux. On marcha au nord-

ouest, à travers un pays inhabité, où l'on vit fréquemment de l'herbe et des buissons; en neuf jours on arriva au camp de Ouled Aboussebah, composé d'une cinquantaine de tentes. Abdallah-Aoussa, Maure de Ouednoun et ami de Boerick, qui survint cinq jours après, apprit à celui-ci que le consul anglais à Souara envoyait de temps à autre dans un camp à peu de distance, des agens chargés de racheter les esclaves chrétiens; il offrit même à Boerick de se charger d'Adams et de le vendre pour son compte, ajoutant qu'il y avait à Ouednoun d'autres chrétiens qui attendaient le moment de leur délivrance. Boerick accepta la proposition, et Abdallah partit peu de jours après en faisant route au nord-nord-ouest. La terre était plus ferme que dans le grand désert; on parcourait vingt-cinq milles par jour, à la fin du sixième, on entra dans Ouled-Adrialla, camp d'une vingtaine de tentes; il paraît n'être habité que par des marchands qui ont au moins cinq cents chameaux et de nombreux troupeaux de chèvres et de moutons, et quelques esclaves nègres. Abdallah fit en ce lieu un séjour de trois semaines pour régler ses affaires, puis reprit avec Adams la route de Hieta-Mouessa-Ali, distant de trois journées de marche dans le nord-ouest. Ce camp était le plus considérable qu'Adams eût encore vu; il comprenait une centaine de tentes qui s'élevaient des

deux côtés d'un ruisseau d'eau vive. Adams y passa près d'un mois occupé par son maître à garder les moutons. Ce temps lui parut d'autant plus long, qu'il ne voyait faire aucun préparatif pour aller à Ouednoun. Son impatience le décida un jour à décamper, n'ayant pour toute provision qu'un morceau de chevreau rôti, et se fiant sur la possibilité de trouver à manger dans plusieurs petits villages qu'il espérait rencontrer sur la route. Il marcha toute la nuit et pendant la matinée du lendemain sans s'arrêter : alors il fut atteint par quatre Maures dépêchés à sa poursuite sur des chameaux. Ils ne le maltraitèrent pas, et se bornèrent à le ramener chez Abdallah. Quatre jours après, ce dernier partit avec Adams et quelques Maures. En cinq journées on atteignit Ouednoun; on ne vit quelques tentes éparses que durant la dernière.

Adams retrouva dans cette ville trois de ses compagnons d'infortune; il y avait aussi un Français qui avait fait naufrage douze ans auparavant. Ce dernier devenu musulman fabriquait de la poudre. Adams mena une vie très-dure, son maître l'occupait à construire des murs, à couper du bois dans les broussailles, et à labourer les champs; ses compagnons avaient encore plus de travail que lui, et de plus on les nourrissait fort mal.

Au mois de juin suivant, le fils d'Achmed-Ben-Cossim, maître d'Adams, ordonna un jour de dimanche à celui-ci d'aller à son ouvrage, Adams refusa en donnant pour raison que l'usage en dispensait les esclaves ce jour-là ; Achmed revint bientôt armé d'un coutelas, et menaça d'en frapper Adams s'il s'obstinait à ne pas obéir ; le dernier ayant persisté, Achmed lui donna un coup qui le blessa grièvement au-dessus de l'œil droit ; Adams s'élance sur le Maure, et d'un coup de poing l'étend à ses pieds ; des Maures que le bruit attire se précipitent avec des bâtons sur le chrétien, il tombe baigné dans son sang, et a deux dents cassées ; ils auraient fini par l'assommer, si l'un des fils du gouverneur ne leur eût reproché leur cruauté, en ajoutant qu'ils n'avaient pas le droit de forcer l'esclave à travailler un jour de marché.

Le lendemain matin la mère d'Achmed ayant demandé à Adams comment il avait eu l'audace de porter la main sur un Maure, il lui répondit qu'il lui aurait arraché la vie s'il l'avait pu. La vieille répliqua qu'elle allait le faire mettre aux fers, s'il ne baisait les mains et les pieds de son fils. Adams déclara qu'il n'en ferait rien ; le père d'Achmed survient, et répète l'injonction de sa femme : Adams s'écrie qu'il ne peut se soumettre à ce qu'on lui commande, et que sa religion lui

défend de baiser les pieds de qui que ce soit, et que jamais il ne se couvrira d'un tel opprobre. On le met aux fers, il y reste pendant trois semaines sourd à toutes les représentations qu'on lui adresse, et malgré ce qu'on lui annonce que s'il persiste dans son refus, il ne reverra jamais la terre des chrétiens.

Cependant sa santé dépérissait visiblement; son maître le voyant aussi maigre qu'un squelette, craignit qu'il ne mourût; il le relâcha, bien déterminé à le vendre à la première occasion qui s'en présenterait. Ainsi, pour la troisième fois, Adams dut la conservation de ses jours non à l'humanité de ses maîtres, mais aux froids calculs de leur avarice.

Les Maures de Ouednoun ne cessaient de faire tous leurs efforts pour déterminer leurs esclaves chrétiens à embrasser la foi de Mahomet : le maître d'équipage mourut de l'excès des mauvais traitemens qu'il endura : deux matelots perdirent courage et renoncèrent à leur religion ; dès ce moment ils devinrent libres, alors Adams devint plus spécialement un objet de dérision et de persécution pour les Maures; mais trois jours après l'apostasie de ses deux compagnons il reçut par l'entremise du gouverneur de Souara une lettre de M. Dupuis, consul anglais dans cette ville; elle était adressée *aux prisonniers chrétiens*

à Ouednoun; il les exhortait, dans les termes les plus pathétiques, à ne pas renoncer à leur religion, leur donnant sa parole qu'avant un mois, il trouverait le moyen de leur procurer la liberté. Dès ce moment Adams ne fut plus maltraité, mais on exigea de lui le même travail.

Le messager maure qui avait apporté cette lettre, resta un mois à Ouednoun, sans qu'Adams se doutât qu'il traitât de sa rançon. Enfin cet homme vint lui annoncer qu'il avait réussi à le racheter; le lendemain ils partirent pour Souara. Au bout de treize jours ils arrivèrent dans cette ville. « Jamais, dit Adams, je ne perdrai le souvenir des bontés dont M. Dupuis m'a comblé. » Cet homme bienfaisant garda chez lui pendant huit mois le matelot américain, le questionnant fréquemment sur ses courses dans l'intérieur de l'Afrique, et consultant ensuite d'autres voyageurs, pour comparer leurs récits avec les siens.

Au mois d'avril 1814, Adams prit congé de son bienfaiteur, passa par Fez où résidait l'empereur de Maroc auquel il fut présenté; puis gagna Tanger. Le 17 mai il débarqua à Cadix. N'ayant pu, à cause des circonstances, trouver dans ce port un navire de sa nation, il resta longtemps à Cadix au service d'un Anglais. En juillet 1815, informé qu'un navire parlementaire allait partir de Gibraltar pour New-York, avec un cer-

tain nombre de matelots américains, il voulut profiter de cette occasion, mais il ne put arriver à Gibraltar que deux jours après le départ du parlementaire. Il s'embarqua sur un navire qui allait à Bristol, et que les vents contraires forcèrent de relâcher à Holyhead. Adams tomba malade, et fut laissé à terre. Se trouvant mieux au bout de quelques jours, il partit à pied pour Londres où il arriva vers le milieu d'octobre dans un dénuement complet. Tourmenté par la faim, réduit à coucher en plein air dans les rues, il fut heureusement rencontré par un négociant qui l'ayant vu à Cadix, avait entendu le récit de ses aventures; il lui donna des secours, et bientôt en parla à un de ses amis qui mena Adams aux bureaux du comité de la Société africaine.

Les réponses qu'Adams fit aux questions qu'on lui adressa, présentaient une suite d'aventures si extraordinaires, que M. S. Cock qui l'interrogea, fut d'abord tenté de regarder son récit comme un roman. La personne qui avait présenté Adams, partageait la même opinion, surtout en considérant combien la description qu'il donnait de Timbouctou, différait des notions généralement répandues sur la magnificence de cette ville et la civilisation de ses habitans. Toutefois cette incrédulité finit par disparaître, lorsqu'ayant répété ses questions, M. Cock remarqua le ton de

franchise et d'assurance avec lequel Adams faisait exactement les mêmes réponses. Il prit note des principaux faits de sa narration, lui donna de l'argent, et engagea son conducteur à le ramener. Adams revint huit jours après; interrogé de nouveau, il ne varia pas; alors M. Cock se croyant sûr de la véracité du matelot américain, résolut de rédiger une relation circonstanciée de ses aventures, jusqu'au moment de son arrivée en Angleterre. Adams ne sachant ni lire ni écrire, ne pouvait entreprendre un tel travail. M. Cock vint à bout de le décider à rester à Londres, quoiqu'il eût le plus vif désir de retourner promptement dans sa patrie, et prit soin de lui. Pendant près de trois semaines Adams passa plusieurs heures chaque jour près de M. Cock, répondant à toutes les nouvelles questions qui lui étaient adressées. Plus de cinquante personnes le virent, et l'interrogèrent; jamais sa mémoire ne se trouva en défaut, quoiqu'il fût souvent interrompu par des observations imprévues. Enfin il fut présenté à des membres du gouvernement et à des savans, et l'intérêt qu'il excita, lui valut une somme d'argent assez forte qui lui fut comptée par la trésorerie, pour qu'il pût s'équiper et payer son passage d'Europe aux États-Unis.

M. Cock allait livrer son travail à l'impression, lorsqu'il apprit que M. Dupuis, consul à Moga-

dor ou Souara, venait de débarquer à Londres. Il lui communiqua la relation qu'il rédigeait; M. Dupuis attesta la vérité du récit d'Adams, et ajouta plusieurs notes explicatives au livre de M. Cock. Elles étaient d'autant plus précieuses qu'elles étaient fournies par un homme qui avait passé huit ans dans l'empire de Maroc, et qui pendant ce temps avait eu de fréquentes occasions de s'entretenir avec des Maures et des nègres qui avaient vu plusieurs pays de l'intérieur de l'Afrique, et entre autres Timbouctou. Après avoir rapporté les dates principales du séjour d'Adams en Afrique, et les diverses routes qu'il avait parcourues dans cette partie du monde, M. Dupuis termine ainsi ses observations sur quelques erreurs qu'on a pu y remarquer : « Je crois que quiconque lira cet ouvrage ne pourra se défendre d'un sentiment d'admiration pour la mémoire et l'intelligence d'un homme dépourvu d'éducation qui s'est trompé de si peu dans l'estime de ses diverses courses, lorsqu'il n'avait pas la ressource de l'écriture pour tenir un journal, et n'avait d'autre boussole que la marche du soleil. »

Depuis, un témoignage bien précieux a constaté la véracité d'Adams; Burkhardt qui parcou-

rait l'Afrique sous le nom de Cheikh Ibrahim ayant eu connaissance en Nubie, par M. Legh, voyageur anglais, de la relation du matelot américain, manda à ce même voyageur que tout ce qu'elle contenait sur Timbouctou s'accordait de point en point avec les renseignemens qu'il tenait sur cette ville fameuse des Arabes de l'est de l'Afrique qui commercent avec le Soudan ou la Nigritie.

Le naufrage d'un autre américain nous a aussi procuré quelques renseignemens sur l'intérieur de l'Afrique; mais ils ne sont pas dus, comme ceux que nous tenons d'Adams, à un voyage aux lieux mêmes dont il est question; ils sont les résultats d'informations reçues d'un Maure.

James Riley, capitaine du navire américain le *Commerce*, partit de Gibraltar le 23 août 1815, pour les îles du cap Vert, où il voulait prendre une cargaison de sel. Aux approches des îles Canaries, la mer devint houleuse et la brume si épaisse que l'on n'eut pendant plusieurs jours aucun moyen de faire des observations, et que le 28, le temps s'étant éclairci, on s'aperçut que l'on avait passé toutes les îles Canaries sans en apercevoir aucune. Bientôt le ciel se couvrit de nouveau, et le navire qui marchait avec beaucoup de vitesse échoua près du Cap Bojador.

On sauva dans la chaloupe de l'eau et des vivres ainsi que plusieurs objets, et l'on parvint heureu-

sement à terre. On espérait que l'on pourrait, sans être aperçu par les habitans, réparer les embarcations qui avaient souffert, et à la faveur d'un temps plus calme, remettre en mer, où l'on se flattait de rencontrer un bâtiment, ou bien gagner un établissement européen le long de la côte, peut-être même les îles du Cap Vert. Bientôt parut une troupe de Maures des deux sexes ; ils se mirent à piller tout ce qui leur tomba sous la main. Cependant la journée se passa assez tranquillement ; le lendemain matin, les barbares revinrent et commencèrent à maltraiter les naufragés ; ceux-ci parvinrent à se réfugier à bord du bâtiment, à l'exception d'un matelot qui fut tué. Ensuite ils s'embarquèrent dans la chaloupe et s'éloignèrent assez de terre pour ne pas être exposés à la fureur des brisans. Bientôt le mauvais état de cette chaloupe et la disette de vivres les forcèrent à se rapprocher du continent. Une lame effroyable les jeta le 7 septembre sur le rivage à une trentaine de lieues au nord du Cap Blanc.

Après qu'on eut franchi les rochers qui bordaient la plage, on se trouva dans une immense plaine nue où l'œil ne distinguait que du sable. On y marcha quelque temps sans pouvoir en creusant se procurer une goutte d'eau ; enfin on rencontra une troupe de Maures occupés à faire boire leurs chameaux. Ils dépouillèrent les naufragés,

se disputèrent avec fureur la possession de leur personne, et leur donnèrent à boire ; les femmes les battirent ; ensuite on les sépara. Riley et ceux de ses compagnons qui restaient avec lui furent transportés sur des chameaux dans l'intérieur du pays.

Ces Maures avaient déjà entendu parler du naufrage du *Commerce* sur la partie de la côte habitée par les Monslemines ; ils s'en entretinrent avec Riley et lui firent raconter toute son aventure. Comme ils lui parlèrent aussi de l'empereur de Maroc et de ses états, il leur donna à entendre que s'ils voulaient l'y conduire, il leur payerait sa rançon et celle de son équipage. Cette proposition leur fit secouer la tête ; il y avait bien loin, et sur la route on ne trouvait rien pour donner à boire et à manger aux chameaux.

Riley avait changé deux fois de maître ; il avait enduré, ainsi que ses compagnons d'infortune, les traitemens les plus cruels. On les avait fait marcher pendant huit jours au sud-est. On parcourait une trentaine de milles par jour, uniquement afin de trouver dans les petites vallées dont le désert est entrecoupé, quelques plantes et de chétifs buissons pour nourrir les chameaux. A mesure que l'on s'avançait dans cette direction, les vallées devenaient moins fréquentes et moins profondes ; le peu de buissons qu'elles produisaient étaient

très-secs. Ce que les chameaux pouvaient en arracher ne suffisait pas pour les sustenter; le lait commençait à manquer; les naufragés s'en ressentaient à la diminution de leur ration qui fut réduite à une demi-pinte par jour.

Le 19 septembre la tribu, après avoir tenu conseil, commença une marche rétrograde vers la mer, par l'impossibilité de se procurer de l'eau en s'enfonçant davantage dans le désert. Le 21 la horde rencontra deux étrangers montés chacun sur un chameau chargé de marchandises. L'un d'eux Sidi Achmed donna de l'eau bien fraîche à Riley, et témoigna quelque pitié pour les naufragés.

Leur maître, craignant probablement qu'ils ne mourrussent de faim au moment où il concevait l'espoir de les vendre, leur versa ce jour-là une pinte de lait à chacun. C'était la première nourriture qu'ils recevaient depuis trois jours. Le lendemain matin Sidi Achmed s'entretint avec Riley qui commençait à parler un peu l'arabe, il parut ému de pitié au récit de ses maux : il le racheta, ainsi que quatre de ses compagnons qui étaient avec lui, et partit avec eux.

Le 29 on se trouva sur le bord d'un immense enfoncement qui paraissait avoir été le lit d'une rivière ou d'un bras de mer ; après avoir cherché long-temps, on trouva un chemin par lequel les

chameaux purent descendre dans cet abîme qui avait près de cinq cents pieds de profondeur. Tout le monde mit pied à terre. Deux Maures allèrent en avant, le fusil à la main. à la recherche d'une source d'eau douce, qui, suivant le témoignage de Sidi Achmed, ne devait pas être très-loin. Effectivement il la découvrit au pied d'une falaise escarpée, et fit signe à Riley de venir le joindre. Celui-ci recueillit toutes ses forces pour grimper par-dessus des blocs de rochers qui étaient tombés du sommet des hauteurs. « Arrivé près d'Achmed, dit-il, et ne voyant aucun signe d'eau, je pleurai amèrement; car je supposais que la source s'était tarie, et qu'il ne nous restait qu'à périr. Le Maure voyant les larmes que le désespoir m'arrachait, me dit : « Regarde en bas : » Effectivement je vis de l'eau ; la fente du rocher était trop étroite pour pouvoir s'y frayer un passage. Alors me montrant à une quarantaine de pieds plus loin un autre endroit où je pourais passer, et où il y avait une petite source, il me dit qu'elle était douce. Je la trouvai telle, et je l'avalai avec un plaisir inexprimable, puis j'appelai mes compagnons. Cette eau était d'une fraîcheur et d'une limpidité extrêmes. » On en fit une bonne provision, et l'on continua de voyager dans l'immense cavité; les deux bords sont éloignés de six, huit et dix milles l'un de l'autre, presque perpendicu-

laires et de hauteur égale ; le fond en est incrusté de sel marin, et couvert de fragmens de rochers, de gravier et de sable au pied des falaises. Les sources sont à une centaine de pieds au-dessous de la surface de la terre, et par conséquent à près de quatre cents pieds du lit de la vallée ; rien n'indiquait qu'elles eussent jamais débordé leurs bassins, et comme on n'apercevait pas de ruisseau qui pût les faire connaître, il est difficile de savoir comment elles ont pu être découvertes.

En précipitant la marche de la caravane à l'est, afin de sortir au plutôt de cet effroyable et lugubre abîme, plus triste encore que le désert, on entendait la croûte du sel faire sous les pieds des chameaux un bruit semblable à celui qu'on entend quand on passe sur une légère couche de neige gelée. Arrivés enfin à un point de la bande du nord qui faisait une espèce de saillie, les voyageurs y montèrent jusqu'à près de deux cents pieds du sommet ; ils furent obligés de mettre pied à terre ; il fallut caresser les chameaux pour les engager à gravir le reste du coteau. La pente était très-roide quoique taillée en zig-zag ; le rocher plat et uni sur lequel ces animaux étaient forcés de s'avancer était si glissant qu'ils s'abattirent plusieurs fois.

Le désert ne changea pas d'aspect ; c'était la

même solitude, une surface plate, une plaine à perte de vue sans une herbe ni un buisson. Le 1er. octobre on rencontra dans un vallon peu profond, un camp d'une vingtaine de tentes. Cette horde avait une cinquantaine de moutons : c'étaient les premiers que Riley eût vus dans le désert; ils étaient si chétifs qu'ils pouvaient à peine se tenir sur leurs pattes, et brouter le gazon ras qui croissait çà et là dans la vallée. Les Maures, comme tous ceux que l'on avait rencontrés, ne prenaient pour toute nourriture que du lait à minuit, et du lait aigre avec de l'eau à midi, quand ils pouvaient en avoir. Ceux-ci montrèrent de la bienveillance aux naufragés.

On entra le 4 dans une nouvelle région du désert : le sable y était amoncelé en monticules au travers desquels on ne marchait qu'avec la plus grande difficulté; car on y enfonçait jusqu'aux genoux à chaque pas que l'on faisait : ce sable était d'une chaleur brûlante. Alors tout le monde monta sur les chameaux. Bientôt on se trouva au milieu d'immenses collines de sable qui s'étendaient à perte de vue, vers le nord. Elles s'élevaient à deux cents pieds au-dessus de la tête des voyageurs, et menaçaient de les engloutir. Le vent soufflait par bouffées et jettait contre leurs corps nus, les particules sablonneuses qui leur meurtrissaient la chair comme auraient fait des

grelons : il soulevait en même temps des tourbillons épais qui les empêchaient de s'apercevoir les uns les autres. Les naufragés furent obligés à la longue de descendre de leurs chameaux, en suivant leurs maîtres qui étaient allés en avant pour trouver un passage. Le sable leur brûlait les pieds et les jambes, comme s'ils eussent été en contact avec des cendres ardentes. A la nuit, ils souffrirent autant des raffales continuelles de la bise froide et perçante.

Le 6, on était si près de la côte de la mer, que l'on entendait le bruit du ressac ; cependant les voyageurs ne l'aperçurent que six jours après ; ils suivirent ses bords au-dessous de hautes falaises ; le 17 le sommet noir des montagnes qu'ils virent dans l'est, leur annonça qu'ils allaient enfin sortir du désert. Le lendemain au coucher du soleil, ils arrivèrent près d'un terrain, sur lequel se trouvait un tas de paille d'orge ; c'était le premier signe de culture qu'ils découvraient en Afrique ; ils le regardèrent comme le présage de jours plus heureux.

Effectivement le 19, des cabanes en pierres brutes s'offrirent à leur vue, bientôt ils arrivèrent sur les bords d'un ruisseau limpide qui serpentait entre des arbres. Un peu plus loin des vaches, des moutons, des ânes paissaient sur une pelouse verdoyante, de nombreux dattiers s'élevaient à

peu de distance. C'était un aspect aussi agréable qu'inattendu. Ils étaient sur les rives du Ouadi-Noun.

De nombreuses troupes de Maures bien vêtus et bien montés passaient de temps en temps ; ce n'étaient plus les habitans du désert à moitié nus. Des caravanes de chameaux chargés s'acheminaient vers l'est et vers le désert, tout annonçait qu'on était dans un canton très-fréquenté. A mesure que l'on avançait, on trouvait plus de lieux habités. Un jour une violente altercation s'éleva entre les deux Maures, maîtres des naufragés, au sujet du partage de ceux-ci ; Sidi Achmed ne voulait pas que l'on en emmenât aucun ; il finit par l'emporter.

Le 22 celui-ci régala ses esclaves de galettes qui venaient d'être cuites au four ; c'était le premier pain que ces malheureux mangeaient sur la terre africaine. Ensuite Sidi Achmed dit à Riley qu'il partirait le lendemain pour Souara, l'interrogea de nouveau sur ses connaissances dans cette ville, et ajouta : « Je me chargerai de la lettre que « tu écriras à ton ami ; s'il paie ta rançon et celle « de tes gens, vous serez libres, sans quoi tu « mourras pour m'avoir trompé, et tes gens seront « vendus. »

Il apporta le 23 de grand matin à Riley un petit chiffon de papier, avec un peu de liquide

noir à marquer et un roseau ; Riley dépeignit sa triste situation dans une lettre adressée à tout hasard aux consuls des puissances chrétiennes, ou à tout négociant chrétien à Souara, en les conjurant d'avancer la somme de 920 piastres fortes exigées pour son rachat et celui de ses gens, ainsi que deux fusils à deux coups.

Au bout de huit jours, Sidi Mohammed, qui était parti avec Achmed, revint, suivi d'un Maure de bonne mine. Ils remirent à Riley une lettre de M. Willshire, consul anglais, dans laquelle cet homme généreux lui témoignait le vif intérêt qu'il prenait à ses souffrances, et lui annonçait que, d'après ses conventions avec Sidi Achmed, il paierait à ce Maure la somme stipulée, aussitôt que les naufragés seraient arrivés à Souara, et l'engageait à se mettre en route le plutôt qu'il pourrait. Il lui envoyait par la même occasion des provisions et des hardes. Le 7 novembre Riley eut le plaisir d'embrasser à Mogador M. Willshire, qui l'accueillit dans sa maison avec la plus touchante hospitalité.

Le 4 janvier 1816 il embarqua ses compagnons à bord d'un navire qui allait à Gilbraltar, et lui-même se mit en route par terre pour Tanger. Il arriva dans cette ville le 19; au bout de quelques jours, il passa le détroit et débarqua chez son compatriote M. Sprague à Gibraltar. Il fut reçu

avec les égards les plus affectueux par cet homme bienfaisant qui s'était empressé de rembourser à M. Willshire, la somme que celui-ci avait avancée pour la rédemption des naufragés américains. Le 2 février Riley quitta Gibraltar, et le 20 mars il entra dans le port de New-York. Le gouvernement des États-Unis fit payer des fonds du trésor public, tout ce qui avait été dépensé pour la rançon de Riley, et donna des ordres pour que l'on prît des mesures tendantes à racheter ceux de ses compagnons d'infortune qui ne s'étaient pas trouvés avec lui.

Lorsque Riley fut rendu à Mogador, il eut occasion de causer avec Sidi Achmed, son ancien maître, qui resta encore une quinzaine de jours dans cette ville. Ce Maure lui raconta qu'il était allé trois fois en caravane avec son frère à Timbouctou, et qu'ils avaient traversé le désert dans tous les sens. Ce discours piqua la curiosité de Riley. « J'éprouvai aussitôt, dit-il, le désir d'adresser à ce Maure des questions sur ses voyages. Il y consentit, et à l'aide du peu d'arabe que je savais, et du secours d'un interprète, je recueillis les particularités suivantes.

« Il y a environ dix ans, me dit Sidi Achmed, que je partis de Vadinoun, grande ville de l'empire de Maroc, pour Timbouctou, avec mon frère Seïd. Nous avions quatre chameaux chargés de

haïks ou manteaux, et de diverses marchandises. La caravane était forte de huit cents hommes, et menait trois mille chameaux. Nous étions tous armés de bons fusils et de coutelas, Cheikh ben Soleyman, chef de la caravane, avait quatre bons guides. Nous nous mîmes en route vers la fin de l'automne. Nous marchâmes au sud-ouest pendant six jours avant d'arriver à la dernière montagne. Là on s'arrêta pendant dix jours, on laissa les chameaux brouter des buissons épineux; la moitié du monde était sur les hauteurs à couper du bois et à le réduire en charbon qui fut entassé dans des sacs pardessus nos marchandises. Alors on monta beaucoup pour gagner le plateau du désert, car il est beaucoup plus élevé que le pays qui l'avoisine au nord. On marcha pendant quatre jours sur un sol endurci, puis on traversa les hautes collines de sable qui sont sur la route de Souara; on longeait ainsi la côte maritime afin d'être assuré de trouver de l'eau. On voyagea pendant six jours au milieu de ces horribles montagnes de sable, qu'il était très-dangereux de traverser alors, parce que le vent soufflait avec tant de violence, qu'il nous ensevelissait presque dans ces nuages de poussière fine et que nous avions beaucoup de peine à nous tenir de compagnie. Ensuite le terrain fut uni et dur. Au bout de dix jours de marche, on atteignit les puits de Biblah. On y donna

de l'eau aux chameaux ; ils en avaient grand besoin, huit de ces animaux étaient morts, on les avait mangés. On se reposa pendant sept jours auprès de ces puits ; on marcha pendant vingt jours au sud-ouest jusqu'au puits de Kébir-Djibl. Il était à sec, ce qui nous contraignit de nous diriger pendant six jours vers la côte. Il y avait tout près de la mer un puits dont l'eau était noire et salée ; il fallut ôter la charge des chameaux, afin qu'ils pussent descendre la falaise pour arriver à l'eau. Quand ils eurent bu, ils donnèrent un peu de lait, dont nous étions presque privés depuis quelque temps. Il n'y avait rien qu'ils pussent brouter ; on fut obligé de leur faire manger pendant quelques jours du charbon ; ce moyen les empêcha de mourir de faim, mais leur lait en devint noir comme de l'encre ; il n'en était pas moins bon, et nous étions bien contens de l'avoir. On quitta ce puits au bout de huit jours, et l'on marcha tout le long de la mer, où de dix en dix jours, on trouvait des puits semblables au dernier. La plupart des buissons dans les vallées étaient desséchés, parce que depuis long-temps il n'était pas tombé une goutte de pluie dans cette partie du désert.

« Au bout de quatorze lunes on arriva dans le Soudan, au sud du désert ; on y trouva un petit ruisseau d'eau limpide, des buissons, un peu d'herbe et une tribu considérable de Maures Lab-

dessebas, qui avait en abondance de l'orge et du mil. Nous en achetâmes, nous en fîmes du pain. Nous avions perdu près de trois cents chameaux dans le désert; pas un seul homme n'y périt. Tout les Maures que nous rencontrions s'enfuyaient à notre approche, de crainte d'être volés; toutes ces hordes étaient fort pauvres.

« Après nous être reposés un mois chez les Labdessebas, nous fîmes route à l'est le long de la lisière du désert, à peu de distance du pays cultivé, ayant ordinairement en vue de hautes montagnes dans le sud. En deux lunes on arriva près de Timbouctou; on s'y arrêta dans une vallée profonde. Tous les jours nous allions près des murs de cette ville, avec nos marchandises, et sans nos fusils; nous faisions des échanges avec les nègres; ils nous donnaient de la gomme, des anneaux d'or, de la poudre d'or, des dents d'éléphant, des esclaves, contre du fer, de la quincaillerie, du sel, des haïks, de la toile de coton bleue et blanche, du succin, du tabac, des mouchoirs de soie, des épiceries et beaucoup d'autres objets. Ils avaient en abondance du bétail, de l'orge et du riz. La petite rivière qui coule à l'ouest de leur ville était à sec; les habitans étaient obligés d'aller chercher leur eau avec des ânes au grand fleuve qui passe à une heure de distance au sud de Timbouctou; nous en faisions autant pour nous

procurer de l'eau et abreuver nos chameaux.

« La saison était déjà fort avancée ; nous repartîmes pour Ouednoun après un séjour d'une lune et demie près de Timbouctou où je n'allai pas, étant chargé du commandement de deux cents hommes qui faisaient la garde autour de la caravane pour la garantir des déprédations des Maures voleurs et des bandes de nègres qui rôdaient sans cesse autour de nous pour nous enlever nos chameaux. Il n'en mourut que vingt dans cet endroit. Le cheikh me gratifia, pour ma peine, d'une jolie négresse qui demeure encore avec ma femme.

« Nous quittâmes Timbouctou après le ramadan. Nous tînmes la même route qu'en y venant. Les habitans de la frontière méridionale du désert sont une race mélangée de sang maure et nègre. Ce sont de méchantes gens. Ils professent l'islamisme ; ils avaient parmi eux beaucoup d'esclaves blancs et noirs ; leurs beaux chevaux leur servent à faire des incursions chez les nègres où ils enlèvent les hommes, les femmes, les enfans, les bestiaux et les grains, et brûlent les maisons. Nous ne manquions pas de payer à ces Maures tout ce qu'ils nous fournissaient, car nous les redoutions.

« Avant de nous porter au nord-ouest dans le désert pour gagner le bord de la mer, nous fîmes paître et engraisser nos chameaux, et on prépara du charbon pour la route à travers les sables. Nous

étions campés sur le bord d'une petite rivière à une journée de Diatrou, grande ville où le cheikh acheta du blé, de l'orge et quarante bœufs pour notre provision.

« Dans le trajet du désert qui dura trois lunes et demie, nous perdîmes trente-quatre de nos gens et quatre-vingts esclaves. Enfin nous atteignîmes Ouednoun après une absence de près d'un an et demi. Le nombre de nos chameaux était diminué de cinq cents qui moururent ou furent tués pour nous nourrir.

« Deux ans après mon retour, je fis partie d'une autre caravane de quatre mille chameaux, qui partit également de Ouednoun; elle était composée de mille voyageurs tous bien armés et commandée par le cheikh Sidi Ischrel. Entre mon frère et moi nous avions huit chameaux. On avait pris une provision considérable d'orge, et un grand nombre de jumens pour fournir du lait. On suivit la route des grandes caravanes, quoique ce soit la plus dangereuse; on marcha pendant dix jours au sud en tournant la base du mont Atlas où l'on s'arrêta pour faire du charbon. Quatre cents chameaux étaient chargés uniquement d'eau et de vivres. Après dix jours de halte, on entra dans le désert et l'on chemina au sud-est pendant quinze jours, sur un plateau uni et tellement durci par la chaleur que la marche de notre nom-

breuse caravane n'y laissait pas la moindre trace. On ne trouva qu'une seule vallée peu profonde où les chameaux purent brouter quelques végétaux épineux. Le grand puits était tellement comblé de pierres et de sable qu'il nous fut impossible de nous y procurer de l'eau. A l'extrémité du plateau on arriva dans une vallée très-profonde où il y avait vingt puits ; six seulement avaient de l'eau ; on y resta six jours; ensuite on se dirigea au sud-est.

« Après avoir voyagé trois jours sur un terrain solide, on entra dans les sables mouvans. A chaque pas, les chameaux y enfonçaient jusqu'aux genoux ; on était comme dans une fournaise ardente. Au bout de six jours, il s'éleva du sud-est un de ces vents terribles qui portent la mort et la destruction avec eux. Nous ne pouvions ni avancer, ni reculer; on déchargea donc les chameaux; on mit toutes les marchandises et les provisions en tas, et l'on fit coucher les animaux ventre à terre. Le sable que le vent soulevait formait un nuage si épais, que nous pouvions à peine nous voir; nous ne respirions qu'avec une difficulté extrême. Prosternés la face dans la poussière, nous nous écriâmes tous d'une voix : « Dieu puissant et miséricordieux, prends pitié de nous et sauve-nous la vie. » Le vent souffla pendant deux jours; nous fûmes obligés de changer de place lorsque le sable se fut tellement amoncelé

sur nous qu'il nous avait totalement intercepté l'air, de sorte que nous ne pouvions plus respirer. Enfin il plut au Très-Haut d'exaucer nos prières ; le vent cessa. En nous remettant en route, nous reconnûmes que trois cents des nôtres avaient été étouffés. Ceux qui survécurent se joignirent pour rendre grâces à Dieu d'avoir daigné dans sa miséricorde, leur conserver la vie. Deux cents de nos chameaux étaient morts ainsi que toutes les jumens. On marcha ensuite, aussi vite que l'on put, pendant vingt-quatre jours, enfin on arriva aux puits de la vallée de Haherah.

« Que l'on se figure notre désespoir, ils étaient à sec ; depuis un an, il n'avait pas plu dans la vallée. Pour soulager nos chameaux qui portaient difficilement leur charge, nous avions jeté une partie de notre sel : trois cents de ces animaux moururent encore. Le désordre se mit dans notre troupe ; l'autorité de cheikh Ischrel était méconnue. Lorsque le calme se fut un peu rétabli, cet homme prudent conseilla de ne garder que trois cents chameaux et de tuer tous les autres, afin que l'eau que l'on trouverait dans leurs corps, et leur sang servît à conserver la vie du reste et celle des hommes, jusqu'à ce que, par la grâce de la Providence, on parvînt à un endroit où l'on trouverait de l'eau. La caravane ne voulut pas adopter cet avis, quoique ce fût le meilleur que l'on pût

donner et suivre dans la circonstance. Personne ne voulait faire le sacrifice de ses animaux. Le cheikh ordonna, néanmoins, à trente hommes les plus âgés et les plus judicieux, de faire le choix des trois cents chameaux les plus vigoureux qui devaient rester : ils effectuèrent leur opération ; mais lorsqu'ils voulurent tuer les autres, il s'éleva une querelle furieuse qui dégénéra bientôt en une boucherie horrible. Le cheikh, quoiqu'il fût un homme de Dieu, fut massacré : près de trois cents hommes succombèrent dans cette affreuse journée. Le sang de ceux qui périrent fut bu avec avidité par ceux mêmes qui venaient de le répandre. Mon frère Seïd fut blessé grièvement d'un coup de poignard dans le bras : cinq cents chameaux furent égorgés ; les autres se désaltérèrent avec le sang et l'eau que ceux-là avaient dans le corps.

« Je craignais que ce démêlé sanglant n'eût de fin que lorsque tous les hommes auraient péri ; or, comme dans la caravane précédente j'avais été chargé d'un commandement, que je savais diriger ma marche dans le désert, et que mon frère et moi nous étions très-robustes, nous tuâmes le soir, quatre des six chameaux qui nous restaient, et nous donnâmes leur sang et leur eau à boire aux deux autres. Ayant ensuite engagé trente de nos amis à faire comme nous, à

minuit nous partîmes sans bruit au nombre de trente hommes avec trente-deux chameaux. La nuit fut très-obscure et nuageuse : le tonnerre grondait dans l'éloignement, comme si le Tout-Puissant eût voulu nous témoigner sa colère, de nous voir ainsi nous déchirer et nous tuer les uns les autres ; il ne tomba point de pluie. Nous fîmes routes au sud-ouest sur un terrain uni et dur, dans l'espoir de gagner un puits, avant que nos chameaux ne mourussent, les pauvres bêtes ne purent brouter que quelques végétaux épineux. Au bout de douze jours, il ne nous en restait plus que dix-huit : heureusement la pluie qui tomba par torrens vint sauver la vie de ceux qui restaient, et la nôtre. On marcha ensuite au sud ; nous perdîmes encore neuf hommes et plusieurs chameaux avant d'arriver aux terres cultivées. Des Maures nous donnèrent du riz et du lait, et nous dirigèrent vers le Oued-Teni ou Gozen-Zaïr.

« Cette petite rivière coulait près de Ouabilt, bourgade nègre, dont les habitans nous donnèrent généreusement du pain d'orge et de la viande. Leur humanité nous sauva la vie ainsi qu'à nos chameaux qui n'avaient presque plus la force de se soutenir. On distinguait au sud-ouest des montagnes très-hautes. Dix jours de repos nous mirent en état de continuer notre route vers Timbouctou ; nous traversâmes le

Soudan pendant quatre jours ; nous marchions à l'est, à travers un pays montueux, mais fertile et en partie cultivé. Ennuyés de monter et descendre sans cesse, nous gagnâmes le bord du désert, et au bout de huit jours, nous atteignîmes la grande route des caravanes ; deux jours après nous étions sous les murs de Timbouctou. Les nègres que nous avions vus sur les bords du Oued-Teni avaient eu peur de nous, tant l'approche des Maures leur inspire, avec raison, des sentimens de crainte ; quand ils eurent reconnu, comme ceux de Ouabilt, que nous étions souffrans, ils consentirent à échanger des vivres contre des marchandises. La plus grande partie de celles que nous avions pu sauver, fut ainsi dépensée pour nous sustenter, jusqu'à notre arrivée à Timbouctou. Le roi et les habitans de cette grande ville attendaient la caravane de Ouednoun. Elle était en retard de deux lunes ; aucune autre n'était arrivée avant nous : il nous fut permis, vu notre petit nombre, d'entrer à Timbouctou, après que nous eûmes préalablement remis nos fusils, notre poudre et notre plomb en dépôt aux officiers du roi.

« Nous restâmes deux lunes dans cette ville ; elle est grande et fort riche. Elle a quatre portes qui sont ouvertes pendant le jour ; le soir on les ferme et on les garde soigneusement pen-

dant la nuit. Les femmes portent beaucoup d'ornemens, les uns en or, les autres en succin, en corail, en verroterie. J'avais acheté à Maroc une petite tabatière; l'ayant montrée à des femmes dans la principale rue de Timbouctou, il s'en assembla bientôt une foule : c'était à qui achèterait ma boîte et mon tabac ; enfin, l'une d'elles qui était très-richement parée, me dit en mauvais arabe qu'elle me donnerait en échange tous les bijoux qu'elle portait sur elle ; j'acceptai le marché, et j'obtins ainsi plus d'une livre d'or massif.

« Les esclaves ne sont pas chers à Timbouctou : on peut acheter un homme fait pour un haïk, qui, dans l'empire de Maroc, coûte environ deux piastres. Indépendamment de son grand commerce avec les Maures, dont il a été question plus haut, cette ville en fait aussi un considérable avec Ouassanah qui est bien loin dans le sud-est, elle y envoie une partie des marchandises que les caravanes apportent, et reçoit en retour des esclaves, de l'or et de l'ivoire.

« Le roi avait rassemblé des marchandises pour les caravanes du nord ; voyant qu'il s'était écoulé trois lunes depuis le temps où elles auraient dû arriver, il les regarda comme perdues et résolut d'en expédier une à Ouassanah, avec une partie des marchandises qui lui étaient arrivées précé-

demment. Ayant, en conséquence, formé un corps de trois mille hommes bien armés de fusils, de lances et de coutelas, on chargea trois mille ânes et deux cents chameaux de sel, de tabac, de fer, de toile et d'autres objets. Ensuite le roi nous dit, à Seïd, à dix autres Maures et à moi, d'accompagner la caravane, s'engageant à nous donner, à notre retour, deux haïks et de l'or. Etant en son pouvoir, nous ne pûmes refuser cette commission : il nous recommanda aux soins de Chelbaa, son frère, qui commandait la caravane ; nous étions environ deux cents Musulmans dans cette troupe : on ne nous permit pas de prendre nos armes, le chef disant que nous pourrions les tourner contre lui, si l'on était obligé de combattre.

« Après avoir passé au sud de Timbouctou le Zolibib, qui, en cet endroit, a 1500 pieds de largeur, nous longeâmes le cours de cette rivière dans un pays bas et uni pendant six jours, en marchant vers le sud-est. On s'arrêta deux jours au village de Bimbinêh, entouré d'une enceinte de buissons épineux et de roseaux : une très-haute montagne qui s'élevait à l'est, forçait le Zolibib à décrire un coude plus prononcé au sud-est. Alors on s'éloigna de ses rives et on continua la route au sud à travers un pays montagneux et boisé. Toutes les nuits on allumait de grands feux, afin

d'écarter les lions, les panthères et autres bêtes féroces qui s'approchaient de nous en poussant des rugissemens effroyables. Au bout de quinze jours on se retrouva sur les bords du Zolibib, où nous vîmes une petite ville peuplée de nègres, ennemis du roi de Timbouctou et amie du roi de Ouassanah : n'étant pas en force, ils ne nous inquiétèrent pas, et au contraire nous fournirent le grain dont nous avions besoin et vingt cerfs. Une grande troupe de nègres nus et armés se tenait de l'autre côté du fleuve dans une attitude hostile ; toutefois ils ne pouvaient traverser la rivières pour nous attaquer. Nous aperçûmes aussi deux villes considérables, entourées comme toutes celles de ce pays. Nous étant reposés là cinq jours, nous suivîmes encore pendant trois jours les sinuosités du Zolibib ; nous en mîmes ensuite six à traverser une chaîne de montagnes du haut desquelles nous en découvrîmes à l'ouest d'autres très-élevées. Celles ou nous passions étaient boisées et séparées par des vallées escarpées ; on se retrouva de nouveau sur les rives du Zolibib qui baignait la base de ces monts, il coulait en écumant dans un lit resserré et rempli de rochers. Après douze jours de marche au sud-est et au sud, pendant lesquels nous nous trouvions fréquemment sur la rive du Zolibib qui restait à notre droite, et traversions fréquemment des

ruisseaux qui lui apportaient leurs eaux, nous remarquâmes que son lit s'élargissait et devenait plus profond. Des pirogues le traversaient pour transporter les nègres d'une rive à l'autre. On fit halte pendant sept jours dans ce lieu d'où l'on distinguait encore très-bien les montagnes à l'ouest; puis l'on marcha presque toujours en vue de la rivière pendant quinze jours.

« Lorsque nous approchâmes des murs de Ouassanah, le roi en sortit à la tête d'une nombreuse troupe de soldats, pour venir au devant de nous; apprenant que nous venions de la part du roi de Timbouctou pour commercer, il invita tout notre monde à loger dans un enclos voisin des murs de la ville. On y séjourna pendant deux lunes, et ce temps fut employé à échanger nos marchandises contre des esclaves, de l'or, des dents d'éléphant, etc.

« Ouassanah est situé près des bords du Zolibib qui au-delà coule à peu près au sud, entre de hautes montagnes; il est si large devant cette ville que l'on distingue difficilement un homme d'une rive à l'autre. Les Ouassaniens l'appellent Zedi. Les murs de Ouassanah sont construits en grosses pierres sans ciment ni mortier; ils sont très-épais et bien plus hauts que ceux de Timbouctou. J'eus la permission d'en faire le tour, accompagné de si nègres : cette promenade me

prit un jour entier; l'enceinte de la ville est carrée, il n'y a qu'une porte sur chaque face. Tout le territoire d'alentour est cultivé en orge, mil et autres grains ; le long de la rivière il est couvert de riz. Les habitans ont des bœufs, des vaches et des ânes en quantité, mais ils n'ont ni chameaux, ni chevaux, ni moutons, ni chèvres ; la campagne et la ville abondent en pintades et en œufs. Nous obtînmes la permission d'entrer dans la ville, mais pas plus de vingt à la fois, et nous devions en sortir le soir.

« Mon tour d'y aller survint une lune après notre arrivée. Les cabanes sont construites en pierres sèches, et couvertes en roseaux sur lesquels on place des feuilles de palmier. Elles sont séparées les unes des autres par des passages étroits. Le roi que l'on nomme dans la langue du pays Olibou, ce qui signifie bon sultan, est de grande taille, et fort jeune. Son palais est spacieux, très-élevé, carré et bâti en pierres cimentées avec une substance blanche comme la chaux, mais moins dure ; je ne pus y entrer. On me dit qu'il avait cent cinquante femmes et dix milles esclaves. Il est vêtu d'une chemise blanche et de pantalons de couleur orange ; il porte par-dessus sa chemise un caftan rouge à manches, noué autour du corps par une ceinture qui lui va de la poitrine aux hanches, et qui est faite de mou-

choirs de toutes les couleurs ; ses jambes et ses bras sont entourés de bandes de belle soie de couleur ; ses cheveux sont relevés en petites houppes, il se couvre la tête d'un chapeau très-haut fait de jonc, bariolé agréablement, et orné de fort belles plumes ; ses sandales sont attachées avec des chaînes d'or ; une autre pend de ses épaules sur son sein. Elle est terminée par un joyau de coquilles et de pierres brillantes, dont l'éclat éblouit les yeux. Il porte à son côté un grand poignard dans une gaîne d'or. Il monte un animal énorme appelé dans le pays *ilfement*, trois fois aussi gros que le plus grand chameau, et beaucoup plus haut, qui a un nez très-long et de longues dents, et est presque aussi noir que les nègres. Cet animal est si fort que quand il entre en fureur, il peut tuer cent hommes en une minute. C'est le seul animal de cette espèce que j'aie vu. On me dit qu'ils étaient très-communs le long de la rivière au-dessus et au-dessous de Ouassanah ; ses dents sont celles que nous portons de Timbouctou à Ouednoun... »

Il est évident que Sidi Achmet a vu un éléphant.

« Le roi de Ouassanah, continua-t-il, a une garde de deux cents nègres à pied ; cent sont armés de fusils, cinquante de longues lances, cinquante d'arcs et de flèches avec des coutelas à leur côté : ils accompagnent toujours le prince,

lorsqu'il sort monté sur son gros animal. Ce roi a aussi une armée très-nombreuse qui combat avec des fusils, des lances et des flèches.

« Ouassanah est deux fois aussi peuplée que Timbouctou, je vis encore beaucoup de villes et de villages dans les environs, au-delà du fleuve et d'autres lieux habités du même côté, mais plus bas. Ni le roi, ni le peuple ne prient comme les musulmans ; ils sautent, se jettent à terre, se déchirent le visage, comme s'ils étaient fous, quand un de leurs parens vient à mourir. A chaque nouvelle lune ils font une grande fête ; ils dansent toute la nuit au son des instrumens, ils sont payens, et ne savent ni lire ni écrire. Quoique les gens libres de ce pays ne dérobent pas et soient même très-hospitaliers, j'espère néanmoins que le temps n'est pas éloigné où les vrais croyans et ceux qui craignent Dieu et son prophète, les convertiront à la véritable religion, ou bien les chasseront de ce beau pays.

« Les principaux habitans de Ouassanah sont vêtus de chemises de toile bleue ou blanche avec de petits pantalons. Quelques-uns portent par-dessus une longue robe attachée par une ceinture de différentes couleurs. Les femmes libres sont généralement très-grosses ; elles sont habillées de toile blanche ou bleue nouée autour des hanches par une écharpe de toutes couleurs. Elles

pâles vivaient dans de grands bateaux et avaient des fusils aussi gros que leur corps qui faisaient autant de bruit que le tonnerre, et qui pouvaient tuer tout le monde dans cent bateaux, si on approchait trop près d'eux.

« Il y a près de quatre cents pirogues dans le fleuve à Ouassanah, beaucoup sont bien petites; j'y vis sur le bord du fleuve de grands animaux avec de grandes gueules qui attrapent quelquefois des enfans, et même des hommes dans les pirogues, et les dévorent.

« Pendant notre séjour à Ouassanah, il plut presque tous les jours. Les nègres sont de fort bonnes gens, ils étaient toujours prêts à nous donner de l'orge, du blé, du riz, du lait ou de la viande, quand nous avions faim, quoique nous ne pussions pas nous exprimer dans leur langue.

« Chelbaa ayant terminé ses affaires partit de Ouassana avec trois cents esclaves, des pierres brillantes, des coquilles, de l'or et des dents d'éléphant, et revint à Timbouctou par la même route, qui nous prit trois lunes. Ainsi nous fûmes absens pendant huit. A mon retour à Timbouctou le chef de la caravane nous paya fidèlement ce qu'il nous avait promis. Quelques jours après il arriva une caravane de Tunis à laquelle nous nous joignîmes.

« Elle quitta Timbouctou avec mille esclaves,

et beaucoup d'autres marchandises. Nous fîmes route au nord-est pendant vingt jours dans le pays montueux, traversant un grand nombre de ruisseaux et de torrens qui coulaient au sud et à l'ouest pour se jeter dans la grande rivière ; car il avait plu abondamment presque toutes les nuits pendant que nous étions à Timbouctou.

Dans ce voyage au milieu des montagnes et des forêts, nous vîmes un grand nombre de petites villes, la plupart entourées de bonnes murailles en pierres; d'autres ceintes seulement de roseaux et de buissons. Le terrain est excellent dans tout ce pays; le grain y croît en abondance, il produit aussi du riz et des dattes; nous y vîmes des bœufs, des moutons, des ânes et quelques chevaux. Les habitans sont un mélange de Maures et de Nègres et presque aussi noirs que ceux-ci; tous sont musulmans. Ils sont robustes et très-farouches, cependant ils ne cherchaient pas à nous inquiéter, ils nous vendaient à un prix assez modéré tout ce dont nous avions besoin. Ils n'ont pour vêtement qu'une bande de toile autour des reins; les femmes portent aux poignets et à la cheville un grand anneau d'ivoire; elles mettent des verroteries dans leurs cheveux. Ce peuple est pacifique; jamais il n'attaque les caravanes. Il a des fusils, des coutelas, des arcs et des flèches; il ne prend les armes que pour sa défense, combat avec achar-

nement, ne fait pas de prisonniers et ne veut pas recevoir de quartier. On me raconta que quelques années auparavant, une caravane qui allait de Timbouctou à Tunis, enleva quatre cents habitans, du bétail et du blé, en traversant ce pays; puis continua sa route vers le désert. Aussitôt ce peuple se rassembla, fondit pendant la nuit sur la caravane qui était encore près de la frontière du désert et l'extermina, quoiqu'elle fût forte de deux mille hommes bien armés; il ne s'en échappa que cinquante, qui, montés sur les chameaux les plus légers à la course, portèrent cette triste nouvelle à Tunis.

« Nous passâmes dix jours dans une vallée superbe où il y avait un ruisseau d'eau excellente. On remplit les sacs de charbon, et l'on fit route au nord à travers le désert pendant dix-huit jours. On rencontra dans les vallées des hordes de Maures qui vivent errans sous des tentes. Ils se croient le plus heureux peuple du monde, quoiqu'ils n'aient pour se nourrir que le lait de leurs chameaux, et qu'ils soient presque nus; ils se regardent aussi comme très-savans et très-vertueux.

« Les puits de Ouedlah au milieu du désert, étaient pleins d'une eau noire et salée qui avait un goût et une odeur de soufre; ils sont dans un enfoncement profond et dont l'accès est difficile. Les chameaux n'y pouvaient descendre qu'un à

un. On distinguait sur les bords, des traces de lions, de panthères et d'autres bêtes féroces ; nous en avions vus beaucoup dans tout le cours de notre voyage.

« Il y avait bien loin de ce puits au puits le plus prochain ; on s'y arrêta pendant six jours. Notre caravane était forte de quinze cents hommes, la plupart bien armés de bons fusils à deux coups et de coutelas. Nous avions quatre mille chameaux ; tous les soirs on les faisait coucher en cercle, et l'on mettait les marchandises au centre ; les hommes se plaçaient dans l'intervalle. Deux cents hommes passaient la nuit à faire la garde. Dans la sixième nuit, nous fûmes attaqués à deux heures par une grosse troupe d'Arabes errans. On ne les découvrit que lorsqu'ils furent arrivés à une petite distance ; ils firent un feu de mousqueterie très-meurtrier, puis s'élancèrent sur nous comme des lions affamés, la lance et le cimeterre à la main, et en poussant des cris affreux. Il y eut parmi nous un moment de confusion, mais on fut bien vite rallié; le combat dura plus de deux heures dans l'obscurité. Désespérés de ne pouvoir nous entamer, les assaillans décampèrent. On resta toute la nuit sous les armes. Le jour vint éclairer nos pertes ; nous avions eu deux cent trente hommes tués et environ cent blessés : je reçus une balle dans la cuisse, et Seïd un coup de

poignard à la poitrine. Trois cents chameaux furent tués ou blessés si grièvement qu'ils ne pouvaient plus marcher, on les acheva. Sept cents de nos ennemis étaient couchés par terre, morts ou blessés; on expédia ces derniers pour qu'ils ne languissent pas plus long-temps, et nous en emmenâmes comme esclaves, une centaine qui étaient moins maltraités. L'ennemi avait aussi laissé sur le champ de bataille une cinquantaine de mauvais chameaux qui furent égorgés. On ramassa de plus deux cents fusils à deux coups en bon état, et quatre cent cinquante coutelas. Les prisonniers nous dirent que la troupe qui nous avait attaqués était forte de plus de quatre mille hommes, et que depuis trois lunes ils faisaient leurs préparatifs hostiles. Craignant une seconde alerte, nous partîmes le même jour; on marcha toute la nuit en se dirigeant au nord-est, hors de la route que les caravanes suivent ordinairement; en vingt-cinq jour on arriva aux Huit-Puits où l'eau était excellente et abondante. Cinquante de nos gens et vingt-un esclaves moururent dans ce trajet. Après dix jours de repos, on s'avança pendant dix jours au nord-ouest jusqu'à Touati où il y a un puits très-bon. Les trois derniers jours furent employés à traverser des sables profonds. On fit une halte de deux jours à ces puits; en les quittant on alla au nord et l'on

ne tarda pas à descendre dans le Beled-ul-djerid ou pays des dattes, et l'on atteignit Goudjelah, petite place forte dépendante de Tunis. Nous pûmes nous y refaire de nos fatigues ; il y avait en abondance de l'eau excellente, des fruits, du lait et de la viande. On s'y arrêta dix jours ; alors la partie de la caravane qui allait à Tripoli, nous quitta pour prendre le chemin de l'est par les montagnes. Le reste fit route au nord-est pendant douze jours avant d'arriver à Touggourtha, situé au pied d'une montagne auprès du Teg-sah qui se jette, dit-on, dans la mer près du Tunis. On y séjourna vingt-cinq jours, et la caravane destinée pour cette dernière ville, se sépara de nous. Touggourtha est une très-grande ville entourée de murailles hautes, épaisses et très-solides. On marcha ensuite au nord-ouest en traversant un beau pays couvert de dattiers et de figuiers; le gros bétail, les chèvres, les moutons, les chameaux et les ânes y sont très-communs. On mit encore dix jours avant d'arriver aux hautes montagnes où la caravane qui allait à Alger se sépara de nous. Nous n'étions plus que quatre-vingts voyageurs nous rendant à Fez avec deux cents chameaux. Mon frère et moi nous ne fîmes qu'y passer ; nous revînmes dans le sein de nos familles après une absence de plus de deux ans ; nous ne ramenions qu'un seul chameau et une

petite quantité de marchandises, reste de huit chameaux richement chargés que nous avions à notre départ. Cependant nous rendîmes grâces à Dieu de nous avoir ramenés sains et saufs dans la maison paternelle.

« Mon beau-père vint me voir, et après être resté une lune avec nous, il m'invita à aller avec lui dans sa ville. Ayant accepté son invitation, il nous conseilla de rentrer dans le désert, et de les y échanger contre des plumes d'autruche que nous reviendrions vendre à Maroc ou à Souara. Pauvres comme nous étions, nous acceptons son offre; nous achetons ses marchandises et son chameau, et nous nous avançons dans le désert. Nous avions déjà rencontré plusieurs tribus de Maures, sans avoir trouvé des plumes d'autruche qui en valussent la peine, lorsque Dieu a dirigé nos pas vers la tente de votre maître où je t'ai vu. J'avais été autrefois un mauvais homme comme Scïd; mais j'avais connu le malheur dans une terre étrangère, où j'avais été assez heureux pour que des amis prissent soin de moi, me nourrissent et me rendissent à ma famille. Lorsque je t'aperçus nu et esclave, la peau et la chair brûlées sur les os par le soleil, et que je t'entendis dire que tu avais une femme et des enfans, je me souvins de mes anciens malheurs : Dieu m'adoucit le cœur, et je devins ton ami. J'ai fait ce que j'ai pu pour

alléger le poids de tes afflictions. J'ai supporté la faim, la soif et les fatigues. J'ai combattu pour toi ; je jouis maintenant de la vive satisfaction de savoir que j'ai fait quelque bien dans le monde. Puisse le père céleste continuer de te protéger : tu as été vrai et gracieux envers moi, et ton ami m'a nourri de lait et de miel. Je ferai à l'avenir tout ce qui sera en mon pouvoir pour racheter des esclaves chrétiens. Je vais aller auprès de ma femme et de mes enfans. Dès que je me serai reposé quelques jours, je repartirai avec plusieurs de mes compatriotes pour chercher le reste de tes gens.

Un de nos compatriotes, M. Cochelet, a éprouvé récemment des malheurs semblables à ceux dont on vient de lire le récit. Le 14 mai 1819 il s'embarqua pour le Brésil, sur le brig la *Sophie*. L'équipage était composé de dix hommes, il y avait de plus deux autres passagers avec M. Cochelet. Lorsque l'on approcha de Madère, le temps fut constamment brumeux, de sorte que l'on ne put reconnaître ni cette île, ni les Canaries ; le vent soufflait constamment de l'ouest. Le 28 et le 29 la mer fut constamment houleuse ; le soir on aperçut la terre ; son aspect ressemblait à celui de Lancerote, une des Canaries ; en consé-

quence on ne changea pas de route. Le 30 à trois heures trois quarts du matin, le navire échoua sur la côte de Barbarie, à une quinzaine de lieues au nord du cap Bojador. Tout le monde parvint à gagner la terre; des Maures parurent bientôt, ils se mirent à dépouiller les naufragés; ceux-ci leur résistèrent; un combat s'engagea. Sept hommes réussirent à retourner au navire; les autres ne purent en faire autant; ayant combattu les barbares, ils devaient s'attendre à être massacrés. Ceux-ci les appelaient; il ne restait plus d'autre ressource que de se mettre à leur discrétion; on prit ce parti, et on alla les rejoindre. Ils commencèrent par dépouiller entièrement les naufragés.

Assis tristement sur le sable, ceux-ci contemplaient le navire et leurs compagnons qui, ayant eu le bonheur de se sauver, s'occupaient à vider la chaloupe et à la radouber pour qu'elle pût gagner le large. Bientôt on les vit, malgré la terreur que devait leur inspirer la violence toujours croissante des lames qui brisaient sur le rivage, s'approcher de la côte, et faire signe à leurs compagnons de se jeter à l'instant à la mer. Les malheureux courent vers eux; mais leurs mouvemens et l'approche de la chaloupe sont remarqués par les Maures. Une nouvelle fureur s'empare de ces sauvages. Quelques-uns abandonnent soudainement le butin qu'ils se disputent entre

eux, pour essayer d'attirer la chaloupe que l'agitation de la mer peut seule garantir d'obéir à leurs efforts ; en vain les matelots tentent tout ce qui est en leur pouvoir pour sauver leurs compagnons ; voyant l'impossibilité d'y réussir, ils fuient au plus vite, saisis par la crainte de retomber une seconde fois dans les mains des barbares. Ils s'éloignent et bientôt ils disparaissent aux regards des autres naufragés qui les suivent des yeux et les accompagnent de leurs vœux.

Le lendemain, les Maures qni étaient des Ouadelim, furent effrayés par l'apparition de quelques hommes qu'ils prirent pour des Monslemines avec lesquels ils sont souvent en guerre et qui les pillent ; leur crainte se dissipa lorsqu'ils reconnurent des amis qui venaient prendre part au butin. Tous réunis ils forcèrent les naufragés à les suivre au navire où ce qui restait de bariques et de caisses fut brisé par les barbares qui s'imaginaient y trouver de l'argent. On ne peut se faire une idée de la passion de ces sauvages pour ce métal. Ils se gorgèrent cependant des vivres qu'ils rencontrèrent. Le jour suivant ce fut le tour des femmes qui, arrivées auprès du navire, se servaient des naufragés comme de marchepieds pour grimper à bord, et par leur rire grossier et insultant semblaient prendre un grand plaisir à les traiter ainsi.

Toutes les journées des naufragés, depuis leur malheur, s'écoulaient de la même manière ; chaque matin à la pointe du jour au moment où les Maures prosternés sur le sable, adressaient leurs prières à Dieu, les infortunés Français allaient chercher sur le bord de la mer les coquillages qui, pendant dix-huit jours furent leur unique nourriture. Vers six heures on les appelait au travail qui consistait à transporter les fardeaux du navire au rivage. Le reste du temps jusqu'au soir ils étendaient sur le sable les toiles qui étaient en quantité à bord du bâtiment, et qu'il fallait faire sécher parce qu'elles avaient été mouillées par l'eau de la mer.

Les partages s'effectuaient tous les soirs, sous la présidence de Frairy, chef de ces Ouadelim, au milieu des hurlemens et des disputes qui faisaient souvent méconnaître son autorité. Chaque propriétaire des effets pillés, allait ensuite dans le désert, et ordinairement au milieu de la nuit, pour déposer dans le sable, en y mettant un signe de reconnaissance, la portion qui lui était échue, ou par force ou par convention. Plusieurs chameaux que de nouveaux arrivans avaient amenés, suffisaient à ces convois nocturnes; les naufragés étaient obligés de charger sur le dos de ces animaux souvent indociles les choses qui s'emportaient. Pour éviter les surprises que l'on crai-

gnait de la part des Monslemines, souvent les Ouadelim se hâtaient d'enfouir, dans l'emplacement où l'on était campé, ce qui était d'un transport plus difficile ; plusieurs fois on fit des trous assez profonds pour qu'ils pussent y déposer jusqu'à vingt et trente barrils de farine qu'il fallait rouler avec des efforts inouis.

Les Ouadelim s'étaient approprié toutes les provisions du bâtiment, et rarement il fut possible aux naufragés de dérober un peu de biscuit. Heureusement une partie de la cargaison consistait en vin excellent : grâces à l'aversion des premiers pour une boisson défendue par le Coran, cette liqueur bienfaisante donna aux infortunés Français la force de supporter leurs premières fatigues.

Le 9 juin, ils furent partagés entre les barbares. M. Cochelet tomba au pouvoir d'Achmed, Maure hideux dont la femme était d'une férocité extrême ; elle accueillit son nouvel esclave en lui passant vingt fois le couteau sur la gorge avec toute l'expression de la joie qu'elle éprouverait à l'égorger.

Des Monslemines qui arrivèrent le lendemain, changèrent la scène ; ils formaient une troupe nombreuse. Ce n'étaient pas comme les Ouadelim des misérables vêtus de quelques lambeaux. Leur haïk, parfaitement blanc, se drapait bien sur leur grande taille ; plusieurs se distinguaient

par les traits les plus réguliers ; leur teint n'était pas très-basané. Ils étaient bien armés, leur apparition jeta une terreur sombre parmi les Ouadelim. Hors d'état de leur résister, ceux-ci, malgré la répugnance qu'ils ne pouvaient déguiser, leur firent un accueil accompagné de signes d'un certain respect et du sentiment de leur infériorité. Ils furent obligés de se soumettre au partage des marchandises qu'ils n'avaient pas eu le temps d'enterrer dans le sable, et de celles qui se trouvaient encore sur le navire.

Ces Monslemines, après avoir terminé les préparatifs de leur installation commencèrent leur prière ; les Ouadelim et leurs femmes mêmes y prirent part. « Aussi long-temps que je vivrai, dit M. Cochelet, j'entendrai toujours la voix sonore du chef des Monslemines, troublant le silence du désert pour appeler à la prière ; et le recueillement de ces hommes encore sauvages ne cessera jamais d'être l'objet de mon étonnement. » Ce spectacle lui fit espérer un traitement plus favorable de la part des nouveaux venus ; mais la pratique des devoirs extérieurs de la religion n'est pas plus dans les déserts de l'Afrique que dans les autres parties du monde la garantie d'un caractère doux et bienveillant. La prière générale à peine achevée, les naufragés devinrent l'objet des insultes des Monslemines ;

et ils eurent une peine infinie à éviter de leur part un dépouillement absolu.

Leur chef, Sidi Achmed, auquel ils témoignaient une grande déférence, interposa son autorité, et pour le moment, délivra les Français de leur peine. Ses compagnons écartèrent les Ouadelim de la carcasse du bâtiment, et se précipitèrent avec des cris de joie sur ses restes et sur ses nombreux débris qui couvraient déjà le rivage. La cale presque entièrement remplie par l'eau de la mer, contenait encore plus de cinq mille bouteilles de vin ; mais aussi insensibles à cette découverte que les Ouadelim, ils mirent le feu au navire pour en obtenir le cuivre et les ferremens.

Depuis l'arrivée des Monslemines on étourdissait plus souvent qu'auparavant les naufragés du mot de *Souara*, mais avec tant de fureur, qu'ils n'y pouvaient attacher aucun espoir. D'ailleurs, ils ne savaient pas ce qu'il signifiait, et il devenait pour eux le sujet de beaucoup d'interprétations, sans être satisfaits d'aucune de celles qu'ils lui donnaient.

Le 17 à la petite pointe du jour, les Ouadelim et les Monslemines qui avaient employé une partie de la nuit à une discussion fort bruyante, accoururent en foule vers les naufragés pour leur annoncer qu'ils allaient partir avec Sidi Achmed. Celui-ci ne prit avec lui qu'un autre Monslemine

et trois jeunes gens ; il n'emmenait que trois chameaux : on marcha au nord-est, la route était extrêmement pénible; on enfonçait dans le sable jusqu'aux genoux. Dans un passage ordinairement dangereux, les sables mouvans étaient amoncelés en si grande quantité, que les Maures eux-mêmes s'arrêtèrent étonnés et saisis de frayeur. Sidi Achmed, après s'être recommandé à Dieu par une prière fervente, fit avancer son chameau au milieu des sables, cherchant soigneusement les traces que d'autres pouvaient avoir laissées, et s'il en découvrait, il se laissait guider par l'empreinte de leurs pas. Il fallut plus de trois heures pour traverser cet amas de sable prodigieux : les chameaux s'abattaient si souvent, que dans ce trajet, on fut obligé de les décharger plus de dix fois, pour leur donner les moyens de se relever. Cependant quelques places balayées par le vent, offraient un terrain durci, sur lequel on marchait avec plus de facilité. Mais ces espèces de sentiers extrêmement étroits se trouvaient toujours bordés de ces montagnes effrayantes, dont les sommités souvent suspendues sur les têtes des voyageurs, paraissaient prêtes à se détacher. La seule commotion qu'elles recevaient de la marche des hommes et des chameaux, suffisait pour ébranler ces masses redoutables dont la superficie, fluide comme celle de l'eau, ruisselait lentement du

sommet à la base. Si un vent violent se fût élevé dans ce passage difficile, la perte de tous ceux qui s'y trouvaient engagés était certaine.

L'on ne trouvait pas une goutte d'eau ; les naufragés souffraient excessivement de la soif. Le 19, après avoir marché environ deux heures, ils aperçurent dans un fond sur la gauche une assez grande étendue d'eau ; ils doublèrent le pas pour y arriver ; cruelle déception ! c'était un lac d'eau salée. Ils pouvaient être alors à cinq lieues de la mer. Le même jour, à une heure après midi, l'on entra dans de nouvelles montagnes de sable, moins élevées, mais non moins effrayantes que celles de la veille. Dans cet endroit, un des plus arides du désert, Sidi-Achmed fit arrêter ses chameaux, en disant aux naufragés qu'ils allaient enfin avoir beaucoup d'eau. Cette assurance fut d'abord prise par les infortunés qui souffraient pour une insulte à leur malheur : cependant, quand ils virent les Maures s'occuper à creuser un grand trou dans le sable, un rayon d'espoir les ranima. Le puits avait déjà plus de trois pieds de profondeur, rien n'annonçait encore, que d'un sable si brûlant, il pût jaillir une source bienfaisante ; lorsqu'on eut fouillé un pied et demi de plus, une humidité presque insensible perçait à travers le sable : alors ce furent des cris d'une joie qui approchait du

délire. Tous les naufragés se précipitèrent à l'instant dans le trou, malgré les Arabes qui voulaient boire les premiers, et déjà s'y lavaient les pieds et les mains. Cette eau, devenue de la boue par le sable qui s'y mêlait, avait un goût fade, qui, dans une autre circonstance, l'eût rendue détestable ; elle sembla délicieuse en ce moment.

On ne tarda pas à parvenir au bord de la mer ; on y aperçut des débris de bâtimens. Des mâts repoussés par les vagues sur le rivage, attestaient par leur état de dégradation l'époque reculée du naufrage dont ils provenaient. On longea la côte qui s'élevait à plus de deux cent cinquante pieds au-dessus de la plage où l'on avait passé la nuit. On était alors un peu au sud du cap de Noun. La violence avec laquelle les lames venaient s'engouffrer dans les flancs de la falaise, occasionait un bruit sourd qui retentissait sous les pas des voyageurs, car dans beaucoup d'endroits il existe des cavernes si profondes, que le terrain sur lequel on marche, miné depuis long-temps par les flots, n'a souvent, à sa plus grande hauteur, qu'une épaisseur de trois à quatre pieds.

Ce ne fut pas sans une peine infinie que quelques-uns des naufragés, accablés de lassitude, descendirent au fond d'un précipice qui, tout-à-coup barra le chemin ; sa largeur était à peu près de trois cents toises : le fond paraissait avoir été

le lit d'un fleuve, ou d'un bras de mer retiré; il s'étendait à perte de vue dans l'est. Lorsqu'il fallut gravir sur le flanc opposé, la fatigue fut encore plus grande; enfin, on y réussit et l'on put goûter un instant de repos à l'ombre de quelques rochers.

Vers six heures du soir, on s'était éloigné de deux lieues des bords de l'Océan. On trouva dans des fonds de falaises moins élevées que celles où l'on avait passé le matin, des amas considérables de sel très-blanc; le terrain sur lequel on marchait, cédait sous les pas, en produisant un certain craquement comme la neige durcie par le froid. Les tas de sel étaient fort nombreux, et rangés avec une espèce d'ordre et de symétrie. Auprès de la plupart on voyait un panier en roseau, déposé là pour servir de mesure. Sidi Achmed fit entendre que des caravanes qui allaient dans le Soudan, passaient quelquefois au lieu où l'on était, et formaient avec ce sel un partie de leur charge pour Timectou.

Le 21 on marchait vers l'est, le pays avait pris un aspect différent; on apercevait au milieu du sable un arbuste qui, multiplié à l'infini, offrait une immense plaine de verdure à laquelle les yeux n'étaient pas accoutumés. Les Maures nomment cet arbuste darmousse; ce doit être, d'après la description qui en a été faite, une espèce d'eu-

phorbe. Elle est entremêlée de *ché*, plante dont les tiges ressemblent à celles de la lavande, et qui, pour l'odeur, a beaucoup de rapport avec le thym. Des espaces arrachés et brûlés étaient parsemés de coquilles de moules qui avaient été mangées; de fiente de chameau, et de plusieurs autres signes d'un bivouac et d'un passage fréquent. Tout annonçait que l'on allait entrer dans un pays habité.

On arriva le 23 au camp de Sidi Achmed. Les femmes et les enfans furent d'abord saisis d'épouvante à la vue des naufragés; par malheur pour eux ce sentiment s'évanouit bientôt, et les infortunés furent pendant toute la soirée l'objet des mauvais traitemens d'une foule de barbares. Le lendemain cette fureur fut remplacée par une curiosité fatigante, et par le désir de dépouiller les naufragés des restes de leurs vêtemens. Plusieurs femmes, par leurs traits réguliers et leurs formes agréables, ne purent que donner une idée avantageuse de la beauté du sexe dans cette partie du désert; toutes avaient les dents blanches comme le lait, presque toutes étaient remarquables par la vivacité et l'expression de leurs yeux; mais aussi rien n'égalait leur effronterie et leur méchanceté.

Seïd, frère de Sidi Achmed, parut quelques jours après; il emmena les naufragés à son camp

où ils parvinrent le 27 au soir. L'accueil que leur firent les femmes, ne différa pas de celui qu'ils avaient éprouvé au camp de Sidi Achmed. Le lendemain, Beïrouk, chef des Monslemines, arriva, il fut reçu avec des témoignages extraordinaires de respect. Les naufragés devinrent sa propriété, il partit avec eux le 1er juillet. On voyagea sur des chameaux : les darmousses couvraient encore le sol, mais on y remarquait, outre le ché qui devenait plus commun, beaucoup de buissons et de plantes nouvelles qui donnaient à la plaine un aspect moins sauvage. L'après-midi, l'on gravit sur de hautes montagnes couvertes de bruyères, leur pente rapide offrait les premiers sentiers battus que l'on eût vus jusqu'alors. Parvenus au sommet, les Français furent frappés de l'aspect d'un pays auquel leurs yeux n'étaient pas accoutumés depuis quelque temps. De toutes parts on découvrait des camps considérables, et plusieurs formaient au milieu d'une plaine immense des enceintes circulaires composées de soixante à quatre-vingts tentes. On apercevait dans cette plaine des chevaux, des mulets et des groupes nombreux de Maures occupés à divers travaux. Déjà quelques vestiges de culture se faisaient remarquer ; et les terrains autour des camps où l'on avait semé de l'orge, étaient déjà moissonnés. A mesure que l'on avança, l'on rencontra des

voyageurs montés sur des chameaux ou sur des chevaux de petite taille, et remarquables autant par l'élégance de leurs formes que par leur extrême agilité : tous ces voyageurs étaient armés.

On rentra le lendemain dans un nouveau désert ; le lit d'une rivière desséchée contenait encore quelques flaques d'eau d'une amertume insupportable ; entre les rochers qui garnissaient ses rives, croissaient des touffes de lauriers roses couverts de fleurs. Cette rivière se dirigeait de l'est à l'ouest. Quelques murs en terre, à moitié écroulés, au milieu de cette contrée ingrate, annonçaient qu'elle avait eu autrefois des habitans : tout-à-coup la vue d'un palmier fit pousser simultanément aux naufragés la même exclamation de surprise et de joie ; c'était le premier arbre qu'ils apercevaient en Afrique.

Le soir on était dans la maison de Beïrouk à Ouednoun, les naufragés furent logés dans un véritable cachot. Ils y passèrent trois mois. Heureusement pour eux, Hamar, jeune Maure, au service de Beïrouk, ressentit une véritable compassion pour leur triste sort, et en diminua la rigueur autant que cela fut en son pouvoir.

Le troisième jour de l'arrivée des naufragés à Ouednoun, Beïrouk vint les visiter avec un cheikh qu'ils ne connaissaient pas. Les questions de celui-ci leur prouvèrent qu'il n'était pas dé-

pourvu de notions sur l'existence, en Afrique, de quelques agens des puissances chrétiennes. Ce fut aux noms de Mogador et de Souara, répétés plusieurs fois ensemble, que M. Cochelet devina qu'ils désignaient la même ville. Alors les infortunés conçurent pour la première fois l'espoir un peu fondé de pouvoir donner de leurs nouvelles, et d'informer des Européens de leur funeste accident. Ils donnèrent donc à Beïrouk, sans oser trop l'espérer eux-mêmes, l'assurance qu'il recevrait pour leur rançon, de l'argent à Souara, s'il leur laissait la liberté d'y écrire. D'abord il parut douter de ces promesses, cependant il finit par accéder à la proposition. Une feuille de papier qu'il avait sauvée du naufrage et un crayon que M. Cochelet avait conservé, devinrent les premiers moyens de salut. Ce dernier écrivit à tout hasard une lettre adressée au consul anglais pour lui annoncer le naufrage de *la Sophie*, et réclamer le secours de son humanité envers les six personnes qui se trouvaient esclaves des Maures.

La lettre fut expédiée à Souara dont on n'était éloigné que de soixante-dix-huit lieues. Douze jours s'étaient déja écoulés, et l'on ne recevait pas de réponse. Une crainte vague tourmentait les naufragés; d'ailleurs leur maître redoubla de sévérité et de mauvais traitemens envers eux. Leur

nourriture devint moins abondante et plus mauvaise. La pâtée d'orge qu'on leur donnait n'était plus assaisonnée qu'avec l'eau de quelques figues vertes que l'on mettait par-dessus. Les représentations adressées à Beïrouk furent inutiles. On les laissa même un jour entier sans manger.

Cependant des Juifs furent amenés le lendemain dans le cachot; ils examinèrent les naufragés avec beaucoup d'attention, ce qui fit croire à quelques-uns de ceux-ci qu'ils allaient être vendus à ces enfans d'Israël. Cette idée agita tellement Chalumeau, un des naufragés et lieutenant du navire, qu'il tomba en démence. Après avoir langui quelques jours il expira. Ses compagnons furent obligés de le porter à un cimetière voisin de Ouednoun, où plusieurs chrétiens avaient déjà été enterrés.

Le 19 juillet, avant qu'il eût rendu le dernier soupir, un Maure couvert de sueur et de poussière entre dans la cour de Beïrouk, et lui remet trois lettres, une pour lui, la seconde pour un Juif, la troisième pour M. Cochelet. Elle était de M. A. B. Casaccia, agent du consulat de France à Mogador. M. Willshire, consul anglais la lui avait fait passer. M. Casaccia mandait qu'il s'occupait du rachat des prisonniers, et qu'il en avait chargé une personne de confiance; en même temps il l'instruisait qu'il avait fait connaître ces parti-

cularités à M. Sourdeau, consul général à Tanger.

Le Juif Amenahem qui avait apporté les lettres, était l'agent de M. Casaccia; il donna des vivres aux naufragés, et poussa même la bonté jusqu'à leur faire du thé. Mais leur délivrance ne s'effectua pas aussi promptement qu'ils le désiraient, et ils l'attendirent encore deux mois. Amenahem s'était éloigné; Beïrouk redoublait de mauvais traitemens envers eux. Tous les Maures n'étaient pas aussi insensibles que lui à la misère des chrétiens; car lorsque ceux-ci, auxquels on laissait quelquefois la liberté de se promener, entraient dans les jardins des habitans, ils en recevaient des fruits. Un vieux nègre surtout ne manquait jamais d'appeler M. Cochelet lorsqu'il passait, et lui faisait don de figues et de feuilles de tabac que ce dernier cherchait à rapporter dans son cachot à l'insu de Beïrouk.

Enfin le 5 septembre Amenahem reparut. Il portait une lettre de M. Casaccia, annonçant que sur les représentations de M. Sourdeau, l'empereur de Maroc avait enjoint au gouverneur de Suz de racheter les naufragés à tout prix. Ensuite Amenahem partit après leur avoir remis plusieurs petites pièces d'argent. Au bout de sept jours, deux Maures marocains arrivèrent à Ouednoun, et leur dirent que le sultan les tirait d'esclavage. Des formalités à remplir et les sûretés que les

Maures voulaient prendre pour leur paiement; furent cause que M. Cochelet et ses compagnons ne partirent de Ouednoun avec une troupe de plusieurs Maures marocains et monslemines que vers la fin de septembre. Parmi ces derniers se trouvait Hamar qui avait montré tant de bienveillance aux naufragés et plusieurs fois leur avait sauvé la vie en leur fournissant les moyens de se procurer des subsistances. Un autre Monslemine, Abdallah, fils de Sidi-Ischêm, servait de sauve-garde aux Marocains; sans sa protection, ceux-ci auraient été inquiétés dans le pays où l'autorité de leur empereur n'est pas reconnue. Dans leur route les naufragés furent accueillis amicalement par Sidi-Ischem qui jouit d'un grand pouvoir dans ces contrées. Ils étaient encore chez ce Maure, lorsque Amenahem leur apporta une nouvelle lettre de M. Casaccia, avec des hardes et des souliers, et une lettre de M. Sourdeau qui les encourageait et leur témoignait le plus vif intérêt.

Le 4 octobre les naufragés arrivèrent à Tarodant, où la bonne réception du gouverneur leur fit oublier une partie de leurs fatigues. Ils en partirent le 8. Ils entrèrent le 13 à Mogador, où ils remercièrent M. Casaccia et M. Willshire, de s'être interposés en leur faveur. Le 10 novembre ils s'embarquèrent pour Tanger où ils abordèrent deux jours après; ils furent traités comme des

frères par M. Sourdeau, et reçurent des marques d'intérêt des autres agens des puissances chrétiennes dans cette ville. Hamar avait d'abord manisfesté l'intention de suivre M. Cochelet en France; mais les remontrances de sa familles lui firent changer de résolution; cependant il exprima d'une manière touchante la tristesse qu'il éprouvait en se séparant des naufragés pour retourner auprès de sa mère à Tetouan. Il avait donné à M. Cochelet à Ouednoun des détails sur Timbouctou qu'il tenait de marchands maures qui avaient vu cette ville. Son récit ne différait pas beaucoup de celui que Sidi Achmed avait fait à Riley. Hamar prétendait que Sidi Achmed n'avait jamais effectué ce voyage.

Avant de quitter Tanger, les naufragés recevaient fréquemment d'Europe des nouvelles qui leur apportaient des preuves de l'intérêt que plusieurs personnes bienveillantes leur avaient montré. M. le comte Bathurst et sir Robert Wilson à Londres, M. le duc de Caze et M. Gabriel Delessert à Paris avaient généreusement combiné pour les tirer de leur fâcheuse position, les ressources du pouvoir et de la fortune.

Le 23 janvier 1800, M. Cochelet et ses compagnons s'éloignèrent de Tanger et de cette terre d'Afrique qui leur avait été si funeste. Le 10 février ils entrèrent au Lazaret de Marseille.

Le capitaine du navire la *Sophie* étant de retour à Nantes, apprit que les sept matelots qui avaient pu s'échapper dans la chaloupe, étaient heureusement arrivés le 5 juin à Fortaventure, une des Canaries. On les prit pour des pirates, on leur fit faire quarantaine jusqu'au 24 août. Ils ne furent guère mieux traités par des chrétiens que leurs compagnons ne l'étaient par des Maures. On les laissa coucher sur la dure, et dévorer par la vermine. Ils avaient avec eux des vivres dont on leur prit une partie; quand le reste eut été consommé, on les nourrit fort mal, et douze fois on laissa passer vingt-quatre heures sans leur rien donner à manger. Ces vexations les exaspérèrent : deux fois ils se révoltèrent et forcèrent la garde ; l'un d'eux reçut un coup de bayonnette dans le bras.

Le 24 août on les embarqua pour Sainte-Croix de Ténériffe où ils arrivèrent le 30. Le consul français les reçut fort bien; le 11 novembre ils partirent pour Marseille, où ils débarquèrent le 23 décembre.

SÉNÉGAMBIE.

Iles Saint-Louis et Gorée.

Les Européens désignent par le nom de Sénégambie, la portion de l'Afrique occidentale comprise entre le cap Blanc au nord et le cap Rouge au sud, qui est situé par 12° 18′ de latitude septentrionale.

Les Français y possèdent un établissement dont le chef-lieu est à l'île Saint-Louis du Sénégal. Nous devons de bons renseignemens sur ce pays à Prélong qui fut pendant quelque temps directeur de l'hôpital de Gorée.

« Vers la fin de l'année 1786, dit-il, M. le chevalier de Boufflers, gouverneur du Sénégal, de Gorée et dépendances, me proposa de faire le voyage d'Afrique avec lui. « Vous pourrez, me dit-il, observer tout à votre aise, un climat et des hommes qui ne ressemblent guère à ceux que vous connaissez, et j'espère que vous rendrez quelque service à un pays où mes prédécesseurs n'ont fait que leur fortune et où tout reste à faire. » J'acceptai avec empressement sa proposition : je l'engageai à faire préparer un assez grand nombre

d'instrumens de physique, et nous nous embarquâmes au port de Lorient le 24 décembre. Nous débarquâmes à Gorée le 15 janvier 1787, sur les six heures de l'après-midi.

A mon départ de Lorient, le thermomètre à sept heures du matin était entre 1 et 2 degrés au-dessous de zéro. A peine étions-nous à la hauteur du cap Finistère, qu'il monta à 10 degrés. Le 3 janvier on laissa tomber l'ancre devant Madère où il se soutint à 14 degrés. En arrivant à Gorée, il était à 16. Ainsi dans un intervalle d'environ trois semaines, nous avions parcouru les quatre saisons.

L'île de Gorée, située au sud-est du cap Vert, n'est qu'un rocher long de 420 toises sur 100 à 120 dans la plus grande largeur. Ce rocher est inculte, stérile, mais non pas désert; on peut le diviser en deux parties, la haute ou méridionale, et la basse ou septentrionale. La première est une montagne escarpée, sur laquelle est un fort peu considérable. La partie basse est une langue de terre dont le village occupe la plus grande partie. Gorée est séparée du continent africain par un bras de mer large de 1500 toises environ. Cette particularité, jointe à l'élévation du sol, fait que les chaleurs y sont un peu moindres qu'à l'île Saint-Louis, quoique celle-ci soit plus septentrionale d'environ 1° 20'. Presque toutes mes

observations ont été faites à l'hôpital. Le sol de cette maison est élevé d'environ cinq toises au-dessus du niveau de la mer; mes thermomètres étaient suspendus au nord et à l'ombre à six pieds au-dessus du sol.

En général l'heure du jour la plus chaude à Gorée, est depuis onze heures jusqu'à midi. Presque toujours à cette heure, la brise tournant vers le nord, rend le thermomètre stationnaire ou le fait baisser. Or, en 1787 et 1788, depuis le 1er novembre jusqu'au 1er mai, c'est-à-dire pendant les six mois les moins chauds de l'année, le thermomètre à cette heure-là s'est constamment tenu entre 16 et 25 degrés. Pendant la nuit il n'est point descendu au-dessous de 12 degrés et demi, et je ne l'ai vu qu'une fois à ce terme. J'ai beaucoup observé pendant la nuit; la chaleur, les maringouins, les rats, les cacrelats ne me permettaient guère de dormir.

Depuis le 1er mai jusqu'au 1er novembre, le thermomètre entre onze heures et midi, n'est jamais descendu au-dessous de 20, ni monté au-dessus de 30. Pendant la nuit, il n'est pas descendu au-dessous de 14 et demi. Les exceptions ne sont causées que par les grains pluvieux, ou par les calmes plats, ou par les vents d'est. Les grains considérables font baisser le thermomètre de 6 à 7 degrés. Les vents d'est produisent à peu

près l'effet contraire, et ceux des calmes plats sont un peu moindres que ceux des vents d'est.

Ainsi l'année se divise dans cette île en deux saisons, dont l'une peut passer pour un été modéré, l'autre pour une véritable canicule. Pendant toute l'année, le soleil à midi est insupportable, la température en plein air est alors, pendant six mois de l'année, de 33 à 36 degrés. Jamais l'on n'y a vu de neige; quelquefois il y tombe de la grêle. Pierre Cornier, mulâtre, natif du Sénégal, et maire de Saint-Louis, m'a dit qu'ayant ramassé de petits grains blancs plus ou moins durs et arrondis, qui étaient tombés comme la pluie, il en avait mis dans sa bouche et les avait trouvés très-froids; ils s'étaient fondus à l'instant. Le baromètre éprouve peu de variations, comme en général dans la zône Torride; deux lignes au-dessus et une ligne et demie au-dessous en sont les deux extrêmes. Il monte presque toujours ici, lorsqu'il descend en France, c'est-à-dire au commencement des orages. Presque toujours il monte ou descend sans aucune cause apparente; son niveau ordinaire était d'environ 28 pouces une ligne.

Indépendamment des vents généreux qui soufflent de l'est, il règne assez constamment durant les quatre premiers mois de l'année et une partie du cinquième, une brise plus ou moins fraîche pendant le jour. Elle vient ordinairement de l'est-

nord-est; elle remonte ensuite vers le nord et souvent le dépasse. Pendant les quinze derniers jours de mai, la brise tient beaucoup plus de l'ouest que du nord; quelquefois elle en vient directement. De juin à la fin d'octobre, elle est extrêmement variable, les principaux grains de vent et les grains pluvieux qui arrivent tous dans cet intervalle, viennent de l'est et ne dépassent guère le nord-est d'un côté et le sud-sud-est de l'autre.

Pendant les mois de novembre et de décembre, la brise se tient entre le nord-nord-est et le nord-nord-ouest. Dans la saison des grandes chaleurs, qui est en même temps celle des pluies, on éprouve une trentaine de jours de calme plat qui énerve les hommes les plus robustes. Le vent direct d'est n'est pas moins redoutable, quoique les effets en soient moins sensibles à Gorée qu'au Sénégal.

Le vent de sud est fort rare dans ces parages, surtout dans la saison des pluies. Aussi les voyages par mer de Gorée au Sénégal durent ordinairement trois ou quatre jours, et quelquefois davantage; tandis que ceux du Sénégal à Gorée ne prennent que vingt-quatre heures. Le vent d'ouest n'est pas plus commun. Un navire qui voudrait venir directement des Antilles au Sénégal, serait obligé de s'élever au nord jusqu'à la latitude de 45 ou 50 degrés.

Depuis les premiers jours de juin jusque vers le milieu d'octobre, il tombe tous les ans seize ou dix-huit grains ou ondées qui donnent cinquante ou soixante pouces d'eau. Un seul grain en produit quelquefois six ou sept pouces. On ne peut comparer le bruit de cette pluie qu'à celui de la grêle en France. La terre absorbe à l'instant cette masse énorme d'eau, et rarement il en reste des traces le lendemain. Pendant tout le reste de l'année, il ne tombe pas deux pouces de pluie.

Dans la saison des pluies, les rosées sont très-rares et presque nulles. Les promenades du soir sont agréables et sans inconvenient. Le reste de l'année, la rosée est très-considérable, et sans son secours, il serait presque impossible de faire croître la moindre plante potagère.

En examinant le sol de Gorée, surtout la petite montagne qui est à l'une de ses extrémités, je m'assurai que cette île est volcanique. Les îles de la Madeleine que j'ai visitées deux fois, le cap Vert, le cap Manuel, la pointe de Dacar, le cap Bernard, etc. sont dans le même cas. On y voit presque partout de grands prismes de basalte, des scories noires et spongieuses. Au petit cap Rouge, on observe de grandes masses d'argile ferrugineuse colorée du plus beau rouge. La montagne de Gorée est couverte dans plusieurs endroits, d'une terre rougeâtre, mêlée de grains de la même couleur.

plus ou moins gros. Je me convainquis que c'était de la pouzzolane, et je m'en servis avantageusement en la mêlant au mortier, pour réparer les citernes de l'île qui depuis long-temps étaient négligées et sans usage. L'ouvrage fut achevé au commencement de juin, temps où les pluies commencent ordinairement. Une difficulté s'étant élevée alors entre nous et le Damel ou roi des Yolofs, maître du continent d'où l'île tire ordinairement sa provision d'eau, les communications furent totalement interrompues, et nous fûmes dénués de toutes ressources. Alors les citernes devinrent précieuses. Plusieurs vaisseaux de l'état qui étaient en station dans la rade, ou qui avaient une mission pour le bas de la côte, firent leur eau à l'aide des citernes; il en fut de même d'une douzaine de bâtimens marchands qui avec ce secours, purent continuer leur route. Enfin toute l'île dont la population à cette époque était de 1,500 âmes, fut pourvue d'eau pendant quatre mois environ que dura la rupture de nos relations avec le Damel.

En 1787, je fis un voyage à l'île Saint-Louis; en passant la redoutable barre que le Sénégal forme un peu au-dessus de son embouchure, on reconnaît qu'elle merite bien sa réputation. Vingt-trois nègres et un capitaine d'un bâtiment de l'état, y avaient péri quelque temps auparavant.

L'île Saint-Louis n'est qu'un banc de sable long



de 1,150 toises et large de 150 à 200 au plus, et de niveau avec les eaux du Sénégal qu'elle partage en deux bras. L'un à l'est a environ 300 toises, l'autre à l'ouest près de 200 toises de largeur sur une profondeur considérable. Durant un séjour d'un mois à l'île Saint-Louis, je ne vis jamais le thermomètre monter au-delà de 29 degrés; à la vérité, nous n'étions alors qu'au mois de juin, les trois mois suivans sont plus chauds. Je sais qu'en 1790 et 1791, le thermomètre s'est élevé à 33 et 34 degrés.

Quant à Podor, comptoir français situé sur le bord du fleuve à soixante lieues environ de Saint-Louis, le thermomètre dans la saison chaude, y marque jusqu'à 44 et 45 degrés. Presque tous les Français qui ont habité en ce canton y sont morts. J'en ai vu quelques-uns qui en étaient revenus, et qui ressemblaient à des spectres ambulans.

Il n'en est pas de même de Galam, autre comptoir également situé sur le bord du Sénégal à plus de 250 lieues de son embouchure. Plusieurs habitans du Sénégal et de Gorée qui connaissent ce pays, assurent que sa température est agréable, ce qui tient sans doute à l'élévation du sol.

Il est presque inouï qu'un scorbutique ait recouvré la santé à Saint-Louis. Ce qui doit être attribué aux marais qui sont dans le voisinage,

et au vent d'est que l'on peut regarder comme le siroco de ce pays ; il promène sur l'île les exhalaisons des marécages. On prend donc le parti d'envoyer les scorbutiques à Gorée, et ils y guérissent ordinairement, à moins que le mal n'ait fait de trop grands progrès.

A Saint-Louis, il meurt ordinairement chaque année, trois européens sur dix. A Gorée la mortalité est d'un cinquième dans les mauvaises années, et d'un sixième dans les bonnes. En 1787 je vis périr trois hommes sur dix, qui avaient fait la traversée avec moi. Au surplus, les décès multipliés n'arrivent que dans la saison des pluies, qui est en même temps celle des chaleurs excessives ; pendant huit à neuf mois de l'année, on est affranchi de la crainte.

Le grand hiver de 1788 à 1789 se fit sentir dans la zône Torride ; les nègres souffraient beaucoup du froid ; les blancs se promenaient un peu plus qu'à l'ordinaire. En comparant mes notes de 1788 à celles de 1789, je trouve seulement que le mois de mars de cette dernière année fut plus froid que le même mois de l'année précédente. En supposant que cet effet doive être attribué à la température rigoureuse que l'on éprouvait en Europe, il a fallu six ou sept semaines à l'atmosphère de la zône Torride pour se dépouiller sensiblement de son calorique en faveur de notre zône Tempérée.

On n'est jamais affecté de mauvaises odeurs dans les rues de Gorée ni dans celles du Sénégal; cela vient de ce qu'elles sont larges et les maisons peu élevées, et de ce que la terre est exposée tout le jour au soleil et l'atmosphère très-échauffée.

Peu de temps avant notre arrivée en Afrique, des nègres du voisinage de la Gambie étant venus à Gorée, y calfatèrent leurs canots avec une matière dont l'odeur fut bientôt reconnue pour celle de l'ambre gris. Deux des principaux habitans qui avaient été élevés en France et qui connaissaient très-bien cette odeur, demandèrent à ces nègres où ils avaient pris le goudron qu'ils employaient. Ceux-ci répondirent que cette substance se trouvait dans leur pays, sur le bord de la mer. Les deux habitans de Gorée n'eurent rien de plus pressé que de s'embarquer pour aller à la recherche de l'ambre gris : leurs peines ne furent pas perdues, ils en trouvèrent un morceau qui pesait à peu près soixante-douze livres.

Pendant mon séjour à Gorée, j'ai vu deux fragmens de ce morceau d'environ trente livres chacun. Plusieurs de mes campagnons de voyage en ont acheté plus ou moins, et j'en rapportai moi-même vingt-quatre onces qu'un de mes amis m'avait chargé de vendre pour son compte. Je remarquai que ces gros morceaux d'ambre conte-

naient quelques dépouilles de crabes et d'autres crustacées. Les deux Africains nègres m'assurèrent que l'ambre était l'excrément d'un gros amphibie qui fréquente des marigots communiquant avec la mer. Un des habitans blancs m'a même dit avoir vu plusieurs fois cet amphibie; ajoutant qu'il se nourrissait de crabes et autres bêtes de la même famille.

En 1787 nous eûmes pendant une quinzaine de jours le spectacle d'une baleine et d'un baleineau qui jouaient dans la mer autour de Gorée. Il est vraisemblable que cette baleine était du genre des cachalots qui donnent l'ambre gris, et qui se tiennent dans l'Océan atlantique entre les côtes de l'Afrique et celles du Brésil.

J'ai observé, comme Adanson, que nos hirondelles et nos bergeronnettes arrivaient dans la zône Torride huit ou dix jours après l'époque où elles quittent nos climats. En 1788, elles parurent dans l'île le 14 septembre. Adanson dit que les hirondelles se montrèrent au Sénégal le 9 octobre; or, je me rappelle qu'elles quittent le département des Hautes-Alpes vers la fin de septembre, ce qui s'accorde parfaitement avec la remarque de ce savant naturaliste.

Il y a beaucoup de léopards et de panthères sur le continent africain, voisin de Gorée et de Saint-Louis. J'ai mangé de la chair de léopard; elle

ressemble beaucoup à celle de la panthère, dont Verdun de la Crenne, Borda et Pingré mangèrent dans le même lieu ; elle est sèche, extrêmement blanche et n'a presque point de saveur.

Les lions sont communs dans le voisinage de Podor ; j'en ai vu un jeune que l'on élevait à l'île Saint-Louis. Adanson en aperçut un à Ben dans le voisinage de Gorée ; rarement ils approchent autant de la côte.

Les nègres ont deux manières de tuer les panthères et les léopards ; ils se placent en embuscade derrière des arbres. Comme ils mettent ordinairement trois lingots dans leur fusil, la peau de l'animal qu'ils tuent est presque toujours gâtée. L'autre méthode ne l'endommage pas et dispense les nègres d'attendre la bête. Ils placent leur fusil au pied d'un arbre, après avoir attaché un appât au bout du canon, avec une ficelle qui aboutit à la détente. L'animal a le crâne percé, et sa peau se vend plus cher.

Quoique le chant ne soit pas, à beaucoup près, ce qui distingue le plus les oiseaux d'Afrique, j'avoue que le moment de leur réveil est extrêmement agréable. Celui qui aperçoit le premier la lumière, donne le signal aux autres ; aussitôt le chœur devient général : chacun semble se piquer de chanter ce qu'il sait de mieux, mais ils ne savent pas grand chose, et à l'exception de trois de

ces oiseaux, les autres n'ont point de chant proprement dit. L'un de ces trois est une espèce de moineau à collier rouge, fort connu à Paris parce qu'il s'accoutume facilement à notre climat et qu'il se reproduit, pour peu que l'on prenne de précaution ; son ramage est très-monotone et ne s'entend qu'à quelques pas. Le deuxième est connu à Saint-Louis et à Gorée sous le nom de chanteur; il a beaucoup de rapport avec notre linot gris, tant par son chant que par sa forme, mais il est plus petit et mieux fait. Le troisième est la veuve dominicaine, elle siffle plutôt qu'elle ne chante, et l'on peut noter les sons extrêmement doux qu'elle rend, car ses intonations sont parfaitement justes. C'est une espèce de renversement de l'accord parfait.

La première fois que j'entendis ces notes, je crus que c'était un homme qui sifflait dans le lointain; mais quelqu'un me fit observer que tous les sons venaient de ma volière; depuis j'eus souvent occasion de me convaincre de la vérité du fait.

Les petites fourmis noires sont très-communes à Saint-Louis et à Gorée. Elles aiment singulièrement le sucre; je crus d'abord pouvoir m'en garantir en suspendant mes pains de sucre au plafond avec une ficelle; mais en moins de vingt-quatre heures, les fourmis grimpèrent le long de

la muraille, puis gagnèrent le plafond et enfin les pains de sucre. J'imaginai alors qu'en posant le sucre sur un support environné d'eau de toutes parts, il serait plus en sûreté; au bout de quelques jours, le petit canal fut couvert de fourmis noyées qui servirent de pont aux autres.

Je consultai un habitant qui me dit que le soleil était le plus grand ennemi de ces petits insectes; en effet, on n'a qu'à exposer le sucre au soleil, et toute la fourmilière qui le couvrait disparaît en quelques minutes. Il existe quelques autres moyens de s'en garantir. Ces fourmis craignent l'odeur de l'essence de térébenthine: en traçant avec cette liqueur un cercle autour du vase qui renferme le sucre ou la cassonnade, on s'en préserve pour quelque temps. On peut aussi décrire ce cercle avec du blanc d'Espagne. Cependant, comme il faut souvent répéter ces opérations, on a pris le parti de souffrir ces insectes, et l'on se contente, avant de prendre le café, de présenter le sucre au soleil. C'est l'affaire de deux ou trois minutes pour que les fourmis se dispersent; mais on prend avec le café une certaine quantité d'acide formique dont le sucre est toujours imbibé.

J'ai plus d'une fois été éveillé par le combat de l'araignée avec le kakerlat. Cette petite guerre a ordinairement lieu la nuit, et l'on aurait peine à

croire que deux insectes de cette taille pussent faire autant de bruit. L'araignée saisit son ennemi par le corps, et celui-ci à l'aide de ses ailes qu'il agite avec vivacité, l'entraîne et la fait courir sans pouvoir la forcer à lâcher prise. Comme le kakerlat est très-puant et très-nuisible, on ménage ces grosses araignées, dont les toiles tapissent la plupart des cases et des maisons. Le fil de ces toiles est très-gros, et peut soutenir un poids de plusieurs onces; faute de mieux, on pourrait s'en servir pour faire de petits cordons. Les nègres ont une plante qui leur sert à cet usage; les petites ficelles qu'ils fabriquent, sont pour le moins, aussi bien faites que les nôtres.

L'indigo est très-commun dans les terres voisines de Saint-Louis et de Gorée; presque partout il croît sans culture: les nègres n'emploient qu'un procédé très-imparfait pour extraire la couleur. Des Européens sont parvenus en Afrique à faire de l'indigo comparable à celui des colonies de l'Amérique.

On voit dans beaucoup d'endroits des cotonniers de la plus grande beauté. Le tabac réussirait fort bien dans tous ces pays; il en serait de même du café et des cannes à sucres; mais il faudrait trouver un moyen de garantir celles-ci des vagvagues ou fourmis blanches. Nous avions pris des

cannes à sucre à Madère ; à peine elles commençaient à donner des signes de végétation, que ces insectes en rongèrent les racines.

On cultive avec succès le riz à Salum et à Cazamança. En 1787 nous y envoyâmes un navire qui nous tira de la disette que nous éprouvions. Il nous rapporta deux cents quintaux de riz qui ne revenait pas à un sol la livre.

On trouve sur plusieurs parties de la côte, des bois précieux et propres à la teintures; récemment ils sont devenus un objet de commerce. Si les nègres étaient une fois assurés de se défaire avec avantage des productions de leur sol, sans doute ils s'appliqueraient à la culture des plantes que je viens de nommer, et apprendraient à exploiter les bois de teinture.

Cette manière de commercer avec eux me paraîtrait infiniment préférable à l'établissement d'une colonie. En effet rien n'est plus difficile que de s'approprier un territoire d'une certaine étendue sur la côte d'Afrique. Cette contrée est une pépinière d'hommes qui seront toujours les plus forts, et qui finiront par chasser les Européens pour s'emparer de leurs établissemens. D'ailleurs le climat dévorerait une partie de notre population, enfin les mœurs se corrompent nécessairement dans les climats chauds, et cette corruption se communique à la longue des colonies à la mé-

tropole. Cette manière de commercer nous coûterait très-peu de numéraire et nous mettrait dans le cas d'exporter une infinité d'objets de nos manufactures.

Si l'on mettait en vente à Paris des bijoux ou d'autres objets faits par les nègres, il est probable qu'à l'exception de quelques curieux, il se présenterait peu d'acheteurs, mais si l'on considère le peu de moyens qu'ils ont pour façonner ces ouvrages, on ne pourra s'empêcher d'admirer leur industrie.

Leurs pagnes, leurs boucles d'oreilles et leurs colliers d'or, leurs gibecières de peau de chèvre ou de mouton, et surtout leurs carquois et leurs flèches, prouvent qu'ils sont extrêmement adroits.

Les flèches empoisonnées du royaume de Sin sont très-redoutées. Il paraît certain que le poison qui les recouvre est tiré d'un végétal ; il en est de même des couleurs dont les nègres se servent pour peindre les peaux de chèvre et de mouton ; elles sont pourtant très-durables.

Rien n'est plus étonnant que la manière dont ces peaux sont tannées et corroyées ; on peut dire qu'à cet égard les nègres surpassent nos meilleurs ouvriers en ce genre.

Ils font avec du cuir des espèces de petits portefeuilles qui sont suspendus à leur cou par un cordon très-mince, fait de la même substance et dans les-

quels ils renferment des gris-gris. On sait que tous les peuples ignorans ont une confiance aveugle dans la vertu surnaturelle de ces amulettes. J'en eus un exemple. Je dinais à bord d'une gabare qui était en rade de Gorée. Au moment où nous nous mettions à table, des nègres du continent nous apportèrent du poisson et des œufs. Plusieurs d'entre eux avaient des guirlandes et des ceintures de gris-gris. Leur ayant demandé à quoi cela servait, l'un d'eux pour toute réponse, prit un couteau sur la table, en appliqua la pointe sur son sein, et me dit que je pouvais pousser le couteau tant que je voudrais, qu'il n'avais pas peur : je fis semblant d'essayer, le nègre riait et restait immobile. Alors je tirai de ma poche une loupe, je la présentai au soleil, et j'en fis tomber le foyer sur la peau du nègre ; déjà elle commençait à fumer et à répandre une odeur de chair grillée ; le malheureux riait encore. Sa constance superstitieuse nous impatienta, je le laissai là. On voulut savoir à quoi étaient bonnes des cornes de bouc mêlées parmi les autres gris-gris, il répondit qu'elles prévenaient les infidélités de sa femme. un autre portait les griffes d'un oiseau de proie, comme un moyen sûr de faire une pêche abondante.

Les guiriots sont les poëtes, les danseurs et les musiciens des nègres. Ils ont l'oreille très-juste.

Ils dansent avec grâce; leurs mouvemens sont pleins de souplesse; leur physionomie prend aisément toutes les expressions, surtout celles de la douceur, de l'amour et de la joie. La précision de leurs pas m'a souvent étonné. Leur danse la plus ordinaire est une pantomime où l'on voit toutes les nuances et toutes les gradations de l'amour. Ce genre a beaucoup de rapport avec le fandango des Espagnols, et diffère prodigieusement de la gravité monotone du menuet.

Quant à la musique, elle se réduit à peu de chose; quelques airs d'une mélodie simple servent à toutes les paroles qu'on veut y ajuster, car les nègres n'ont guère que des canevas pour leurs pièces et sont d'excellens improvisateurs.

Un tambourin extrêmement sourd et une espèce de guitare dont les cordes sont faites avec des crins de vache brune, composent ordinairement tout l'orchestre. Souvent les danseurs chantent et battent des mains, les spectateurs en font autant, et cet ensemble animé par des visages épanouis, ne laisse pas de produire beaucoup d'effet. Je n'ai jamais vu l'expression du souci sur un visage africain. Je ne dois pas oublier de dire qu'ils gesticulent prodigieusement et qu'ils jouent pour ainsi dire tout ce qu'ils chantent; de sorte qu'ils sont acteurs sans s'en douter et sans avoir fait le moindre apprentissage.

Pour donner une idée de leur poésie, je joins ici deux chansons des nègres iolofs que j'ai imitées avec beaucoup de soin : l'une est fort connue à Saint-Louis et à Gorée.

Vaï, vaï, vaï Kandaro, etc.

Viens, mon Azor, que l'hymen nous rassemble,
Contre mon cœur presse ton cœur,
Qu'ainsi pressés, ils palpitent ensemble;
Viens, mon Azor, que l'hymen nous rassemble,
Du tendre amour savourons la douceur;
Contre mon cœur presse ton cœur,
Qu'ainsi pressés ils palpitent ensemble.
Oui, c'en est fait,
Azor me plaît.
Je veux Azor, que l'hymen nous rassemble,
Contre mon cœur presse ton cœur,
Qu'ainsi pressés ils palpitent ensemble.

De mes jours j'atteste l'auteur,
Des Dieux j'atteste la puissance,
J'en jure par le sein qui nourrit mon enfance,
Oui, c'en est fait,
Azor me plaît;
Viens, mon Azor, que l'hymen nous rassemble,
Contre mon cœur, etc.

Pour l'intelligence de la chanson suivante, il faut savoir que les petits rois d'Afrique pillent de temps en temps leurs propres sujets, c'est-à-dire,

s'emparent de leurs personnes et les vendent aux Européens, c'est ce qu'on appelle dans le pays faire un pillage.

Le Damel a paru respirant le pillage,
Le cruel m'a ravi celle que j'adorais !
Je me nourris de pleurs, le deuil est mon partage,
Le doux suc du palmier pour moi n'a plus d'attraits.

Je ne la verrai plus ! une nef infidelle
Emportera Zémire en de lointains climats !
Qu'on me donne des fers, je veux suivre ses pas;
Oui, j'aime mieux être esclave auprès d'elle,
Que d'être libre où Zémire n'est pas.

La plupart des nègres qui meurent en Amérique, sont consolés d'avance par l'espoir de renaître dans leur pays. Eh! quel autre vœu pourraient-ils former! ils ne connaissent que leur pays et nos colonies d'Amérique; or celles-ci ne gagnent point à la comparaison. D'un côté sont des travaux pénibles, des châtimens sévères et l'esclavage; de l'autre la liberté, les doux loisirs, une nourriture abondante trouvée plutôt qu'achetée.

Le nègre arraché à sa femme, à ses enfans et à son pays, n'est plus le même homme. Il devient sombre, et son âme ne se nourrit que de regrets et de souvenirs. Il n'y a pas long-temps qu'une négresse qui avait été vendue à Gorée avec son

enfant, se sauva pendant la nuit, passa à la nage le bras de mer qui sépare l'île du continent, et emporta sur ses épaules son fils âgé de trois ou quatre ans.

Pendant mon séjour à Gorée, on amena pour le service de l'hôpital, un nègre d'un pays éloigné; c'était un homme de six pieds et de la plus belle figure. Je m'aperçus qu'il devenait de jour en jour plus mélancolique. Je lui donnais de temps à autre quelques morceaux de pain, quelques verres de vin, un peu d'eau-de-vie pour le distraire. Enfin je faisais de mon mieux pour le consoler. Tous mes soins furent inutiles; il se sauva pendant la nuit, et se jeta à la nage; mais la mer était grosse et le trajet était long; ses forces s'épuisèrent, il poussa des cris et des gémissemens qui furent entendus d'une sentinelle, et le lendemain il fut trouvé mort sur les rochers qui bordent le rivage.

J'ai souvent entendu citer une négresse qui était devenue mère à huit ans; mais il est rare qu'elles soient nubiles avant onze ans révolus; ordinairement elles ne se marient pas avant quatorze ou quinze. C'est peut-être à ce dernier fait que l'on doit principalement attribuer la grande taille et la beauté de l'espèce humaine dans cette partie de l'Afrique.

Tous les voyageurs ont observé que les négresses

raffolent de leurs enfans, cet amour si naturel se manifeste sans cesse, une négresse ne quitte jamais son enfant; elle lui prodigue les caresses les plus tendres, le baigne constamment et le tient extrêmement propre, ce qui n'est pas bien difficile, puisqu'il est toujours nu. Elle l'étend sur le sable pour le faire jouer, et ne s'avise pas de gêner ses premiers mouvemens; aussi n'entend-on guère pleurer un jeune négrillon. La scène de ses jeux est presque toujours éclairée par le soleil. Aussitôt que ses yeux s'ouvrent à la lumière, cet astre devient son ami; on dirait qu'il prend plaisir à répandre sur lui le principe de la vie, de la force et de la beauté. Il donne à ses membres un prompt accroissement, une souplesse et des formes admirables, à son humeur une gaîté de tous les jours, à sa physionomie l'expression du sourire, de la bienveillance et de la douceur. Je n'ai jamais vu dans ce pays un seul rachitique, un seul bossu de naissance, il serait aussi difficile d'y trouver un seul misantrope; leur civilisation ne va point jusque là.

Un négrillon à dix mois est ferme sur ses jambes; il marche à douze; à quinze, il commence à courir, et à trois ans il nage dans la mer.

Quant à l'éducation morale, elle est à peu près nulle, et l'on doit convenir que pour un nègre destiné à vivre dans son pays, ce n'est pas un

grand mal. Je pourrais même avancer que leur bonheur est surtout fondé sur leur ignorance ; ils ne sont guère portés à désirer ce qu'ils ne connaissent pas, et la nature les a pourvus abondamment de tout ce qui leur est nécessaire. On peut dire qu'elle leur donne ce qu'elle nous vend. Un travail de quelques heures fertilise leurs campagnes ; les forêts leur offrent de toutes parts un gibier abondant, et la mer un pêche miraculeuse. Le nègre épouse toujours la femme qu'il aime ; il l'épouse sans dot, il n'en a point lui-même. Il mange quand il a faim, et mange peu à la fois ; aussi ne connaît-il point les indigestions. Après son repas il s'endort, et son sommeil est paisible : il n'éprouve jamais de regret de ce qu'il a fait la veille, et ne s'inquiète point de ce qu'il doit faire le lendemain. Quand on lui parle de notre luxe, de nos arts, de nos jouissances, des grandes fortunes que l'on acquiert en Europe, des maisons, des palais des grands, il sourit et répond qu'il n'a pas besoin de tout cela ; en un mot, c'est l'homme de la nature, et il en vaut bien un autre.

La bonté est sans contredit la base du caractère du nègre libre en Afrique. Donnez-lui une prise de tabac, un morceau de pain, un verre d'eau-de-vie, il partage tout avec des nègres qu'il aperçoit autour de lui. On dit que cet excellent caractère a dégénéré dans nos colonies d'Amérique ;

mais à qui faut-il s'en prendre? que ne laissait-on ces malheureux dans le séjour que la nature leur avait assigné? pourquoi exiger d'eux par contrainte un travail pour lequel ils n'étaient pas nés?

Quelquefois les rois nègres montrent une grandeur de sentimens qui feraient honneur aux chefs des états les plus civilisés. Tel était Almami, roi des Poules ou Foulahs; ces peuples sont moins noirs que les autres habitans de la Nigritie; ils ont les traits plus délicats, la peau plus fine, le nez fait comme celui des Européens, les lèvres passablement vermeilles; leurs cheveux sont longs et tressés en une multitude de petites nattes qui leur tombent sur les épaules.

En 1787, pendant que j'étais à Saint-Louis, Almami envoya des ambassadeurs au gouverneur de l'île. On remarquait parmi eux deux vieillards de la figure la plus respectable, et cinq ou six jeunes gens dont le moins grand avait cinq pieds six pouces. Après le salut fait à la mode du pays, l'un des vieillards s'exprima en ces termes: « Almami, mon maître a ouï dire que le tien a « vendu le fleuve à une compagnie de mar« chands: or, comme le fleuve appartient à mon « maître, il trouve fort singulier que le tien l'ait « vendu. Cependant, comme Almami désire vivre « en bonne intelligence avec le roi de France, il « m'a chargé de te dire qu'il est dans des dispo-

« sitions pacifiques, et qu'il ne tiendra qu'à toi « que le voyage de Galam ait lieu, pourvu toute- « fois que ces marchands acquittent les droits de « péage qu'il leur demandera. Au surplus, Al- « mami n'entend point que l'on vende ou que « l'on achète ses sujets; et il est bien résolu de « les reprendre partout où il les trouvera. »

Almami tint parole; en 1788, la compagnie du Sénégal avait acheté à Galam quatre-vingts Foulahs : quand les bateaux négriers furent descendus jusqu'à l'île du Morfil, Almami les fit fouiller rigoureusement, et reprit tous ses sujets. Il écrivit ensuite à l'officier qui commandait en l'absence du gouverneur, et sa lettre pourrait être mise à côté de ce que les philantropes modernes ont écrit de plus éloquent contre le commerce des nègres. Rien, selon lui, n'était plus honteux, plus affligeant pour l'humanité que de voir des hommes acheter et revendre d'autres hommes, à peu près comme l'on vend de vils bestiaux.

Dans les premiers temps de l'établissement des Français à l'île Saint-Louis, l'on n'y voyait presque que des cases en paille; on a bâti depuis un assez grand nombre de maisons en briques. Le sable étant mêlé en quantité assez forte à la terre, nuit à la qualité de ces briques qui est assez médiocre. Tous les voyageurs ont décrit les cases en paille, ce quelles offrent de mieux est

un intervalle de cinq ou six pouces qu'on laisse entre le toit et la palissade qui le soutient ; cet intervalle permet à l'air de circuler dans les cases qui sans cette précaution seraient inhabitables.

A Gorée on comptait en 1787 une cinquantaine de maisons de pierre ; toutes sont construites avec des éclats de basalte ; les nègres se les procurent en brisant avec des masses de fer, et plus communément avec des boulets de canon, les rochers qui bordent une partie de l'île et qui ont été plus ou moins usés par les eaux de la mer.

Dans ces pays, lorsqu'un Européen a l'intention de vivre maritalement avec une négresse ou une mulâtresse, il en fait la demande au père et à la mère, qui pour l'ordinaire tiennent à grand honneur de s'allier à un blanc ; le consentement de leur fille tient lieu de toute formalité. Le blanc fait préparer un grand repas où il invite tous les parens de l'Africaine. On mange, on boit, on danse pendant trois ou quatre jours. Une troupe de guiriots fait de son mieux pour amuser les convives. Le lendemain du premier jour de la noce, on promène en triomphe les preuves de la virginité de la mariée. C'est ordinairement l'unique dot que les négresses apportent aux blancs. Cette cérémonie qui répugne à la délicatesse des Français, et qui plus d'une fois n'a été qu'une

mystification, est sur le point de tomber en désuétude.

Une négresse ainsi mariée prend le nom de son époux, et le donne à ses enfans. Si elle est captive, le mari la rachète, et pour présent de noces lui rend la liberté; bientôt il lui fait bâtir une petite maison ou une case de paille, qu'il meuble à l'avenant. Il assure à chaque enfant qui naît de son union, la propriété d'un captif dont le travail peut suffire à la rigueur pour nourrir le maître et l'esclave.

On a observé que ces femmes son très-sages; elles prodiguent à leurs maris les soins les plus tendres, ne sortent jamais sans eux, s'occupent beaucoup du ménage et de leurs enfans; leur fidélité est à l'épreuve d'une longue absence; elles contribuent toujours à la fortune de leurs maris par la connaissance qu'elles ont du pays et des occasions favorables. J'ai connu une mulâtresse qui, ayant épousé un soldat, lui donna tout l'or qu'elle possédait, et qui était son unique bien, pour le mettre en état de commencer le commerce. Cet or consistait en boucles d'oreilles, colliers bracelets et autres bijoux. Le mari, homme d'esprit et de talent, fut reconnaissant, il s'enrichit et partagea son bien avec sa bienfaitrice.

J'ai dit que la fidélité des Africaines était à l'épreuve de l'absence; mais lorsqu'un mari re-

venu en Europe écrit à sa femme que ses affaires ne lui permettent plus de retourner auprès d'elle, sa constance est à bout : elle ne tarde pas à se remarier, toujours aux mêmes conditions, et les enfans du second lit ne nuisent pas à ceux du premier.

Ces femmes sont extrêmement jalouses, et en même temps vindicatives. Un jeune Français, après avoir vécu quelque temps avec une négresse, parut la négliger pour une mulâtresse chez laquelle il était logé ; la négresse devint bientôt triste et mélancolique. Au bout de quelque temps, le blanc et la mulâtresse éprouvèrent de forts assoupissemens ; plusieurs amis du jeune Français qui allaient quelquefois déjeuner chez lui, éprouvèrent aussi la même incommodité, quoique d'une manière moins marquée. Cependant le sommeil accablait tellement le jeune homme, qu'il ne pouvait ni lire ni écrire ; quant à la mulâtresse qui était d'une complexion très-délicate, elle tomba dangereusement malade. Le chirurgien de l'hôpital, soupçonnant qu'elle avait été empoisonnée, lui fit prendre de l'huile ; ce remède ne réussit pas. Le médecin de Saint-Louis étant arrivé à Gorée, le chirurgien le consulta ; des recherches prouvèrent que la négresse avait fait infuser dans le vin des deux malades une espèce de solanum qui croît sur la partie septentrionale de l'île. Le

médecin ordonna l'usage du vinaigre, les deux malades furent guéris, et la négresse qui était enceinte fut chassée de l'île, après avoir été fouettée publiquement.

Les Européens ne sauraient user de trop de précautions pour conserver leur santé dans ces pays où le climat est si ardent. Presque tous les fruits des environs du Sénégal et de Gorée sont acides; c'est ce qui a fait conclure à la plupart des nouveaux débarqués, que la limonade devait être prise à de grandes doses : je ne tardai pas à m'apercevoir que ceux qui faisaient un usage trop fréquent de cette boisson s'en trouvaient mal. Les restaurans, et surtout le vin Bordeaux mêlé avec de l'eau et du sucre, est préférable à tout; dans les cas où l'usage des acides serait indispensable, le tamarin doit être préféré, non seulement parce que son acide est plus agréable, mais encore parce qu'il est enveloppé par beaucoup de mucilage.

L'usage des farineux faciles à digérer, et surtout les différentes préparations de farine de millet à la manière des naturels, conviennent à presque tous les estomacs; mais les habitans, à l'exception d'un très-petit nombre, ne boivent que de l'eau, et cette boisson ne conviendrait point à des estomacs européens; il leur faut du vin, et même un peu de café.

La chair de volaille, lorsqu'on en use habituellement, finit par affadir l'estomac, et par le rendre paresseux. Il est bon d'en relever le goût avec du piment; mais on doit surtout varier le régime alimentaire. Le bœuf, la biche du pays, le canard sauvage, le canard domestique, le pigeon, surtout celui de colombier, le poisson, les poules, le cochon de lait, plus digestible dans ces climats qu'en Europe, enfin quelque gibier et quelques légumes offrent assez de ressources pour diversifier les mets dont on use. Les habitans de l'intérieur font des chapons dont la chair, quoiqu'un peu ferme, est d'un goût exquis; j'en ai vu qui pesaient de dix à douze livres.

Quant à l'usage de l'eau-de-vie, il est très-nuisible et j'ai vu mourir un assez grand nombre de soldats pour en avoir fait excès.

Quoique l'homme soit de tous les animaux celui qui s'accoutume le mieux aux différens climats, de jeunes Anglaises déportées à l'archipel des Bissagots y sont bientôt devenues stériles; ce fait m'a été assuré par un homme digne de foi. C'est une dégénération bien remarquable. Elle a lieu d'ailleurs pour beaucoup d'animaux apportés d'Europe. Les chiens ne tardent pas à devenir maigres, galeux, tristes et maussades. Ils finissent par perdre la faculté d'aboyer. Des

chardonnerets, des bouvreuils et des serins mis en cage avec des oiseaux du pays qu'ils effaçaient d'abord par leur chant, n'avaient plus rien de cet air sémillant et vif qui les distingue. Ils chantaient peu, et leur voix était faible. Tous périrent en moins d'une année.

Pendant mon séjour à Saint-Louis, j'eus surtout occasion de voir des Maures. Je ne répéterai point ce que plusieurs voyageurs ont écrit sur ces tribus nomades; je me bornerai à comparer la couleur des Maures avec celle des nègres, et le climat sous lequel vivent ces peuples.

On sait que le cours du Sénégal forme la ligne de démarcation entre le pays des Maures et celui des nègres. On sait aussi que ces peuples diffèrent non seulement par la couleur, mais aussi par la chevelure, la physionomie et le caractère. L'extérieur est à l'avantage des nègres. Ceux-ci sont en général plus grands; ils ont de l'embonpoint et des formes plus élégantes et plus arrondies; leur visage est riant et plein de douceur. La figure des Maures est sévère et même un peu féroce; leurs muscles sont détachés et saillans, leur chevelure est plus longue et beaucoup moins crépue : quant à la couleur, ils sont d'un rouge plus ou moins foncé.

Mais si le physique perd à la comparaison, leur esprit et leur industrie les mettent bien au-

dessus des nègres. Ils travaillent mieux les métaux ; ils font avec le poil du chameau des étoffes pour se vêtir, et donnent à la peau des chèvres et des moutons une préparation plus parfaite ; enfin ils entendent mieux le commerce, et si quelquefois ils n'ont pas sur les nègres le droit du plus fort, ils ont toujours celui du plus fin ; leur caractère est plein de ruse et de fourberie, au lieu que le nègre libre est loyal et ne trompe jamais le premier. Rien ne m'a plus servi que l'ascendant des Maures sur les noirs. Un ou deux Maures peuvent voyager seuls, et impunément dans toute l'Afrique. Ils entrent dans les cases des nègres, se font donner à manger, et quelquefois rançonnent encore l'hôte qui les a reçus ; il est rare qu'ils s'en aillent les mains vides. Deux nègres au contraire ne se hasarderaient pas à voyager seuls dans le grand désert. Ce n'est pas seulement à leur esprit et à la supériorité de leur industrie que l'on doit attribuer l'ascendant extraordinaire que les Maures ont sur les noirs ; voici, je pense, quelle en a été la première origine : les Maures ont été les missionnaires de l'Afrique ; ils y ont porté le mahométisme mêlé de superstitions étrangères qu'ils ont fait tourner à leur profit ; ils se sont faits les enfans du Dieu qu'ils prêchaient ; et les nègres se sont prosternés.

Le climat du pays des Maures diffère peu de

celui du pays des nègres. La position du Sahara est à la vérité plus septentrionale; mais l'abaissement de son niveau, les sables arides qui le couvrent, l'absence de l'eau et par conséquent de la végétation compensent bien quelques degrés de latitude. Enfin M. Brisson qui a voyagé malgré lui dix-huit mois dans le grand désert, m'a dit qu'il n'avait pas éprouvé à Saint-Louis des chaleurs aussi fortes que dans cette vaste région sablonneuse.

GALAM.

Dominique Lamiral, agent de la compagnie du Sénégal, fit en 1786 le voyage de l'île Saint-Louis à Galam.

« Le temps de ce voyage, dit-il, est celui des pluies, parce qu'alors il y a assez d'eau dans le fleuve du Sénégal pour le remonter avec des bâtimens de cent cinquante tonneaux à fond plat, et à cinquante lieues plus loin avec des barques de vingt à trente tonneaux. Dans les autres saisons, le fleuve est presque à sec dans le pays de Fouta, et son lit est semé de rochers dangereux et de bancs de sables.

Les pluies commencent vers la fin de juin, elles ne sont pas continuelles; elles tombent à intervalles assez rapprochés, viennent par orages et sont précédées de coups de vent terribles; le tonnerre gronde de manière à intimider l'homme le plus aguerri; le ciel présente un aspect vraiment effroyable. Des nuages sombres et épais voilent l'horizon, des éclairs multipliés les éclairent et en font voir toute l'horreur; on y remarque un mélange bizarre de couleurs qui représentent des

flammes ; jamais en Europe l'atmosphère ne présente une apparence semblable à celle-là.

Heureusement ces bourasques violentes ne sont pas de longue durée ; bientôt le ciel reprend sa sérénité, et le soleil brille avec un éclat plus vif qu'auparavant, l'air est pur et on le respire avec plaisir.

Avant la chute des pluies, il n'est pas possible de fixer les yeux sur les sables de cette contrée ; ils sont brûlans, ils réverbèrent avec tant de force les rayons du soleil que l'on s'imagine qu'à l'instant il en va sortir des flammes ; on est suffoqué par des bouffées de chaleur. On se croit en face d'un brasier ardent. Tel est le climat dont on éprouve les effets pendant soixante jours que dure la traversée de Saint-Louis à Galam, séparés par un intervalle de près de 300 lieues. Durant tout ce temps, on n'a d'autre abri pour se mettre à couvert de cette chaleur insupportable, que la chambre étroite d'un petit bâtiment. Heureusement les femmes et les jeunes filles embarquées sur le navire, éventent les voyageurs le jour et la nuit en se relayant les unes les autres ; sans ce secours, les malheureux blancs étoufferaient. Quelquefois les nuits sont un peu plus fraîches, alors on renaît à la vie et l'on prend un peu de nourriture.

Le fleuve ne tarde pas à se gonfler, ses rives sont bientôt submergées ; les substances animales

et végétales répandues sur le sol fermentent et se putréfient, elles infectent l'eau que l'on est obligé de boire, puisqu'il n'y a pas de source dans le pays, et elles répandent dans l'air des exhalaisons pestilentielles qui donnent la mort à la plupart des blancs assez téméraires pour entreprendre ce voyage avant d'être bien acclimatés au Sénégal; même lorsqu'on y a déjà passé un certain temps, on ne fait toujours cette traversée impunément. Il faut une force de constitution peu commune pour n'y pas succomber.

La flotille est ordinairement composée d'une trentaine de chaloupes pontées; des nègres ou des mulâtres les commandent; les pilotes et les matelots sont aussi des nègres. Tous sont armés de fusils, de pistolets et de sabres. Le nombre d'hommes d'équipage est généralement à peu près de quatre cents.

Il est rare que l'on puisse aller à la voile, parce que aux orages succède le calme le plus profond, et que le fleuve charrie de très-gros arbres qu'il arrache du rivage, et qui font courir de grands risques aux bâtimens. Il ne se passe presque pas de voyage qu'il n'y en ait quelques-uns de crevés par cette cause.

D'un autre côté, les nègres chargent leurs navires sans mesure, et les remplissent jusqu'à ce que le pont soit à fleur d'eau; de sorte qu'au

moindre choc et au moindre effort du vent, ils sont exposés à chavirer, ou bien ils sont si mal équipés et si mal radoubés qu'ils coulent bas d'eau. Des accidens fréquens ne font pas changer de conduite.

Les matelots blancs ne font jamais ce voyage, ils ne pourraient pas résister aux fatigues que supportent les noirs. Lorsque le navire ne peut pas aller à la voile, les nègres sautent à terre, et le traînent à la cordelle, marchant à pas lents sur la rive, et réunissant leurs efforts en chantant et marquant du pied la mesure : ils passent à travers des buissons d'épines qui meurtrissent leur chair, ils foulent aux pieds les ronces ; rien ne les rebute, aucun obstacle ne les arrête ni ne peut interrompre leurs chansons. Le lit tortueux du Sénégal oblige souvent de passer d'un bord à l'autre ; la moitié des nègres reste pour tenir le bâtiment, les autres se jettent à la nage en portant la cordelle entre leurs dents, et vont de l'autre côté du fleuve continuer leur chemin.

Quelquefois les rives sont garnies d'arbres si touffus, que l'on ne peut aller ni à la voile ni à la cordelle, alors on se toue, c'est-à-dire qu'un canot porte une ancre à peu près à trois cents toises en avant du navire, et rapporte à bord le bout du cordage auquel elle est attachée ; les nègres le saisissent et le tirent en cadence, toujours en

frappant du pied et chantant; à mesure que celui qui est en tête de la file est parvenu à l'arrière du bâtiment, il quitte sa place et vient se mettre à la queue en faisant des gambades et des plaisanteries. Le son du tambour les accompagne et les anime, ils varient leurs airs d'une infinité de manières, et chaque manœuvre en a un particulier qui lui est affecté.

On parcourt de cette façon trois ou quatre lieues par jour; quelquefois on n'en fait pas une tout entière, parce que s'il arrive le moindre accident à un bâtiment, toute la flotte s'arrête.

Quand on ne va pas à la voile, on cesse la marche pour dîner; on choisit un endroit commode près d'un bois, on amarre le navire à un arbre, tout contre le rivage, on n'a pas besoin de planche pour y descendre. Les nègres portent leur repas à l'ombre des arbres, et quand il est fini ils s'endorment. Rarement on chemine la nuit de peur d'échouer ou de rencontrer des troncs d'arbres.

Par l'effet des nombreuses sinuosités que décrit le fleuve dans des plaines parfaitement unies, les divers navires semblent quelquefois marcher en sens contraire les uns des autres, quoique faisant tous la même route. Quelquefois après avoir parcouru une distance considérable pendant un jour ou deux, l'on se trouve à cinquante toises

du lieu d'où l'on est parti, parce qu'il n'est séparé de celui où l'on se trouve que par une langue de terre étroite qui tient à une presqu'île que l'on a mis un temps considérable à doubler.

Les paysages offrent des sites variés et pittoresques. Tout y est nouveau pour un Européen; ces campagnes ne ressemblent nullement aux nôtres; ce ne sont ni les mêmes arbres, ni les mêmes plantes; les espèces d'animaux sont plus variées encore. Dans les endroits où les forêts sont épaisses, on voit des lions et des panthères; quelquefois ces bêtes féroces suivent les navires. Un lion nous accompagna trois jours de suite le long du rivage. Une nuit une panthère sauta dans le bâtiment, et en enleva un mouton sans faire le moindre mal aux nègres qui étaient endormis; souvent ces animaux faisaient retentir l'air de leurs rugissemens lugubres.

Le fleuve, dans les endroits où il a peu de profondeur, est peuplé d'hippopotames et de crocodiles. Quelques-uns de ceux-ci ont plus de vingt pieds de long. Leur présence, lorsqu'un bâtiment échoue, n'intimide pas les nègres; ils plongent hardiment dans l'eau pour pousser le navire avec leur dos jusqu'à ce qu'il soit remis à flot. Plus d'un nègre a été victime de cette témérité, et a laissé un de ses membres dans ces occasions; car le crocodile ne lâche jamais prise quand il a saisi

une proie, il faut le tuer ou couper le membre qu'il tient. Souvent nous en pêchions dans nos filets de petits et de moyens qui ont cinq à six pieds de long.

Quoique le pays soit en général très-plat, quelquefois les bords du fleuve resserrent son lit, et s'élèvent perpendiculairement à une quarantaine de pieds; il semble alors être enfermé entre deux murailles. Ces coteaux sont surmontés d'arbres plantés par la nature. Leurs cimes antiques et majestueuses, en unissant mutuellement leurs rameaux, forment une voûte d'une verdure brillante et immortelle que ne peuvent pénétrer les rayons du soleil. Là sont suspendus les nids d'une multitude d'oiseaux d'une beauté admirable.

En sortant de dessous ces ombrages fleuris, un nouveau spectacle frappe les yeux : le fleuve, libre des obstacles qui l'entravaient, répand et promène ses eaux tranquilles sur des prairies émaillées; d'immenses plaines sont couvertes de gazelles qui bondissent en broutant la tige des plantes aromatiques, dont le parfum donne à leur chair une saveur délicieuse. Près d'elles, l'éléphant arrache paisiblement des touffes d'herbes pour s'en nourrir, ou s'amuse avec des bourgeons d'arbres; on le voit réuni quelquefois en troupes d'une quarantaine d'individus; il n'attaque ja-

mais les autres animaux dont il n'a rien à redouter.

Les singes de diverses espèces sont communs dans ces campagnes; ils vont en grandes bandes, ils font plus de dégâts à eux seuls, dans les champs de mil des nègres, que tous les autres animaux réunis : ils ne songent qu'à détruire : ils coupent les tiges, les goûtent, puis les jettent pour en chercher de meilleures. Il est amusant de les observer, lorsqu'ils courent les uns après les autres à la file, se balancent sur les branches d'arbres, et s'élancent de l'une à l'autre.

Les pigeons ramiers déploient des ailes du plus beau vert, des perroquets gris à longue queue et à collier bleu de ciel, dont le cou est très-petit, des perruches vertes à collier noir, volent en troupes nombreuses. La demoiselle de Numidie, l'aigrette dont la blancheur est éclatante, le flamand, l'oiseau royal dont la tête est ornée d'une touffe circulaire, parcourent la plaine voisine du fleuve.

Mais quel dommage de ne pouvoir contempler un tableau si magnifique sans mêler à l'expression de son admiration celle de la douleur. On se sent affaibli, abattu; les yeux jouissent tandis que l'on respire un air pestilentiel : les oreilles sont agréablement frappées, tandis que les fleurs que l'on regarde avec ravissement, affectent l'odorat de

leurs vapeurs empoisonnées, et portent dans les veines le germe de la destruction. Ces fleurs sont celles des gros arbres qui bordent généralement la rivière depuis Podor jusqu'à Galam. Leur odeur est assez agréable; mais si forte et si pénétrante qu'elle cause des migraines affreuses auxquelles se joignent bientôt les fièvres putrides et malignes qui enlèvent quelqu'un en deux fois vingt-quatre heures. Il est impossible de se garantir de cette odeur, parce que les navires, en passant, froissent les branches des arbres, et font tomber les fleurs; le pont en est toujours couvert.

Les forces défaillissent, on se plaint à haute voix, on regrette sa patrie, on est découragé, on éprouve dans les entrailles une ardeur dévorante; la poitrine est oppressée; on se sent mourir. Les malades font connaître par leurs discours ces différentes gradations de leur état et finissent ainsi, victimes la plupart d'une opinion décevante qui leur fait croire qu'il suffit de s'embarquer sur le Sénégal et de le remonter pour acquérir bientôt des richesses. Presque tous ceux qui font le voyage de Galam s'imaginent que l'on n'a qu'à s'y baisser pour ramasser de l'or; ils ne vont pas bien loin sans être cruellement désabusés.

Aux environs de Podor, je fus témoin d'une scène vraiment curieuse. Un gros sanglier qui se promenait sur la lisière d'un bois près du rivage,

fut aperçu d'un lion et d'une lionne qui étaient à peu de distance. La lionne accourut, s'élança sur le sanglier avec fureur, et le saisit à la gorge avec les dents, tandis qu'elle lui battait les flancs avec sa queue. Le lion avança lentement s'arrêta à dix pas des combattans, s'assit sur son derrière, et resta tranquille spectateur de la lutte. Elle ne fut pas longue : le sanglier se défendit quelques minutes, mais succomba bientôt en poussant des hurlemens horribles. Quand il fut tombé le lion vint sans se presser aider sa femelle à le dévorer.

Quoique je l'aie souvent vu, j'ai encore de la peine à comprendre comment les nègres ne succombent pas aux fatigues de remonter le fleuve du Sénégal. Après avoir travaillé sans relâche toute la journée, ils passent une grande partie de la nuit à danser et à faire l'amour. Il y a dans chaque navire un nombre de femmes proportionné à celui des laptots ou matelots noirs, elles préparent la nourriture, et blanchissent le linge, les capitaines et les officiers placent ainsi à bord leurs protégées. Tout le monde est couché pêle-mêle ; les laptots sur le pont, les officiers et les passagers sur l'arrierre du vaisseau. Une partie attachent leurs hamacs aux manœuvres et aux vergues, ils dorment ainsi suspendus en l'air pour avoir plus de fraîcheur. On s'inquiète fort peu de ce que fait le

voisin ; mais, chose surprenante, jamais ces femmes n'occasionent de querelle. Lorsqu'un orage éclate soudainement, rien de plus plaisant que de voir chacun se dépêcher de détendre son hamac et se couvrir de cuirs de bœuf pour se garantir de la pluie. Souvent le vent souffle avec tant de violence que ces précautions deviennent inutiles ; il faut se résigner à être mouillé pendant deux à trois heures que dure l'ondée. Alors les nègres et les négresses se mettent absolument nus et attendent patiemment le beau-temps.

Cependant l'équipage n'est pas à l'abri d'accidens : quoique le navire soit fortement amarré à des arbres, contre le rivage, quelquefois les cordages cassent, par la force du vent qui, venant toujours d'en haut, augmente la rapidité du courant, et entraîne les bâtimens les uns sur les autres, au milieu d'une nuit dont l'obscurité n'est éclairée parfois que par la lueur des éclairs qui accompagnent les roulemens du tonnerre ; cette clarté passagère, en laissant apercevoir le danger, inspire plus de terreur : le nègre est impassible ; il ne s'effraye de rien, il rit, il chante même quand le péril l'entoure, parce qu'il ne l'apprécie jamais.

Après trente-deux jours de la navigation la plus pénible et la plus triste, nous sommes arrivés à Saldé, rendez-vous des navires dans le pays de

Fouta, où Almami, chef des Foulahs, vient recevoir le droit de péage désigné par le nom de coutumes. L'intérêt de ce prince et celui de son peuple est de nous retenir le plus long-temps qu'ils peuvent, pour que les habitans de tous les villages voisins aient le temps de venir vendre leurs denrées aux navires. Celui des voyageurs est au contraire de repartir le plus promptement possible de ce lieu pour terminer la traversée dont on n'a encore fait qu'un tiers. D'ailleurs on est toujours pressé par le temps de la crue des eaux qui est déterminé; aussitôt qu'elles commencent à diminuer, il faut se hâter de descendre le fleuve; c'est pourquoi l'on n'a fort souvent que quinze jours à rester à Galam. Ce conflit d'intérêts divers donne lieu à de longues contestations avec le chef de la nation, et il a recours à tous les moyens imaginables pour forcer la flotte à prolonger son séjour à Saldé et pour obtenir des présens. Tous les ans les prétentions de ce prince augmentent; les droits s'accroissent, et si on résiste, Almami menace de faire la guerre et d'empêcher de continuer le voyage; mais les préparatifs de cette expédition ont occasioné de grands frais, chacun est intéressé à ce qu'il s'achève, depuis les capitaines jusqu'aux derniers laptots, car chacun a sa petite pacotille.

Le pays de Fouta était autrefois gouverné par un prince nommé Siratik; celui-ci a été détrôné par

les prêtres du pays qui se sont ensuite battus plusieurs fois entre eux pour se choisir un chef de leur classe. Ce chef a pris le titre d'Almami ou de chef de tous les prêtres; cette faction sacerdotale tient le peuple dans la servitude. Plusieurs Almamis ont été égorgés par des prêtres ambitieux qui prétendaient à la primauté. L'héritier du trône des Siratik est à vingt lieues de là, souverain d'un petit village où s'était réfugié son père. Il est allié de quelques autres petits princes du voisinage, avec lesquels il vient de temps en temps faire des incursions sur le patrimoine de ses pères.

Ces prêtres ou marabous ont acquis sur ces peuples une influence qui les rend extrêmement redoutables. Semblables à leur prophète Mahomet, le glaive d'unè main et le chapelet de l'autre, ils veulent soumettre par la force tous les hommes à la loi qu'ils professent. Les Foulahs qu'ils gouvernent diffèrent des autres nègres, tant par l'extérieur que par le caractère : ils sont rusés, perfides, mélancoliques. Ils portent communément un grand bonnet de toile dont les côtés très-allongés leur couvrent les joues, le sommet se termine en pointe. Ces bonnets sont si gras et si sales qû'ils inspirent le dégoût.

On distingue les Foulahs en noirs et en rouges. Les premiers sont bons soldats et robustes, et ressemblent asssez aux autres nègres. Les rouges

sont de couleur cuivrée, d'une constitution débile, mauvais soldats et très-paresseux. Leur langue manque d'expressions fortes; elle est douce et agréable à l'oreille. Les lettres F et R y sont rarement prononcées. On croirait qu'elle est faite pour un peuple doux et poli; les Foulahs sont au contraire grossiers et méchans.

Les femmes foulahs ont généralement de beaux traits, une figure très-jolie, les yeux beaux et languissans, l'accent de la voix tendre, la taille mince et déliée. Elles portent leurs cheveux crépés et surmontés d'une toque à laquelle sont attachés des grains de succin, de corail et de verroterie; une pagne de mousseline claire et flottante, compose tout leur ajustement; elles chargent leurs oreilles, leur cou, et leurs bras d'anneaux d'or très-pesans.

Elles chantent avec goût et agrément; tous leurs airs sont langoureux; on les entend avec beaucoup de plaisir dans le calme de la nuit; leurs chants et le son de leurs instrumens semblent se répondre d'un village à l'autre, et on ne se lasse jamais de les écouter.

Après que l'on a passé Saldé, les bords du fleuve deviennent plus rians; le terrain est meilleur et mieux cultivé. Près du rivage il est planté en tabac, et dans les plaines ensemencé en riz, en millet et autres grains. On y voit aussi de vastes champs d'indigo et de cotonnier qui viennent na-

turellement. Le coton est d'une finesse et d'un brillant qui l'égale à la soie; les indigènes en font de fort belles pagnes. L'indigo est mal préparé, lorsque la plante est mûre; ils la coupent et l'écrasent dans un mortier de bois, puis ils en expriment le suc et en pétrissent des boules qu'ils font sécher au soleil. Lorsqu'ils veulent employer cette substance pour teindre leurs étoffes, ils la font dissoudre dans une lessive, et en obtiennent une couleur bleue très-vive et très-azurée; ils ont aussi l'art de teindre leurs toile en chiné, de les jasper, et même d'y tracer des dessins.

Le tabac est cueilli avant d'être mûr et pilé comme l'indigo, on en exprime le suc et on le fait sécher; il devient très-doux et agréable à fumer. C'est le seul usage auquel les nègres l'emploient, quoiqu'ils aiment passionnément le tabac en poudre. C'est un des objets principaux qu'ils reçoivent des Européens. On a eu beau leur conseiller de laisser mûrir la plante, et après qu'elle aurait été sèche de la réduire en poudre : ils n'en ont jamais voulu rien faire ; tant cette race d'homme est paresseuse et attachée à ses vieilles habitudes.

Il y a des endroits si féconds en riz que l'on pourrait charger vingt navires de ce grain ; les nègres en laissent perdre les quatre-vingt-dix-neuf centièmes : ce précieux aliment semble leur être

envoyé par une providence qui veille à leur conservation et dont la bienfaisance n'est égalée que par leur indifférence pour tout ce qui peut contribuer à leur bien-être.

Voici à peu près comme ils font cette récolte. Souvent les terres sont encore inondées lorsque le riz est mûr : alors les hommes, les femmes, les enfans entrent dans l'eau jusqu'à la ceinture ; d'une main ils tiennent un bâton, avec lequel ils frappent les tiges du riz pour faire tomber la graine dans un panier qu'ils ont à l'autre main : on devine aisément qu'une grande quantité est jetée dans l'eau, et qu'il en reste encore beaucoup dans les épis ; peu importe aux nègres ; on les a invités mainte et mainte fois de couper les épis, et de les mettre en gerbes ; temps perdu. On doit regretter leur négligence sur ce point, car le riz pourrait devenir la matière d'un commerce très-avantageux pour eux, et d'une grande ressource pour la France qui trouverait une denrée à exporter. Ce riz est d'un goût excellent ; le grain en est petit et de couleur rougeâtre, il se conserve très-long-temps et ne contracte pas en vieillissant un goût de poussière.

Le haut du fleuve n'est guère poissonneux ; le peu de poisson que l'on y trouve est mauvais : il n'y a qu'une espèce de saumon passablement bonne.

Quand on est à peu près à cent cinquante lieues de distance de l'île Saint-Louis, on aperçoit de temps en temps dans le lointain des monticules: on rencontre assez fréquemment des villages fort grands et très-peuplés. Les maisons ne sont plus en paille comme le long de la partie inférieure du fleuve; elles sont en terre glaise, autour desquelles, quand elles sont terminées on allume du feu pour cuire la construction. Les villages sont entourés de murs faits de la même façon: presque tous ont leurs seigneurs particuliers: il faut s'arrêter à la plupart pour leur payer des droits et leur faire quelque présent. Ces seigneurs emploient toutes sortes de moyens pour que les vaisseaux fassent une halte. Ils promettent effrontément aux capitaines de leur procurer, en peu de jours, un chargement en esclaves; le plus souvent ils n'en possèdent pas un, et ont à peine une méchante pagne sur le dos. Tous ces nègres, hommes, femmes, enfans, accourent sur le rivage, ou viennent dans leurs pirogues à bord du bâtiment pour satisfaire leur curiosité, surtout lorsqu'il y a des blancs, parce qu'ils espèrent en tirer un présent. Chacun apporte quelque chose à vendre, comme de l'or, de l'ivoire, de la graisse d'hippopotame, du millet, des bêtes curieuses, des peaux. Ce petit trafic est abandonné aux laptots; les capitaines s'arretent le

moins long-temps qu'ils peuvent, leur objet est d'aller plus loin.

On rencontre souvent des îles flottantes couvertes d'herbes et d'arbres; elles descendent le fleuve; quelques-unes vont jusqu'à la mer; elles sont formées des racines entrelacées d'un arbre aquatique et extrêmement léger dont les nègres font des bouchons. Ces îles ont été détachées du continent par la force du courant; quelquefois elles emportent des animaux; on en a vu une sur laquelle se trouvait une panthère. Les oiseaux dont les nids sont suspendus aux branches de ces arbres, accompagnent leurs petits : rien n'est plus singulier que de voir ces îles se suivre, s'entrechoquer, se séparer, ou bien s'accrocher à des racines le long du continent, et s'y fixer de nouveau.

Dans tous les villages où l'on passe, se trouvent des maraboux qui offrent de faire des grisgris pour procurer un heureux voyage; tel habitant de Saint-Louis aimerait mieux y retourner, ayant fait la moitié du chemin, que de ne pas consulter quelques-uns de ces charlatans auxquels il a confiance, et sur l'opinion desquels il mesure le degré d'espoir qu'il doit avoir de son entreprise.

Le capitaine du navire sur lequel j'étais embarqué, le mulâtre le plus rusé, le plus hardi et

le plus superstitieux des habitans de Saint-Louis, ne passa pas un village sans consulter les maraboux; il acheta des grisgris à tous; il en fit mettre au haut des mâts, aux vergues, à la proue, à la poupe, et jusque sous la quille du navire, parce qu'il faisait eau. Quelques-uns, à sa demande, jetaient des boules sur le sable, et tiraient un présage de leur position; d'autres égorgeaient un poulet, versaient son sang goutte à goutte dans une calebasse, et d'après les figures qui en résultaient, prédisaient les événemens futurs; d'autres enfin croisaient deux lames de couteaux qu'ils tenaient dans la main, marmotaient quelques paroles, puis crachaient sur ces lames, les passaient derrière leur dos et les jetaient dans une gamelle pleine d'eau sur laquelle ils faisaient aussi des conjurations, crachaient ensuite sur cette eau, et de la position respective du tranchant ou du dos de ces couteaux, les maraboux pronostiquaient le bien ou le mal qui devait nous arriver. Ils ont une infinité d'autres moyens de dire la bonne aventure, tous aussi ridicules et à peu près les mêmes que ceux que mettent en usage les Bohémiens qui courent l'Europe.

Le capitaine, non content de m'obséder de ses extravagances, voulait encore m'y faire prendre part. J'étais malade; il insistait pour que je me soumisse aux conjurations de ces maraboux, et

que je leur permisse de me barbouiller le visage de leurs drogues. Il payait largement ces simagrées, parce qu'elles ne lui coûtaient rien ; la cargaison du navire en acquittait les frais : mon vin régalait ces bateleurs avec lesquels il avait le plaisir de boire à ma meilleure santé : ce n'était rien encore ; il fallait me résigner à écouter, du matin au soir, une demi-douzaine de guiriots qui m'obsédaient de leurs fades louanges ; ils hurlaient plutôt qu'ils ne chantaient, et me déchiraient les oreilles avec les sons aigus de leurs instrumens discordans. Je n'étais pas le maître de me débarrasser de cette cohue qui me tourmentait ; le capitaine s'efforçait de me persuader qu'il serait dangereux pour nous de renvoyer mécontens ces gens qui pourraient nous jeter un sort, et animer les malins esprits contre nous. Ma santé et ma position ne me permettaient pas de m'opposer vigoureusement à ce train étrange qui dura jusqu'à Galam.

Les habitans des villages situés sur le fleuve, montraient un si grand empressement à venir trafiquer avec nous qu'ils apportaient jusqu'à des chats et des chiens qu'ils regardaient comme de grandes curiosités pour nous. Ceux qui n'ont rien à vendre offrent de prêter leurs femmes et leurs filles moyennant un présent qui n'est jamais bien considérable.

Les nègres ont foi aux esprits et aux revenans. Ceux qui habitent vers le bas du fleuve, croyent

que dans ses eaux habite un roi qui quelquefois se montre et se fait entendre ; il s'empare de temps en temps des gens qui se baignent, les garde long-temps, leur fait parcourir son empire humide ; puis les relâche ; ceux-ci ont raconté les merveilles qu'ils avaient vues. Ce roi excite, à son gré, des tempêtes et dispose des vents ; il exige les tributs ; pendant la nuit il vient à terre, enlève du grain, des bœufs, des moutons, et fait ainsi sa provision ; il cause la perte de quelques navires pour avoir leurs marchandises ; enfin on lui impute une quantité d'actions singulières, et on lui attribue un pouvoir immense. Tout cela n'approche pas cependant de tout ce que l'on raconte d'un certain cayaman qui partage avec ce roi la souveraineté des eaux. Bien loin de suivre l'exemple des reptiles dont il porte le nom, et de dévorer tout ce qu'il rencontre, il est bon et généreux, et ne fait que du bien aux nègres qui tombent sous sa dent : il les mène dans des grottes souterraines où il ne leur manque rien, il est leur pourvoyeur, mais malheur à quiconque tenterait de s'échapper, il serait croqué tout vif. Cependant plus d'un nègre a réussi à se sauver avec des peines infinies. Des nègres parlent sérieusement de ces sortes d'aventures comme leur étant arrivées, d'autres les écoutent attentivement et ont la simplicité de les croire sur parole. Je les ai entendus

cent fois faire des contes pareils pendant la nuit, assis autour du feu dans une case enfumée, ou bien dans les navires durant le voyage.

Ils nomment *Ghinné* le diable auquel ils supposent une couleur blanche; ils jurent par cet être qu'ils redoutent : *Ghinné gnousla*, est leur expression favorite.

Mais revenons au voyage; enfin nous sommes arrivés à Galam; il n'y reste plus que les ruines du fort que la compagnie des Indes y avait fait bâtir; elle avait aussi trois redoutes dans le pays de Bambouk.

Galam est un pays partagé entre plusieurs petits chefs; quelques-uns sont électifs; les Maraboux y sont très-nombreux et y font un grand commerce. L'air y est sain et la terre fertile.

Plus loin est le royaume de Cassoum, gouverné par un prince puissant. Il passe pour magicien. On m'a dit que lorsqu'il le voulait, il donnait à ses oreilles une aune de longueur, et rendait son ventre gros comme un tonneau; alors on croit entendre plusieurs voix sortir de ses entrailles.

Le pays de Bambouc obéit à plusieurs souverains; il est absolument stérile; il ne tire ses subsistances que des contrées voisines. Les habitans n'ont d'autre industrie que d'extraire l'or des mines. A l'entrée de chacune, se tient un marché où des étrangers échangent contre le métal pré-

cieux les marchandises et les denrées dont les Bamboucains ont besoin.

Il est permis à chacun de fouiller la terre pour y chercher de l'or, en payant au roi la redevance, qui est de la moitié du produit. Les travaux sont suspendus dans la saison des pluies. Les nègres n'ont ni l'adresse ni les ustensiles nécessaires pour travailler sous terre et faire des galeries; ils se contentent de creuser des puits de cinquante à soixante pieds de profondeur au plus, ils en étayent les bords avec des branches d'arbres; ils ne suivent pas les filons; dès qu'ils cessent d'être abondans, ils abandonnent la mine et la comblent; ensuite ils creusent un autre puits à côté de celui-là. Très-souvent ces puits s'écroulent et étouffent les ouvriers sous leurs débris. Le métal que l'on tire de ces mines est très-pur. Les nègres le séparent de la terre par le moyen du lavage dans des sébiles de bois; ils en perdent une grande quantité.

Depuis quelques années, beaucoup de Foulahs et de Mandingues se sont établis dans le pays de Bambouc; ils travaillent aussi aux mines.

Les nègres de Galam et des pays voisins sont forts et robustes, et ont le teint très-noir; ils portent une robe qui ressemble à une blouse bleue ou bariolée. Je fus très-bien accueilli par le roi qui parle français; dans sa jeunesse il a demeuré à Saint-Louis. Je lui fis présent, au nom de la compagnie du

Sénégal, d'une pièce de mousseline pour se faire des robes et d'un beau sabre enrichi de pierres de couleur. Sa case est bâtie à l'européenne, et meublée d'un lit, d'une table et de chaises qui lui ont été données, il y a plus de trente ans par les Français. Ce prince m'avait pris en affection ; voyant que j'étais malade, il me dit qu'il voulait offrir un sacrifice pour me sauver la vie. Il fit choisir un jeune taureau qui fut amené dans la cour de ma maison, accompagné par tous les maraboux du canton, en grande cérémonie ; on le couvrit de grisgris, on récita des prières ; enfin le roi me dit de venir toucher le taureau, les maraboux commencèrent des oraisons pour moi ; la victime fut égorgée ; on arrosa de son sang la cour de ma maison, on coupa l'animal par morceaux qui furent distribués au pauvres. Je gratifiai les maraboux de quelques présens, et ils retournèrent chez eux. Chacun fut persuadé que ce sacrifice m'avait sauvé la vie.

Malgré l'offrande du taureau, je crois que je serais mort, si j'avais demeuré long-temps dans le pays. A la vérité je n'étais plus malade ; mais ma convalescence était pire que la maladie. J'étais tombé dans un marasme qui me menaît au tombeau. Je désirais vivement de retourner à Saint-Louis. Dès que les affaires qui m'avaient fait entreprendre le voyage furent terminées, je partis.

Le navire sur lequel j'étais venu, avait déjà quitté Galam depuis huit jours, afin de ne pas manquer d'eau pour naviguer; je m'embarquai donc dans une chaloupe découverte pour le rejoindre; ainsi, pendant le jour, j'étais exposé aux ardeurs d'un soleil brûlant, et pendant la nuit à la fraîcheur et au serein, n'ayant d'autre provision que quelques pains mal cuits, qui se moisirent au bout de quatre jours, et quelques bouteilles de vin de Bordeaux qui me sauvèrent la la vie. Je comptais retrouver le navire à une vingtaine de lieues de Galam où je lui avais recommandé de m'attendre; il ne convint pas au capitaine de m'obéir; je fus obligé de continuer ma route jusqu'à Saint-Louis dans ma chaloupe, vivant comme les nègres. Trois d'entre eux périrent de fluxions de poitrine causées par la transition subite de la chaleur du jour au froid de la nuit. Enfin au bout de vingt-six jours j'arrivai à Saint-Louis; l'on me débarqua plus mort que vif; deux fois vingt-quatre heures de plus, je succombais.

On ne reconnaît plus le fleuve en descendant. Les eaux qui couvraient au loin les rivages sont rentrées dans leur lit, laissant les terres couvertes d'un limon qui les fertilise : des rochers, précédemment submergés, et que l'on aperçoit alors, font connaître les dangers que l'on a tou-

rus; des îles verdoyantes sortent du sein des ondes qui les couvraient précédemment. Les villages, au niveau desquels on se trouvait en montant, sont juchés plus haut que la tête de nos mâts. Il faut gravir par des sentiers escarpés pour y arriver. On fait halte devant tous; les nègres s'y approvisionnent de toutes sortes d'ustensiles de ménage, c'est-à-dire de gamelles en bois très-épaisses, de la largeur du tronc d'un arbre, et creusées par le moyen du feu ; de calebasses ou courges de diverses dimensions, de paniers, de nattes et de vivres, tels que riz, millet, pois, haricots, pistaches, petits ognons excellens, et giraumons délicieux, incomparablement meilleurs que nos potirons, auxquels ils ne ressemblent que pour la forme.

Il est impossible de se faire une idée d'un navire qui revient de Galam ; le spectateur n'aperçoit qu'une masse monstrueuse surmontée d'un mât et de voiles; les bâtimens sont chargés à couler bas ; le pont, les côtés, les haubans, les mâts et les vergues sont couverts de provisions ; le canon annonce à l'avance l'heureux retour des voyageurs ; la population de Saint-Louis couvre aussitôt les rivages de l'île ; chacun attend avec une curiosité inquiète des nouvelles d'un père, d'un frère, d'un ami ; l'on entend à la fois un mélange bizarre d'acclamations de joie et de cris de dou-

leur. Il meurt toujours quelqu'un pendant le voyage qui dure ordinairement cinq à six mois et qui est accompagné de fatigues continuelles et quelquefois de combats. Les défunts sont bientôt oubliés. On passe quinze jours à se divertir, rien ne coûte alors aux nègres de Saint-Louis ; ils dépensent souvent en une semaine ce qu'ils ont acquis au péril de leur vie pendant six mois de travaux inouïs.

VOYAGE
DE HOUGHTON
DANS L'INTÉRIEUR DE L'AFRIQUE.

En 1788 différentes personnes se réunirent à Londres, et formèrent une société dont le but était de faire entreprendre des voyages dans l'intérieur de l'Afrique. Les premières tentatives furent faites sans succès en partant d'Egypte et de Tripoli.

En 1789 le major Houghton qui avait précédemment séjourné quelque temps à Gorée, offrit ses services à la société, ils furent acceptés ; en conséquence il s'embarqua le 16 octobre 1790 ; il attérit à l'embouchure de la Gambie le 10 novembre suivant ; s'étant procuré un interprète, il remonta le fleuve jusqu'à Djennikonda, où il acheta un cheval et cinq ânes pour se transporter avec ses marchandises à Medina, capitale du royaume de Voully. Comme il apportait des présens, il fut très-bien accueilli. Medina est à 300 milles de la mer, le pays qui l'entoure est fertile et abonde en bétail.

Tandis que, charmé de l'hospitalité du roi, il n'attendait que le moment de son départ qui était retardé par l'absence d'un marchand nègre avec lequel il devait voyager, un accident imprévu le jeta dans un embarras cruel. Un incendie qui détruisit une grande partie des maisons de Medina, lui enleva presque toutes ses marchandises. Pour comble de malheur, son interprète, qui avait déjà essayé de le voler, disparut en emmenant trois de ses ânes et son cheval. Enfin un fusil qu'il avait acheté en remontant le fleuve, creva entre ses mains et le blessa au visage et au bras. Les habitans de Barraconda, ville voisine, qui s'étaient empressés de recueillir les infortunés dont les habitations avaient été dévorées par le feu, ne négligèrent rien pour faire oublier à Houghton la catastrophe dont il venait d'être une des victimes. Mais rien ne pouvait réparer la perte de ses marchandises.

Ennuyé d'attendre inutilement l'homme avec lequel il s'était arrangé pour continuer sa route, il profita de la compagnie d'un autre marchand qui retournait dans son village sur la frontière du royaume de Bambouc. Le 6 mai 1791, il partit dans la soirée, par un beau clair de lune. Il allait à pied; deux ânes portaient les débris de sa fortune. Après avoir dirigé leur marche au nord-est, les voyageurs arrivèrent le cinquième jour sur le

territoire inhabité qui sépare le Voully du Boudou.

Jamais Européen ne s'était autant avancé de ce côté. Houghton, en pénétrant dans cette région inconnue, observa qu'au lieu de nègres, la population était composée de Foulahs. La distance qu'il avait parcourue depuis Medina jusque sur les bords de la Falemé, qui forme au sud-ouest la limite du royaume de Bambouc, était de 50 lieues; l'on s'était souvent arrêté en route, parce que le marchand avait des affaires à traiter en plusieurs endroits.

Les Bamboucains sont race de nègre pure; ils sont cultivateurs et pasteurs; ils exploitent des mines de fer, et se fabriquent avec ce métal des instrumens d'agriculture et des armes. Une pièce de coton est la monnaie de compte, comme la barre de fer l'est sur la côte. Les Bamboucains se nourrissent principalement de riz et de la chair de leurs troupeaux de bœufs et de moutons. Ils font avec le miel fermenté une liqueur enivrante dont on boit une grande quantité dans les fêtes qui ont lieu à la cour de Bambouc.

A l'époque de l'arrivée de Houghton sur les bords de la Falemé, la guerre venait de finir entre les rois de Boudou et de Bambouc. Le premier gardait les conquêtes qu'il avait faites dans les états du dernier; et pour mieux jouir de ces terres nouvellement acquises il y avait fixé sa résidence.

Houghton s'empressa d'aller rendre ses hommages au roi victorieux, et de lui offrir les présens semblables à ceux qu'il avait faits aux rois de Barra et de Voully, et que ces monarques noirs avaient reçus très-gracieusement. A sa grande surprise, il fut très-mal accueilli. On lui permit de laisser son présent, mais on lui signifia l'ordre de retourner à la ville frontière, après que le roi lui aurait fait connaître ses dernières volontés. Le lendemain, le fils de ce souverain, suivi d'un détachement de ses gardes, entra dans la maison où demeurait Houghton, et lui demanda à voir ses marchandises. Il s'appropria sans façon toutes celles qui lui convenaient, et de plus un habit bleu que Houghton conservait précieusement pour le jour de sa présentation au roi de Timbouctou.

Houghton aurait bien voulu être déjà en route pour s'éloigner de ce pays, mais le marchand d'esclaves qui était venu avec lui de Medina, et qui devait le conduire à Timbouctou, fut obligé d'aller visiter des rizières qu'il possédait un peu plus loin sur les rives de la Falemé. Ayant proposé à Houghton de l'accompagner dans cette excursion, celui-ci y consentit. A leur arrivée il éprouva un vif chagrin : le marchand craignant une disette de grains, ne voulait pas que dans une circonstance si critique la subsistance de sa famille fût laissée à la chance de s'approvisionner

au marché à mesure qu'elle éprouverait des besoins. Il désirait de rassembler, avant son départ, une quantité de riz suffisante pour l'entretien de sa maison. Forcé de se prêter au délai que cette opération devait entraîner, Houghton en profita pour aller rendre visite au roi de Bambouc qui résidait à Ferbanna. Il se mit en route, nouveau malheur. Son guide l'égara dans les vastes forêts de cette contrée; on était au mois de juillet, les pluies venaient de commencer, le terrain sur lequel Houghton fut obligé de se coucher ne tarda pas à être inondé; il repartit le lendemain ayant la fièvre, eut beaucoup de peine à traverser à gué la Falemé, dont les eaux étaient gonflées; des crocodiles étendus sur ses bords se chauffaient au soleil.

A peine Houghton eut atteint Ferbanna, sa fièvre augmenta au point de lui causer le délire. La force de sa constitution et les soins de la famille nègre chez laquelle son guide l'avait conduit, le tirèrent d'affaire. L'accueil favorable qu'il reçut du roi de Bambouc acheva de lui faire oublier les fatigues et les désagrémens de son voyage. Ce prince lui raconta que le désavantage qu'il avait éprouvé dans la dernière guerre avec le roi de Bondou, venait de ce qu'il avait manqué de munitions. Il les achetait ordinairement des marchands français; ceux-ci avaient discontinué de

remonter le Sénégal jusqu'à Galam, peut-être à cause de la dernière sécheresse; il n'avait donc pu garnir de nouveau ses magasins, tandis que ceux de son ennemi avaient continué d'être pourvus par l'entremise des Anglais établis sur la Gambie.

Sur ces entrefaites, Houghton accepta les offres d'un vieux marchand qui lui proposa de le conduire à cheval à Timbouctou, et de le ramener ensuite sur les bords de la Gambie. Le prix des peines du marchand fut stipulé. On convint d'échanger les deux ânes de Houghton contre un cheval, et de convertir les marchandises en poudre d'or comme étant plus portative.

Le roi qui connaissait beaucoup les vieux marchands, goûta ce plan. Lorsque Houghton alla prendre congé de lui, il lui fit présent d'une bourse remplie d'argent, comme un témoignage de son estime et un gage de son amitié.

Houghton partit le 24 juillet. Le marchand nègre avait refusé de l'accompagner; les marchandises, au lieu d'être converties en poudre d'or, restaient en si grande quantité, qu'elles excitèrent de fréquentes querelles entre lui et les nègres. On lui en vola une grande partie.

D'après les indications que Houghton avait reçues sur la route de Timbouctou, il se dirigea au nord : ayant traversé le royaume de Kaarta, il arriva vers la fin d'août à Simbing, village situé

sur les frontières du Loudamar, pays habité par les Maures. Ses domestiques nègres ne voulurent pas aller plus loin, à cause des dangers qu'ils redoutaient pour eux-mêmes. Bien loin de se laisser décourager par tant d'obstacles, Houghton résolut de poursuivre son entreprise. Le 1er septembre il écrivit une lettre avec un crayon pour annoncer qu'il se portait bien, et continuait sa route pour Timbouctou.

Ayant atteint Diarra, ville située un peu au-delà de Simbing, il y trouva des marchands maures qui allaient acheter du sel à Téchit, éloigné de dix journées de marche, vers le nord. Il leur offrit un fusil et du tabac, pour qu'ils lui servissent de guides jusqu'à cet endroit. On ne sait que penser de sa détermination. On n'entendit plus parler de lui; on est porté à croire que les Maures le trompèrent, soit relativement à la route qu'il devait suivre, ou sur le pays qui sépare Diarra de Timbouctou; leur intention était probablement de le voler et de le laisser dans le désert. Quoi qu'il en soit, au bout de deux jours de route, soupçonnant la bonne foi de ses compagnons de voyage, il insista auprès d'eux pour rebrousser chemin; les Maures voyant qu'il persistait dans ce projet, lui enlevèrent tout ce qu'il avait, et s'en allèrent avec leurs chameaux. Le pauvre Houghton, ainsi dépouillé et abandonné,

revint à pied à Tarra, puits du pays des Maures. Depuis plusieurs jours il n'avait rien mangé, les barbares refusèrent de lui rien donner : il mourut de dyssenterie. Son corps fut traîné dans le bois et laissé sous un arbre.

Le docteur Laidley, agent anglais à la Gambie, offrit inutilement une récompense aux nègres pour ravoir les livres et les papiers de Houghton ; tout fut perdu.

VOYAGE

DE WATT ET WINTERBOTTOM,

A TIMBOU, EN 1794.

La difficulté reconnue de pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique par le nord de ce continent, fit tourner l'attention des savans vers l'ouest. L'établissement formé à Sierra Leone semblait offrir de grandes facilités pour faire, par ce côté, d'importantes découvertes. En conséquence, Watt et Winterbottom, employés au service de la compagnie de Sierra Leone, songèrent en 1794, à visiter le puissant empire du Foutadiallon. Des marchands foulahs leur ayant parlé du vif désir de leur roi d'établir des relations avec la compagnie anglaise, Watt et Winterbottom entreprirent le voyage de Timbou. Ils montèrent sur un navire de Rio-Nunez, jusqu'à Kakandé, où ils se procurèrent des guides et des interprètes, et ils n'eurent qu'à se louer des bons traitemens qu'ils reçurent d'un mulâtre qui fait le principal commerce dans le voisinage de ce comptoir.

Partis de Kakandé, le 7 février 1794, ils en-

trèrent dans le pays montagneux, qu'ils parcoururent pendant seize jours; les montagnes étaient disposées par chaînons qui se dirigeaient à peu près parallèlement les uns aux autres, du sud au nord, comme l'indiquait la pente de huit gros torrens et de onze ruisseaux moins considérables qu'ils traversèrent; l'un des premiers était le Dunzo, qui leur semblait être un embranchement du Rio-Grande. Quelques-unes des montagnes qu'ils franchirent étaient très-hautes et très-escarpées. La pente de cette région montagneuse, du côté de Kakandé, offrait un climat et un terrain favorables à la culture du coton et du café; deux espèces de cette dernières plante y croissaient naturellement; une partie du plateau qu'ils rencontrèrent ensuite, était un pays désert.

Au-delà de la contrée arrosée par le Rio-Nunez, ils remarquèrent qu'il existait de fréquentes relations de commerce entre l'intérieur du pays et le cours occidental de ce fleuve, car souvent ils rencontrèrent dans un seul jour cinq ou six cents Foulahs, qui portaient sur leur dos de grandes charges de riz et d'avoine, pour les échanger contre du sel; dans l'intérieur de l'Afrique c'est la plus grande jouissance que l'on puisse se procurer, soit à cause de sa rareté, soit à cause du besoin qu'on en ressent par l'usage continuel des végétaux. Un enfant suce un morceau de sel

comme si c'était du sucre, et pour peindre l'opulence d'un homme riche, on dit qu'il mange du sel avec ses alimens. Dans toutes les villes qu'ils trouvèrent sur leur route à six, huit ou dix milles de distance les unes des autres, ils furent traités avec hospitalité, et conduits en sûreté d'une place à une autre avec leur bagage.

A mesure qu'ils avancèrent dans le pays haut, les Anglais observèrent qu'il était généralement rocailleux et sec ; les plaines qui en forment à peu près le tiers étaient fertiles et souvent bien cultivées ; de beaux pâturages y étaient couverts de troupeaux nombreux ; le lait et le beurre abondent.

A Labé, et au-delà, les orangers, le riz, le maïs, les ignames, croissaient avec profusion.

Labé qui a deux milles et demi de tour, et qui contient cinq mille âmes, est à deux cents milles à l'est de Kakandé. Les voyageurs recueillirent à Labé des renseignemens sur le Cachena et le Timbouctou ; on leur représenta la route de Cachena comme très-dangereuse ; mais on leur dit qu'il se faisait un grand commerce entre Labé et Timbouctou, quoique de l'une à l'autre de ces villes il y ait quatre mois de marche. La route dont on leur a parlé, traverse six royaumes : le Balia, le Bouria, le Manda, l'empire de Segou, de Susundou, et de Ganah ; ce dernier état est le plus riche.

Segou est Sego, capitale du Bambara, dont par le Mungo-Park : Manda est le pays Mandingue; et Bourriah semble être Bourré, limitrophe du pays Mandingue. Susundon est probablement Sansanding, et Genah, Ginné. A la distance de trente journées de Timbo, la route, à ce qu'on leur raconta, est le long d'une *grande eau* dont l'œil ne peut mesurer l'étendue; elle est douce, et très-agréable à boire. A Labé les voyageurs furent reçus avec une hospitalité sans borne, par le chef qui est sous la dépendance du roi des Foulahs. Il leur proposa d'envoyer en Angleterre un de ses fils pour s'y faire élever, et un des principaux Maraboux sembla porté à imiter son exemple.

De Labé les voyageurs anglais firent encore soixante-douze milles dans l'intérieur, et arrivèrent à Timbou, capitale du Foutadiallon. Cette ville renferme sept mille âmes; ils y restèrent quatorze jours, et par le moyen de leurs interprètes, eurent divers entretiens avec le roi et avec plusieurs chefs.

Le royaume du Foutadiallon a 350 milles d'étendue de l'est à l'ouest et 200 du nord au sud. Le climat est salubre, le terrein pierreux et aride; mais plus d'un tiers du sol est très-fertile, produit du riz et du maïs que les femmes cultivent. Les hommes vont vendre ces denrées au marché; les fardeaux qu'ils placent sur leurs têtes

pèsent jusqu'à un quintal et demi et sont hauts de quatre pieds. Dans les voyages qu'ils entreprennent pour leur commerce, ils portent souvent des provisions pour huit semaines. Leurs bestiaux, leurs chevaux, leurs mulets, leurs ânes, leurs moutons et leurs chèvres, paissent dans les collines, qui renferment une grande quantité de pierres ferrugineuses. Ils tirent de terre et travaillent une sorte de fer qui est très-malléable. Les mines sont très-profondes, on y a pratiqué de très-longues galeries très-hautes et très-larges en plusieurs endroits, avec des soupiraux pour le passage de l'air et de la lumière. Les femmes travaillent aux mines, et lorsqu'elles y descendent elles portent avec elles des provisions. A Labé et à Timbou, qui est éloigné de 160 milles de Sierra-Leone, on fabrique de petites pagnes qui composent l'habillement des habitans, on travaille aussi le fer, l'argent, le bois et le cuir. Les maisons sont bien bâties, propres et commodes, placées à une certaine distance les unes des autres, pour prévenir les incendies, mesure que ne prennent pas les Mandingues. Parmi les amusemens des habitans on doit citer la course à cheval.

Les marchés et les écoles du Foutadiallon sont sous la direction du roi, dont le pouvoir est sur plusieurs points arbitraire ; les châtimens qu'il inflige sont quelquefois très-cruels. Il y a

des écoles dans tous les villages, aussi la plupart des habitans savent lire et plusieurs d'entre eux ont des livres de droit et de théologie. Les Foulahs sont mahométans, ils ont un grand nombre de mosquées, et ne sont pas fanatiques, quoiqu'ils prient cinq fois par jour. Ce peuple peut mettre en campagne 16,000 hommes de cavalerie. Entouré de vingt-quatre nations, presque toutes payennes, il ne manque pas de prétextes pour acquérir des esclaves dans les combats. Les nations avec lesquelles il est en guerre, élèvent pour leur défense des forts en briques fortement consolidés avec des poutres; les remparts de ces forts ont six pieds d'épaisseur, ils sont d'une forme carrée avec une tour où l'on monte avec des escaliers placés à chaque angle. Le long des remparts on pratique des ouvertures dont l'entrée est cachée, et toute la forteresse est ceinte d'un fossé large et profond, faiblement couvert avec des roseaux et de la terre. Comme les Foulhas ne savent pas prendre ces forts d'assaut, ils ne peuvent les réduire qu'en formant le blocus, moyen ordinairement inutile, parce que ces places sont approvisionnées et qu'elles renferment des sources.

Le vice-roi avoua à nos voyageurs que l'unique but des guerres que faisait la ville de Timbou, était de se procurer des esclaves, qui seuls pouvaient servir à l'achat des marchandises euro-

péennes. Il demeurait d'accord que l'on égorgeait les esclaves pris dans les combats, qui étaient de nulle valeur à cause de leur vieillesse. Les voyageurs voulurent lui faire entendre que par le commerce de l'ivoire, du riz, des bestiaux et des autres produits de leur pays, ils pourraient acquérir des richesses, sans aller faire des esclaves dans des guerres qui ne pouvaient qu'irriter le dieu auquel ils adressaient des prières cinq fois par jour. Les peuples que nous combattons, répliqua le vice-roi, ne prient jamais Dieu, nous ne livrons pas de bataille aux nations qui adorent le Tout-Puissant. Il affirma ensuite que les comptoirs européens ne vendraient leurs fusils, leur poudre et leurs étoffes que pour des esclaves. Watt et Winterbottom eurent d'autres conférences semblables avec le roi des Foulahs, et plusieurs des principaux chefs. Le roi déclara qu'il renoncerait à la traite des noirs si le commerce de production du pays pouvait jamais s'établir. Mais un des chefs, partisan des guerres religieuses, prétendait que lors même qu'on pourrait acheter les marchandises d'Europe, sans faire la guerre, il ne doûtait pas que cette paix générale n'excitât la colère de Dieu ; car, ajouta-t-il, il est impossible que Dieu ne soit pas irrité, puisque le Coran commande de combattre les infidèles. Les voyageurs répliquèrent qu'il y avait

de très-bonnes maximes dans le Coran, mais qu'ils étaient persuadés que le diable y avait inséré ce passage, parce que Dieu était trop bon et trop miséricordieux pour ne pas détester des hommes qui massacraient leurs semblables; ils ajoutèrent que les Foulahs devaient s'appliquer à éclairer les peuples moins instruits qu'eux-mêmes. Ils apprirent cependant que les guerres de Timbou avaient cessé depuis que celles qui se faisaient en Europe avaient interrompu la traite des noirs. Ils vantèrent l'usage de la charrue pour le labourage; cette machine est entièrement inconnue aux Foulahs. Le roi proposa de donner des terres, des bestiaux et des bras aux Européens qui voudraient se fixer dans son empire.

Labé et Timbou sont situés dans des plaines qui font partie de plateaux très-élevés. Les jours y sont très-chauds, les matinées et les soirées souvent très-fraîches, surtout par le vent d'est. A Labé le 24 février, le thermomètre à midi se soutenait à 25° 1/4; il n'était qu'à 8 1/2 à quatre heures du matin. Le 11 et le 12 mars, par une pluie très-forte, il baissa jusqu'à 5° et à 4°. Ces observations montrent suffisamment l'élévation considérable de Timbou et du pays voisin au-dessus de la mer. Le climat y est plus inégal, mais très-sain.

Quand Watt et Winterbottom quittèrent Timbou,

le roi leur donna une escorte nombreuse de Foulahs. Ils regagnèrent la côte par une route différente de celle qu'ils avaient suivie en venant. Ils prirent plus au sud, et trouvèrent que la pente des montagnes du côté de l'ouest, en allant vers Sierra-Leone, était plus escarpée qu'en allant vers le Rio-Nunès. Au reste, les vallées s'y dirigent de même du sud au nord. Lorsqu'ils arrivèrent sur les frontières du pays des Saussais, ces derniers craignirent que les Fouiahs ne fussent venus pour les attaquer; mais ces craintes furent dissipées par un traité conclu avec les chefs. Il fut convenu que le passage serait toujours ouvert sur leurs terres, et que les communications ne seraient pas interceptées entre Timbou et Sierra-Leone. Les maisons de Saonia, village du pays des Saussais, étaient encore mieux construites que celles de Timbou. Les voyageurs furent accompagnés jusqu'à Sierra-Leone par plusieurs personnages importans qui venaient dans cette colonie comme envoyés des Foulahs et d'autres peuplades. Après avoir signé un traité de commerce, ils s'en retournèrent, charmés de la bonne réception qu'en leur avait faite.

FIN DU DIXIÈME VOLUME.

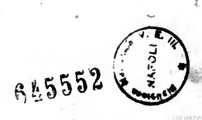


TABLE DES VOYAGES

CONTENUS

DANS CE VOLUME.

